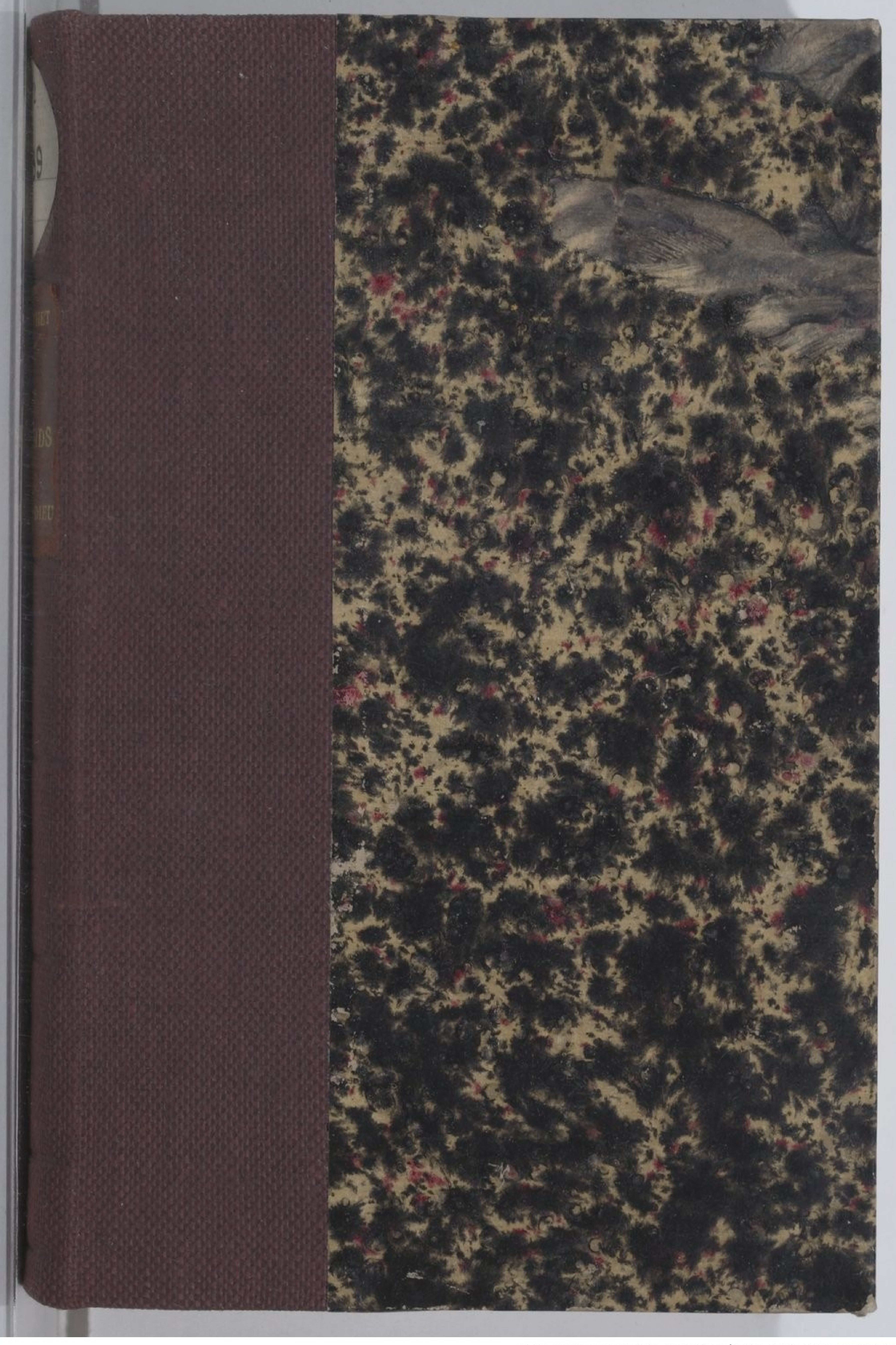
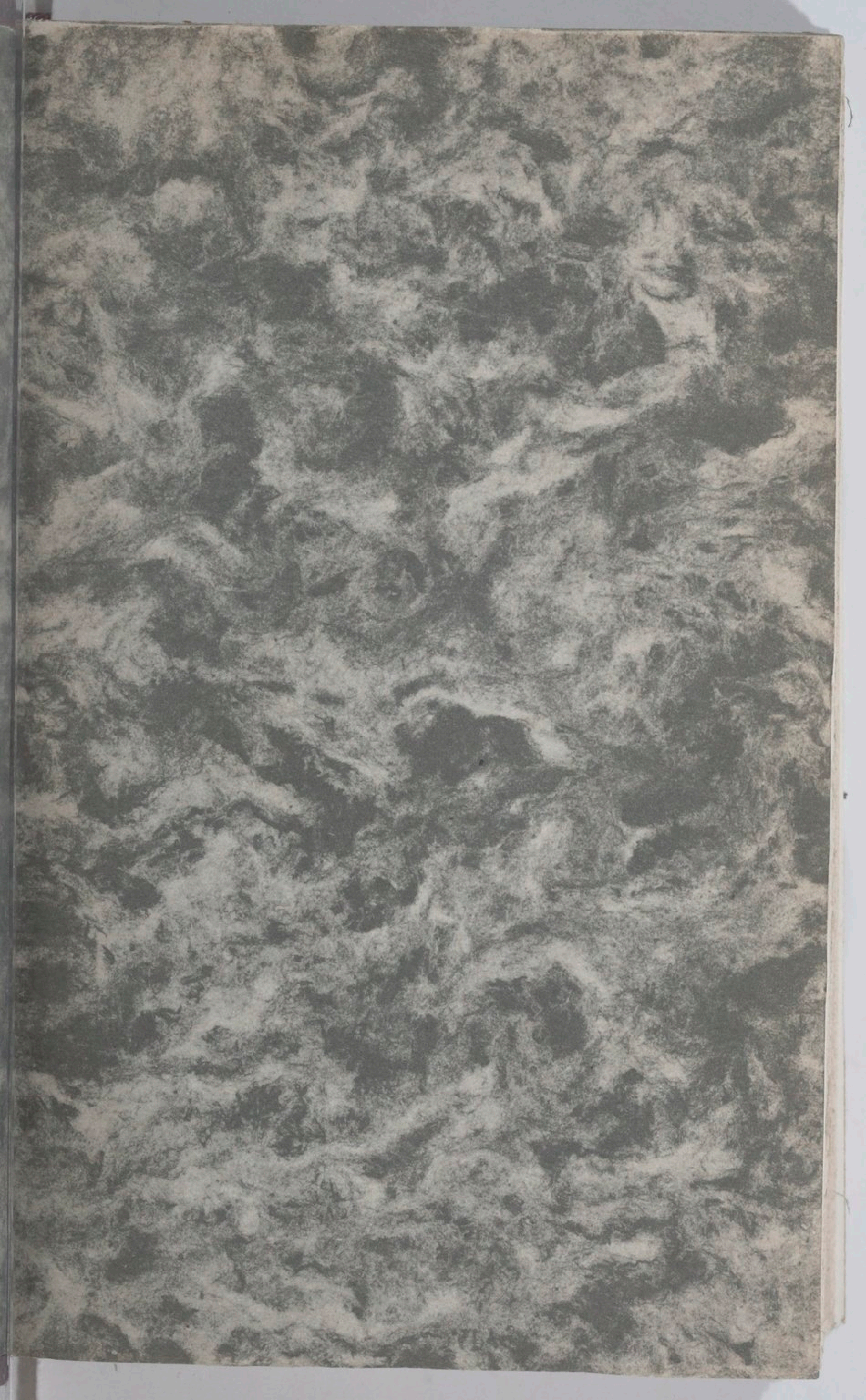


Les Cagnards de l'Hôtel-Dieu de Paris, par Élie Berthet


BnF Gallica







LES
CAGNARDS
DE
L'HOTEL-DIEU DE PARIS

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

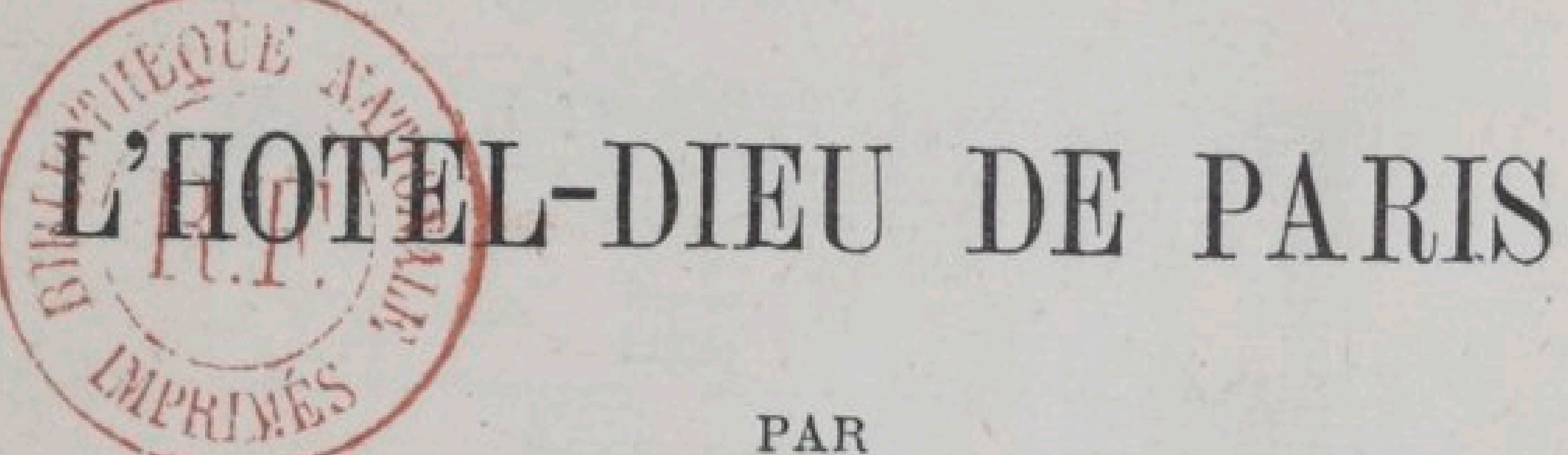
Le Monde inconnu, 1 vol. gr. in-18 illustré. . . . . . 4 fr.
Histoires des Uns et des Autres, 1 vol. gr. in-18. . 3
L'Incendiaire, 1 vol. gr. in-18. 3
Le Gouffre, 1 vol. gr. in-18. 3
L'Année du Grand Hiver, 1 vol. gr. in-18 3
La Famille Savigny, 1 vol. gr. in-18. 3
Maître Bernard, 1 vol. gr. in-18. 3
L'Œil de Diamant, 1 vol. gr. in-18. 3
Le Sauvage, 1 vol. gr. in-18. 3
Les Oreilles du Banquier, 1 vol. gr. in-18. 3
Richard le Fauconnier, 1 vol. in-32. 1
Le Crime de Pierrefitte, 1 vol. in-32. 1

Clichy. — Imprimerie Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12 (1656, 11-8.)

LES

CAGNARDS

DE



L'HOTEL-DIEU DE PARIS

PAR

ÉLIE BERTHET



PARIS

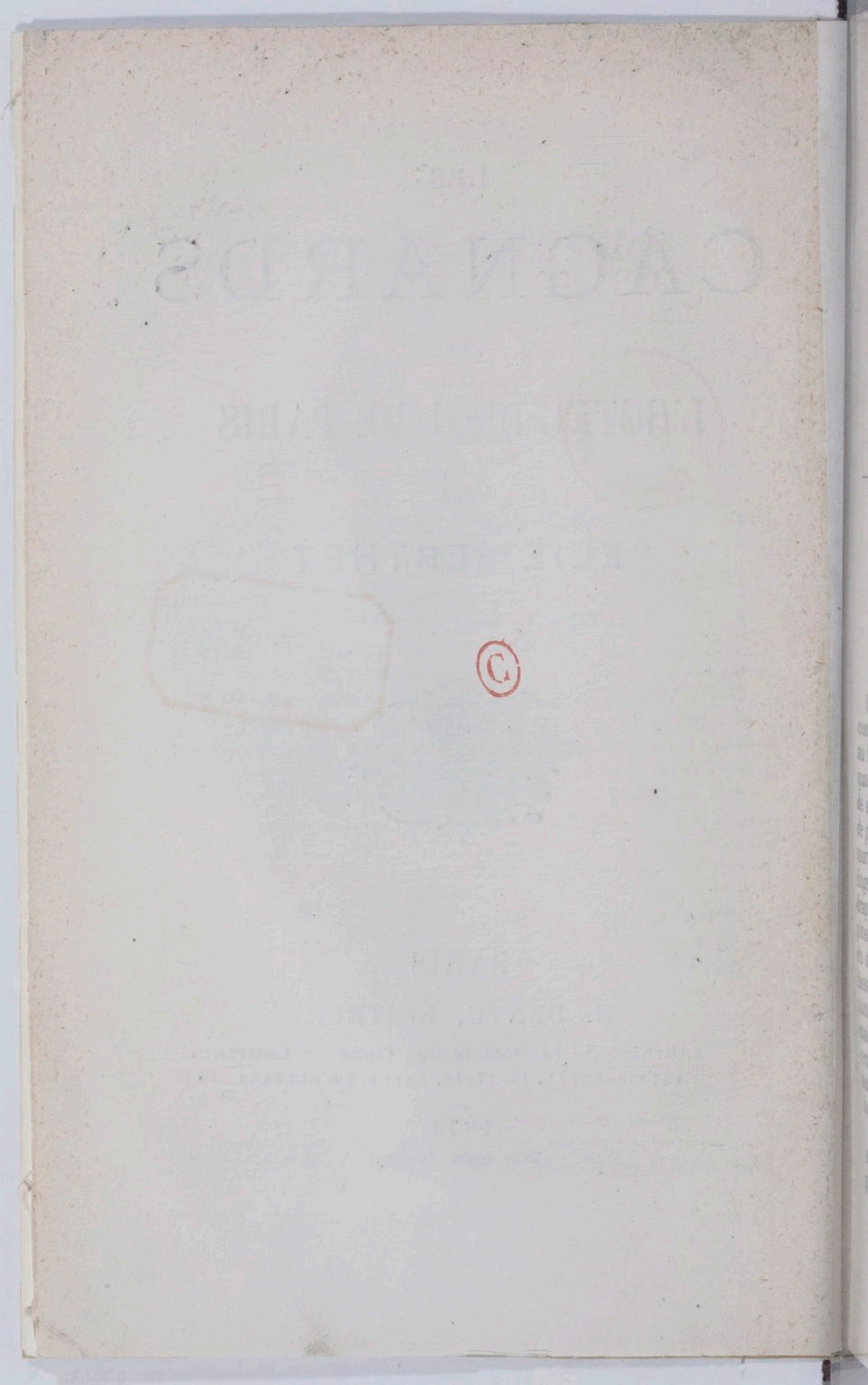
E. DENTU, ÉDITEUR

Librairie de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1879



LES CAGNARDS DE L'HOTEL-DIEU DE PARIS

I

LE VAGABOND

Un pauvre diable, arrêté pour délit de vagabondage, comparaissait devant le tribunal de police correctionnelle, au Palais de Justice à Paris. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'aspect misérable. Ce que l'on voyait de son costume consistait en une méchante blouse bleue, de propreté douteuse. Un mouchoir de couleur, tordu autour de son cou, s'efforçait de cacher l'absence de tout linge. Il tortillait entre ses doigts une vieille casquette de drap noir, dont la visière en carton vernissé était cassée en plusieurs endroits. Malgré cet équipement piteux, les traits du délinquant n'avaient aucune expression sinistre ; ils trahissaient l'insouciance, la paresse, l'abandon de soi-même, plutôt que la scélératesse. Ses petits yeux gris ne manquaient pas d'intelligence, et son langage annonçait une certaine éducation. Son attitude devant les juges était modeste jusqu'à l'humilité, et rien ne décelait en lui un homme dangereux sur lequel la loi dût exercer toutes ses rigueurs.

Aussi, après un court interrogatoire, le président prononça-t-il l'acquittement du prévenu, et il lui adressa la petite admonestation suivante :

— Antoine Loustaud, vous êtes un vagabond incorrigible et voilà plusieurs fois que vous comparaissez devant moi. Bien qu'on n'ait relevé contre vous aucune faute grave, vous avez, à ce qu'il paraît, des fréquentations mauvaises et qui peuvent vous mener loin, songez-y... Pour cette fois, vous allez être remis en liberté, parce que vous avez été réclamé par une personne honorable...

Antoine Loustaud, qui écoutait, les yeux baissés, se redressa vivement :

— Une personne honorable me réclame ? murmura-t-il, voilà du nouveau ! Il y a bien longtemps que je ne connais plus de personnes honorables.

Le président n'eut pas l'air d'avoir entendu cette observation.

— Tâchez de vous rendre digne de l'intérêt qu'on vous porte, continua-t-il, et que je ne vous revoie plus ici... Huissier, appelez une autre cause.

Antoine Loustaud eût fort désiré savoir le nom de son protecteur inconnu, mais les gardes municipaux, qui tout à l'heure veillaient de si près sur lui, le poussaient dehors avec rudesse.

Il se contenta donc d'adresser un mot de remerciement à ses juges, et remettant sa casquette à la visière cassée, il se perdit au milieu de la foule qui assistait à l'audience.

D'abord, il était tout joyeux de se sentir libre après avoir passé quarante-huit heures en prison ; mais certaines réflexions ne tardèrent pas à l'assaillir et, fort embarrassé de sa personne, il se mit à errer dans le Palais de Justice.

On était alors au commencement du règne de Louis-Philippe, époque troublée où peu de mois s'écoulaient sans amener une émeute à Paris. Le Palais conservait sa physionomie sombre et lugubre du moyen âge. Les beaux bâtiments neufs qui, avec la salle historique des Pas-Perdus, devaient être plus tard incendiés par la Commune, n'existaient pas encore. Au fond de ces galeries noires et silencieuses, on voyait se glisser comme des ombres quelques avocats en robe ou des soldats de garde. Parfois un éclat de voix éveillait d'une manière sinistre les échos de l'immense édifice.

Ce fut dans une de ces galeries que se réfugia Antoine

Loustaud, après avoir traversé la bruyante grand'salle où les regards gênaient sa misère, et il marmottait tout bas :

— Il est bon, là, le président ! « qu'on ne me revoie plus ! » Et que diable veut-il que je devienne ? Si l'on ne m'avait pas lâché, je serais à cette heure devant une bonne soupe et un plat de haricots ; j'aurais la certitude de coucher dans un lit la nuit prochaine... Au lieu de cela, j'ai faim, j'ai soif, et il ne reste plus qu'un sou... un seul, dans mon gousset... Bah ! poursuivit-il aussitôt avec un geste de philosophie, je vais acheter pour un sou de pain ; je boirai à la fontaine publique, et la nuit prochaine, je coucherai sur un banc de promenade ou sous l'arche d'un pont... Quant à demain... ma foi ! demain on verra.

Malgré l'insouciance qu'il affectait vis-à-vis de lui-même, il n'avait pas précisément des idées couleur de rose, lorsqu'il remarqua une personne qui le suivait depuis un moment et l'observait d'un air de curiosité. Antoine, avec la défiance ordinaire des misérables, se détourna et allait se remettre en marche ; on se décida enfin à l'accoster.

— Monsieur Antoine Loustaud, dit-on d'une voix bienveillante, c'est moi qui vous ai recommandé au président du tribunal et qui ai réclamé votre acquittement.

Le vagabond examina celui qui parlait, grand jeune homme aux traits réguliers et agréables, quoique pleins d'énergie. L'inconnu était mis avec élégance selon la mode du temps, et ses vêtements noirs, ainsi que le crêpe de son chapeau, annonçaient qu'il était en deuil. Ses manières, comme son costume, trahissaient un homme du meilleur monde.

Antoine vit tout cela d'un coup d'œil et s'empressa d'ôter sa casquette.

— Bien grand merci, monsieur, dit-il avec une fausse gaieté ; mais, voyez-vous, vous auriez pu trouver quelque chose de mieux pour le moment. Me voilà sur le pavé, et rien dans l'estomac. Cependant je ne suis pas ingrat, et s je savais à qui je dois ce service...

— Mon nom ne fait rien à l'affaire... Vous avez faim et soif, dites-vous ; eh bien, monsieur Antoine Loustaud, n'y a-t-il pas des restaurants dans le voisinage ?

— Certainement il y en a... et des restaurants, et des

gargotes, et des *zincs*, et tout... seulement, vous savez, faute de monnaie...

— En ce cas, venez, dit l'inconnu ; vous allez dîner, puis nous causerons.

Il se dirigea vers le grand escalier du Palais et Loustaud le suivit à distance, car, dans son humilité, il comprenait fort bien qu'il ne pouvait se montrer en public à côté de l'élégant jeune homme. Ils descendirent ainsi l'escalier, traversèrent la cour de l'Horloge, la place du Palais, et l'inconnu s'avança vers un restaurant de bonne apparence, situé à l'angle de la place. Comme il posait la main sur le bouton de la porte, Antoine se hâta de le rejoindre.

— Monsieur, monsieur, à quoi pensez-vous ? dit-il tout bas. Si j'entre là-dedans, les garçons me mettront à la porte.

L'inconnu s'arrêta.

— Alors, conduisez-moi vous-même.

— Par ici donc... Je sais un bon endroit.

Le vagabond marcha rapidement vers une boutique de gargotier marchand de vin, dans une des maisons les plus vieilles et les plus délabrées de la vieille rue de la Barillerie. Là, il entra, sans hésitation, car aussi bien la porte était béante et quelques buveurs causaient debout autour du comptoir.

Telle était la mauvaise mine du pauvre Loustaud, que, même là, on ne paraissait pas disposé à l'accueillir favorablement. Le marchand de vin s'avançait déjà en fronçant le sourcil, quand le jeune homme en deuil entra à son tour et demanda « un salon particulier ». Aussitôt on les introduisit dans une espèce d'arrière-boutique où régnait une odeur indélébile de vin et de tabac, et on s'informa de ce qu'il fallait servir.

— Pour monsieur seulement, répliqua l'inconnu en s'asseyant avec un dégoût visible sur une chaise branlante; tout ce qu'il voudra... excepté des liqueurs fortes.

— Ça tombe à merveille, reprit Loustaud sans s'offenser de la restriction ; j'ai horreur de l'eau-de-vie, et bien m'en prend, car lorsque l'on aime ces choses-là, on se grise, et, quand on est gris, on fait des coquineries... Les trois quarts des crimes proviennent de l'ivresse. Je sais cela,

moi, et c'est peut-être à ce que je ne suis pas ivrogne, que je dois de ne pas être gredin.

On apporta toutes sortes de mets, plus ou moins appétissants, et tandis que le vagabond y faisait honneur avec un merveilleux appétit, l'inconnu se mit à fumer un cigare.

Le repas fut long. Antoine Loustaud mangeait avec lenteur, en homme qui n'avait pas l'habitude de se garnir complètement l'estomac et qui voulait savourer les choses délicates étalées devant lui. Ce qu'il engloutit de nourriture eût suffit pour rassasier trois hommes ordinaires. En revanche, comme il l'avait annoncé, il se montra très sobre sur le chapitre des boissons ; ce fut à peine s'il but une bouteille de vin bleu, encore y mit-il de l'eau en proportion copieuse.

Le jeune homme en deuil attendait avec une vive impatience. Néanmoins, il se taisait, et ce fut seulement quand Antoine, après avoir vidé tous les plats, s'éloigna un peu de la table d'un air de béatitude, qu'il dit, en lui offrant un cigare :

— Fumez-vous ?

— Non, merci ; ça coûte trop cher... A quoi bon se créer des besoins qu'on ne pourrait contenter ? On a déjà tant de mal à se mettre quelque chose sous la dent tous les jours... ou tous les deux jours !

— Alors, vous pouvez m'écouter ?

— C'est de droit ; vous m'avez si bien régalé !

L'inconnu ne se pressa pas de parler ; il continuait d'examiner Antoine, comme s'il cherchait dans quelle mesure il pouvait se confier à cet homme douteux. Enfin il reprit, en pesant ses paroles :

— Je vous connais bien, Antoine Loustaud, et vous n'étiez pas né pour l'abjection où je vous vois. Vous appartenez à une honnête famille, et vous avez reçu une certaine éducation ; vous avez été instituteur, puis comptable dans une maison de commerce. Vous êtes venu depuis une quinzaine d'années à Paris, où vous auriez pu vivre dans une position convenable, quoique modeste. Malheureusement une paresse incorrigible, un goût irrésistible pour le vagabondage, vous ont toujours empêché de conserver un emploi. Vous ne pouviez vous astreindre à aucun tra-

vail assidu. Aussi êtes-vous tombé, de chute en chute, au dernier degré de l'avilissement. Vous n'avez été compromis, il est vrai, dans aucune affaire criminelle, mais vous avez été condamné dix-huit fois comme vagabond, et vous savez à qui vous devez de n'avoir pas été condamné aujourd'hui pour la dix-neuvième.

Antoine écoutait tranquillement ces détails biographiques, comme s'il se fût agi de tout autre que lui.

— C'est pourtant vrai ce que vous dites là, répliqua-t-il avec une sorte de bonhomie; oui, il m'eût été facile de tirer mon épingle du jeu; mais que voulez-vous? C'est plus fort que moi; je ne peux, comme vous dites, m'astreindre à aucun travail... J'ai essayé de tout et je ne me suis fixé à rien... J'en paye les pots cassés, car il y a des moments diablement durs à passer!... Mais, au fait, comment savez-vous tout cela?

— Vous oubliez que j'ai pu voir votre dossier au greffe du tribunal... Enfin, Antoine Loustaud, je vais vous demander un service; êtes-vous prêt à me le rendre?

— Un service! Quel service? reprit le vagabond qui devint froid et défiant tout à coup.

L'inconnu hésita.

— Bon! je vois de quoi il retourne! poursuivit Antoine sèchement; vous êtes de la *rousse*, n'est-ce pas, et vous allez me proposer d'entrer dans l'administration? Votre serviteur! je ne mange pas de ce pain-là.

Le jeune homme en deuil ouvrit de grands yeux étonnés.

— La *rousse!* répéta-t-il; ah! c'est la police que vous appelez ainsi?

Antoine fit un signe affirmatif.

— Ai-je donc l'air d'appartenir à la police? Non, non, la police n'est pour rien dans ce que je vous propose; tout se passera entre nous deux, et, je vous le répète, vos services seront généreusement récompensés.

— A la bonne heure! comme ça on peut marcher... De quoi s'agit-il?

L'inconnu rapprocha sa chaise de celle d'Antoine.

— Monsieur Loustaud, demanda-t-il tout bas, est-il vrai que, sans participer en rien à leurs crimes, vous connais-

sez tous les voleurs, tous les assassins de Paris, même les plus redoutables?

La défiance du vagabond s'éveilla de nouveau.

— Pourquoi cette question? reprit-il; à la vérité on rencontre çà et là dans les gîtes, dans les fours à plâtre, dans les carrières, un tas de gens qui ne valent pas deux sous; mais je ne me mêle pas de leurs affaires, et, comme ils n'auraient rien à y gagner, ils ne se mêlent pas des miennes.

— Vous les connaissez, pourtant?

— Quelques-uns... Tenez, un de ces coquins vous a malmené et vous voulez le faire pincer, lui faire couper le cou peut-être... n'est-ce pas cela?

— Au contraire, répliqua le jeune homme en deuil; un de ceux dont vous parlez m'intéresse particulièrement; je veux le retrouver, et, s'il est possible, le retirer de l'abîme où il est tombé.

II

LE PETIT POMPON

Antoine Loustaud regarda l'inconnu, comme s'il eût encore soupçonné un piège.

— C'est drôle! dit-il enfin; d'habitude on ne pourchasse pas ces gaillards-là pour leur faire de la morale... Et comment s'appelle celui que vous cherchez?

— Voilà malheureusement ce que j'ignore... Son nom véritable, celui qu'il a reçu de son père et de sa mère, m'est bien connu; mais peut-être ne le sait-il plus lui-même, et nul n'a pu m'apprendre le surnom qu'il porte à cette heure... Allons! Antoine Loustaud, pour que votre assistance soit efficace, je vais tout vous dire... du moins ce qui est indispensable. Quel que soit votre abaissement actuel, il vous reste, je l'espère, assez de sentiments honnêtes pour que je vous confie, en toute sécurité, le secret d'une famille.

Antoine s'étira les membres en étouffant un bâillement; peut-être le travail de la digestion lui donnait-il une velléité de sommeil.

— A votre aise, mon digne monsieur, répliqua-t-il; ce secret de famille ne risque rien avec moi... Nous ne vivons pas dans le même monde; vous êtes en haut, moi en bas... tout en bas... Mes indiscrétions, si j'en commettais, ne sauraient donc monter jusqu'à vous, et d'ailleurs, je ne suis pas bavard.

Ces considérations ne parurent pas déplaire à l'inconnu qui reprit, après un moment de réflexion :

— Sans doute, Antoine Loustaud, vous avez entendu parler de la guerre que firent les Français à l'Espagne en 1823 ?

— Je crois bien! à cette époque, j'étais encore quelque chose et je lisais les journaux. Il s'agit de l'expédition du duc d'Angoulême en faveur du roi d'Espagne, Ferdinand VII.

— Précisément... Puisque vous avez une idée des événements de cette époque, vous savez peut-être que cette guerre a été aussi peu sanglante que peu glorieuse pour nous autres Français. Nous traversâmes le pays, presque sans combat; ce fut seulement vers la fin de la campagne, à la prise de Cadix et du Trocadéro, que nous rencontrâmes quelque résistance. En revanche, pendant la longue marche de l'armée, les corps isolés furent fréquemment assaillis par des bandes de partisans, ou plutôt de scélérats, qui volaient les bagages, assassinaient les sentinelles, surprenaient et massacraient les traînards, mais qui disparaissaient à la moindre démonstration belliqueuse.

« Il y avait alors, au 4e régiment de ligne, qui faisait partie de l'expédition, un jeune et brave sergent, marié à la cantinière. C'étaient des gens fort honnêtes, estimés de tous ceux qui les connaissaient, et le sergent, par son courage, par son intelligence, devait promptement passer officier. Ils avaient deux enfants, deux garçons, l'un âgé alors de six ans environ, l'autre de quatre à peine. L'aîné était resté au « dépôt » dans une ville du midi de la France; mais le plus petit, dont la mère ne voulait pas se séparer, avait suivi le régiment dans le fourgon particulier de la cantinière.

« L'armée ayant pris position devant Cadix, la brigade à laquelle appartenait le sergent campait à l'arrière-garde, au milieu des marais salants, qui forment ce qu'on appelle l'*Ile de Léon*. On était fréquemment harcelé par ces bandes ennemies, qui n'appartenaient pas à l'armée régulière espagnole et ne se composaient guère, je le répète, que de voleurs et de pillards.

« Un jour que le sergent et sa femme avaient suivi un détachement envoyé en reconnaissance, ils laissèrent leur

enfant au poste où ils comptaient revenir le soir, sous la garde d'une douzaine de soldats solides et aguerris, fort capables de repousser une attaque. Néanmoins, quand le régiment rentra dans ses quartiers, on trouva que les hommes du poste, surpris sans doute, avaient été égorgés et horriblement mutilés, selon l'usage dans cette guerre odieuse. Quant à l'enfant, qu'on surnommait le Petit Pompon et que tout le monde adorait, il avait disparu.

« Vous vous représenterez aisément le désespoir du père et de la mère. Des patrouilles furent lancées dans toutes les directions ; on questionna tous les gens du voisinage ; mais la *guérilla* qui avait fait le coup était étrangère au pays ; personne ne put ou ne voulut donner de renseignements sur elle. On demeura donc convaincu, après bien des recherches, que le pauvre Petit Pompon avait péri avec les hommes du poste et que son corps avait été jeté dans les marais.

« Cependant ni le père, ni surtout la mère, ne voulaient croire à cette mort. Malgré la férocité proverbiale de certains Espagnols, pour quel motif eût-on égorgé un enfant de quatre ans ? Aussi, la paix signée, le sergent et sa femme restèrent-ils à Cadix afin de continuer leurs investigations. Ils ne reculèrent devant aucune dépense, aucune démarche ; tout fut inutile et un mystère impénétrable ne cessa de régner sur le sort de leur plus jeune fils.

« Bien des années s'écoulèrent. L'ancien sergent était devenu officier, et sa femme avait renoncé à ses fonctions de cantinière. Après la prise d'Alger, en 1830, l'une et l'autre se trouvaient en Afrique où leur régiment combattait contre les Arabes.

« Dans la légion étrangère, à la solde de la France, on découvrit un Espagnol qui avait appartenu aux bandes de *guérillas* pendant la guerre de 1823. Cet homme se souvenait fort bien d'avoir pris part au massacre des soldats du poste devant Cadix. Ne craignant plus d'être inquiété, il racontait volontiers comment ses compagnons, en dissimulant leurs armes et en prenant les apparences les plus amicales, étaient parvenus à endormir la vigilance des Français, puis, se jetant sur eux à l'improviste, les avaient mis à mort jusqu'au dernier. Quant à l'enfant, d'après

l'ancien guérillero, il n'avait pas été tué. Le chef de la bande, moitié bohémien moitié contrebandier, touché de sa gentillesse, ou voulant peut-être l'élever dans quelque dessein secret, s'était emparé du Petit Pompon, qui criait fort et se débattait, l'avait emporté sur son cheval et s'était réfugié avec lui dans les montagnes, où la troupe n'avait pas tardé à se disperser.

« Ce récit, qui présentait les caractères de la sincérité, réveilla les espérances des malheureux parents. Le père possédait maintenant quelque fortune ; il résolut d'employer tout son crédit, toutes ses ressources à découvrir son fils. Par ses soins, l'ancien guérillero obtint son congé ; on lui remit de l'argent, et il partit pour l'Espagne avec la mission de rechercher l'enfant et son ravisseur. Le père de Pompon l'eût accompagné lui-même, si la guerre ne l'avait retenu à l'armée.

« L'Espagnol parti, on attendit impatiemment de ses nouvelles ; mais ce fut seulement au bout de six mois qu'il écrivit pour annoncer qu'il avait retrouvé les traces de Pepe Moralès, l'ancien chef de bande. Moralès, après la guerre, avait mené l'existence la plus vagabonde, exercé les métiers les plus honteux. Toutefois, selon des rapports certains, il se faisait suivre partout d'un jeune garçon qu'on appelait *Francesito*, ou le petit Français, et qui ne pouvait être que l'enfant dérobé. Ils vivaient, disait-on, en ce moment dans les Pyrénées, sur la frontière de France, et l'ancien guérillero ne désespérait pas de les retrouver, si on lui envoyait encore de l'argent, afin qu'il pût poursuivre ses recherches.

« L'argent demandé fut expédié aussitôt, avec les recommandations les plus pressantes de ne rien négliger pour réussir, et au bout de quelque temps arriva une lettre contenant le plus étrange récit.

« L'Espagnol avait suivi la trace de Pepe Moralès jusque dans la partie la plus inaccessible des hautes montagnes qui séparent l'Espagne de la France. Moralès, ayant repris son ancien état de contrebandier, se faisait aider d'une Gallicienne, qui passait pour sa femme, et par Francesito. Ces trois personnes avaient habité longtemps une cabane isolée, dans le voisinage du Val d'Andorre ; mais, peu de

jours avant l'arrivée de l'ex-guérillero dans les Pyrénées, on avait trouvé Pepe Moralès et la Gallicienne poignardés dans leur misérable demeure, et on supposait que Francesito, alors âgé d'une douzaine d'années environ, était l'auteur de ce double meurtre. L'homme et la femme l'avaient traité, assurait-on, avec une dureté inouïe, l'accablant de travail et lui refusant la nourriture. Sans doute, l'enfant à moitié sauvage s'était vengé ; l'ancien chef de bande et sa compagne semblaient avoir été assassinés pendant leur sommeil ou pendant un accès d'ivresse, avec la propre *navaja* de Moralès. Quoi qu'il en fût, Francesito, à la suite de l'événement, s'était enfui et on ignorait de quel côté il avait tourné ses pas.

« De pareils faits pouvaient refroidir le zèle du père et de la mère de Pompon ; néanmoins, on ne voulut voir dans ce crime, s'il était réel, que l'exaspération d'un enfant inconscient, poussé à bout par l'injustice et la misère. L'Espagnol fut donc invité à poursuivre sa tâche, et on lui renouvela la promesse d'une forte récompense en cas de succès ; mais il n'écrivit plus : sans doute il reconnaissait l'impossibilité de remplir sa mission.

« Des années s'écoulèrent encore. Le père de Pompon était monté en grade. Rentré en France avec sa famille, il vivait à Paris, où il jouissait du bien-être et de la considération acquis par ses loyaux services. Il n'avait pas cessé de prendre des renseignements en Espagne ; mais toujours même résultat négatif. Enfin, il y a quelques mois, une lettre en espagnol, d'une date déjà ancienne, est arrivée après de nombreux circuits. Elle venait de l'ancien guérillero, qui se trouve aujourd'hui dans un village de l'Estramadure. Cet homme annonçait qu'un des ses compatriotes, assez peu estimable du reste, était rentré récemment en Espagne, après avoir séjourné à Paris, et affirmait y avoir rencontré Francesito, qu'il avait connu autrefois dans les Pyrénées. Il ignorait le nom que portait à cette heure le fils adoptif de Moralès, mais il le disait affilié à une bande de malfaiteurs qui désole Paris. On n'avait donc qu'à prendre des informations ici même et on devait infailliblement retrouver celui qu'on cherche depuis si longtemps.

« Ces nouvelles peut-être auraient brisé le cœur du

brave et honnête soldat ; mais il n'en a pas eu connaissance, car, à l'arrivée de la lettre, il était mort depuis quelques jours, entouré d'honneurs et pleuré de ses amis comme de sa famille. »

Ici le jeune homme en deuil parut éprouver une vive émotion et fut obligé de s'arrêter.

Antoine Loustaud avait écouté ce récit d'abord avec distraction, puis avec intérêt.

— Eh ! eh ! dit-il, votre Petit Pompon promettait un fier lapin ! Tonnerre ! comme il y allait dès l'âge de douze ans !.... Mais, voyons, mon excellent monsieur, pourquoi m'avez-vous conté tout cela, à moi ?

— Parce que, d'après ce qu'on m'affirme, vous pouvez me faire retrouver Francesito.

— Bon ! ne m'avez-vous pas dit que le père, l'ancien sergent était mort?

— Oui, mais il a laissé une veuve et un fils aîné.

— Et vous êtes ce fils aîné, n'est-ce pas?

— Peut-être.... quoi qu'il en soit, je ne reculerai devant aucun sacrifice, j'exposerai ma vie, s'il le faut, pour atteindre le but... Antoine Loustaud, encore une fois, voulez-vous me prêter votre concours ?

— Et comment ? Parmi ces milliers de gredins qui pullulent à Paris, comment voulez-vous que je découvre le Petit Pompon ou Francesito? Selon toute apparence, ainsi que vous le disiez vous-même, il a oublié son nom primitif et il en a porté cent autres qu'il ne se soucierait pas de se rappeler... Savez-vous du moins s'il est grand ou petit, blond ou brun ? Y a-t-il quelque particularité qui puisse le faire reconnaître ?

— Je ne possède, par malheur, que des indications très vagues. Pompon doit avoir une vingtaine d'années. Dans son enfance il était blond et s'annonçait comme devant être de taille moyenne, mais robuste, de manières décidées, ne craignant rien... Peut-être, par suite de l'âge et des habitudes que donne une vie vagabonde, ces indications se trouvent-elles fausses actuellement ; mais si j'étais en présence de... mon frère, puisque vous savez le lien qui nous unit, je le reconnaîtrais à des signes certains.

— Ainsi, vous voudriez vous-même....

— Oui, je demanderais seulement à le rencontrer ; le reste serait mon affaire.

— Très-bien, et savez-vous ce que serait probablement « le reste » ? Un coup de couteau dans la poitrine ou un coup d'assommoir sur le crâne... Ah ! vous croyez qu'un gaillard comme ce Pompon, qui, à douze ans, débute par assassiner son père et sa mère adoptifs, sera disposé à recevoir des visites de politesse ? Vous croyez qu'à la vue de personnes inconnues et suspectes il leur supposera des intentions amicales ? Rayez cela de vos papiers, mon jeune monsieur ; si nous tentions ensemble une pareille entreprise, elle tournerait mal pour nous deux.

— Quant à moi, j'en courrai les chances, répliqua le jeune homme en deuil avec résolution ; je crois pouvoir, je vous le répète, me faire reconnaître de mon malheureux frère et dès qu'il saura notre parenté... Ainsi donc, monsieur Loustaud, vous me refusez ?

Le vagabond eut l'air de réfléchir.

— Réellement, vous êtes un brave garçon, reprit-il, et vous m'avez rendu tout à l'heure un service, sans compter que vous m'avez bien régalé... Je voudrais vous obliger ; mais je ne vois pas qui pourrait être ce Pompon, et puis, s'il faut le dire, on tient à sa peau !

Le jeune homme lui adressa les plus pressantes, les plus brillantes promesses.

— Bah ! dit enfin le vagabond, on peut essayer.... Mais, avant de m'engager définitivement avec vous, vous me permettrez bien de prendre, comme on dit, « l'air du bureau... » Trouvez-vous demain soir, à dix heures, sur le quai du Marché-Neuf, en face de la Morgue ; j'y serai... D'ici là, j'aurai tâté le terrain et je saurai si, oui ou non, je dois m'embarquer dans cette affaire.

L'inconnu accepta avec empressement, et Antoine Loustaud lui fit encore quelques questions au sujet du dangereux individu dont il s'agissait de retrouver la trace.

— Ah çà ! maintenant que nous commençons à nous entendre, ne me direz-vous pas votre nom ?

— Appelez-moi Georges... monsieur Georges, répliqua sèchement le jeune homme en deuil. Du reste, voici les arrhes de notre marché.

Et il lui présenta plusieurs pièces d'or.

Il pensait que le vagabond allait s'en saisir avidement ; Antoine ne bougea pas.

— De l'or ! dit-il avec sa tranquille bonhomie ; que voulez-vous que j'en fasse ? Dans les endroits où je vais, si l'on me voyait de l'or j'aurais le sifflet coupé avant vingt-quatre heures.

— Cependant, il faut bien que vous achetiez des habits, que vous vous procuriez un gîte...

— Un gîte ! pourquoi faire? Croyez-vous qu'ayant des informations à prendre, je passerai la nuit prochaine dans un lit? Quant à acheter des vêtements ce n'est pas la peine... Si « les autres » me voyaient avec une pelure neuve, c'est pour le coup qu'ils se défieraient et qu'ils m'accuseraient d'être de la *rousse !*

— Alors, acceptez du moins ceci.

Et il lui offrit quelques écus de cinq francs.

— C'est trop gros... ça tient trop de place ; j'aurais beau cacher sur moi ces pièces massives, « les autres », qui ont la main légère, sauraient les découvrir... Allons ! si je dois absolument accepter quelque chose, que ce soit de la menue monnaie qui n'offusquera personne.

L'inconnu lui remit tout ce qu'il avait de monnaie et ne put dissimuler sa surprise pour ce singulier désintéressement.

— Que voulez-vous ? disait le vagabond en souriant, je n'ai pas de besoins. Le travail me fait horreur et j'aime la vie en plein air, c'est vrai. Mais je ne suis ni « escarpe » ni voleur, et, par suite, si je montre de l'argent, on soupçonnera qu'il provient... Peut-être un jour vous expliquerai-je comment j'entends être récompensé... A cette heure, séparons-nous. Je vous laisse partir le premier, car il ne serait pas prudent qu'on nous vît ensemble... A demain donc ! Peut-être aurai-je quelque chose d'intéressant à vous communiquer.

Le jeune homme en deuil l'encouragea dans ces bonnes dispositions ; puis, ayant payé la dépense, il s'empressa de quitter ce bouge immonde.

Demeuré seul, Antoine Loustaud marmottait tout bas :

— Monsieur Georges !... Ce n'est pas un nom cela...

Hum ! avant de commencer la besogne, je veux savoir à qui j'ai affaire.

Et, à son tour, il sortit de la gargote avec précipitation. Le jeune homme qui prétendait s'appeler Georges ne pouvait encore être loin, et, en effet, il l'aperçut longeant la rue de la Barillerie, dans la direction du pont Saint-Michel. Cette rue, remplacée aujourd'hui par une voie magistrale, était sombre, étroite et très encombrée. Antoine se mit à suivre ou, selon le terme consacré, à *filer* l'inconnu, et il ne le quittait pas des yeux, malgré la cohue des voitures et des piétons.

D'abord il prit quelques précautions pour ne pas être vu, dans le cas où Georges viendrait à se retourner ; mais il s'assura bientôt que ces précautions étaient vaines. L'inconnu ne semblait nullement soupçonner qu'il était suivi et continuait d'avancer à pas rapides, avec cette aisance du Parisien habitué de longue date à se débrouiller au milieu des embarras de la ville.

Il traversa ainsi le pont Saint-Michel, s'engagea dans la longue et boueuse rue de la Harpe, et enfin atteignit le quartier, assez peu fréquenté, qui s'étend derrière le Luxembourg. Parvenu au carrefour de l'Observatoire, il entra dans une maison de belle apparence, qui s'élevait sur un côté de l'avenue.

Antoine Loustaud, supposant qu'il allait ressortir, se posta sous une porte cochère et demeura longtemps en faction ; mais, comme l'inconnu ne reparaissait pas, on avait lieu de croire que c'était là sa demeure.

Ce point fixé, il en restait un autre à éclaircir. Quel était le nom véritable du jeune homme en deuil ? quel était son rang dans le monde ?

— Ces messieurs de la police se déguisent si bien ! pensait Antoine.

Après avoir réfléchi un moment, il pénétra avec hardiesse dans la maison. Un portier, à figure assez débonnaire, lui demanda où il allait.

— M. Georges, dit Antoine avec assurance, est-il rentré ?

— Vous voulez parler sans doute de M. Georges Buffières... le fils de ce pauvre général Buffières, mort il y a quelques mois ?

— Justement... un grand jeune homme, vêtu de deuil, avec un collier de barbe noire... oui, oui, M. Georges Buffières.

— Il est chez lui.

— Seul ?

— Avec sa mère... madame la générale... Mais vous pouvez monter au premier ; vous trouverez des domestiques pour répondre.

— Suffit ; je ne venais pas pour mon compte ; c'est un des amis de M. Georges qui m'a chargé de m'informer... Allons ! puisque M. Georges est chez lui, je vais prévenir... l'autre. Merci donc, mon brave.

Et Antoine s'esquiva. Tout en s'éloignant, il murmurait :

— Georges Buffières : le fils d'un général !... Diable ! on peut risquer quelque chose.

III

LES MARCHANDS

Le soir du même jour, sur les onze heures, deux personnes, qui semblaient s'observer avec défiance, rôdaient sur le quai de la Tournelle, en face du port de ce nom. Les becs de gaz n'étaient pas alors aussi multipliés qu'aujourd'hui, et il y avait çà et là de grandes places obscures.

Le silence se faisait sur la rivière où l'on distinguait des bateaux immobiles, masses noires contre lesquelles clapotaient les eaux scintillantes. De l'autre côté de la Seine, se dressaient, comme deux géants jumeaux, les tours de Notre-Dame, qui projetaient leur ombre immense sur les alentours.

Les rôdeurs dont nous parlons, après s'être examinés à distance, se décidèrent à s'approcher avec précaution l'un de l'autre et finirent par se trouver face à face. Alors ils se reconnurent et partirent d'un éclat de rire.

— Quoi ! monsieur le docteur, demanda l'un d'eux, est-ce- bien vous ? Quelle frayeur vous m'avez causée ! Je vous prenais pour un agent de police.

— Ma foi ! monsieur l'artiste, répliqua l'autre, je commençais à avoir tout à fait la même idée de vous... Sur ma parole, vous êtes merveilleusement déguisé ce soir !

— Et vous donc ! Qui pourrait supposer que vous portez d'habitude l'habit noir et la cravate blanche, avec l'épingle de diamant au jabot ?

— Et vous, que vous êtes le jeune homme le plus

« fashionnable » de la rue Vivienne ? A la vérité, ajouta le docteur d'un ton caustique, si l'on ne vous reconnaît pas à la vue, on vous reconnaît à l'odorat... Tout à l'heure, à dix pas, je vous ai deviné au parfum de jasmin que vous exhalez !

Ce compliment pouvait être un sarcasme ; cependant « l'artiste » ne le prit nullement en mauvaise part et sourit avec complaisance.

Les deux personnes, qui se trouvaient mutuellement si bien déguisées, portaient en effet des costumes qui, même en ce temps-là, pouvaient paraître surannés et ridicules. Celui qu'on appelait le docteur, petit homme replet, à la figure ronde, sanguine et soigneusement rasée, était enveloppé dans un de ces carricks à collets nombreux, dont il existe encore des échantillons sur les épaules de quelques vieux cochers de fiacre. Il avait pour coiffure un de ces chapeaux très bas de forme, alors appelés « chapeaux saint-simoniens, » si ridicules que la mode n'en dura que quelques mois. Le docteur l'avait enfoncé sur son front, et il n'était pas facile de distinguer par-dessous ses yeux ronds, qui clignotaient comme s'ils étaient habitués à s'abriter derrière des lunettes.

Son compagnon, l'artiste, était au contraire si long et si mince qu'on ne pouvait le voir sans songer à un échalas. Sa figure, jeune mais insignifiante, avait pour principal ornement une moustache soigneusement cirée. Il ne montrait aucun linge. Sa redingote « à la propriétaire » était si soigneusement collée à sa taille qu'on comptait aisément ses côtes, tandis qu'à partir de la hanche, elle formait une ample jupe tombant jusqu'à terre. Il avait sur la tête une casquette molle et plate, dont le fond était soulevé par un de ces toupets en pyramide qu'on nommait alors « toupets à la Louis-Philippe. »

Ces deux hommes semblaient réunis en ce moment par un intérêt commun, et le docteur dégagea de dessous sa houppelande une grosse montre qu'il regarda à la clarté du gaz.

— Onze heures passées ! dit-il avec impatience ; ah çà où est donc ce paresseux de Brai-Sec ?

— Quoi ! monsieur, dit l'autre avec effroi, vous avez

gardé votre montre ? On dit qu'il y a des *noyeurs* qui rôdent aux environs de la Seine, et quand je viens ici, j'ai soin de ne conserver aucun bijou... Il ne faut tenter personne!

Le docteur ne répliqua que par un sourire dédaigneux, à l'ombre de son chapeau saint-simonien.

-- Brai-Sec ne saurait être loin, reprit l'artiste ; peut-être dort-il dans sa barque, comme cela lui arrive, quand il a bu un coup de trop... Descendons sur la berge ; sans doute nous allons le trouver.

Et tous les deux gagnèrent l'escalier de pierre qui conduisait du quai supérieur au bord de l'eau.

— Ah ! docteur, poursuivit l'artiste d'une voix dolente, quel malheur que des gens respectables comme nous soient obligés de s'exposer ainsi ! Si je n'avais l'espérance de faire ma fortune en quelques années, je ne me résignerais pas à de pareils mystères !

— Vous êtes bien fier, monsieur l'artiste ! répliqua l'autre avec son ironie habituelle ; néanmoins, quand je m'y résigne, moi...

— Bah ! chacun de nous a sa partie, et vous conviendrez, docteur, que la mienne s'exerce plus haut que la vôtre.

Il y avait là, sans doute, une plaisanterie que son auteur croyait spirituelle, car il se mit à en rire le premier. Le docteur parut disposé à répliquer d'une verte manière, mais il se ravisa aussitôt et se contenta de hausser les épaules sous les sept collets de son carrick.

Les deux compagnons étaient descendus sur le quai inférieur, et, en se tenant à l'ombre du mur, passaient en revue les embarcations de toutes grandeurs, qui encombraient cette partie de la rivière. Bientôt ils en remarquèrent une, assez petite et fort malpropre, amarrée à un anneau de fer. Au fond, on distinguait une forme immobile qui pouvait être un homme endormi.

— Quand je disais ! reprit l'artiste ; voici Brai-Sec qui cuve son vin en nous attendant... Pourvu qu'il soit encore en état de nous conduire !

Il sauta dans le bachot et secoua le dormeur. Brai-Sec s'éveilla en sursaut et son premier mouvement fut pour lancer un coup de poing à celui qui l'avait éveillé.

— Mille diables ! grommela-t-il d'une voix rauque, venez y donc, tas de roussins, me jeter le grappin dessus !

Mais, ayant complètement ouvert le yeux, il recouvra sa présence d'esprit.

— Que je suis bête ! reprit-il, ce sont les marchands... Mes bons messieurs, je vous attendais... Embarquez donc ; tout est prêt.

Et il se mit à installer ses avirons.

— Nous sommes en retard, dit le gros bonhomme au carrick; et vous savez qu'il faut être exact... là-bas !

— Sans compter que j'ai promis à Zélie de rentrer avant une heure du matin, ajouta l'artiste en cirant sa moustache.

— Suffit, on y va ! grommela le batelier.

Brai-Sec, qui exerçait les professions de pêcheur, de débardeur, de tireur de sable et d'autres encore peut-être, était un homme âgé déjà, au nez bourgeonné, aux yeux rouges, de l'aspect le moins rassurant. Il portait une espèce de cotte bleue et une veste en lambeaux; cotte et veste, toujours tachées de goudron ou brai, lui avaient fait donner son surnom. En l'examinant de près, on comprenait pourquoi l'artiste ne se souciait pas de prendre sa montre, quand il faisait des excursions nocturnes en semblable compagnie.

Mais l'artiste, pas plus que le docteur, ne songeait guère en ce moment à la mauvaise mine du batelier. Celui-ci, qui ne semblait pas très solide sur ses jambes, s'était levé pour pousser la barque au large, quand, du haut du quai, un homme qui sans doute s'était tenu caché jusque-là, sauta avec agilité dans le bachot.

Brai-Sec, surpris, poussa un juron et brandit sa gaffe pour assommer l'intrus. On lui dit d'une voix gémissante :

— Voyons ! ami Brai-Sec, ne me reconnais-tu pas ? Je suis le Morfondu... Les juges m'ont lâché ce matin et je désire dormir à l'abri des patrouilles grises. Tu auras bien la charité de me déposer en passant aux cagnards de l'Hôtel-Dieu ?

— C'est vrai, tout de même, que c'est le Morfondu, dit le batelier; il n'est pas méchant, ajouta-t-il en se tournant vers ses passagers.

— Oui, on sait que je ne me mêle des affaires de personne; et aujourd'hui que « les marchands » vont là-bas, j'ai eu l'idée de profiter de l'occasion.

— Que le diable te confonde ! dit Brai-Sec ; cependant, si ces messieurs le permettent...

— Il suffira, reprit le Morfondu, de me déposer à une des portes d'eau... Et puis, Brai-Sec, tu me reprendras dans ton bachot demain matin en passant, n'est-ce pas ? Je payerai la goutte, la première fois que j'aurai de l'argent.

Les « marchands » ne paraissaient pas se soucier beaucoup de cette compagnie. Enfin le docteur dit avec impatience :

— Bah ! qu'il reste... et finissons-en.

A peine cet acquiescement était-il prononcé que le Morfondu, dans lequel on a deviné sans doute Antoine Loustaud, se démena pour se rendre utile. Il s'assit à côté de Brai-Sec et s'empara d'un aviron, tandis que le batelier manœuvrait l'autre. Grâce à leurs efforts réunis, la barque gagna le milieu du courant, puis, suivant le fil de l'eau, se dirigea vers le Pont-au-Double, derrière lequel s'élevaient les bâtiments de l'Hôtel-Dieu.

Le docteur et l'artiste, installés à l'arrière de l'embarcation, s'étaient mis à causer tout bas. Antoine, de son côté, dit au batelier avec une indifférence affectée :

— Sais-tu, Brai-Sec, si je vais trouver du monde dans les cagnards ?

— Moi je n'ai conduit personne, répliqua le marin d'eau douce ; mais il y a d'autres bachots, sans compter que certains particuliers passent l'eau comme les caniches... Ah çà ! est-il vrai que tu payeras la goutte ?

— Parbleu !... Et les « Espagnols », comme on les appelle, viennent-ils encore rôder de ce côté ?

— Tu es bien curieux pour un quelqu'un qui ne se mêle pas des affaires des autres ! Il y a souvent là-bas des gens qui parlent « le parler » d'une autre France ; mais tâche de ne pas te mettre en travers de leur chemin, car tu pourrais n'avoir plus l'occasion de payer la goutte à personne.

— Comment ! comment ! penses-tu que ces étrangers seraient capables...

— Je ne pense rien du tout, répliqua Brai-Sec d'un ton bourru ; tiens, Morfondu, n'essaye pas de tirer les vers du nez au pauvre monde, et taisons nos becs... Nous voici à l'Hôtel-Dieu, et, pour ces messieurs comme pour nous, le mieux est de ne pas jacasser.

En effet, on passait en ce moment sous le Pont-au-Double, dont une moitié était affectée au service de l'hôpital, et tout à coup on se trouva dans l'obscurité, tandis que les bruits lointains de Paris faisaient place à un morne silence.

IV

LA SALLE DES MORTS

A cette époque, encore peu éloignée de nous, l'Hôtel-Dieu resserrait entre ses vastes bâtiments tout le petit bras de la Seine. Le quai Saint-Michel ne fut percé que plusieurs années plus tard, et, des deux côtés, les constructions du grand hospice parisien baignaient leur pied dans l'eau. La circulation était donc complètement interrompue en cet endroit et les bateaux eux-mêmes ne s'engageaient que rarement sur ce bras de la rivière. Deux ponts, ainsi que de nos jours, mettaient en communication la rive droite et la rive gauche. L'un, le Pont-au-Double, actuellement débarrassé des bâtiments parasites, était alors couvert en partie et supportait des salles et des corridors. L'autre, le pont Saint-Charles, consistait, comme aujourd'hui, en une passerelle en bois complètement couverte, et réservée au service de l'hôpital.

La rivière, ainsi encaissée, envahissait à la moindre crue les salles souterraines ou *cagnards* de l'Hôtel-Dieu, situées à droite et à gauche, presque au niveau des basses eaux. Mais ces cagnards qui, dit-on, ont contenu, avant la révolution de 1789, de nombreux malades, étaient abandonnés depuis longtemps. Le curieux, qui se hasardait en bateau sur cette partie du petit bras, pouvait voir, à travers les grilles des portes et des fenêtres, les galeries délabrées, les lourds arceaux, l'entrée des caveaux en ruines, qui s'étendent sous l'antique édifice. Les murs étaient noirs, rongés de salpêtre et de mousse gluante.

Les constructions qui s'élevaient de chaque côté du canal n'y laissaient jamais pénétrer l'air et le soleil.

C'était dans cette sinistre enceinte que venait de s'engouffrer le bateau de Brai-Sec, et elle devait former comme une grande tache d'ombre au milieu de Paris illuminé. A peine si, en levant les yeux, on apercevait une mince bande du ciel diamanté d'étoiles. Seulement, sur les façades, on distinguait quelques fenêtres faiblement éclairées; là étaient des salles de malades, où la charité veillait au chevet de la souffrance.

Au milieu de ces ténèbres, il devenait assez difficile de s'orienter; mais les localités semblaient être trop familières à Brai-Sec pour qu'il éprouvât le moindre embarras. Comme la barque passait sous le pont Saint-Charles, qui, à cette heure de nuit, rappelait, par sa forme, le pont des Soupirs sur le Lido de Venise, le batelier se pencha vers Antoine :

— Où veux-tu qu'on te dépose, Morfondu ? chuchota-t-il.

— Là... sur la rive droite... à la petite porte d'eau.

— Ça se trouve à merveille, ces messieurs ont affaire sur l'autre rive.

Le batelier donna avec précaution quelques coups de rames et bientôt la barque se heurta contre un perron de pierre. Une grille en fer, d'apparence solide, formait la porte à laquelle conduisait ce perron; mais Brai-Sec savait que l'obstacle n'arrêterait pas son passager, et en effet, Antoine sauta sans hésitation sur les degrés.

— Merci, camarade, dit-il d'un ton humble; n'oublie pas de me prendre demain au jour.

— Si tu y es, répliqua Brai-Sec en ricanant; tiens, il faut que je te donne un bon avis... Méfie-toi !

Le vagabond, alarmé, sembla vouloir demander des explications; mais déjà le bachot s'éloignait et disparaissait dans la nuit.

Laissons Antoine Loustaud sur les marches de la porte d'eau, où nous le rejoindrons plus tard, et accompagnons le docteur et l'artiste au lieu de leur destination.

Ce lieu n'était pas éloigné ; dès qu'on eut traversé le canal, l'avant de la barque rencontra de nouveau un escalier de pierre, qui conduisait encore à une porte d'eau,

fermée par une grille. On s'arrêta et « les marchands » mirent pied à terre avec précaution.

Quand ils furent solidement installés sur les marches, le docteur dit tout bas :

— Attendez-nous là, Brai-Sec, et tâchez de ne pas vous endormir, si c'est possible.

Le batelier répondit par un murmure d'acquiescement, et se coucha au fond du bachot où il demeura, éveillé ou non, dans une complète immobilité.

On ne songeait déjà plus à lui. L'un des commerçants, avançant la bouche entre les gros barreaux de la grille, fit entendre un *psssst* très prolongé, mais tellement circonspect qu'il ne pouvait troubler l'écho délicat de cette espèce d'abîme. Néanmoins, le signal ayant été répété, quelque chose bougea dans l'intérieur des cagnards et une voix timide demanda :

— Est-ce vous, messieurs ? Vous êtes bien en retard aujourd'hui !

— Oui, oui, c'est nous, Bousquin, répliqua le docteur, ouvrez donc.

Une clef s'introduisit dans la massive serrure qui céda facilement, et la grille tourna sans bruit sur ses gonds rouillés, comme si l'on eût pris d'avance la précaution de graisser gonds et serrure. Les deux commerçants entrèrent, mais ils n'en furent pas plus avancés ; la nuit était si profonde qu'ils ne voyaient même pas la personne qui venait de parler.

— Ah çà ! Bousquin, demanda le docteur avec impatience, pourquoi n'avez-vous pas apporté de lumière ?... Est-ce qu'il n'y a pas de « marchandises » ce soir ?

— Si, si, monsieur ; j'ai même un superbe choix à vous offrir... Mais je n'ai pas osé prendre de lanterne, car on pourrait nous voir de la salle Sainte-Marthe qui est en face, et nous avons un directeur si « regardant ! »

— Alors comment voulez-vous que nous jugions de votre choix de marchandises ? Nous ne pouvons acheter chat en poche.

— Tenez-vous par la main, messieurs, et je vais vous conduire dans un endroit où j'ai laissé de la lumière.

— Ah çà! demanda l'artiste avec inquiétude, est-ce que nous allons à la salle des...

— Pourquoi pas? ricana le docteur; nous serons plus tranquilles dans cette salle que partout ailleurs.

— Bon pour vous, qui êtes médecin, chirurgien, opérateur, que sais-je?... Mais moi, homme du monde, nerveux et délicat...

— Vous moquez-vous, monsieur l'homme du monde?... Morbleu! puisque vous êtes si nerveux, il fallait rester auprès de Zélie!

L'artiste se raidit contre sa faiblesse.

— Marchons, dit-il.

Et il glissa sa main dans celle du docteur qui, à son tour, avait pris celle de Bousquin.

En se tenant ainsi, on marcha avec lenteur au milieu des ténèbres. On était dans un lieu plein de pierres et de décombres; mais Bousquin, qui servait de guide, avertissait les autres à voix basse, chaque fois qu'un obstacle se présentait. Le docteur ne se départait pas de son calme imperturbable; en revanche, plus l'on avançait, plus le malaise du pauvre artiste paraissait augmenter. Une sueur froide coulait sur son front, et tout son corps frémissait. On eût dit que, dans cette obscurité, des spectres hideux, des fantômes menaçants se dressaient devant lui, et ces hallucinations de son esprit malade se trouvèrent bientôt moins effrayantes encore que la réalité.

Une porte s'ouvrit; on pénétra dans une immense salle voûtée, dont une lanterne allumée ne pouvait éclairer les sinistres profondeurs et où régnait une odeur étrange.

Cette salle, qui, même en plein jour, ne devait recevoir qu'une lumière très insuffisante par d'étroits soupiraux, était partagée en deux parties. L'une formait une sorte de chapelle, avec son autel modeste qui rappelait celui d'une église de village, avec son christ en cuivre et ses candélabres dédorés. L'autre, séparée de la première par une légère balustrade, et dans laquelle on descendait au moyen de cinq ou six marches, était beaucoup plus vaste. Elle contenait deux longues files de caisses noires, à dos bombé, espacées régulièrement. En tête de quelques-unes, il y avait des étiquettes de papier soutenues par des tringles

de fer. Dans un coin, on entrevoyait un monceau de caisses en bois, ayant la forme allongée et caractéristique des cercueils.

Cette salle, qui existe encore aujourd'hui, bien que notablement diminuée depuis la démolition partielle des cagnards de la rive gauche, était la salle des morts de l'Hôtel-Dieu.

Ce lieu funèbre produisait une impression d'horreur. Quoique l'on ne vît pas de cadavres, on les devinait nombreux et livides, dans ces caissons noirs; l'air lourd de la salle semblait chargé de leurs émanations. Le silence de ce souterrain, où le moindre son de voix était répété d'une manière mystérieuse, cette lumière tremblotante qui donnait aux objets des proportions fantastiques, tout éveillait l'idée d'un sépulcre où les vivants ne pouvaient pénétrer sans profanation.

Aussi l'artiste, en se trouvant dans cette partie de la salle qui servait de chapelle, éprouva-t-il un redoublement de faiblesse. Le cœur lui manqua, et il tira de sa poche un mouchoir imbibé de parfums qu'il se mit à respirer.

Le docteur restait impassible et examinait le guide qui venait d'allumer un nouveau flambeau.

Ce guide avait une figure basse et vulgaire et ne devait être rien de plus qu'un infirmier ou un employé d'ordre inférieur à l'Hôtel-Dieu. Enveloppé presque en entier d'un tablier de toile, qui était semé de taches noirâtres, il semblait avoir dans ses attributions la surveillance de la salle des morts.

— Ah çà ! Bousquin, lui dit le docteur, est-ce que vous êtes seul ce soir ?

— Mon camarade Millot fait le guet à l'entrée du pont Saint-Charles, car une ronde pourrait nous surprendre; on est tant mouchardé !... C'était bien plus commode, quand nous commercions là, par les fenêtres qui donnent sur la rue de la Bûcherie ! Mais la police s'est défiée et on a posé des treillis de fer où je ne passerais pas le petit doigt.

— Ce qui nous oblige, répliqua le docteur, à venir par la rivière, où l'on est exposé à toutes sortes de mauvaises

rencontres... Mais, hâtons-nous... Bousquin, qu'avez-vous aujourd'hui ?

Bousquin déposa sur l'autel le flambeau qu'il venait d'allumer et alla prendre dans un vieux cercueil, son magasin ordinaire, deux paquets qu'il apporta avec empressement. L'un, assez exigu, était plié dans un journal; l'autre, beaucoup plus volumineux, avait pour enveloppe un morceau de toile. Il les ouvrit tous les deux, étala le contenu sur l'autel et dit, avec la satisfaction d'un vendeur qui est sûr de l'excellence de sa marchandise :

— Examinez-moi cela... c'est du numéro un; on peut en juger !

Le petit paquet contenait des dents humaines, dont plusieurs conservaient encore leurs gencives sanglantes, mais qui toutes étaient blanches, saines et avaient dû appartenir à des sujets jeunes et vigoureux. Dans l'enveloppe de toile se trouvaient de belles chevelures de femmes, les unes noires comme l'aile d'un corbeau, les autres blondes comme les blés ou dorées comme les épis de maïs. Il y en avait même une très longue et d'une blancheur de neige, rareté qui excita tellement l'admiration de l'artiste qu'il en oublia pour un moment ses terreurs.

Alors on se mit à débattre les conditions d'un marché infâme et sacrilège. L'infirmier Bousquin, on l'a compris sans doute, faisait marchandise de la dépouille des morts confiés à sa garde. Quant aux deux acheteurs, l'un le docteur, était tout bonnement un dentiste, réputé dans Paris pour ses râteliers de dents naturelles; l'autre, l'artiste, n'était rien de plus qu'un « artiste capillaire » ou coiffeur, qui, dans son élégante boutique, vendait chèrement les chevelures des pauvres femmes mortes à l'Hôtel-Dieu (1).

Bousquin aimait l'argent; mais le prétendu docteur et l'artiste en cheveux étaient non moins avides et voulaient que la grandeur des profits compensât les périls de ce commerce. Aussi un débat très vif s'engagea-t-il sur les conditions du marché. Comme vendeur et acheteurs s'ani-

(1) Nous n'inventons pas ces horribles détails. A l'époque dont nous parlons, les misérables qui s'étaient rendus coupables de ces spéculations furent arrêtés et condamnés par la justice. — E. B.

maient, un bruit assez prolongé, semblable à un gémissement, se fit entendre dans la partie inférieure de la salle où se trouvaient les caisses noires.

Le coiffeur tressaillit et se redressa tout pâle.

— Entendez-vous? balbutia-t-il; on dirait que quelqu'un se plaint là-bas!

Bousquin haussa les épaules.

— Bah! répliqua-t-il, ceux qui sont là-bas n'ont plus l'idée de se plaindre, je vous le garantis... Voyons! vous me donnerez bien cent sous de cette belle tignasse blanche, qu'on dit que ce sont les plus recherchées?

Le marchand de cheveux, rappelé au sentiment de sa profession, reprit le débat sur nouveaux frais, tandis que le dentiste, de son côté, accusait l'infirmier de surfaire une douzaine d'incisives, nacrées et brillantes comme des perles. La discussion s'étant ranimée, l'espèce de gémissement, qu'on avait entendu déjà, se répéta et, cette fois d'une manière si bruyante, si distincte, que tout doute devenait impossible.

— Tenez... encore! dit l'artiste épouvanté en se tournant vers les caisses noires; certainement il y a là quelqu'un qui pousse des plaintes... Je veux partir, laissez-moi m'en aller!

Il tremblait de tous ses membres, et se serait enfui s'il eût pu se diriger dans l'obscurité. Le dentiste lui-même montrait quelque inquiétude; mais Bousquin, après avoir écouté, reprit tranquillement :

— Cela part de la salle Sainte-Jeanne... Quelque malade qui fait des simagrées pour tourner de l'œil!

— Non, non, répliqua le coiffeur affolé et tout près de tomber en faiblesse; le bruit part des cercueils... Mon Dieu! les morts seraient-ils offensés de notre trafic? On dit qu'il y en a qui reviennent pour...

Un éclat de rire du dentiste et de Bousquin empêcha l'artiste capillaire d'achever sa pensée; mais, en dépit de ces moqueries, il restait inquiet, agité, regardant fréquemment derrière lui. Pendant que l'odieux marché se poursuivait, il croyait toujours entendre des plaintes vagues, des cris étouffés, des remuements inexplicables.

V

LA RONDE

Une circonstance, qui n'avait rien de fantastique, vint donner un nouveau cours à ses terreurs. Un homme effaré, portant encore le tablier blanc des infirmiers et glissant sans bruit, grâce à ses chaussons de lisière, sur les dalles, apparut tout à coup et dit d'une voix haletante :

— Sauvez-vous, messieurs ; une ronde traverse le pont Saint-Charles et s'avance de ce côté... On cherche quelqu'un ou quelque chose ; mais sauvez-vous bien vite, car, si l'on vous voyait, Bousquin et moi nous serions perdus !

— Millot a raison, dit Bousquin, partez, messieurs, et emportez la marchandise. Nous réglerons à votre prochaine visite, c'est-à-dire, dans trois jours.

Tout en parlant, il enveloppait lestement ce qu'il appelait « la marchandise ». Il présenta les deux paquets aux destinataires, qu'il poussa, sans trop de façons, vers la porte des cagnards. Mais quand on atteignit cette porte, Bousquin s'aperçut qu'il l'avait refermée pour plus de sûreté peu d'instants auparavant.

— Sapristi ! où ai-je mis la clef ? dit-il en fouillant dans ses poches ; je l'avais tout à l'heure à la main.

Millot, qui était retourné à la porte principale donnant dans l'intérieur de l'hospice, accourut de nouveau.

— La ronde se compose de quatre infirmiers et de deux religieuses, dont l'une, la mère Eudoxie est d'une sévérité extrême. Ils sont là dans la salle de dissection et ils vont

certainement entrer ici... Cachez-vous ; il n'y a pas de temps à perdre.

— Oui, oui, cachez-vous, reprit Bousquin; je ne sais plus où j'ai mis cette maudite clef.

— Mais, braves gens, dit le prétendu docteur d'un ton majestueux, ma dignité ne me permet pas...

— Oui! notre dignité! balbutia le coiffeur.

— Eh! parbleu! messieurs, répliqua Bousquin, si nous allons en prison et si nous sommes jugés, croyez-vous que vous n'irez pas en prison et que vous ne serez pas jugés comme nous?

— En prison! répéta le marchand de cheveux. Que deviendrait Zélie?

— Ce serait ma ruine, dit le dentiste; voyons! Bousquin, où faut-il nous cacher?

— Là, là, sous les châssis noirs, répondit l'infirmier en désignant la double file de cercueils alignés dans la partie basse du souterrain; ce sera pour une minute seulement, car la ronde ne fera que passer.

— Quoi! bégaya le coiffeur épouvanté, dans les caissons... avec les...

— Bah! la plupart sont vides... Dépêchez-vous, si vous ne voulez pas être arrêtés comme voleurs.

L'artiste hésitait encore ; le prétendu docteur le saisit par la main et l'entraîna avec autorité. Toutefois, il ne tarda pas à le lâcher et, sans s'occuper de lui davantage, il chercha presque à tâtons une des caisses noires. L'ayant trouvée, il en souleva le couvercle bombé et, après s'être blotti dans l'intérieur, il la referma sur lui.

Le coiffeur se montra beaucoup moins résolu; une invincible répugnance l'empêchait d'imiter son compagnon. Comme il demeurait dans une anxiété mortelle, les gémissements se renouvelèrent et cette fois tout près de lui. En même temps, un murmure de voix s'éleva à la grande porte où l'on voyait déjà le reflet des lumières.

Le malheureux n'y tint plus; fou d'épouvante, il ouvrit machinalement, à son tour, le caisson qui se trouvait sous sa main; et, sans s'arrêter à l'abominable odeur qui en sortait, il se glissa dedans.

Horreur ! à peine eut-il essayé de s'étendre dans ce cer-

cueil banal, qu'il sentit quelque chose de mou et d'immobile qui en occupait le fond. Il n'était pas difficile de deviner ce que ce pouvait être ; comprenant la vérité, l'artiste poussa un faible cri et perdit connaissance, tandis que le couvercle du cercueil retombait sur lui avec un bruit lugubre.

Alors la ronde se montra à l'entrée de la chapelle. Elle se composait, comme nous l'avons dit, de deux religieuses portant le costume blanc et l'ample coiffe empesée de l'ordre de Saint-Augustin, puis de quatre infirmiers tenant des lanternes. Une vieille religieuse, qui semblait avoir autorité sur la troupe, disait, en regardant de tous côtés :

— Il ne peut être qu'ici... cherchez... Inévitablement vous le trouverez blotti dans quelque coin.

Bousquin et son acolyte Millot s'étaient emparés, l'un d'un balai, l'autre d'une éponge, et semblaient fort occupés de mettre tout en ordre dans la salle des morts.

— Quoi ! messieurs, encore au travail ? demanda la religieuse principale avec une surprise défiante.

— Comme vous voyez, mère Eudoxie, répliqua humblement Bousquin ; on a tant à faire ! J'aime que rien ne cloche dans mon service, moi ! Ce n'est pas à moi qu'on reprochera jamais...

— Il suffit ; vous avez dû voir un malade qui, tout à l'heure, dans un accès de fièvre chaude, s'est échappé de la salle Sainte-Marthe ?

— Je n'ai vu personne, répliqua Bousquin avec un étonnement réel.

— Vous êtes pourtant ici depuis une heure ?

— Oui, sans doute. L'ouvrage presse... Ce malade, qui a la fièvre chaude, a tourné certainement d'un autre côté.

— Il a pu se glisser près de vous sans être aperçu... Il fait si sombre ici ! Et ces pauvres frénétiques ont des ruses ainsi que les fous véritables.

Comme les infirmiers se mettaient en devoir d'obéir, Bousquin et son camarade éprouvèrent une vive inquiétude, car, en cherchant le fugitif, on risquait de découvrir les deux commerçants. Bousquin fut frappé d'une idée :

— Attendez, ma mère, dit-il ; tandis que Millot et moi nous faisions notre ouvrage, des plaintes ont paru s'élever du cabinet aux outils... Je m'imaginais que ces plaintes venaient de la salle Sainte-Jeanne ; mais il serait possible... Restez là, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux infirmiers, et tenez-vous sur vos gardes, car le fiévreux nous échapperait.

Il prit sa lanterne et se dirigea vers une porte basse, qui donnait dans une espèce de cabinet noir. Néanmoins, un des infirmiers ne tint pas compte de ses recommandations et, pour montrer du zèle, s'approcha des files de cercueils. Bousquin s'écria d'un ton de colère :

— Je te dis de ne pas bouger, François... Chacun son service !... Je ne permets pas qu'on touche à *mes* morts.

— C'est que tout à l'heure j'ai cru entendre dans une de ces boîtes...

— Tu n'as rien entendu... *Mes* morts ne te regardent pas... Que dirais-tu si j'allais tout bousculer dans ta salle de malades ?

Mais l'obstiné François ne semblait pas disposé à se tenir tranquille et continua de rôder autour des caissons. Il avait réellement entendu du bruit, car le dentiste, qui étouffait dans son cercueil, en avait soulevé le couvercle afin de respirer, et le couvercle était retombé brusquement.

François, se croyant sûr de son fait, posait déjà la main sur le lugubre coffre, quand Bousquin se hâta d'ouvrir le cabinet.

— Tenez ! quand je disais ! s'écria-t-il tout joyeux ; le voilà !

On accourut et on aperçut, en effet, au milieu de balais, de brosses, de lampes hors de service, un homme accroupi dans un coin. Il était enveloppé d'une houppelande grise de malade ; on ne distinguait de lui qu'une tête aux cheveux hérissés, aux yeux étincelants, aux joues rouges de fièvre. Il regardait les nouveaux venus avec un mélange d'effroi et de colère, méditant quelque résistance sournoise et grinçant des dents.

— Il aura passé pendant que nous avions le dos tourné,

reprit Bousquin, et je m'explique maintenant... Eh bien! mère Eudoxie, qu'allons-nous faire?

— Emparez-vous de ce malheureux et transportez-le dans son lit, où l'on prendra soin que désormais...

Avant que la mère eût achevé de donner ses ordres, le fièvreux, dont on ne se défiait pas, se releva d'un bond et essaya de s'échapper. C'était un homme grand et robuste, dont la frénésie augmentait encore la vigueur. Bousquin fut renversé par ce choc inattendu; mais tous les autres infirmiers se jetèrent à la fois sur le malade en délire, tandis que les religieuses reculaient effrayées. Il se défendait avec acharnement et prononçait des paroles sans suite, entrecoupées de cris rauques.

Toutefois, il avait affaire à des gens trop expérimentés dans les luttes de cette nature pour que sa résistance pût être victorieuse. Ils s'emparèrent de lui, malgré ses efforts, l'entortillèrent dans sa houppelande de manière à paralyser ses mouvements, et le chargèrent sur leurs épaules. Le pauvre frénétique ne cessait de se débattre, poussait des cris affreux; mais on n'en tenait aucun compte et on l'emporta hors de la salle.

Les deux religieuses étaient restées en arrière. Mère Eudoxie dit à Bousquin, qui venait de se relever un peu froissé de sa chute, mais qui affectait encore plus de souffrance pour se rendre intéressant:

— Si vous êtes blessé, mon cher, il faut aller vous faire panser par l'interne de service... Dans tous les cas, votre camarade et vous, vous achèverez votre travail demain... Il est contraire au règlement que vous soyez sur pieds à pareille heure.

— Bien, bien, ma mère; nous allons nous retirer dans nos chambres. D'ailleurs, je serais hors d'état de travailler davantage; ce brutal m'a jeté si rudement par terre... j'ai tous les os rompus.

— Retirez-vous donc... et que je ne vous trouve pas ici à ma prochaine ronde, qui aura lieu dans quelques instants.

Les deux religieuses s'éloignèrent en faisant cliqueter les grands chapelets suspendus à leur ceinture.

Alors, Bousquin dit précipitamment à son camarade:

— Vite, vite, renvoyons les marchands... Cette mère Eudoxie a le diable au corps et si elle revenait sur ses pas...

Il saisit la lanterne et s'avança de nouveau vers les caissons noirs, au milieu desquels une espèce d'ombre s'agitait, en marmottant des mots inintelligibles, des jurons sans doute. C'était le dentiste qui, à demi suffoqué, venait de sauter à bas du cercueil.

— Allons ! il faut filer lestement, dit Bousquin ; nous jouons gros jeu et si cette mère Rabat-Joie vous avait trouvés ici... Mais où est l'autre monsieur ?

— Ma foi, je n'en sais rien, répliqua le prétendu docteur. Que le diable le confonde et vous aussi !... Quelle désagréable aventure ! J'étouffais là-dedans et il y avait une odeur...

— Voyons, c'est pas tout ça ! Il s'agit de déguerpir et au pas accéléré ; mais, encore une fois, où est votre ami ?

— Je vous répète que je l'ignore ; chacun de nous s'est sauvé de son côté.

On appela l'artiste à haute voix, on ne reçut aucune réponse.

— Il ne peut pourtant être loin, disait le docteur.

Les deux infirmiers se mirent à soulever successivement le couvercle des cercueils qui, hélas ! n'étaient pas vides pour la plupart. Dans l'un d'eux on finit par découvrir le malencontreux artiste, étendu sur un cadavre que recouvrait un suaire. Il ressemblait à un cadavre lui-même, car il était pâle, sans mouvement, complètement évanoui.

On s'empressa de le retirer du cercueil, d'où s'exhalaient des émanations méphitiques, et on le déposa sur le sol.

— Voyez-vous le finaud ! dit Bousquin avec un ricanement sinistre ; il a choisi justement la vieille dame à laquelle appartenait la belle chevelure blanche !... Mais, sacrebleu ! il ne bouge pas et on croirait qu'il est défunt aussi.

— En ce cas, reprit Millot non moins facétieux que son chef, il fallait les laisser ensemble et il eût passé par-dessus le marché !

— Nous pourrions le porter jusqu'au bateau, cependant il vaudrait mieux... Mille démons ! que faire ?

Réellement le pauvre coiffeur restait immobile sur les dalles, le visage livide, les yeux fermés, et rien n'annonçait qu'il dût reprendre connaissance de sitôt.

Bousquin eut une inspiration. Il courut chercher un grand seau d'eau destiné aux lavages de la salle et vida la moitié du contenu sur le visage du marchand de cheveux.

Le remède était violent, mais il fut héroïque. L'artiste, vivement secoué par cette submersion brutale, sortit comme d'un profond sommeil et commença de remuer. A son tour, il poussa un juron et regarda autour de lui d'un air hébété.

— A la bonne heure ! reprit Bousquin joyeusement ; le tout est de savoir s'y prendre !... Allons, monsieur, poursuivit-il, ne lambinons pas ; on vous attend... et la mère Exdoxie peut revenir.

Le coiffeur n'avait pas l'air de comprendre. Il agitait ses bras dans le vide et balbutiait :

— Où sommes-nous donc ? Zélie, es-tu là ?

— Zélie ! répéta Bousquin. Eh ! mon gaillard, ce n'était pas avec Zélie que vous vous trouviez tout à l'heure !... Mais tout ça, c'est des bêtises... Allons ! essayez de marcher... Il faut marcher, que je vous dis !

On posa le malencontreux coiffeur sur ses jambes, qui fléchissaient. Soutenu par les infirmiers, dont un s'était chargé de la lanterne, il avança tant bien que mal et comme machinalement. Ses vêtements étant imprégnés d'eau, le froid le gagna et ses dents se mirent à claquer. Néanmoins, il obéissait, sans pensées et sans paroles, à l'impulsion donnée, tandis que le docteur, qui portait « la marchandise » de son compagnon et la sienne, suivait en pestant tout bas.

On sortit ainsi de la salle des morts, on traversa la partie abandonnée des cagnards et on atteignit la porte d'eau où Brai-Sec attendait avec sa barque.

L'artiste était déjà mieux, et le grand air ne pouvait manquer de le remettre promptement. Toutefois Bousquin dit au docteur :

— Ayez l'œil sur lui, monsieur... Il est encore « tout chose » et pourrait faire quelque sottise dont nous attraperions les éclaboussures... Reconduisez-le vous-même jusqu'à sa demeure.

— Vous avez raison, Bousquin, répliqua le dentiste ; c'est un assez triste sire dont la tête n'est pas solide... Eh bien ! je vais le remettre chez lui. Adieu donc ! vous savez que nous nous reverrons dans trois jours ?

L'infirmier fit un signe de la main et se hâta de rentrer avec son compagnon. Pendant ce temps, le bateau descendait vers le quai Saint-Michel et on eût pu entendre l'artiste balbutier avec égarement :

— J'exhale une odeur de cadavre... Oh ! comme je sens le cadavre !... Que va dire Zélie ?... Si pourtant cette odeur ne s'en allait plus jamais !

Le dentiste haussait les épaules.

— Il a la fièvre ou il extravague ! grommelait-il.

VI

LES FINESSES D'ANTOINE

Revenons maintenant à Antoine Loustand, connu parmi les vagabonds sous le sobriquet de Morfondu.

Nous l'avons laissé debout, au milieu d'une obscurité profonde, sur les marches de la petite porte d'eau, au côté droit de l'Hôtel-Dieu.

La place était fort exiguë, et on pouvait se demander où il allait s'établir pour la nuit. Mais Antoine ne montrait aucun embarras. Demeuré seul, il se retourna et palpa les gros barreaux de fer de la grille. Sans doute il connaissait un secret pour ouvrir cette grille, si solide et si bien close en apparence, car bientôt elle tourna lourdement sur ses gonds, laissant un espace libre dans lequel il se glissa.

Il ne la referma pas complètement, afin peut-être de se ménager une retraite en cas de nécessité et, il se trouva dans les cagnards de la rive droite.

Ces cagnards qui, comme nous l'avons dit, existent encore aujourd'hui, quoique destinés à disparaître prochainement avec tout le vieil Hôtel-Dieu, n'étaient pas alors coupés par les installations modernes des bûchers, des calorifères et du laboratoire; ils se prolongeaient, presque sans interruption, sur toute cette face du bâtiment, du côté de la rivière. Leur nom provenait, d'après un antiquaire parisien (1), de *cagna* qui, en italien, signifie *chien*,

(1) M. Louft. On doit regretter beaucoup que son curieux ouvrage, *Paris Historique*, soit interrompu. Nous avons fait à cet excellent livre de nombreux emprunts.

comme pour faire entendre que ces substructions avaient l'apparence de chenils. Un autre historien rapporte que l'on appelait *cagnards*, au moyen âge, tous les mendiants qui, la nuit, couchaient sous les ponts de Paris, alors chargés de maisons. De là venait peut-être qu'on avait donné aux refuges de l'Hôtel-Dieu le nom de leurs habitants ordinaires.

Quoi qu'il en soit de ces étymologies, la dernière semblait être la véritable à l'époque où se passent les événements de cette histoire, car les cagnards servaient souvent de refuge à des gens sans aveu, peu nombreux, du reste, vu la difficulté des abords. Il fallait, en effet, y arriver soit en bateau, soit à la nage, et l'une ou l'autre voie présentait bien des inconvénients. Cependant, il n'était pas rare que quelqu'un de ceux qui connaissaient le secret de ces souterrains aquatiques n'y cherchât une retraite pour la nuit, et cette retraite, ignorée de la police, présentait plus de sécurité qu'aucune autre de ce genre à Paris ou dans la banlieue.

Aussi Antoine Loustaud avait-il la certitude de rencontrer à qui parler dans ces galeries en ruines, dont il n'est pas facile aujourd'hui de deviner l'ancien usage ; et comme elles étaient fréquentées surtout par des hommes de la plus dangereuse espèce, sa rencontre avec de telles gens pouvait n'être pas sans péril.

L'obscurité la plus complète y régnait, et il fallait une grande habitude pour oser s'y engager. Antoine s'avançait avec lenteur, en tâtonnant. A chaque instant, il se heurtait à des amas de pierres, qu'il était obligé de tourner, ou bien, sa main, qui suivait la muraille, rencontrait tout à coup le vide d'un caveau. Rien ne troublait le silence morne des souterrains, et il semblait qu'ils ne recélassent, cette nuit-là, aucun de leurs hôtes accoutumés.

Néanmoins, Antoine ne perdait pas l'espérance, et il approchait d'un endroit où se tenaient plus particulièrement les habitués des cagnards, à l'extrémité du bâtiment, vers le Petit-Pont. C'est un assez vaste emplacement, bouleversé, crevassé, hérissé de gravois. On y entend sans cesse le murmure sourd d'un égout dont les eaux tombent tout près de là dans la rivière. Un de ses

côtés est formé par la cage d'un puits appelé « puits du Limbe », où jadis on jetait les enfants morts-nés, tant de l'hospice que du reste de Paris, et qui est aujourd'hui entièrement comblé (1). A l'angle de ce lieu sinistre, on voit encore, dans le mur délabré servant de clôture, l'entrée d'un souterrain qui conduisait au Petit-Châtelet, à l'époque où cette forteresse était devenue une dépendance de l'Hôtel-Dieu.

Antoine marcha vers cette espèce de salle en redoublant de précautions, et sa constance ne tarda pas à être récompensée.

Une vague et lointaine lueur, provenant des becs de gaz allumés sur le Petit-Pont, pénétrait dans le cagnard par une grille étroite. D'ailleurs, un feu de charbon, — sans doute du charbon volé au marché voisin, — brûlait entre deux pierres, et sur ce feu rôtissaient des pommes de terre de la même provenance. Ce brasier, qui ne donnait ni flamme ni fumée, permettait d'entrevoir deux hommes, assis par terre et causant à demi-voix. Ils étaient grands, maigres, avec des visages couleur de bronze. L'un se drapait dans un manteau en haillons ; l'autre n'avait que d'informes vêtements et portait un large chapeau à bords déchiquetés. Ils fumaient des cigarettes, dont l'odeur se mêlait à l'arome pénétrant des pommes de terre.

Antoine, avant de se montrer, resta quelques minutes en observation dans l'ombre, et il ne se gêna pas pour essayer d'entendre la conversation des deux causeurs. Mais sa curiosité fut déconcertée, car ils s'entretenaient en langue étrangère.

Il finit par reconnaître l'homme au grand chapeau; c'était un Espagnol qu'il avait vu plusieurs fois dans les lieux où les gens sans asile se réunissent pour passer la nuit, et,

(1) On parle, en ce moment, de faire des fouilles dans ce puits ou tour du Limbe, où nous sommes descendu. Le regard qui donne dans les cagnards était autrefois fermé par une porte, dont la plus ancienne religieuse de l'hôpital conservait la clef. A certains jours et devant témoins, on jetait dans le puits ces petits cadavres avec un *minot* de chaux vive. Les fouilles pourraient avoir un grand intérêt de curiosité. E. B.

s'il n'en avait pas parlé à Georges Buffières, c'était afin de ne pas s'engager trop vite dans une affaire qui lui semblait épineuse.

Cet Espagnol, du reste, passait plutôt, ainsi qu'Antoine lui-même, pour un vagabond que pour un malfaiteur. Il avait pris part à une de ces guerres civiles qui alors désolaient l'Espagne, comme elles la désolaient encore naguère, et qui ont mis ce noble et beau pays à deux doigts de sa perte. Réfugié en France, à la suite de la défaite de son parti, il avait d'abord été interné dans une ville du Centre; mais renonçant aux faibles subsides que lui accordait le gouvernement français, il était venu à Paris, où il menait l'existence la plus misérable. Là, il avait retrouvé plusieurs de ses compatriotes, dont la situation ressemblait à la sienne, et c'était sur lui que comptait Loustaud pour obtenir les renseignements dont il avait besoin.

Certain de ne pas se tromper, le vagabond fit entendre un *Hem!* prémonitoire, et finit par s'écrier, en prenant soin de rester dans l'obscurité :

— Eh! l'ami Diégo, est-ce bien vous?

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il fut effrayé de leur résultat. Les deux hommes se relevèrent par un mouvement impétueux, regardant de tous côtés; à la lueur rouge du brasier brillaient entre leurs mains ces longs couteaux qu'on appelle en espagnol *navajas*. Ils ne parlaient pas, mais évidemment ils se préparaient à traiter en ennemi la personne qui venait troubler leur solitude.

Antoine se félicita de ne pas s'être montré d'abord; et, très résolu de n'avancer qu'à bon escient, il poursuivit :

— Comment! comment! est-ce ainsi qu'on reçoit un camarade? Ne me reconnaissez-vous pas, ami Diégo? Je suis le Morfondu.

Ce nom ne rassura qu'à moitié Diégo.

— Le Morfondu! répéta-t-il avec un accent espagnol très caractérisé et sans quitter son attitude menaçante; du moins êtes-vous seul?

— Pardi! avec qui viendrais-je?

— Alors approchez, Morfondu, que l'on vous dévisage!

Cette fois Antoine s'avança en affectant l'air le plus

calme et le plus indifférent du monde. Diégo le saisit par la main et l'entraîna près du feu pour le reconnaître. Enfin rassuré, il dit quelques mots en espagnol à son compagnon, qui se hâta de cacher son couteau et se rassit majestueusement en se drapant dans son manteau troué.

On prit place autour du feu ; et, comme l'on continuait d'observer Antoine avec réserve, celui-ci ne voulut pas tarder davantage à payer sa bienvenue.

— Vous avez de fameuses pommes de terre ! dit-il en aspirant avec délices l'odeur de brûlé qui se répandait dans les ruines ; vous m'en donnerez bien une part ? De mon côté, j'apporte mon plat... et nous souperons ensemble comme de braves garçons.

Il souleva sa blouse et retira des vastes poches, qui, habituellement, contenaient toute sa garde-robe, des provisions dont il avait eu soin de se munir. C'était d'abord un énorme quignon de pain, puis quatre cervelas tellement bourrés d'ail, de poivre et d'oignons, que le parfum s'en faisait sentir à vingt pas à la ronde. Il posa le tout sur une grosse pierre tombée de la voûte, et ajouta avec complaisance :

— Voilà!... Par ainsi, camarades, je ne serai pas à votre charge.

L'Espagnol, comme l'Arabe, est sobre et sait se contenter de peu dans les cas de nécessité ; mais, comme l'Arabe aussi, il prend volontiers sa revanche quand les vivres abondent. La vue de tant de bonnes choses fit briller de convoitise les yeux de Diégo et de son taciturne compagnon, et le repas commença.

Les navajas reparurent, mais pour remplir les pacifiques fonctions de couteaux de table. Quant à Antoine, il exhiba un petit eustache, à lame ronde et branlante, qui ne pouvait inspirer aucune crainte. Tout en mangeant, il faisait presque seul les frais de la conversation. Diégo ne rompait le silence que pour vanter la saveur des pommes de terre ou le goût délicieux des cervelas. L'autre Espagnol ne disait rien du tout, mais il produisait un grand bruit de mâchoires d'où l'on pouvait supposer qu'il remplaçait les paroles par l'action.

Il n'y avait autour du brasier qu'une clarté fort insuffisante, et Antoine souhaitait fort de voir plus en détail ses aimables convives. Sans rien exprimer de ce désir, il ramassa un journal, qui avait servi à envelopper la charcuterie et qui était maculé de graisse; il le froissa entre ses doigts et le jeta sur les charbons.

Aussitôt, il se fit une grande lumière et le vagabond en profita d'autant plus vite qu'elle devait durer moins longtemps.

Il connaissait fort bien les traits de Diégo, à qui sa figure longue et maigre ainsi que son costume en lambeaux donnaient un abord passablement suspect. Mais l'autre Espagnol, l'homme au manteau effiloqué, avec son visage bistré, ses yeux de feu, sa barbe épaisse et en désordre, offrait l'aspect d'un véritable brigand. Cette vive lumière semblait l'offusquer, comme un hibou, et il faisait entendre, la bouche pleine, un grondement de menace.

Une circonstance particulière frappa Antoine plus encore que la mauvaise mine de ses compagnons. Il était venu bien des fois dans cette salle délabrée où tout lui était familier, la cage du puits, les amas de ruines, les crevasses, sans compter l'égout dont le murmure monotone favorisait le sommeil. Or, dans un enfoncement, où il était habitué à ne voir qu'un mur de pierres sèches, il apercevait l'entrée d'un caveau, dont il n'avait jamais soupçonné l'existence, et qui, habituellement, devait être masqué par des décombres.

Son attention se porta donc sur ce point, mais il comprit bientôt qu'il ne serait pas prudent de manifester sa curiosité. Les deux Espagnols suivaient la direction de ses regards et leur physionomie exprimait autant de défiance que de mécontentement. Aussi Antoine se garda-t-il de bouger, de faire aucune question. Il continua de causer paisiblement et la flamme s'éteignit sans qu'il eût rien dit de sa découverte.

Les convives ne cessèrent pas de manger tant qu'il resta un atome des provisions; tout y passa, jusqu'à la dernière croûte de pain dur. Alors on alla puiser de l'eau à travers la grille, au moyen d'une gourde retenue par

une ficelle ; on se désaltéra et chacun parut enchanté du festin.

Il ne restait plus qu'à s'étendre sur un bon lit de plâtras, à se fabriquer un oreiller avec un pavé et à s'endormir jusqu'au jour. Mais cela ne faisait pas le compte d'Antoine qui, nous le savons, avait des informations à prendre. Comme il continuait son bavardage, tout en préparant sa couche peu moelleuse, l'homme au manteau effiloqué lui dit brusquement dans un jargon peu intelligible :

— *Io* aime pas les *habladors*... La sieste, *por todos los diablos !*

Son ton furieux suppléait à l'obscurité des paroles et Antoine, mieux fourni de ruse que de courage, en fut intimidé. Il s'étendit sur le sol, les pieds tournés vers le brasier, et garda le silence, en réfléchissant aux moyens d'aborder le sujet qui l'occupait.

Cependant les Espagnols, de leur part, ne paraissaient nullement vouloir se livrer au sommeil. Assis en face l'un de l'autre, ils s'étaient remis à causer et montraient une certaine agitation. On eût dit qu'ils attendaient quelqu'un, et l'un d'eux se levait fréquemment pour aller regarder à travers les grilles ou pour prêter l'oreille aux bruits du dehors. Antoine, impatienté de l'inaction silencieuse à laquelle on le condamnait, se redressa tout à coup.

— Écoutez donc ! s'écria-t-il d'un ton jovial, si vous n'avez pas envie de dormir, je n'en ai pas envie non plus... Et pourquoi ne jaserions-nous pas un brin afin de tuer le temps ?

L'homme au manteau parut irrité de cette hardiesse et reprit une attitude menaçante ; mais Diégo, plein de reconnaissance pour le délicieux cervelas à l'ail dont on venait de le régaler, se hâta d'intervenir et le calma. Le sombre Espagnol s'accroupit de nouveau auprès du feu, laissant son compagnon libre de causer avec Antoine. Toutefois, par intervalles, ses yeux, phosphorescents comme ceux d'un chat, brillaient dans les ténèbres.

Antoine, après bien des circonlocutions, finit par demander, du ton de la plus parfaite indifférence :

— Ah çà! Diégo, n'avez-vous aucune relation avec ceux

de vos compatriotes qui battent comme vous le pavé de Paris?

— Je les connais tous, au contraire, répliqua Diégo en se redressant; savez-vous qu'il y en a d'aussi nobles que le roi?

— C'est possible, monsieur Diégo; cependant peut-être n'en sont-ils pas moins pauvres comme Job... Et, parmi ces compatriotes, nobles ou non, ne s'en trouve-t-il pas de... très jeunes?

— Certainement... Mais pourquoi me demandez-vous cela, Morfondu ?

— Mon Dieu ! pour rien.

Et Antoine changea de conversation. Après quelques instants, convaincu qu'il avait détourné les soupçons de son interlocuteur, il reprit :

— Parmi ces compatriotes, réfugiés comme vous, ami Diégo, doit être un jeune homme dont on m'a parlé... un charmant jeune homme, à ce qu'on prétend... Il se nomme... il se nomme... vos diables de noms espagnols ne me viennent pas volontiers sur la langue !

— Eh ! diable de Français, comment voulez-vous que je sache si je le connais, puisque vous ne pouvez pas me dire son nom?

— Attendez que je cherche... oui, c'est cela... Il s'appelle, je crois, Francesito.

A peine ce nom était-il prononcé que les deux étrangers se levèrent impétueusement.

— Francesito ! répéta Diégo avec un accent de surprise et de colère.

— Francesito ! gronda l'autre pendant que la terrible navaja revenait dans sa main crispée.

Antoine était très alarmé de l'effet que produisait sa question, mais il tâcha de faire bonne contenance.

— Eh bien ! quoi? reprit-il; ce nom est-il donc si extraordinaire ?... Ensuite, celui qui l'a porté en porte peut-être un autre à cette heure, car on assure qu'il en change souvent.

Sans doute l'explication donnée par le vagabond était des plus maladroites et elle accrut encore l'agitation des deux Espagnols. Antoine cherchait un moyen de réparer

l'imprudence qu'il semblait avoir commise, quand Diégo lui demanda d'un ton rude :

— Que savez-vous de Francesito? Que voulez-vous à Francesito ?

— Moi ! rien, balbutia le pauvre Loustaud ; on parle de lui... dans les gîtes, dans les carrières, partout... et naturellement... j'ai désiré le connaître.

— *Hombre*, dit à son tour l'homme au manteau, tu es un traître... on t'a donné des piastres pour trahir Francesito... Avoue-le, sinon *io* te perce le *corazon !*

Et il appuya la pointe de son couteau sur la gorge d'Antoine.

— Mais non, mais non, bégaya Loustaud, je ne trahis personne et je n'ai pas reçu de « piastres », je vous assure... Si je désire me trouver avec Francesito, c'est dans son intérêt à lui, c'est pour lui apprendre des choses... qui lui feront plaisir...

— Entends-tu? il avoue! reprit l'homme au manteau en se tournant vers Diégo.

Comme celui-ci demeurait irrésolu, une espèce de sifflement, d'un caractère bizarre, s'éleva au dehors, paraissant sortir du sein même de la rivière. Antoine ne donnait aucune attention à cette circonstance, mais elle eut une influence décisive sur la détermination des deux Espagnols. Ils échangèrent encore quelques mots avec volubilité; puis, ils se jetèrent à l'improviste sur le vagabond, l'enlevèrent dans leurs bras et, tandis que l'un lui posait une main sur la bouche pour l'empêcher de crier, l'autre le contenait avec vigueur. Ils le transportèrent ainsi dans la galerie en ruines, qui conduisait à la porte d'eau, et sans hésitation, ils le lancèrent dans la rivière, très profonde en cet endroit.

Au moment de la chute, Antoine avait senti dans le côté un choc qu'il crut d'abord être un coup de poing ; c'était un coup de navaja que lui avait porté l'homme au manteau effiloqué. Par bonheur, le scélérat, dont une main était occupée à comprimer la bouche de la victime, n'avait pu bien diriger son arme qui ne fit qu'effleurer les chairs. Cependant, Antoine poussa un cri de douleur, aussitôt étouffé par l'eau qui se refermait sur lui, et ses deux assassins

eurent sujet de croire qu'il avait reçu une mortelle blessure.

Tout cela s'était passé si vite, avec si peu de bruit, qu'aucune alarme n'avait pu se répandre dans les bâtiments de l'Hôtel-Dieu et dans les cagnards de l'une et de l'autre rives.

Le pauvre Antoine avait disparu sous les flots; mais hâtons-nous de dire qu'il était excellent nageur, et la douleur de sa blessure ne faisait qu'activer les fonctions de ses membres. Après avoir bu démesurément de l'eau de Seine, il revint à la surface et aspira une gorgée d'air. Il se garda bien toutefois de pousser un nouveau cri de détresse; il était seulement à quelques pas de ses meurtriers qui, sans doute, voulaient s'assurer de ce qu'il devenait et qui, à coups de pierres ou de bâton, pouvaient avoir la fantaisie de l'achever.

Il feignit de se débattre convulsivement comme une personne qui se noie; mais il manœuvrait pour s'éloigner au plus vite des deux Espagnols et il en fut bientôt à une certaine distance.

Que faire maintenant? On était au mois de septembre, et l'eau avait une désagréable fraîcheur. Antoine conçut d'abord l'idée de gagner l'autre rive et de chercher asile dans le bateau de Brai-Sec; mais, outre que Brai-Sec devait être parti déjà avec ses passagers, il eût fallu donner sur sa mésaventure des détails que le vagabond jugeait sage de tenir secrets. Il résolut donc de se laisser aller au courant, et, après avoir passé le Petit-Pont, d'aborder sur quelque point désert du quai Saint-Michel.

Son plan arrêté, il suivit à la nage le fil de l'eau, en prenant soin de se tenir le plus possible à l'ombre des bâtiments. Grâce à ces précautions, rien ne décelait sa présence, quand l'espèce de sifflement qu'il avait entendu déjà s'éleva de rechef, et cette fois tout près de lui.

Antoine se borna aux mouvements indispensables pour ne pas couler à fond, et regarda. Une tête humaine flottait à la surface de l'eau, et on pouvait croire qu'il s'agissait d'un de ces nombreux noyés dont les suicides ou les assassinats sèment le fleuve parisien. Mais il s'aperçut bientôt que cette tête ne cédait pas au courant; elle le remontait

au contraire, comme si elle appartenait à un nageur habile et vigoureux.

Loustaud n'eut que quelques secondes pour faire ses observations; le nageur, quel qu'il fût, ne tarda pas à se perdre dans les ténèbres, en paraissant se diriger vers les cagnards.

— Je parierais, murmura le vagabond, que celui-là va rejoindre mes coquins d'Espagnols! C'est lui sans doute qu'ils attendaient et dont le signal les a mis en émoi!... Sacrebleu! voilà bien des mystères et de vilains mystères, j'imagine!... Merci, comme on y va! A peine ai-je prononcé le nom de ce damné Francesito qu'on me flanque à la rivière, sans explication, en y ajoutant un coup de couteau... Cette affaire commence bien et promet pour l'avenir!... C'est que ma blessure me cuit en diable et il me semble que toute l'eau de l'univers m'entre dans le corps par l'ouverture!

En pestant ainsi, Antoine avait passé sous les arches du Petit-Pont et longeait le quai Saint-Michel. Il profita du premier escalier qui se présenta pour aborder. Néanmoins, avant de monter sur le quai, il s'arrêta un moment pour reprendre haleine et aussi pour permettre à ses habits ruisselants d'eau de s'égoutter un peu.

Il était environ deux heures du matin, et aucun regard importun ne pouvait gêner le vagabond. Sa situation ne lui semblait pas moins triste. Une brise très fraîche, qui soufflait aux approches du jour, le faisait grelotter; il n'avait jamais mieux mérité son surnom de *Morfondu*.

Tout en tordant du mieux qu'il pouvait ses piteux vêtements de toile, il inspecta sa blessure. Le couteau, nous le répétons, avait glissé le long des côtes et n'avait produit qu'une égratignure insignifiante, quoique passablement douloureuse; en revanche, la blouse et la chemise d'Antoine offraient des solutions de continuité toutes nouvelles.

— Mille tonnerres! disait-il, ces bandits m'ont détérioré mes hardes, comme si j'en avais de rechange!... Et ma casquette, qu'est-elle devenue? Une casquette superbe, dont la visière tenait encore!... Les gueux, me l'auraient-ils volée?... Ah çà! où passer le reste de la nuit? Si une

patrouille me rencontrait, elle serait capable de me ramasser et de me ramener... où j'étais hier au soir !

Il se mit à réfléchir ; bientôt, avec la rapidité de décision que donne l'habitude des mésaventures, il reprit résolument :

— Bah ! je vais marcher et en marchant mes effets sécheront sur moi... Il me reste quelques pièces blanches que m'a données le fils du général, et, demain au jour, j'irai au Temple m'acheter une casquette neuve... peut-être même une blouse, si l'on n'en demande pas trop cher... Oui, oui, marchons, cela me réchauffera !

Et le pauvre hère, nu-tête, laissant derrière lui une trace humide pendant que ses mauvais souliers rendaient à chaque pas un son mouillé, se lança dans l'interminable dédale des rues de Paris. En courant ainsi, sans savoir où aller, il disait tout bas :

— La vie que je mène a bien ses inconvénients ; n'importe ! je n'en changerai pas... Et quant au fils du général, qui prétend m'entortiller dans sa méchante affaire, je ne veux plus en entendre parler... Qu'il s'arrange !... Une si jolie casquette !

VII

L'HÔTEL VAN BALEN

Aujourd'hui, la rue de la Santé, qui s'étend derrière le Val-de-Grâce, est entièrement bâtie et ne diffère en rien des autres rues du quartier. Mais au temps où s'est passée cette histoire, elle contenait seulement quelques maisons et était bordée par des terrains vagues ou des murs de jardins.

Parmi ses rares maisons, se trouvait un grand et somptueux hôtel, qui semblait avoir été, au siècle dernier, la villa d'un fermier général. Il était séparé de la voie publique par une grille en fer, doublée de planches, qui ne permettait de voir que ses œils-de-bœuf ouvragés et son toit en ardoises. Il avait pour dépendance un parc magnifique, planté d'arbres centenaires ; et, même à cette époque, on s'étonnait de rencontrer, dans l'enceinte de Paris, d'aussi beaux ombrages.

Cette habitation appartenait alors à un ancien banquier hollandais, que l'on disait dix fois millionnaire. Le baron van Balen, c'était son nom, l'avait achetée quelques années auparavant et était venu s'y établir avec sa famille. Il avait dépensé des sommes considérables en embellissements, tant dans les bâtiments que dans le parc, et on vantait beaucoup notamment ses splendides serres, où prospéraient les plantes les plus précieuses et les plus rares des pays tropicaux.

La position de M. van Balen était nette, claire, connue

de tous ceux qui l'approchaient. Il avait quitté Rotterdam avec sa famille, parce que le climat froid et humide de la Hollande ne convenait pas à sa fille unique, mademoiselle Frédérica, dont la santé était gravement altérée. Il comptait trouver à Paris une température plus clémente pour la jeune malade ; et les serres, où croissaient des palmiers, où régnait, été comme hiver, une chaleur constante, avaient surtout pour destination de servir de demeure à la jeune fille étiolée. En effet, pendant quelques années, surtout pendant les saisons rigoureuses, Frédérica n'avait presque pas quitté l'asile délicieux qu'elle devait à la tendresse paternelle. On y réunissait tout ce qui pouvait l'occuper, la distraire, et elle y vivait dans un continuel printemps. Peut-être ce régime présentait-il des inconvénients réels ; mais il avait fort bien réussi à la fille du banquier. Bientôt elle ne s'était plus tenue confinée exclusivement dans les serres; elle courait volontiers dans les jardins où le baron, horticulteur passionné comme la plupart des Hollandais, cultivait lui-même des fleurs. Enfin, chaque jour, quand le temps le permettait, elle sortait en voiture avec sa mère, et, en la voyant fraîche, rose, souriante, on pouvait constater que les symptômes qui avaient tant alarmé ses parents avaient disparu sans retour.

Avant d'introduire le lecteur dans cette belle demeure de la rue de la Santé, disons quelques mots encore de ses principaux habitants.

Rien de simple et de patriarcal comme l'intérieur de la famille archimillionnaire. L'opulence dont elle jouissait ne nuisait en rien à la bonhomie de ses habitudes. Le baron, depuis qu'il avait renoncé aux comptes courants, au *doit* et *avoir* de sa maison de banque, ne semblait plus s'occuper que de deux choses au monde, sa fille et ses fleurs. C'était un homme de cinquante ans, court, replet, à figure froide, mais bienveillante. Il allait et venait sans cesse dans les jardins ou les serres, un chapeau de paille sur la tête, une bêche ou un sécateur à la main. Quand il sortait par hasard, au lieu de prendre sa belle voiture armoriée, que flanquaient des laquais galonnés sur toutes les coutures, il se promenait à pied, revêtu d'une grande redin-

gote bleue et appuyé sur un jonc à pomme d'or, comme le plus humble rentier du faubourg Saint-Jacques.

La baronne n'était pas moins modeste dans sa mise et dans ses goûts. Elle avait l'apparence d'une grosse ménagère flamande, toujours habillée d'étoffes lourdes aux couleurs sombres, coiffée d'un bonnet de linge blanc sous lequel on voyait une figure large, béate, impassible, et des yeux bleus, ternes, dont les paupières semblaient appesanties par le sommeil. Elle ne quittait jamais Frédérica, qui était son idole et dont elle avait l'air d'être la gouvernante plutôt que la mère. Le reste de la maison partageait cette simplicité des maîtres, et les domestiques, hommes et femmes, originaires aussi de la Hollande, conservaient à Paris les allures lentes et paisibles qui caractérisent leur race.

Quant à Frédérica, la divinité de ce temple, l'objet des affections, du respect, du dévouement de tous, nous ne tarderons pas à la présenter au lecteur

La famille van Balen était très charitable, et, deux fois par semaine, elle faisait aux pauvres une abondante distribution d'aumônes. A une heure déterminée, que connaissaient bien les mendiants, la porte de la première cour s'ouvrait toute grande, et entrait qui voulait. Sous le porche, les gens de la maison servaient de la soupe chaude dans des écuelles d'étain à quiconque en demandait; puis, on répartissait entre les clients la desserte des maîtres du logis, desserte qui était mise chaque jour en réserve pour cet usage. Enfin, pour clore ces libéralités, madame van Balen et sa fille apparaissaient elles-mêmes sous le vestipule, et Frédérica remettait aux pauvres des secours en argent, proportionnés à leurs besoins ou à l'intérêt qu'ils inspiraient. Tout cela, grâce à l'esprit d'ordre et de méthode des domestiques hollandais, s'accomplissait avec une régularité merveilleuse; jamais de plaintes, jamais de tumulte. La séance finie, les mendiants se retiraient en silence, la grille se refermait, et l'hôtel retombait dans son calme habituel.

Or, le lendemain du jour où s'étaient passés dans les cagnards les événements que nous connaissons, la distribution ordinaire d'aumônes avait lieu à l'hôtel van Balen.

La cour était pleine de monde, femmes, enfants, vieillards, estropiés ou infirmes. Néanmoins, ou pouvait voir, en dehors de cette foule déguenillée, quelques personnes convenablement vêtues, qui ne réclamaient aucune part dans les aumônes et qui sans doute étaient entrées là par curiosité.

Les écuelles de soupe avaient été vidées avec un entrain remarquable, et les lots de pain, de viandes cuites, de mets en tous genres, avaient été répartis à la satisfaction commune. Le moment où madame et mademoiselle van Balen devaient apparaître était venu, et tous les regards se dirigeaient vers le vestibule avec une expression d'impatience, d'affection et aussi d'avidité.

Ces dames ne se firent pas attendre, et un léger brouhaha, s'élevant dans la foule, annonça leur arrivée. Nous avons décrit déjà la grosse baronne avec ses vêtements sombres, sa coiffure puritaine et son air endormi. Sa fille Frédérica, au contraire, était brillante de jeunesse, de fraîcheur et de vivacité. Grande, souple, élancée, on ne voyait plus trace en elle de cette complexion délicate qui avait exigé des soins si minutieux. Ses yeux bleus, pleins de douceur, son opulente chevelure bond cendré, rappelaient seuls qu'elle appartenait à la race du Nord ; quant à l'aménité des manières, à la grâce pétulante des allures, elle était toute française, nous dirons même toute parisienne ; et sur son joli visage il y avait autant de bienveillance que de gaieté. Elle était mise avec une gracieuse élégance. Ses cheveux, relevés *à la chinoise*, selon une mode du temps, laissaient voir dans toute leur pureté les lignes correctes de son visage ainsi que deux petites oreilles roses, ornées chacune d'une grosse perle. Une robe de soie, de nuance claire, faisait ressortir les trésors de sa taille.

Frédérica était chargée de distribuer l'argent. Sa mère qui, raide et muette, se tenait à son côté, semblait n'être là que pour lui servir de porte-respect et sauvegarder les convenances. Un sac à la main, la jeune fille, avec un tact parfait, savait mesurer ses libéralités au degré de compassion que méritait chaque infortune et, souvent, elle ajoutait à son aumône une parole d'encouragement et de consola-

tion. La plupart des malheureux qu'elle secourait se montraient reconnaissants, lui prodiguaient les bénédictions ; mais, dans la foule, on eût pu trouver de vieilles mendiantes qui, après avoir empoché l'argent, se disaient entre elles :

— Bah ! ces *z-Hollandais* sont si riches ! Ça ne les ruine pas de donner quelques sous au pauvre monde !

La bonne jeune fille ne soupçonnait nullement cette ingratitude et poursuivait sa tâche avec une inaltérable sérénité. Elle ne s'arrêta que quand le sac fut à peu près vide. Aussi bien, comme les domestiques se hâtaient de faire sortir ceux qui avaient reçu leur part, afin d'éviter les fraudes, la cour était maintenant presque déserte et on n'y voyait plus que quelques oisifs attirés, comme nous l'avons dit, par la curiosité.

Parmi ces gens, se trouvait un jeune homme d'apparence robuste, à la barbe noire, au teint basané, au regard hardi. Son costume, presque pauvre, consistait en un large pantalon de coutil et une sorte de jaquette en drap de coupe bizarre ; il était coiffé d'un béret basque, qu'une fantaisie parisienne de ce temps-là avait mis à la mode. Cet inconnu avait une mine haute et fière qui contrastait avec l'humilité étudiée des mendiants ; et son béret, posé crânement sur l'oreille, annonçait certaines dispositions à la turbulence et à la dispute.

Appuyé contre un vase de fonte monumental, qui contenait un laurier-rose en fleurs, sur la première marche du perron, il n'avait pas un instant détaché ses yeux de dessus Frédérica van Balen. Il observait ses moindres mouvements, se penchait parfois pour recueillir ses paroles. Il ne songeait pas à cacher son admiration et s'y abandonnait avec autant de sans-gêne que d'ardeur.

Il n'avait pas remarqué la retraite des mendiants, et les domestiques, chargés de la police de la cour, commençaient à le regarder de travers. M. Whilelm, leur chef, espèce de géant néerlandais, se préparait même à l'interpeller rudement, lorsque mademoiselle Frédérica, qui, la distribution finie, cherchait autour d'elle si personne n'avait été oublié, se tourna vers l'inconnu. En voyant cet homme pauvrement habillé, qui restait silencieux à

quelques pas, elle crut deviner une infortune craintive et discrète. Elle s'avança jusqu'à la première marche du perron et dit au jeune homme d'un ton encourageant :

— Et vous, n'avez-vous rien à me demander?

L'inconnu tressaillit et se redressa impétueusement; ses yeux lancèrent un éclair de fureur et d'orgueil blessé. Mais il parut se raviser aussitôt; un sourire laissa voir ses dents blanches et bien rangées par-dessous son épaisse barbe noire. Puis, ôtant son béret, il s'inclina avec une sorte de politesse railleuse :

— Si, ma charmante demoiselle, répliqua-t-il; il est une chose que je serais heureux d'obtenir de votre inépuisable charité!

— Qu'est-ce donc ? demanda Frédérica avec candeur.

— C'est... c'est un petit baiser sur votre jolie joue, répondit effrontément l'inconnu.

Joignant l'action aux paroles, il franchit d'un saut les marches de pierre et s'élança vers mademoiselle van Balen, les bras ouverts pour l'embrasser.

Cet acte insultant était tellement inattendu, tellement audacieux, qu'on pouvait l'attribuer à un véritable accès de démence. Les domestiques, un peu lents par nature, il est vrai, demeuraient bouche béante sans songer à défendre leur jeune maîtresse. Celle-ci s'était reculée vivement et avait poussé un cri d'effroi; elle se réfugia vers sa mère qui, sortant de son immobilité, étendit les bras pour la protéger et put seulement s'écrier d'une voix étranglée par la terreur :

— *Mein Gott! mein Gott!* (Mon Dieu! mon Dieu!)

L'homme au béret paraissait doué d'une force peu commune, et, souriant toujours, il poursuivait son insolent dessein. Déjà il avait saisi par le bras Frédérica tremblante, et se penchait pour lui dérober un baiser, quand arriva un secours sur lequel on n'avait pas compté.

Un jeune homme, élégamment vêtu de noir, et qui devait être un familier de l'hôtel, était entré dans la cour depuis quelques instants et avait paru, lui aussi, s'absorber dans la contemplation de la charmante demoiselle.

Tout à coup il s'élança, franchit lestement le perron, et,

prenant l'insulteur par la nuque, le retira en arrière avec tant de violence qu'il faillit le renverser.

L'homme au béret, dès qu'il eut repris son équilibre, se retourna en poussant une sorte de rugissement sauvage, et un couteau brilla dans sa main. Le défenseur de Frédérica, quoiqu'il fût sans armes, ne parut pas s'effrayer et se plaça résolument devant les deux dames, qui se serraient l'une contre l'autre en continuant de pousser des cris d'épouvante.

Enfin les domestiques de la maison sortirent de l'espèce de stupeur où les avait plongés cette incroyable tentative, et accoururent de toute leur vitesse. M. Whilelm, le géant néerlandais, arriva le premier et se jeta par derrière sur l'insolent, auquel il arracha son couteau, tandis que les autres valets s'emparaient de sa personne.

Il se débattit avec rage; mais, si fort qu'il fût, il ne pouvait résister à trois solides gaillards. Il se trouva donc bientôt dans l'impuissance complète de se mouvoir, et Whilelm demanda, d'un ton aussi calme que si rien ne s'était passé :

— Qu'en ferons-nous à présent, madame la baronne?

La baronne, éperdue, ne pouvait que répéter ses *mein Gott!* Quant à Frédérica, elle n'avait même pas la force de parler. Leur vaillant défenseur se chargea de répondre pour elles :

— Bah! Whilelm, dit-il dédaigneusement, un ivrogne ou un fou a pu seul commettre de pareilles insolences... Jetez ce drôle à la porte; il ne mérite pas davantage!

L'audacieux inconnu parut sentir tout le mépris que renfermaient ces paroles, et il dit avec un accent de haine :

— Nous nous retrouverons, mon beau monsieur, et ce sera vous qui payerez...

On ne lui laissa pas le temps de finir; les domestiques, sur un signe de Whilelm, l'entraînèrent à travers la cour. Il essayait encore de se débattre, il vociférait, et, comme si la langue française ne lui suffisait pas pour exprimer sa rage, il proférait des injures et des menaces en langue étrangère. On ne s'en inquiéta nullement; quand on fut

à la porte, on lui administra une bourrade qui l'envoya à plus de dix pas, et on referma la grille.

Pendant ce temps, le défenseur de Frédérica aidait Madame van Balen à soutenir la jeune fille qui chancelait.

— Merci, monsieur Buffières, balbutia-t-elle en s'efforçant de sourire; sans vous...

Elle ne put achever et perdit tout à fait connaissance; elle fût tombée sur le dallage en marbre du vestibule, si Georges, que le lecteur a déjà reconnu sans doute, ne l'eût reçue dans ses bras. Il resta chargé de ce gracieux fardeau, tandis que la baronne, de plus en plus bouleversée et trop faible d'ailleurs pour porter sa fille, se bornait à lever les mains au ciel en poussant des *mein Gott* désespérés.

Peut-être Georges n'était-il pas fâché que cette situation se prolongeât. La tête de Frédérica reposait sur son épaule, tandis qu'il enlaçait ce corps souple et onduleux. Il regarda pourtant autour de lui, cherchant où déposer la jeune personne inanimée; le vestibule, selon l'usage, ne contenait que quelques banquettes destinées aux valets. Comme il hésitait sur le parti à prendre, la baronne s'écria :

— Par ici, monsieur Georges; portez-la dans la serre.

Elle marcha elle-même en avant pour indiquer le chemin, non sans se retourner à chaque pas, et Georges la suivit, en prenant les plus grandes précautions afin de ne pas froisser son précieux fardeau.

On traversa ainsi une somptueuse salle à manger, et on pénétra dans la serre, où se tenait habituellement mademoiselle van Balen.

VIII

LA SERRE

Cette serre, bien qu'on en voie aujourd'hui de plus belles et de plus vastes, passait alors pour une des curiosités de Paris. C'était une construction en fer et en verre, dans laquelle, grâce à un ingénieux système de nattes et de persiennes, on pouvait faire pénétrer avec mesure l'air et le soleil. Des calorifères cachés y entretenaient, été comme hiver, une température chaude et constante; c'était le climat de tropiques sous les brumes du ciel parisien. Les plus beaux arbres et arbustes exotiques prospéraient dans cette atmosphère artificielle et formaient des massifs toujours verts. Il y avait des palmiers au port élancé, des fougères arborescentes, des cafiers, des magnolias qui n'étaient pas encore habitués, comme aujourd'hui, à supporter les intempéries de nos saisons; il y avait mille plantes aux noms latins, au port élégant quoique souvent bizarre. On pouvait remarquer toutefois qu'aucune de ces plantes n'était fleurie. Autant les exhalaisons des feuilles vertes étaient salutaires à Frédérica, autant il fallait redouter pour elle l'arome pénétrant des fleurs. Aussi, dès qu'une de ces plantes venait à fleurir, la sollicitude vigilante du baron la faisait-elle emporter bien vite.

L'intérieur de la serre offrait un aspect pittoresque et délicieux. A l'une des extrémités, s'élevait une grotte en rocailles, enjolivée de coquillages nacrés et de guirlandes de verdure, au fond de laquelle murmurait une petite cascade d'eau limpide. Cette eau, après avoir rempli, au

sortir de la grotte, un bassin où jouaient des poissons rouges, formait un mignon ruisseau qui serpentait sur un lit de sable doré, et qui, parvenu à l'autre extrémité de la serre, disparaissait tout à coup dans un bouquet d'herbes aquatiques. Ce murmure, ce mouvement des eaux, donnaient de l'animation au paysage en miniature; mais ce n'était pas tout. Au milieu de cette végétation exotique, toute une population d'oiseaux français et étrangers, vivait en liberté comme dans la campagne. Les bengalis, les cardinaux, les veuves, les tangaras aux couleurs brillantes, faisaient bon ménage avec notre gentil chardonneret, notre joyeux pinson, notre sémillant roitelet. Parfois un superbe cotinga du Sénégal prenait son bain dans le ruisseau, côte à côte avec un linot à calotte rouge, né dans les plaines d'Asnières. Des fauvettes, dénichées à Meudon, chassaient des insectes sur les nopals et les aloès venus du Mexique; et parfois, on entendait tout à coup sortir de l'éventail des palmiers quelque chant inconnu, la plainte d'un exilé qui regrettait la patrie.

Georges Buffières, toujours précédé par la baronne, transporta Frédérica dans ce lieu enchanté dont elle était le plus poétique ornement. Près de la cascade, se trouvait un léger cabinet, fait de treillages en bois doré et de plantes grimpantes; l'intérieur formait une sorte de boudoir, garni de divans; au centre, un guéridon de laque supportait les livres et la corbeille à ouvrage de mademoiselle Van Balen. C'était là, en effet, que se tenait habituellement la jeune fille, et Georges la déposa sur le canapé. Détail charmant, les oiseaux, à la vue de leur jeune maîtresse, s'étaient élancés de toutes parts et voltigeaient autour du cabinet de verdure, chantant, pépiant, rossignolant, comme pour célébrer son retour.

Quand Frédérica fut installée sur les coussins, la baronne, qui avait repris son flegme, dit à Georges :

— Merci, monsieur Buffières... Elle est un peu lourde, n'est-ce pas? C'est qu'elle est bien portante à présent... Mais laissez-nous un moment seules... Dans le jardin, vous rencontrerez M. le baron qui sarcle ses dahlias aujourd'hui.

Georges s'inclina.

— Je vous quitte, madame la baronne, répliqua-t-il; mais je vous demanderai la permission de revenir tout à l'heure, quand mademoiselle Frédérica pourra recevoir... Peut-être, poursuivit-il d'un air triste, serai-je absorbé bientôt par une mission difficile, périlleuse même, et avant de m'y donner tout entier, je voudrais prendre congé de mademoiselle van Balen.

— Ah çà! comment la générale Buffières, qui a pour vous tant de tendresse, vous permettra-t-elle... Mais, attendez dans le jardin... Je vous enverrai prévenir lorsque ma fille sera remise... Et tenez, ce ne sera pas long, je l'espère.

En effet, Frédérica commençait à s'agiter sur son divan et la couleur reparaissait sur ses joues arrondies. Georges, qui craignait d'être indiscret en restant davantage, se hâta de se diriger vers l'autre bout de la serre. Là, il ouvrit une porte vitrée, à moitié cachée par des plantes grimpantes, et se trouva dans les jardins.

Près des bâtiments s'étendait le parterre, rempli des fleurs admirables que M. van Balen cultivait. Au delà du parterre, au milieu des massifs verdoyants du parc, s'ouvraient de belles avenues qui, grâce à certains artifices de perspective, paraissaient beaucoup plus longues qu'elles ne l'étaient en réalité. Tout cela avait l'aspect à la fois agréable et grandiose qui convenait à une propriété presque princière.

Georges n'eut pas longtemps à chercher le baron. Il l'aperçut dans son équipement de travail, c'est-à-dire en bras de chemise et un chapeau de paille sur la tête, accourant de toute la vitesse de ses petites jambes. Il avait appris des domestiques l'accident arrivé à sa fille et en était aussi affligé, aussi irrité que le comportait sa nature. Cependant il secoua vigoureusement le bras de Georges.

— Brave garçon! dit-il; on assure que vous avez donné à ce coquin une fière gourmade... N'importe! il est inconcevable que, dans une ville comme Paris, on soit exposé, chez soi, à de pareils outrages... J'en parlerai à notre ambassadeur, qui précisément doit dîner ici ce soir.

Georges Buffières répliqua qu'il était heureux de s'être

trouvé, ne fût-ce qu'un moment, le défenseur de mademoiselle van Balen. Le baron l'interrompit par un éclat de rire :

— Oui, oui, mon gaillard, reprit-il, croyez-vous que je ne voie pas de quoi il retourne?... Ensuite, tout dépend de la petite, vous savez! La mère et moi, nous la laissons maîtresse absolue de son choix, pourvu qu'on ne songe pas à nous séparer d'elle... Mais, pardon, il faut que j'aille la rejoindre.

Le gros Hollandais frappa familièrement sur l'épaule de Georges et entra dans la serre. Les paroles qu'il venait de prononcer avaient fort ému Buffières, qui s'enfonça dans le parc en murmurant :

— J'en étais sûr!... Le père et la mère seraient pour moi ; mais elle... elle, Frédérica !

Pendant qu'il errait tout rêveur dans les allées ombreuses, Whilelm, qui semblait le chercher, s'approcha de lui :

— Je supplie monsieur, dit le valet respectueusement, de ne pas sortir encore de l'hôtel, à moins que monsieur ne nous permette, soit à moi, soit à d'autres domestiques de la maison, de l'accompagner jusque chez lui... Cet effronté, l'homme à la casquette de laine, est encore là dans la rue, assis sur une borne, et il semble guetter.

— Que m'importe! répliqua Georges.

— C'est un garçon aussi résolu qu'impudent, et il a du nerf... Monsieur peut voir le joli joujou que nous avons retiré de ses mains!

Et Whilelm exhiba l'arme arrachée à l'inconnu. C'était un énorme couteau catalan, à manche de corne, qui avait une mine tout à fait scélérate. Georges le prit d'abord machinalement et finit par l'examiner avec attention. La lame portait le nom d'une ville d'Espagne où elle avait été forgée, et sur le manche grossier on avait gravé un F, sans doute l'initiale de son possesseur.

Cette initiale, ce nom espagnol, frappèrent Buffières, toujours préoccupé d'une même pensée. Il tourna et retourna le couteau entre ses mains.

— N'avez-vous pas remarqué, Whilelm, demanda-t-il, que ce... jeune homme, quand vous l'avez expulsé de

l'hôtel, proférait des menaces et des imprécations en langue étrangère?

— Certainement, monsieur, il parlait une langue qui n'était ni du français ni de l'allemand.

— Et vous n'avez pas une idée de la nation à laquelle il peut appartenir?

— Aucune; mais j'ai beaucoup voyagé et il n'appartient pas à une nation du Nord, j'en réponds.

Buffières rêva encore un moment.

— Je ne quitterai pas l'hôtel, reprit-il, sans avoir revu les dames van Balen; mais laissez-moi le couteau, Whilelm; sans doute, ce jeune homme n'en a pas d'autre, et s'il essayait de me barrer le passage, je le tiendrais en respect avec celui-ci.

— Monsieur a raison, répliqua Whilelm à qui cette idée parut lumineuse; cependant, peut-être fera-t-il mieux d'éviter une rencontre.

Georges mit le couteau dans sa poche et allait continuer sa promenade, quand une petite camériste toute ronde vint en courant lui annoncer qu'on l'attendait à la serre. Aussitôt il se dirigea de ce côté, tandis que le colossal domestique retournait vers la grille, en grommelant :

— Il faut, Dieu me damne! que je sache si notre affronteur est toujours en sentinelle!

Georges semblait déjà avoir oublié les circonstances bizarres dont il était si préoccupé tout à l'heure, et rentra dans la serre pour rejoindre la famille van Balen

Avant même qu'il fût sorti de dessous la voûte de feuillage formée par les arbres tropicaux, il entendit un éclat de rire frais, perlé, argentin, auquel se mêlaient des chants et des sifflements d'oisillons.

Frédérica avait quitté l'espèce de réduit, en bois doré et en feuillage, où elle se tenait d'ordinaire, et était assise avec son père et sa mère sur des sièges de canne auprès de la grotte. Son visage ne portait plus trace de pâleur, ses yeux azurés brillaient de vivacité, et un léger désordre que l'on remarquait encore dans sa toilette offrait une grâce de plus. Ce qui excitait sa gaieté, c'étaient deux petits oiseaux privés, une fauvette et un troglotyde qui, campés sur son épaule demi-nue, se livraient, par jalousie sans

doute, un combat acharné à coups d'ailes et à coups de bec. Le reste de la gent emplumée, perché sur les caisses à fleurs, sur les arbustes d'alentour, formait galerie et servait de juges de camp.

Georges Buffières s'arrêta pour admirer de loin ce délicieux tableau. Du reste, le combat ne fut pas long. Le troglodyte, sorte de roitelet, était le plus brave, quoique le plus petit, mais il n'était pas le plus fort. Un vigoureux coup de bec de son adversaire, la fauvette — une tête noire, parbleu! — le mit en fuite, et il se hâta de chercher retraite dans le corsage de mademoiselle van Balen, dont il fourrageait les dentelles avec un sans-gêne des plus divertissants.

Alors la gaieté de Frédérica fut à son comble. La jeune fille trépignait de plaisir, battait des mains et s'écriait en riant toujours :

— C'est bien fait! Le troglodyte a commencé... Il est si insolent! Mais il a trouvé à qui parler.

Georges s'approcha en ce moment et voulut, à son tour, entrer dans le badinage :

— Mademoiselle Frédérica a des motifs aujourd'hui, dit-il, pour se montrer sévère à l'égard des insolents... Toutefois, il me semble que celui-ci n'est pas trop maltraité.

Et il désignait le troglodyte qui, fortifié dans la guimpe de la jeune demoiselle, ne montrait au dehors que sa petite tête brune, au bec effilé. Frédérica rougit :

— Vous avez raison, dit-elle; je ne dois pas encourager le vice et l'arrogance... Va-t'en, petit!

Du bout de ses doigts roses elle débusqua l'effronté roitelet, qui ne s'envola qu'après avoir donné un coup de bec à ces doigts inexorables; puis, il alla retrouver son ancien adversaire dans un oranger voisin, où le chamaillis recommença sous la feuillée.

Le baron et la baronne n'avaient pris aucune part à ces enfantillages. M. van Balen paraissait toujours violemment irrité.

— Oui, disait-il avec la colère froide des hommes obèses, j'exige que l'insulte faite à ma fille soit sévèrement punie...

Je vais écrire au préfet de police afin que ce misérable soit recherché, arrêté, mis en prison...

— Et il faut qu'on l'envoie aux galères! ajouta la bonne dame que l'inquiétude rendait féroce.

— Si la justice française, poursuivit le baron, ne tient pas compte de ma plainte, j'en référerai à mon ambassadeur, qui retirera son pavillon, demandera ses passeports...

— Et la Hollande déclarera sur-le-champ la guerre à la France! ajouta Frédérica; n'est-ce pas cela, mon excellent père?... Allons! ajouta-t-elle en faisant une jolie petite moue, voilà bien du bruit pour la frasque ridicule d'un homme brutal et mal élevé. J'ai vu déjà celui-ci plusieurs fois à nos distributions d'aumônes, et, jusqu'à ce jour, il s'était montré muet et respectueux. C'est moi qui, par une question peu mesurée et dans laquelle il a cru découvrir une insulte, ai déterminé cette action stupide... Du reste, grâce à M. Georges Buffières, la tentative n'a pas eu de résultat... et je pense qu'il vaudrait mieux pour tout le monde mettre en oubli cette sotte aventure.

— Bonté divine! s'écria le beron, c'est toi, ma fille, qui défends ce bandit?

— Je ne songe pas à le défendre; mais je gage que M. Georges, qui s'est montré si courageux et si délicat dans cette affaire, n'est pas d'avis que l'on fassse tant de bruit.

En même temps la charmante fille semblait, de son regard caressant, demander l'appui de Buffières.

— En effet, répliqua Georges, une pareille tentative ne peut être considérée que comme un acte de folie, et, quand il s'agit de mademoiselle van Balen, on ne saurait prendre trop de précautions pour éviter le scandale.

— Vous l'entendez, cher papa? M. Buffières pense que, même dans mon intérêt, il ne doit plus être question de cette ridicule histoire... Et M. Buffières est sensé, prudent; il est avocat et a toujours été votre oracle...

Georges essayait de distinguer si Frédérica parlait avec ironie ;cet éloge, quoique fait d'un ton léger, paraissait sincère. Le baron n'en conserva pas moins sa mauvaise humeur:

— Buffières ne dit que ce qui peut t'être agréable, répliqua-t-il ; cependant il devrait ressentir plus d'indignation pour l'insulte qu'on t'a faite... Ah ! si le comte Oscar de Livry s'était trouvé là, ce n'est pas lui qui s'en serait rapporté à d'autres pour châtier le coupable !

Le nom qu'on venait de prononcer fit tressaillir Frédérica.

— Quoi ! cher papa, dit-elle, vous croyez que M. de Livry aurait pu parler et agir autrement que ce bon et sage M. Georges ? Qu'eût-il donc fait de plus ?

— Il aurait... Mais, parbleu ! interrompit le baron en riant, demande-le lui à lui-même, car justement le voici.

La porte de la serre, du côté du salon, venait en effet de s'ouvrir, et la petite caméristé toute ronde introduisait un beau et élégant jeune homme, qui semblait être aussi un habitué de la maison.

Frédérica rougit de plaisir ; ses mièvreries enfantines firent place tout à coup à l'air réservé d'une jeune demoiselle du grand monde, pendant que le baron se levait et s'avançait d'un air cordial au-devant du nouveau venu.

Georges Buffières avait vu le changement subit opéré dans mademoiselle van Balen, et un pli de contrariété se forma sur son front. Il voulut se retirer ; mais le sentiment des convenances d'une part, une ardente quoique douloureuse curiosité de l'autre, le retinrent à sa place, et il se contenta de saluer froidement la personne qui venait d'entrer.

IX

LES RIVAUX

Le comte Oscar de Livry était le dernier représentant d'une des plus grandes familles de France et possédait une fortune à peine moins considérable que celle du banquier van Balen. Malgré sa jeunesse, il avait été tour à tour auditeur au Conseil d'État, puis attaché d'ambassade, et une rosette versicolore ornait sa boutonnière. Grand, mince, vêtu à la dernière mode du temps, il avait des traits nobles et réguliers, auxquels une légère pâleur ajoutait une distinction extrême. Oscar de Livry enfin semblait un de ces êtres privilégiés auxquels la nature et la société ont prodigué leur dons.

Buffières l'avait connu à la légation de Hollande, où il avait rencontré aussi la famille van Balen, et s'était senti d'abord attiré par les manières affables du comte Oscar. Ils se voyaient souvent soit à l'ambassade, soit à l'hôtel van Balen, et leurs caractères, graves tous les deux, semblaient parfaitement s'accorder. Mais bientôt une cause de dissentiment s'était produite. Buffières aimait Frédérica et n'avait pas tardé à s'apercevoir que le comte l'aimait également; de plus, la charmante fille du banquier témoignait en toute occasion une préférence marquée pour Oscar. On comprend combien cette rivalité devait navrer le pauvre Georges. Dans sa modestie, il ne se croyait pas de force à lutter contre un pareil concurrent, et la jalousie lui déchirait le cœur. Aussi ses rapports avec le comte étaient-ils devenus insensiblement plus froids, et, quoique aucune explica-

tion n'eût été échangée, il se montrait avec lui réservé, contraint, presque hostile.

Quand Livry lui tendit la main, ce fut à peine s'il la toucha de l'extrémité de ses doigts, et il se contenta de s'incliner en silence.

L'accueil que Frédérica fit au nouveau venu n'était pas de nature à adoucir les sentiments secrets de Georges. L'enfant gâtée ne savait dissimuler aucune de ses impressions et laissa éclater la joie que lui causait cette visite.

— Vous arrivez à propos, Livry, dit le baron avec sa familiarité habituelle ; vous savez peut-être déjà quelle insulte vient de recevoir notre chère petite, pendant qu'elle remplissait une mission de charité, et nous nous demandions ce que vous eussiez fait si vous vous étiez trouvé présent.

— J'aurais tué le misérable, répliqua le comte sans hésiter, et tandis que son œil noir lançait un éclair.

— A la bonne heure ! s'écria le baron.

— *Mein Gott !* voilà parler ! murmura la baronne.

Frédérica n'avait pu retenir un sourire d'orgueil en voyant avec quelle chaleur le comte prenait son injure. Cependant, elle dit de son petit ton boudeur :

— Y pensez-vous, monsieur de Livry ? Tuer un homme pour si peu de chose !... Quant à moi, lorsqu'un de mes oiseaux vient à mourir, je suis triste pendant quinze jours.

— C'est que vous êtes bonne autant que belle, répliqua M. de Livry avec une admiration passionnée.

— Je ne sais pas si je suis bonne, mais je n'aime pas qu'on tue... M. Buffières a été bien plus raisonnable en se contentant de chasser l'insolent.

— Et pourtant, mademoiselle, dit Buffières avec énergie, j'ai la prétention de ressentir autant que personne les outrages qu'on peut vous faire.

Georges et le comte échangèrent des regards ardents ; mais presque aussitôt le comte, quoiqu'il fût naturellement fier et emporté, détourna les yeux avec une sorte de tristesse.

La conversation se prolongea pendant quelques instants

et tout le monde y prit part. Frédérica, dans sa naïveté candide, ne faisait attention qu'à M. de Livry ; elle l'écoutait avec complaisance, approuvait ses opinions, souriait à ses saillies. Le pauvre Georges ne perdait aucun de ces détails, et bientôt, n'y tenant plus, il se leva pour prendre congé.

— Monsieur le baron, dit-il à van Balen, peut-être n'aurai-je pas le plaisir de vous revoir de sitôt, ainsi que ces dames. Comme je crois l'avoir dit déjà, je vais être occupé d'une affaire très difficile, très épineuse, et je ne saurais prévoir quel temps elle me retiendra.

Le baron et la taciturne baronne elle-même exprimèrent avec politesse le désir que l'absence annoncée ne durât pas trop. Frédérica dit distraitement :

— J'espère que cette affaire n'est pas de nature à inquiéter vos amis ?... Revenez-nous bientôt, monsieur Buffières, et présentez mes respects à votre excellente mère.

Puis, elle reprit avec le comte l'entretien interrompu.

— Mes amis se consoleront avec facilité de mon absence! soupira Georges.

Comme il allait se retirer, le comte de Livry, bien qu'absorbé en apparence par le gentil babillage de Frédérica, se retourna tout à coup, et dit d'une voix émue :

— Monsieur Buffières, avant que vous quittiez la maison, me permettrez-vous de vous dire un mot en particulier.... là, dans le parc ?

Il y eut un moment de surprise générale. Quoique Livry n'eût pas parlé sur un ton de menace, ce brusque rendez-vous pouvait avoir une signification fâcheuse. Le baron et la baronne se regardèrent avec inquiétude. Quant à Georges, un sourire amer effleura ses lèvres.

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte, répliqua-t-il ; et je vais vous attendre dans l'allée du Cèdre.

Il salua les dames, pressa la main de van Balen et se dirigea de nouveau vers la porte de la serre.

Il se mit à arpenter précipitamment les allées du parc

et ne doutait pas que Livry ne l'eût retenu pour lui adresser une provocation. Mais cette idée ne semblait ni l'effrayer ni lui déplaire ; il pinçait les lèvres avec opiniâtreté, comme s'il était prêt à tout événement.

Il errait dans une allée, plus vaste que les autres, qui tirait son nom d'un cèdre du Liban, contemporain de Jussieu, quand il se trouva encore face à face avec M. Whilelm. Il voulait l'éviter en faisant un mouvement d'impatience; le majestueux domestique l'aborda :

— J'espère, dit-il, que monsieur ne va pas sortir encore, et surtout sortir seul ? Croiriez-vous que cet insolent, l'homme au béret, a eu l'audace de revenir pour réclamer son couteau ? J'avais envie de l'échiner, de le livrer à la police ; mais, comme je n'avais pas d'ordre, je me suis contenté de le rembarrer de la bonne façon.

— Vous avez bien fait.

— Oui, mais il a repris son poste sur la borne, à vingt pas de l'hôtel, et si monsieur sortait... Voyons ! ne conviendrait-il pas d'aller chercher la garde au Val-de-Grâce et de faire coffrer cet obstiné coquin ?

— Je vous le défends.

— Songez néanmoins, monsieur...

— Laissez-moi, dit brusquement Georges qui voyait le comte à l'extrémité de l'allée ; M. de Livry a besoin de me parler, et nous voulons être seuls.

Whilelm, en valet bien appris, se tut et se hâta de se retirer.

Buffières s'était arrêté et regardait le comte s'avancer à pas rapides. Les beaux et nobles traits de Livry étaient profondément bouleversés et d'une extrême pâleur. Toutefois, ce bouleversement et cette pâleur semblaient moins provenir de la colère que d'une douleur sombre voisine du désespoir. Ne sachant que penser, Georges attendait d'un air calme.

En l'abordant, le comte, au lieu de l'interpeller vivement, comme Georges pouvait le craindre, lui prit le bras, d'une façon presque amicale, et dit d'une voix très altérée :

— Excusez-moi de vous avoir retenu, mon cher Buffières; mais aux termes où nous en sommes, il est ab

solument nécessaire que nous ayons ensemble une explication.

— Je vous ai dit, monsieur, que j'étais entièrement à vos ordres.

Ils marchèrent un moment en silence; Livry paraissait de plus en plus agité.

— Buffières, reprit-il enfin, si bas qu'on l'entendait à peine, est-il vrai que vous aimez mademoiselle van Balen ?

Georges essaya de se dégager.

— Monsieur, répliqua-t-il sèchement, je ne vous reconnais pas, je ne reconnais à personne le droit de m'adresser une semblable question. Mes secrets n'appartiennent qu'à moi...

— Eh! monsieur, dit Livry avec un accent mélancolique, il ne s'agit pas d'une vaine curiosité à satisfaire; il y va de votre bonheur, du mien, de celui de cette adorable enfant elle-même, que nous nous expliquions avec franchise.

Georges commençait à comprendre que cet entretien n'avait pas le but présumé, et l'air égaré, les paroles tristes du comte lui causèrent une vive impression.

— Je pense, monsieur, qu'il serait inutile de le nier. La passion que j'éprouve pour mademoiselle Frédérica se manifeste dans mes actions, dans mes paroles, dans mes moindres gestes, et vous, mieux que personne, avez dû vous en apercevoir.

— Oui, vous l'aimez, j'en étais sûr... Mais *elle*, Buffières, *elle*, croyez-vous qu'elle vous aime?

— Il est cruel, monsieur, de m'obliger à reconnaître qu'elle en aime un autre.

— Et cet autre c'est...

— Vous êtes impitoyable! Cet autre, vous ne pouvez ignorer que c'est vous-même.

Oscar tressaillit.

— Moi! balbutia-t-il, moi!... Comment le savez-vous? Est-ce qu'elle vous l'a dit?

— Ce n'est pas à moi qu'elle aurait pu faire cette confidence... Mais la préférence qu'elle vous accorde n'est-

elle pas évidente comme l'indifférence que je lui inspire!

Livry éprouvait un désespoir inexplicable. Sa face était convulsée, des larmes brillaient dans ses yeux.

— Moi! moi! répétait-il; c'est donc vrai?... Je ne voulais pas y croire... Ah! voilà un grand malheur pour nous tous!

Il se laissa tomber sur un banc de gazon qui se trouvait à portée et, se cachant le visage dans ses mains, il éclata en sanglots.

Buffières, debout devant lui, ne pouvait se défendre d'un sentiment de pitié pour une douleur si profonde, quoique incompréhensible.

— Ah çà! vous, monsieur de Livry, demanda-t-il, vous n'aimez donc pas mademoiselle van Balen?

— Si, si, je l'aime! s'écria le comte avec explosion; toute mon âme, au contraire, toutes mes pensées, tous les battements de mon cœur sont pour cette belle et pure enfant... Mais j'avais cru bien cacher jusqu'ici la passion qui me dévore, et j'espérais que Frédérica ne l'aurait pas soupçonnée.

— Une femme, si jeune et si naïve qu'elle soit, ne se trompe jamais en pareille matière... Mais, si vous aimez Frédérica, d'où vient donc votre chagrin? Qui, plus que vous, est digne de son affection? qui, mieux que vous, peut aspirer à sa main? Vous êtes jeune, riche, de grande naissance; vous avez toutes les qualités du corps et de l'esprit, tous les avantages que la société donne à ses privilégiés. Enfin, Frédérica vous aime, et n'avez-vous pas entendu le baron affirmer de la manière la plus précise que sa fille sera maîtresse absolue de son choix?

Ces consolations de Buffières étaient généreuses, mais le comte ne remarqua pas la magnanimité de son rival. L'œil fixe, la poitrine oppressée, il semblait en proie à une cruelle rêverie. Tout à coup il saisit la main de Georges:

— Buffières, reprit-il d'une voix solennelle, Buffières, je ne pourrai jamais être le mari de Frédérica... Jamais! jamais!

— Sans doute quelque engagement antérieur...

— Frédérica est mon premier, mon seul amour.

— Alors une opposition du côté de votre famille...

— Je suis le chef de ma maison ; je n'ai d'ordres ni de conseils à recevoir de personne... Non, l'obstacle ne vient que de moi, de moi seul ; mais il est si grand, si terrible, que je dois reculer devant lui.

— En aurez-vous la force, si l'obstacle ne provient que de votre volonté ?

— Voilà ce que je crains ! s'écria le comte avec une exaltation extraordinaire ; et pourtant un acte de faiblesse ferait de moi un monstre... Je vous le répète, Buffières, je ne peux pas, je ne veux pas, je ne dois pas épouser Frédérica van Balen... Si j'étais capable de m'abandonner à cet amour, je mériterais tous les châtiments, tous les supplices ; je serais un misérable, un scélérat! Vous, Georges, vous qui aimez aussi cet ange, sachez le défendre au besoin contre moi. Si vous me voyez fléchir, céder à un entraînement plus fort que ma volonté, tuez-moi sans hésitation ; faites-moi sauter le crâne, écrasez-moi comme une vipère... et, en mourant, je vous remercierai !

Le malheureux comte paraissait en proie à une sorte de frénésie, des sanglots continuaient à soulever sa poitrine. Buffières le regardait avec stupeur et ne savait que penser.

Il y eut un nouveau silence. Enfin M. de Livry releva la tête.

— Excusez-moi, Buffières, reprit-il d'un ton plus calme; vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre... Tenez, parlons de vous, de vos projets, de votre avenir... Est-il bien vrai que, découragé par l'indifférence de mademoiselle Frédérica, vous prétextez d'une affaire pour ne plus venir à l'hôtel van Balen ?

— A la vérité, Oscar, dit Buffières en reprenant le ton amical qu'il avait autrefois avec le comte, l'indifférence que l'on ressent pour moi m'a jeté dans un cruel découragement ; mais l'affaire dont il s'agit est très réelle, et peut-être, en effet, interrompra-t-elle mes assiduités à l'hôtel.

— Il ne faut pas qu'elles soient interrompues, Georges, s'écria le comte ; au contraire, il faut que vous veniez ici souvent... tous les jours ! Il faut que vous redoubliez de

soins, de prévenances auprès de Frédérica. A son âge, les impressions sont vives, mais mobiles ; il faut qu'elle vous aime, il faut que vous l'épousiez... Liguons-nous ensemble pour obtenir ce résultat. Moi, je m'abstiendrai le plus possible de paraître ici ; j'ai promis tout à l'heure de revenir demain, mais je manquerai à ma promesse... si j'en ai le courage. Dans tous les cas, mes visites à la famille van Balen seront désormais très rares. Profitez de ces absences pour me dénigrer auprès des parents et de la jeune demoiselle. Calomniez-moi, s'il en est besoin ; je vous y autorise, je vous en prie. Dites que je suis joueur, débauché... Et, par le ciel ! je vous fournirai l'occasion de dire vrai. Je vais fréquenter les tripots, risquer des sommes énormes. Je vais prendre pour maîtresse quelque danseuse ou quelque actrice en renom, et je ferai pour elle les plus scandaleuses folies. Cette chaste enfant, en apprenant la vérité, n'éprouvera plus pour moi que de l'horreur, et son affection se tournera vers vous, qui la méritez à tous égards

Georges Buffières ne concevait rien à une abnégation si complète et dont pourtant il était impossible de suspecter la sincérité.

— Mais enfin, mon cher Oscar, reprit-il, pour quel motif renoncez-vous à un bonheur qui ne peut vous échapper, si vous le voulez sérieusement ?

— Ne me le demandez pas, Buffières ; je ne saurais vous le dire... Peut-être un jour l'apprendrez-vous et, alors, vous vous expliquerez sans peine... Souvenez-vous seulement de mes paroles : si une passion aveugle me poussait, en dépit de moi-même, à vouloir épouser Frédérica, tuez-moi, tuez-moi... et vous aurez fait acte d'honnête homme !

Il renouvela ses instances pour que Georges ne cessât pas ses visites à l'hôtel van Balen, et il ajouta avec accablement :

— Je me sens fort énervé, Buffières ; et puis, s'il faut le dire, je redoute d'être seul. Soyez assez bon pour m'accompagner. Ma voiture est là dans la cour ; quand nous nous séparerons, elle vous conduira où vous voudrez.

Georges ne pouvait refuser ce qu'on avait l'air de de-

mander comme une faveur : les deux jeunes gens se prirent donc de nouveau par le bras et se dirigèrent vers la cour en causant à voix basse.

Au bout de l'allée, ils aperçurent le baron van Balen qui, appuyé sur une bêche, les observait depuis quelques instants avec une curiosité inquiète. Leur attitude paisible le rassura.

— Bien ! bien ! dit-il en souriant, j'aime mieux ça !

Et le bonhomme se remit à bêcher autour d'un dahlia d'espèce rare.

Les deux jeunes gens trouvèrent, en effet, dans la grande cour, la voiture qui attendait : c'était une calèche découverte, attelée de deux chevaux de prix, et un valet, à la vue de son maître, s'empressa de déployer le marchepied. Comme le comte et son ami venaient de prendre place, Whilelm accourut :

— Défiez-vous, monsieur, dit-il à Buffières ; notre vaurien est toujours là, réclamant son couteau avec menaces.

— Allons ! je le lui rendrai, répliqua Georges tranquillement.

On ouvrit la grille pour laisser passer la voiture. Au moment où les chevaux, qu'on avait peine à contenir, s'engageaient dans la rue, l'homme au béret s'élança d'une borne sur laquelle il était assis, et, le teint rouge, les yeux en feu, s'écria furieux :

— Ma *navaja !* ma *navaja !*

— La voici ! dit Buffières en tirant de sa poche le couteau catalan et en le jetant sur le pavé.

L'homme au béret poussa un cri rauque, cri de colère et de menace. Prompt comme la pensée, il ramassa le couteau, l'ouvrit, et, courant après la voiture, il le lança contre Georges avec cette vigueur et cette dextérité dont font preuve certains Espagnols.

Heureusement, il n'avait pu viser avec soin, et l'arme massive, après avoir effleuré la poitrine de Georges, vint s'implanter en sifflant dans un panneau de la calèche.

Georges, sans s'émouvoir, l'arracha avec effort, la referma, et la jetant de nouveau devant l'homme au béret, qui suivait à distance, il lui cria :

— N'y revenez plus!

Puis, s'adressant au cocher :

— Fouettez, commanda-t-il.

Tout cela s'était passé si vite, que Livry, absorbé du reste par ses sombres méditations, s'en était à peine aperçu d'abord. Il finit par se redresser et dit avec indignation :

— Mais ce scélérat a tenté de vous assassiner !... Il faut le faire arrêter, le livrer à la justice...

— Bah ! dit Georges avec une longanimité singulière, il devra avoir de bonnes jambes pour nous atteindre du train dont nous marchons... D'ailleurs, les gens de l'hôtel se sont mis à ses trousses, et maintenant qu'il est rentré en possession de ce qu'il réclamait, le voilà qui détale de son côté.

Comme le comte le regardait d'un air effaré, Georges ajouta en souriant :

— Que voulez-vous, Livry ! c'est aussi un amoureux de Frédérica ; et, quoiqu'il aime à la manière des sauvages et des bêtes fauves, vous et moi nous devons avoir quelque indulgence pour lui.

X

SUR LE QUAI

Le soir du même jour, un peu avant l'heure fixée pour le rendez-vous de Georges Buffières avec Loustaud, c'est-à-dire un peu avant dix heures, un fiacre vint s'arrêter au bout du pont Saint-Michel, à l'entrée du Marché-Neuf. Ce marché, qui n'existe plus, s'étendait derrière l'ancienne Morgue; il n'avait d'autre largeur que celle du quai; il était un des plus petits et des plus mal approvisionnés de Paris. Le jour, on n'y voyait guère que des bancs et de modestes éventaires, abrités par de gigantesques parapluies. Un parapet élevé en faisait une espèce de boyau fétide. Le soir, bancs et parapluies disparaissaient, mais l'aspect n'en était que plus maussade, et malgré le voisinage de la Préfecture de police, on pouvait hésiter à traverser cet endroit, que le bâtiment lourd de la Morgue semblait rendre plus maussade encore.

La portière du fiacre s'étant ouverte, deux personnes descendirent et, tandis que la voiture attendait, elles se dirigèrent vers l'autre extrémité du marché. Dans l'une de ces personnes, on a deviné Georges Buffières. L'autre était une femme de haute taille et déjà d'un certain âge; néanmoins, elle semblait forte, de manières décidées, et son pas avait une fermeté toute virile. Elle était enveloppée d'un grand châle noir et portait un de ces chapeaux à large passe, dits *cabriolets*, garni d'un voile de crêpe; mais ce voile était rejeté en arrière, et quand elle se trouvait sous un bec de gaz, on pouvait distinguer ses traits bruns et anguleux,

empreints d'une franchise et d'une bonté tout à fait sympathiques. Cette dame était la veuve du général Buffières, l'ancienne cantinière d'un régiment français en Espagne, la mère de Georges et de l'enfant disparu depuis tant d'années.

On n'avançait que lentement, et, à chaque pas, Georges redoublait d'instances pour décider sa mère à retourner vers le fiacre.

— Non, mon garçon, répondait la générale d'une voix un peu rude; la tâche que tu vas remplir m'intéresse comme toi et je veux y avoir part autant que possible... Me prends-tu donc pour une femmelette? La personne qui t'a donné rendez-vous ici ne m'inspire aucune confiance. Je veux la dévisager, savoir ce qu'elle a dans l'estomac. Si sa figure ne me revient pas, je te ramène et nous imaginerons un autre moyen pour retrouver notre cher Petit Pompon... qui a tourné si mal, à ce qu'on dit!

L'ancienne cantinière s'était attendrie jusqu'aux larmes.

— Chère mère, répondit Georges avec une légère impatience, il n'y a rien à craindre de ce pauvre Antoine Loustaud, le *Morfondu* comme on l'appelle. Certes, il ne peut aspirer à aucun prix Monthyon; mais j'ai examiné son dossier, je me suis renseigné à son sujet, et je le crois tout à fait incapable de m'attirer dans un piège. D'ailleurs, il n'ignore pas que je suis en rapport avec les magistrats, et que si, par sa faute, il m'arrivait le moindre accident, on lui en demanderait compte. Ce que je crains plutôt, c'est qu'il ne consente pas à nous servir. Il n'est accessible à aucune des séductions ordinaires; il est sobre, ne tient pas à l'argent et au bien-être. Il n'aime que le *farniente* et la liberté comme un vrai lazzarone...

— Un homme de ce caractère ne te serait pas d'un grand secours si tu étais en péril... Je te dis que je veux le voir! Je jugerai mieux que toi de certaines choses.

— Antoine, j'en suis convaincu, ne se montrera pas tant que vous serez avec moi. Il est aussi timide que rusé, et peut-être nous épie-t-il, caché dans quelque coin, sans oser approcher... Songez qu'il ignore qui je suis; je ne lui ai même pas dit mon nom, et il peut se défier de nous autant que nous nous défions de lui.

— Cela ne prouve pas qu'il ait une bonne conscience... Mais, je t'en conjure, mon Georges bien-aimé, ne me contrarie pas... Aussitôt que j'aurai jeté un regard, un seul, sur cet Antoine Loustaud, je te quitterai... D'ailleurs, s'il refusait de nous servir, comme tu le supposes, crois-tu que moi, femme et mère, je ne saurais pas trouver quelque argument nouveau afin de le convaincre? Ma tendresse pour toi et pour... l'autre m'inspirera ce que je devrai dire à ce vagabond, s'il nous refuse son aide... Georges! Georges! poursuivit madame Buffières avec chaleur, je n'oublie pas plus que toi le vœu de ton père mourant : nous ne devons rien négliger pour découvrir notre cher Petit Pompon; et, depuis que nous savons ce malheureux enfant engagé dans une voie mauvaise, notre devoir est devenu plus impérieux que jamais.

— Mère, répliqua Georges de même, je suis prêt à exposer ma vie, s'il le faut, pour l'accomplir... Aussi bien la hardiesse est plus nécessaire que la prudence, et, dans une pareille entreprise, il faut risquer quelque chose.

— Allons! soit, dit la générale en soupirant; je rentre, puisque tu l'exiges... Mais je t'en prie, mon Georges, ne t'expose pas plus qu'il ne sera rigoureusement besoin. Je vais être dans une inquiétude mortelle jusqu'à ton retour. Pas de témérité, et si un danger se présente, songe à ta pauvre mère qui ne vit que pour toi; songe à cette charmante jeune fille, dont tu me parles sans cesse et qui finira par t'aimer, car, à mes yeux, tu es la perfection même!

Pendant cette conversation, on revenait vers la partie du quai où stationnait le fiacre. Comme l'on approchait du bâtiment de la Morgue, fermé et silencieux à cette heure, il s'éleva de la grève, située derrière le parapet du quai, un bruit, sourd d'abord, mais qui allait toujours croissant. On eût dit d'une querelle; des voix animées, quoique contenues, échangeaient des reproches et des menaces.

La mère et le fils s'étaient arrêtés pour écouter. Il y avait deux personnes, un homme et une femme. L'homme semblait s'indigner, proférer des blasphèmes; la femme supplier et se plaindre. Bientôt la querelle dégénéra en voies de fait; des gémissements douloureux, que l'on cherchait en vain à étouffer, furent entendus, ainsi qu'un piétinement

qui pouvait résulter d'une lutte. Enfin, un cri aigu, déchirant, arraché sans doute par une vive souffrance, troubla le calme du quartier.

Le quai était, à cette époque, beaucoup plus bas que le parapet, si bien que Georges et sa mère ne pouvaient voir le bord de l'eau. Buffières comprit néanmoins qu'un malheur venait d'arriver; il se mit en quête d'un escalier pour descendre sur la grève, et, en attendant, il cria :

— Qu'y a-t-il ?... Voici du monde !

Mais, peu familier avec la localité, il ne trouvait pas d'escalier. Quelqu'un en trouva pourtant : on entendit marcher sur le quai inférieur ; puis un homme, dont l'obscurité empêchait de voir la mise et les traits, apparut au niveau du parapet, jeta un regard rapide autour de lui, et enfin prit sa course dans la direction de l'Hôtel-Dieu et de Notre-Dame.

Sans doute cet individu venait de commettre un crime ; Georges, indigné, voulait le poursuivre, sa mère le retint.

— Songeons plutôt, dit-elle, à secourir la pauvre victime; entends-tu ces gémissements là-bas? Elle doit être grièvement blessée... Descendons.

— Ma bonne mère, partez, je vous en supplie... Ce n'est pas ici votre place, et je serais désespéré si la générale Buffières se trouvait mêlée à quelque aventure scandaleuse.

— Allons donc ! te moques-tu de moi? Dans une question d'humanité, le devoir de tout le monde... D'ailleurs, il s'agit d'une femme et mon assistance pourra être plus utile encore que la tienne.

Tout en parlant, l'excellente dame se cramponnait au bras de son fils, et il fallut céder.

Ils se trouvèrent bientôt sur le quai inférieur et cherchèrent du regard la personne en détresse ; mais les cris avaient cessé, le bord de l'eau semblait absolument désert. Enfin pourtant, la mère et le fils entrevirent une forme humaine étendue sur le pavé. Ils se penchèrent vers elle avec inquiétude, et leurs yeux rencontrèrent deux yeux grands ouverts. En même temps une voix de femme demanda avec impatience :

— Que me voulez-vous? Qui vous a appelés?... Laissez-moi!

Madame Buffières et Georges n'avaient garde d'obéir à cette injonction; comme l'inconnue semblait incapable de bouger, ils l'examinèrent aussi bien que le permettait la faible lueur de l'éclairage public.

Elle était jeune et ne manquait pas de beauté. Ses traits bruns, ses yeux de feu trahissaient une origine méridionale, que confirmait son léger accent étranger. Vêtue d'une simple robe d'indienne, elle s'enveloppait d'une espèce de châle rouge qui croisait sur la poitrine et se nouait par derrière à la ceinture; c'était une mode du pays basque, comme les nattes de cheveux noirs qui retombaient sur les épaules de l'inconnue. Elle avait pour coiffure un chapeau de paille garni de rubans, aux couleurs voyantes, un peu froissé en ce moment, peut-être par suite de quelque agression brutale. Cette femme, du reste, n'avait rien d'effronté, et, malgré la décision de ses manières et de son langage, elle paraissait digne de compassion.

La générale lui dit doucement :

— C'est vous, madame, qui avez crié tout à l'heure?... Seriez-vous blessée?

— Que vous importe? répliqua la jeune femme; je n'ai besoin de personne... Passez votre chemin.

— Permettez-moi du moins de vous aider à vous relever. J'avais cru... Sans doute vous avez fait une chute?...

— Oui, une chute, balbutia l'inconnue; le pied m'a tourné.

Elle se laissa soulever par madame Buffières qui voulait la remettre debout. Mais, au premier effort, elle poussa un nouveau cri, à peine moins douloureux que le premier et retomba en arrière.

— Impossible! murmura-t-elle, ne me touchez pas.

— Mon Dieu! dit la générale, auriez-vous le pied cassé?

La jeune femme, avec un courage stoïque, mania son pied endolori, un fort joli petit pied, chaussé d'un de ces légers souliers à cothurne qui ont précédé l'usage des bottines.

— Non, non, dit-elle enfin, pas cassé mais tordu... une

violente entorse... *Il* m'a poussée brusquement et alors j'ai perdu l'équilibre.

— *Il*... qui donc? demanda madame Buffières.

L'inconnue ne répondit pas.

— Madame, dit Georges avec vivacité, vous tenteriez vainement de le nier, vous venez d'être l'objet d'une lâche et grossière attaque. Tout à l'heure, lorsque vos cris nous ont donné l'alarme, ma mère et moi nous avons vu fuir un homme. .

— Et quand cela serait! répliqua l'inconnue sèchement; s'*il* m'a battue, c'est qu'il avait le droit de me battre peut-être... Moi, je ne me plains pas; qu'a-t-on à voir là-dedans?

— Rien, sans doute, répondit madame Buffières; mais vous paraissez hors d'état de marcher, nous ne devons pas vous abandonner sans secours.

— Pourquoi pas? Je vais rester immobile un moment, et quand la douleur sera passée, je pourrai, je l'espère, retourner chez moi.

— Ne l'espérez pas, pauvre enfant, dit la générale; il est plus probable que la douleur et l'enflure vont augmenter..... Voyons, une voiture m'attend à quelques pas d'ici; essayons de l'atteindre; puis, je vous reconduirai chez vous.

La jeune femme fit le geste d'un enfant mutin et obstiné.

— Je ne veux pas, répéta-t-elle; qu'on me laisse en paix!

Madame Buffières était vraiment rebutée par ces refus opiniâtres. Son fils lui dit :

— Vous savez que le temps nous presse. Puisque cette femme repousse nos bons offices, il ne nous reste qu'à prévenir un sergent de ville qui se chargera de la faire transporter chez elle.

Ce mot de « sergent de ville » causa une vive agitation à l'inconnue.

— Pas la police! répliqua-t-elle; j'aimerais mieux... Allons! madame, poursuivit-elle, pardonnez-moi de vous avoir rudoyée... Puisque vous m'offrez avec obligeance de

me reconduire chez moi en voiture, je ne peux faire autrement que d'accepter.

— A la bonne heure ! dit madame Buffières, qui redevint affable tout à coup; demeurez-vous loin, mon enfant?

— Pas bien loin, rue du Pot-de-Fer, derrière le Panthéon.

— Et vous avez sans doute une famille qui vous donnera les soins nécessaires ?

— Non, madame, je vis seule et n'ai pas de famille.

Elle ajouta, après une courte hésitation :

— J'habite Paris depuis peu de temps... Pour vivre, je colporte de la menue mercerie ; parfois aussi, je suis chanteuse des rues.

Cette double profession n'ajouta pas beaucoup à la considération de la mère et du fils pour leur protégée. Cependant la générale reprit :

— Eh bien ! ma petite, nous allons partir... Mais, d'abord, permettez-moi de bander votre pied.

Avec son mouchoir et celui de Georges, elle serra fortement la jambe de la chanteuse. Bien qu'elle mît à cette opération toute l'habileté que lui donnait une expérience spéciale, les gémissements de la blessée témoignèrent d'une vive douleur.

L'œuvre terminée, on releva la jeune femme. Quand elle fut debout, elle pouvait à peine poser par terre le pied luxé.

— Soutenons-la, dit madame Buffières résolument; la voiture est près d'ici.

Quoique Georges ne manquât pas de générosité, il s'impatientait de ces retards en pareil moment, et d'ailleurs, comme nous le savons, il ne voyait pas sans regret sa mère s'embarquer dans cette aventure. Il prit pourtant un des bras de la jeune femme, tandis que la générale prenait l'autre, et il s'arrangea pour que le poids de la blessée portât de préférence sur lui.

On atteignit l'escalier, que l'on monta avec lenteur et en s'arrêtant presque à chaque marche. Malgré son courage, la petite chanteuse ne pouvait parfois retenir une plainte.

Tandis qu'on se dirigeait vers la voiture, Georges crut remarquer que certains passants les observaient de loin,

et il ne douta pas qu'Antoine Loustaud ne se trouvât parmi eux; mais il lui était impossible même de se retourner, et il avait hâte d'en finir avec cette malencontreuse inconnue pour aller à son rendez-vous.

Enfin on arriva au fiacre, dont le cocher s'empressa d'ouvrir la portière, et la jeune femme fut installée, non sans peine, dans la voiture. Comme madame Buffières allait prendre place à son tour, Georges lui dit tout bas :

— Je vous en conjure, soyez sur vos gardes. Cette femme m'est suspecte, moins par elle-même que par les gens qu'elle peut fréquenter. Ne montez pas dans sa maison; contentez-vous de la déposer à sa porte...

— Allons donc, enfant, répliqua la générale, tu veux rire! me prends-tu pour « une femmelette » (c'était son mot à la digne dame!). Je ferai ce qu'il faudra faire... N'ai-je pas le cocher qui me reconduira chez moi?... Songe à toi-même plutôt... Tu m'as promis, mon Georges, d'être prudent, et tâche de ne pas rentrer trop tard.

— Selon toute apparence, mon rendez-vous est manqué, dit le jeune homme avec chagrin, et je rentrerai en même temps que vous.

Il voulut lui-même donner au cocher l'adresse de la chanteuse, et prit le numéro du fiacre, ce qui était d'autant plus facile qu'à cette époque les voitures publiques portaient leur numéro en chiffres énormes sur toutes les faces. A la suite de ces précautions, il referma la portière et le fiacre partit.

Georges le suivit des yeux pendant quelques minutes; toutefois, il ne vit pas une personne, qui avait rôdé dans l'ombre autour d'eux, monter furtivement derrière la voiture, selon l'habitude de certains gamins de Paris, ce qui n'eût pas manqué de réveiller ses alarmes.

Il se remit à errer au hasard sur le quai désert, sans grand espoir de rencontrer Antoine Loustaud, l'heure du rendez-vous étant passée.

Cependant, comme il arrivait à l'extrémité du marché, un homme sortit de l'embrasure d'une porte et s'approcha de lui.

— Monsieur Georges Buffières, demanda-t-on, est-ce vous?

Georges n'eut pas de peine à reconnaître les traits placides, quoique un peu sournois, d'Antoine Loustaud.

— Quoi ! dit-il avec humeur, vous savez mon nom ?

Le vagabond se mit à rire sans bruit.

— Eh ! eh ! reprit-il, si vous avez la grande police dans votre manche, j'ai ma petite police à moi... Oui, je sais votre nom, le grade de votre père défunt, et je sais aussi que vous êtes avocat... ce qui ne gâte rien, car, avec mon genre de vie, je peux avoir souvent besoin de vous.

Georges dissimula sa contrariété.

— Soit, dit-il. Eh bien ! Loustaud, avez-vous pris des renseignements relatifs à l'affaire qui m'occupe et êtes-vous prêt à me seconder ?

Loustaud cessa de rire et se gratta l'oreille.

— Voyez-vous, monsieur, répliqua-t-il avec embarras, j'ai eu la tentation de ne pas venir ce soir. Mais il faut être civil, et puis vous m'avez régalé hier... Tenez, *ils* m'ont jeté à l'eau et *ils* m'ont perdu ma casquette... une casquette superbe, avec une visière... si bien qu'aujourd'hui j'ai dépensé douze sous au Temple pour la remplacer !

Et il exhibait un informe couvre-chef en drap usé, dont la visière en cuir bouilli lui descendait jusqu'au nez.

— Je vous payerai votre casquette, dit Georges avec impatience ; mais apprenez-moi si vous êtes sur la trace... de la personne dont je vous ai parlé ?

L'embarras de Loustaud redoubla.

— Pour être sur la trace, reprit-il, je crois bien que je suis sur la trace... Mais, quant à fourrer mes doigts dans le potage de tout ce monde-là, j'ai été échaudé, voyez-vous, rudement échaudé... Et j'en ai assez pour le moment.

— Voyons ! expliquez-vous... Que s'est-il passé ?

— Ma foi ! mon jeune monsieur, je ne finasserai pas ; je vous conterai bonnement les choses telles qu'elles sont... Sachez donc que, lorsque vous m'avez parlé de ce Petit Pompon, de ce Francesito que l'on vous a dit être à Paris, j'ai songé d'abord à des Espagnols réfugiés, qui « tirent la ficelle » dans la ville. Je ne vous en ai rien dit, car je ne les connais pas tous, et vos indications ne pouvaient se rapporter à aucun de ceux que je connais. Alors l'idée m'est

venue de tâter le terrain... et il m'en a cuit, ainsi que vous allez voir !

Il exposa comment les cagnards de l'Hôtel-Dieu servaient de refuge pendant la nuit à des vagabonds de Paris, et comment certains Espagnols, initiés sans doute par les vauriens aux mystères de cet endroit, y faisaient de fréquentes stations. Aussi avait-il eu l'idée de se renseigner dans les cagnards, et il raconta naïvement les diverses péripéties de sa rencontre avec Diégo et avec son sinistre compagnon.

— A présent, monsieur Georges, poursuivit-il, vous voilà au courant de l'affaire. Au premier mot que j'ai prononcé sur ce Francesito, ils m'ont empoigné et jeté dans la rivière, comme un paquet... De plus, ils m'ont déchiré mes habits, ils m'ont *péri* ma casquette, sans compter qu'ils m'ont chatouillé les côtes avec la pointe d'un couteau... Jugez si je suis tenté de me mettre encore, à quelque prix que ce soit, dans un semblable guêpier !

Georges Buffières réfléchissait profondément.

— Mais enfin, Loustaud, reprit-il avec émotion, il résulte de votre récit que Diégo et cet autre Espagnol connaissent Francesito ; ils n'eussent pas pris avec tant de chaleur fait et cause pour un inconnu !

— C'est vrai, monsieur, et si vous voulez toute ma pensée, Francesito pouvait n'être pas loin. Peut-être même était-ce lui qui arrivait à la nage au moment de mon plongeon... Mais, que ce soit lui ou un autre, je vous tire à tous ma révérence... Il fait trop chaud là-bas, ou plutôt il fait trop froid dans la rivière !

Et il se mit à rire silencieusement, selon son habitude.

— Antoine Loustaud, reprit Georges avec vivacité, vous ne pouvez m'abandonner ainsi. Nous ne négligerons aucune précaution afin de vous mettre à l'abri du danger, mais votre assistance m'est indispensable. Je vous donnerai toutes les compensations, j'accomplirai tous les sacrifices pour que vous m'aidiez à mener à bien mon projet.

— J'en suis fâché, mon digne monsieur, mais ne comptez plus sur moi... Vous comprenez que, quand on n'a que sa peau, on y tient... Écoutez, poursuivit Loustaud en baissant la voix, rien ne vous empêche, vous, d'employer

la police à ces recherches. Sans parler de moi et sans raconter de quelle manière vous avez obtenu des renseignements, il vous sera facile de faire surveiller les cagnards...

— Non, non, Loustaud, interrompit Georges ; la police doit rester absolument étrangère à tout ceci... Songez-vous que Francesito, qui m'est uni par des liens de proche parenté, peut avoir commis quelque méfait, et qu'une fois entre les mains de la justice, il serait peut-être impossible de l'en tirer?

— Tiens! c'est vrai ; alors, monsieur Georges, c'est à vous de mener les choses tout seul et vraiment vous risquerez gros. Je vous conseille d'y regarder à deux fois avant de vous jeter dans la gueule du loup!

— Je m'y jetterai pourtant, Loustaud, dussé-je être croqué! Mais si je ne dois plus compter sur un rôle actif de votre part, vous ne me refusez pas du moins les indications qui me sont nécessaires?

— Non, certes, monsieur Georges, et je regrette... Ensuite, je ne saurais vous servir à rien maintenant ; peut-être même serais-je une gêne pour vous. Quant au reste, je me mets à vos ordres.

Antoine entra dans de nouveaux détails sur les cagnards, sur les moyens d'y pénétrer, malgré les clôtures, enfin sur quelques-uns des individus qu'on était exposé à y rencontrer.

— J'y songe, ajouta-t-il, vous aurez un prétexte excellent pour vous introduire là-bas sans trop exciter de soupçons... Vous vous ferez passer pour un « politique ». Depuis quelque temps, les émeutes ne sont pas rares dans les rues de Paris, et certains émeutiers, traqués par la police, vont chercher asile dans les gîtes où les pauvres diables ne les accueillent pas mal. Arrangez-vous pour qu'on vous regarde comme un « politique » et vous n'éveillerez les soupçons de personne.

— L'idée n'est pas mauvaise, en effet, et j'en profiterai... Cependant, ne serai-je pas exposé à vous rencontrer vous-même, Loustaud, dans les cagnards et dans les autres lieux où pourront me conduire mes recherches?

— C'est possible, et alors, monsieur, je vous prie de

n'avoir pas l'air de me connaître. Je vous recommande ceci dans votre intérêt comme dans le mien, car il sera possible... Je ne veux rien promettre; mais je ne dis pas que, dans l'occasion, je n'aurais pas à votre service un bon coup d'épaule ou un bon coup de langue.

— A merveille... Ainsi, Antoine, il est entendu que vous me conseillerez, que vous me donnerez votre avis sur les faits qui pourront se produire?

— Ça, volontiers, monsieur Georges; du moment qu'il ne s'agit que de conseils...

— Et où nous verrons-nous désormais?

— Pourquoi pas sur cette place? L'endroit est tranquille, et j'y passe à peu près tous les soirs, entre dix et onze heures. Seulement, quand vous aurez à me parler, il faudra venir seul. Vous aviez de la compagnie, ce soir, et cela m'offusque.

— Que craignez-vous, Loustaud? c'était ma mère.

— Voyez-vous ça! Et l'autre femme, celle que vous avez portée dans la voiture?

— Une malheureuse blessée dont nous avons eu compassion.

Et il dit ce qui venait de se passer. Le vagabond écoutait d'un air pensif.

— Hum! reprit-il enfin, une femme qui attend quelqu'un en pareil lieu et à pareille heure... Mais l'homme qui est monté derrière la voiture, tandis que votre mère et la chanteuse se trouvaient dans l'intérieur, le connaissez-vous aussi?

— Quoi! Loustaud, un homme est monté?... Moi, je n'ai rien vu.

— Ce sera sans doute quelque polisson qui passait.

— N'importe! je désire m'assurer bien vite... Adieu donc, Loustaud, dès demain je serai à l'œuvre; et si j'ai besoin de renseignements nouveaux, je viendrai à l'heure convenue... En attendant, prenez ceci!

— Pourquoi faire? Je n'ai mérité aucune récompense, puisque je refuse de travailler pour vous.

— N'ai-je pas à vous dédommager de la perte de votre casquette?... Prenez vite, car j'ai hâte de savoir si ma mère... Adieu et à bientôt!

Il vida sa main dans celle d'Antoine et se dirigea à pas précipités vers la rue Saint-Jacques.

Le vagabond regarda ce qu'on lui avait donné ; c'était une poignée de petites pièces d'argent, et il murmura :

— Où diable veut-il que je cache tout cela ? Il y aurait de quoi me faire *butter* vingt fois si l'on savait... Allons ! je garderai seulement quelques pièces et je mettrai le reste en réserve dans un trou de muraille. Tout bien considéré, ce M. Georges est un brave garçon, et je trouverai moyen, sans me compromettre, de lui revaloir ça... Pourvu qu'il ne soit pas *escoffié* tout de suite !... Et moi qui ne lui ai même pas demandé s'il savait nager !

XI

LA CHANTEUSE

Revenons maintenant à madame Buffières, qui accompagnait en fiacre la jeune femme blessée.

Elle avait installé commodément la chanteuse sur les coussins de la voiture, lui avait posé les jambes sur la banquette de devant, et la soutenait avec une sollicitude toute maternelle. Le cocher, auquel on avait donné des ordres en conséquence, n'allait qu'au pas, tout au plus à un trot modéré, et on se dirigeait par la longue et étroite rue Saint-Jacques, vers la rue du Pot-de-Fer, avoisinant la place de la Vieille-Estrapade.

La blessée ne tarda pas à éprouver un bien-être relatif; elle dit à madame Buffières, d'un ton qui n'avait plus rien de sec et de dur :

— Combien je vous remercie! Sans vous, je ne sais comment j'aurais pu rentrer chez moi.

— Tranquillisez-vous, ma petite... Nous allons vous procurer un médecin pour soigner votre pied foulé.

— Un médecin! Je n'en aurai pas besoin, je l'espère. Je me soignerai moi-même, et peut-être quelque voisine charitable me prêtera-t-elle son assistance... Ce qui me désole, c'est que je ne pourrai sortir de sitôt, et alors comment ferai-je pour gagner ma vie?

— Ne vous inquiétez pas... J'y pourvoirai.

— Ah! madame, je suis confuse de vos bontés... Tenez, ajouta la jeune femme en pleurant, je vais vous dire qui je

suis; vous verrez si vous pouvez vous intéresser à une pauvre créature telle que moi.

— Parlez, ma chère, et comptez sur mon indulgence, si vous en avez besoin.

Encouragée par ces paroles bienveillantes, la chanteuse raconta sa petite histoire. Elle était de Bayonne et s'appelait Isabelle Biaudos. Orpheline de bonne heure, elle avait été élevée par un oncle, vieillard avare, qui exploitait le travail de sa nièce. Il lui avait acheté un mulet, et Isabelle s'était faite cacoletière, c'est-à-dire qu'elle transportait en cacolet les voyageurs qui allaient de Bayonne à Fontarabie, en Espagne. Son intelligence, sa gentillesse lui donnaient les meilleurs clients, et ses affaires prospéraient. Par malheur, la pauvrette prêta un peu trop l'oreille aux cajoleries d'un de ses voyageurs, qui abandonnait l'Espagne pour se réfugier en France. Ce voyageur, soi-disant officier dans le parti des *cristinos*, était un jeune homme bien tourné, alerte, aux manières décidées. Il endoctrina la jolie cacoletière, à ce point qu'un jour elle quitta les cacolets, le mulet empanaché, aux bruyantes sonnettes, et le vieil oncle grippe-sou, pour suivre son amoureux à Paris.

Arrivée là, Isabelle ne paraissait pas avoir eu beaucoup à se louer de sa détermination. Son séducteur se montrait passionné pour elle, mais violent, impétueux, jaloux, souvent brutal; de plus, il n'avait aucune ressource, et son genre de vie semblait passablement problématique. Isabelle, trop fière d'ailleurs pour rester à la charge de quelqu'un, s'était ingéniée avec courage pour se créer des moyens d'existence. Nous savons comment elle y avait réussi. Le jour, elle colportait une boîte de menue mercerie ; le soir, elle chantait dans les rues et sur les places des chansonnettes méridionales qui obtenaient le plus grand succès. Elle gagnait peu, mais elle avait besoin de si peu!

Aussi ne se serait-elle pas plainte de son sort, si, depuis quelque temps, elle n'eût été cruellement négligée par l'homme qui l'avait arrachée à son honnête et paisible existence d'autrefois.

— Je ne le vois presque plus, disait la Basquaise en pleurant. Ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il vient chez

moi, et quand il vient, il a toujours hâte de partir. Je ne sais à quelles occupations il se livre, et je crains que ces occupations ne soient pas avouables. Je lui pardonnerais tout, s'il m'aimait encore; mais il est bien changé à mon égard. Il ne me témoigne plus que de l'indifférence, et... vous savez, madame, qu'une femme ne s'y trompe pas... certainement il en aime une autre que moi!

— Ma foi! petite, répliqua la générale avec bonhomie, je n'entends rien aux choses de ce genre. Votre amoureux... au fait comment s'appelle-t-il?

— Perico, madame.

— Eh bien! ce monsieur Perico se conduit fort mal à votre égard, mon enfant... Ne parle-t-il pas de vous épouser?

— Il a été question entre nous de mariage; mais j'y regarderai à deux fois avant de me lier irrévocablement à lui... surtout après ce qui s'est passé ce soir!

— Ah! vous avouez donc qu'il vous a maltraitée?

— Pas tout à fait comme vous l'entendez, madame. Inquiète et fâchée d'être restée une semaine sans le voir, je suis allée l'attendre à un endroit où il passe fréquemment. Je l'ai rencontré, en effet, et je lui ai adressé de timides reproches. Il m'a répondu d'abord avec froideur, puis avec colère; comme j'insistais, il m'a rudoyée et a fait mine de passer outre. J'ai tenté de le retenir, c'est alors qu'il m'a poussée avec violence, et je suis tombée en laissant échapper un cri de douleur... Je vous l'assure, madame, cet accident est involontaire de sa part. Il est si vif, si impétueux!... Il a cédé à un mouvement d'impatience, voilà tout!

— Et pourtant, il s'est enfui sans songer à vous porter secours!

— Je suppose, madame, que Perico ne se soucie pas d'attirer l'attention... Il a l'air de vivre dans des transes continuelles.

— C'est que peut-être sa vie n'est pas sans reproche! Vraiment, ma pauvre fille, il eût beaucoup mieux valu pour vous rester cacoletière à Bayonne... Je les ai connues ces cacoletières, moi, quand je suis allée en Espagne avec mon... avec le régiment de mon mari; oui, et j'ai

voyagé en cacolet avec plus d'une de vos jolies camarades... Quant à ce Perico, que ne le quittez-vous, puisqu'il se conduit si mal?

— Je ne le peux pas, madame, dit la Basquaise dont les pleurs devinrent de véritables sanglots ; c'est plus fort que moi; malgré sa froideur, malgré ses mauvais procédés, je l'aime toujours et, peut-être, quoi qu'il fasse, ne cesserai-je jamais de l'aimer.

— Voyez-vous ça! On a raison de dire que ces chenapans possèdent un secret pour se faire adorer des femmes... même les plus honnêtes. Il me semble pourtant à moi que, quand j'étais jeune, je n'aurais pu aimer un coquin !

Sans doute, quelque chose dans ces paroles blessait la Basquaise, car elle se renfonça dans un coin de la voiture en gémissant tout bas. Après un moment de silence, madame Buffières reprit :

— A propos, petite, votre Perico est donc Espagnol?

— Oui, madame; mais, comme il a longtemps vécu sur la frontière française, il parle très bien français.

— Et pourrait-il donner des renseignements sur une personne... que j'ai vue jadis en Espagne et qui m'intéresse beaucoup?

— Je ne sais; il est très peu communicatif et je n'ose lui faire de questions.

— Il fréquente du moins quelques-uns des Espagnols en résidence à Paris?

— J'ignore la position, les relations de Perico.

Si la générale Buffières eût connu certaines révélations d'Antoine Loustaud à Georges, elle eût sans doute insisté sur ce point; mais, convaincue que la chanteuse, non plus que le brutal Perico, ne pouvaient rien lui apprendre sur l'objet de ses constantes préoccupations, elle changea d'entretien.

Le fiacre continuait sa marche à travers les rues tortueuses du quartier Saint-Jacques. Plus d'une fois le cocher avait cru sentir un poids insolite derrière sa voiture; mais il s'était retourné sans rien voir et n'avait donné aucune attention à cette circonstance. Aussi bien, le brave homme, après une journée de fatigue, dormait à moitié.

Enfin on atteignit la rue du Pot-de-Fer, qui était alors une des plus vieilles et des plus solitaires de ce quartier retiré. Le cocher s'arrêta, descendit de son siège avec un grand bruit de sabots et vint en bâillant ouvrir la portière.

On se trouvait devant une maison basse et misérable, dont aucune fenêtre n'était éclairée. Madame Buffières sauta hors de la voiture, et, sans s'inquiéter de la mauvaise mine de la maison, voulut aider Isabelle à mettre pied à terre.

Malheureusement, pendant le trajet, l'enflure du membre foulé avait augmenté encore, et, au premier mouvement que risqua la Basquaise, une douleur atroce lui arracha un cri.

— Mon Dieu! je ne puis bouger! dit-elle avec désespoir ; comment remonter chez moi?

— Nous allons appeler le portier.

— Il n'y a pas de portier... La porte s'ouvre par un secret connu des locataires et c'est seulement dans ma chambre que je pourrai me procurer du feu.

— En ce cas, chère petite, répliqua résolument l'ancienne cantinière, je vais vous prendre dans mes bras; vous n'aurez qu'à m'indiquer le chemin.

— Non, non, ma bonne dame; l'allée est raboteuse, l'escalier difficile et même dangereux ; ma chambre se trouve au fond d'un corridor... Vous ne pourriez jamais, chargée du poids de ma personne, vous diriger au milieu de la nuit.

— Alors que faire? Le cocher ne consentira pas à quitter ses chevaux, et d'ailleurs... Voyons, mon enfant, vous n'êtes pas lourde ; je marcherai lentement, avec des précautions extrêmes... Tout ira bien.

La charitable dame se disposait à porter Isabelle, malgré sa résistance, quand une voix masculine s'éleva tout à coup auprès d'elles, et on dit avec un accent de douceur :

— C'est assez... Merci, madame, pour avoir reconduit jusqu'ici cette pauvre fille; votre secours est inutile à présent, je vais la remonter chez elle.

Madame Buffières essaya de distinguer la personne qui

parlait ; mais, comme nous l'avons dit, l'obscurité était très épaisse, et l'inconnu se tenait dans l'ombre de la voiture. Cependant la Basquaise ne s'y trompa pas, et s'écria toute joyeuse :

— Perico! mon cher Perico, est-ce bien toi?... Tu ne m'avais pas abandonnée!... Vous le voyez, madame, continua-t-elle en s'adressant à sa protectrice, il suivait la voiture... Ah ! je me trompais, il est bon, et il m'aime toujours, malgré ses emportements!

Réellement, madame Buffières ne regrettait pas cette solution inattendue des difficultés présentes.

— Soit, petite, reprit-elle; puisque vous avez des amis, il ne me reste plus qu'à me retirer... Néanmoins, ajouta-t-elle en baissant la voix, n'est-il pas quelque autre service que je pourrais vous rendre ? Comme vous l'avez dit, vous allez garder la chambre pendant assez longtemps...

— N'importe! répliqua Perico; ceci me regarde. Encore une fois, madame, votre tâche est finie et... adieu.

— Je pars donc; mais je reviendrai pour être certaine que cet accident n'aura pas de suites.

— Vous ferez mieux de ne pas revenir, dit Perico froidement.

Comme la générale aidait à retirer Isabelle de la voiture, la Basquaise lui dit tout bas :

— Si, si, revenez, madame. Perico est rarement chez moi; je serai bien contente... Me voici, mon ami, ajouta-t-elle en se laissant aller dans les bras de l'homme invisible ; sois bon à mon égard et je guérirai bientôt.

Perico, sans répondre, l'emporta avec aisance; il s'avança vers la porte qui s'ouvrit, comme d'elle-même, et se referma aussitôt derrière lui.

Madame Buffières attendit encore quelques instants et prêta l'oreille aux bruits qui pouvaient s'élever de l'intérieur de la maison. Tout demeurant silencieux au dedans comme au dehors ; elle remonta en voiture et l'on partit. Chemin faisant elle se disait à elle-même :

— Ce Perico a beau prendre une voix de flûte traversière, ce n'en est pas moins un butor qui martyrise cette malheureuse créature. Je la reverrai et il faudra que je sache... Mais c'est assez m'inquiéter de ce monde-là... Je ne dois

plus songer qu'à mon Georges que j'ai quitté si brusquement... Où est-il ? qu'a-t-il fait? vais-je le retrouver à la maison ?... S'il allait ne pas rentrer cette nuit !

Elle arriva toute palpitante chez elle où sa tendresse maternelle fut récompensée, car Georges venait de rentrer.

XII

LE BAISER MORTEL

A l'époque où s'est passée cette histoire, c'est-à-dire, nous le répétons, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, le bois de Boulogne n'était pas, comme aujourd'hui, une espèce de grand parc anglais où l'art a profondément modifié la nature. Le lac avec sa cascade, les avenues majestueuses qui y conduisent, le Jardin d'acclimatation, les aristocratiques constructions dont l'effet est si pittoresque dans le feuillage, rien de tout cela n'existait encore. Le bois de Boulogne, quoi qu'il fût déjà le rendez-vous du beau monde, ne différait guère des autres forêts voisines de Paris, et, sauf certaines parties où affluaient parfois les promeneurs, il avait un aspect paisible et solitaire. A quelques centaines de pas seulement de l'endroit le plus fréquenté, on pouvait trouver de petites allées ombreuses, favorables aux méditations des rêveurs comme au roucoulement des amoureux, et où l'on se serait cru bien loin des splendeurs de la vie civilisée.

Le lendemain des événements accomplis à l'hôtel van Balen, la baronne et sa fille parcouraient, dans une voiture découverte, une des larges avenues qui aboutissaient à la porte Maillot. C'était l'heure de la promenade, vers les cinq heures du soir. Les habitués du bois n'étant pas alors aussi nombreux qu'aujourd'hui, presque tous se connaissaient, car aussi bien le monde interlope, qui menace de noyer le monde véritable, n'avait pas pris encore les proportions actuelles. Les armoiries et la livrée de van

Balen étaient donc familières aux promeneurs, et il y avait peu de femmes à la mode ou d'élégants cavaliers qui ne saluassent en passant la femme et la fille du baron archimillionnaire.

Madame van Balen, toutefois, ne s'était pas mise en frais de toilette. Sur sa robe sombre, elle avait jeté un cachemire dont elle s'enveloppait, comme s'il eût fait froid, et elle avait remplacé son bonnet de linge par un chapeau garni de quelques fleurs. C'était tout, et, ainsi équipée, on l'eût prise plutôt pour une duègne ou une dame de compagnie que pour la mère de sa fille. En revanche, Frédérica, brillante de grâce et de jeunesse, portait une toilette fraîche, claire, riche dans son apparente simplicité, et elle attirait tous les regards.

Ce jour-là, un nuage apparaissait sur le front pur de mademoiselle van Balen. Appuyée contre les coussins de la voiture, elle gardait le silence ; évidemment l'enfant gâtée éprouvait quelque contrariété violente et boudait. Sa mère avait essayé plusieurs fois de combattre cette maussaderie ; mais l'esprit de la bonne dame n'étant pas riche en ressources, elle avait renoncé de guerre lasse à des tentatives inutiles.

Comme l'on arrivait à l'extrémité de l'avenue, la belle nonchalante sortit de son immobilité et de son mutisme. Elle se pencha vers le cocher et dit avec vivacité en désignant une allée latérale :

— Là, là... prenez l'allée verte... mon allée à moi, vous savez bien !

La voiture s'engagea dans un chemin bordé d'arbres touffus. On n'avançait plus qu'au pas, et, sous ces ombrages, Frédérica avait refermé sa légère ombrelle pendant que la mère, de son côté, refermait le parasol ou plutôt le vaste « riflard » hollandais qui lui en tenait lieu. Bientôt, Frédérica éprouva un nouveau caprice.

— Chère maman, dit-elle, pourquoi ne marcherions-nous pas un peu ?... Marchons, voulez-vous ?

La bonne dame, passablement lourde, eut de beaucoup préféré rester dans la voiture ; mais elle ne savait pas résister aux désirs de sa fille.

— Je veux bien, dit-elle.

A peine un valet eut-il déployé le marchepied, que Frédérica sauta lestement sur le sol, tandis que la baronne à son tour, descendait avec lenteur, en poussant à demi-voix des *Mein Gott* qui ressemblaient à des gémissements.

Mademoiselle van Balen, aussitôt qu'elle s'était trouvée à terre, avait jeté un regard avide vers les deux bouts de l'allée, comme si elle eût cherché quelqu'un ou quelque chose ; mais l'allée était déserte : aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait ni voiture, ni cavalier, ni même le moindre piéton. La physionomie de Frédérica, après s'être un moment détendue, reprit son expression boudeuse.

La mère et la fille marchaient languissamment, suivies à quelque distance de la voiture, qui s'arrêtait par intervalles, afin de ne pas les devancer. Madame van Balen avait rouvert son vaste parasol pour se mettre à l'abri des rayons du soleil égarés parmi les branches. Frédérica se tenait assez loin d'elle, en mordillant son mouchoir brodé; l'une et l'autre gardaient le silence.

Enfin, la baronne dit avec sa gravité habituelle, où l'on pouvait distinguer pourtant une teinte d'inquiétude :

— Qu'as-tu, ma fille ? Est-ce que tu souffres ?

— Non, non, chère maman; ne vous tourmentez pas.

— Alors tu es contrariée... Tiens, je parie que je devine la cause de ta mauvaise humeur ?

— Je ne suis pas de mauvaise humeur.

— Comme si je ne le voyais pas !... Ne serait-ce pas, par hasard, que le comte de Livry, qui avait annoncé sa visite aujourd'hui, n'a pas paru à l'hôtel?

— Oh ! maman, pouvez-vous croire... Et pourtant, ajouta Frédérica aussitôt, il est bien vrai que je suis blessée des procédés de M. de Livry envers... vous. Hier, je lui avais exprimé le désir que vous aviez de le voir aujourd'hui, et il avait promis de venir. Pour l'attendre, nous avons retardé l'heure de notre promenade et il n'est pas venu... N'est-ce pas là un impardonnable manque d'égards ?

Et une larme brilla dans les yeux de la charmante enfant.

— *Mein Gott! mein Gott!* s'écria la baronne ; peux-tu te désoler à ce point ? Bien des causes ont pu empêcher M. de Livry... Peut-être est-il indisposé !

— C'est juste, je n'avais pas pensé à cela... En ce cas, chère maman, rentrons bien vite ; puis, vous enverrez demander des nouvelles de M. de Livry.

— Je veux bien ; mais je ne sais s'il sera convenable... Il faudra consulter ton père... Enfin, rentrons, puisque tu le désires.

Frédérica avait pris sa mère par le bras et l'entraînait vers la voiture, quand tout à coup elle s'arrêta et poussa un cri de surprise. A l'extrémité de l'allée venait d'apparaître un fringant cavalier, monté sur une bête de race, et suivi à distance par un groom monté comme lui. Maître et domestique se dirigeaient vers les dames van Balen, et ne pouvaient manquer de les rencontrer bientôt.

— Voyez donc, maman, reprit Frédérica, dont les yeux se séchèrent subitement et dont le visage rose resplendissait de joie, n'est-ce pas *lui* qui nous arrive à cheval ?... Ah! je devine... Il a été retardé, et, ne nous trouvant pas chez nous, il a espéré nous rencontrer ici.

— C'est possible, ma fille, répliqua la baronne, mais ne lui montre pas combien tu es contente.

Frédérica ne paraissait pas entendre et observait le cavalier.

Le comte, car c'était lui, s'avançait d'un air distrait, fouettant du bout de sa cravache les branches basses des arbres. Enfin, il aperçut les promeneuses, et les reconnut sans doute, ainsi que la voiture et la livrée ; mais son premier mouvement trahit plus de surprise que de satisfaction, et il sembla vouloir retourner en arrière.

Son hésitation fut de courte durée. Bientôt il se remit en marche ; parvenu près des dames, il mit pied à terre, jeta la bride au groom et salua respectueusement la baronne et sa fille.

— Vous venez implorer votre pardon, monsieur de

Livry ? s'écria Frédérica ; savez-vous que c'est fort mal d'avoir manqué de paroie à... ma mère !

— Mademoiselle, répondit Oscar avec un malaise évident, je vous prie... je prie madame la baronne de m'excuser. Une affaire imprévue...

— Est-ce qu'on a des affaires ?... Ensuite vous méritez peut-être quelque indulgence ; vous êtes venu nous rejoindre dans mon allée favorite... car c'est nous que vous cherchiez, n'est-ce pas ?

— Certainement, mademoiselle, répliqua Livry, dont le malaise redoublait ; je sais combien vous aimez cette allée, et quand je suis au bois, mon cheval me porte ici tout seul.

Un éclat de rire argentin annonça que Frédérica ne conservait plus de rancune.

— Tenez, dit-elle, ma mère est si bonne qu'elle vous pardonne... Et, en signe de réconciliation, elle vous permet de faire un tour de promenade à pied avec nous. N'est-ce pas, maman, vous n'avez pas encore assez marché ?

— Oui, oui, je veux marcher, répliqua la baronne qui était déjà haletante et tout en nage.

La promenade pédestre continua donc, tandis que la voiture et les chevaux de main restaient assez loin en arrière. Le comte et Frédérica s'avançaient côte à côte ; la baronne, abritée par son immense parasol, venait la dernière en trottinant.

D'abord, Oscar de Livry semblait ne pouvoir surmonter son embarras ; il souffrait visiblement et répondait tout de travers au gentil babillage de Frédérica. Peu à peu ses sombres dispositions cédèrent à l'attrait irrésistible de cette gracieuse et naïve jeune fille, et il ne tarda pas à causer et à rire avec elle, peut-être en dépit de lui-même.

Les strictes convenances ne lui permettaient pas d'offrir son bras à mademoiselle van Balen, même en présence de la mère. Mais Frédérica était étrangère, et sa simplicité hollandaise, son despotisme d'enfant gâtée ne s'accommodaient pas d'une réserve peut-être excessive. Presque sans y penser, elle posa sa petite main sur le bras du comte ; tout naturel-

lement, le bras s'écarta et emprisonna la petite main. Les deux jeunes gens continuèrent de marcher, appuyés l'un sur l'autre, sans que la baronne songeât à s'en offusquer.

La conversation prit bientôt une tournure intime. On baissait la voix et madame van Balen n'entendait plus que des chuchotements. Plusieurs fois, M. de Livry, qui paraissait être sous l'influence d'un charme, avait fait un mouvement comme pour se soustraire à cette influence, mais il ne tardait pas à la subir de nouveau et il finit par ne plus y résister.

Au milieu de cet agréable caquetage, Frédérica dit en riant :

— Est-il vrai, monsieur de Livry, que si, comme M. Buffières, vous aviez été présent lorsque cet insolent de la rue a tenté de m'embrasser, vous l'eussiez tué sans pitié ?

— Oui, certes, mademoiselle, et c'eût été justice, car, pour obtenir la faveur que ce misérable voulait dérober, il est quelqu'un qui n'hésiterait pas à braver la mort.

— Quoi donc ! Y a-t-il de ces gens-là, monsieur de Livry ?

— J'en suis sûr, mademoiselle, répliqua le comte en dardant sur elle des yeux de feu.

Frédérica rit plus fort.

— C'était bon au temps de la chevalerie errante, dit-elle ; aujourd'hui les amoureux sont plus prudents et les dames innocent n'oseraient pas tant demander.

Mademoiselle van Balen ne voyait dans ces paroles qu'un badinage ; mais le comte semblait très ému.

— Frédérica, charmante Frédérica, reprit-il tout bas avec passion, pensez-vous que, moi qui vous parle, j'hésiterais une minute, une seule, à payer de ma vie un baiser sur vos joues.... ou même sur cette jolie main ?

— Ce serait trop cher.... Moi, je suis généreuse et j'aimerais mieux le donner gratis.

A peine Frédérica avait-elle achevé ces mots qu'elle sentit deux lèvres brûlantes se poser, non sur sa main gantée, mais sur le naissance de son bras blanc et satiné qui sortait d'une manchette de dentelles.

Le jeune fille tressaillit et se redressa surprise, presque courroucée. Elle dégagea son bras, et quoique le bruit de ce baiser eût été timide et doux comme le cri d'un oisillon

nouveau-né, elle se retourna. La baronne n'avait rien vu, rien entendu, et, abritée sous son immense parasol, elle épongeait tranquillement son front baigné de sueur.

Alors Frédérica regarda le comte, comme pour lui reprocher sa témérité, et elle fut épouvantée du changement qui venait de se produire en lui. Il avait pâli subitement et s'était éloigné d'un pas, l'air sombre, l'œil égaré.

— Frédérica, dit-il avec un accent étrange, j'ai manqué aux engagements pris avec ma propre conscience. Je me croyais fort et courageux; je me sens plus faible qu'un enfant.... Ne me reprochez pas le baiser que je viens de ravir.... J'ai dit vrai : J'EN MOURRAI.... adieu!

Il toucha son chapeau et marcha rapidement vers le groom qui tenait son cheval par la bride.

Frédérica, d'abord stupéfaite, s'écria en le voyant s'éloigner :

— Restez, monsieur de Livry.... Bon Dieu! qu'est-ce qui vous prend donc?

Il ne s'arrêta pas.

— Adieu! adieu! répéta-t-il d'une voix étouffée.

Il s'élança vers sa monture, l'enfourcha et arrachant la bride des mains de groom, il dit brusquement :

— Laisse-moi.... et rentre à l'hôtel.

— Mais, monsieur le comte...

— Laisse-moi.... Va-t'en au diable!

Il enfonça ses éperons dans les flancs du cheval, qui fit un bond prodigieux et partit au triple galop.

Le groom hésita quelques minutes, comme s'il ne savait à quoi se résoudre. Enfin, inquiet de l'état violent où était son maître, il se décida à lancer son cheval à son tour pour essayer de le rejoindre; mais déjà le comte venait de disparaître au tournant de l'avenue.

Frédérica et sa mère, de leur part, demeuraient immobiles et effarées.

— *Mein Gott!* petite, demanda la baronne, que se passe-t-il donc?... Que lui as-tu dit et pourquoi se sauve-t-il?

— Eh! je ne sais pas, répliqua Frédérica, qui retenait avec peine une envie de pleurer.

— Encore une fois, tu lui as dit quelque chose?

— Non, je vous assure; nous riions, nous plaisantions...

Il m'a baisé la main, et alors sans doute il s'est imaginé m'avoir offensée.... Mais il ne m'avait pas offensée du tout!

— Il t'a baisé la main? Voilà l'affaire!... Sans doute, il a ensuite compris sa faute.... Il faudra conter cela au baron.

— Et que voulez-vous que mon père y fasse? répliqua la naïve enfant avec impatience; d'ailleurs, vous savez bien que si M. de Livry songe à m'épouser, ce n'est ni mon père, ni vous, ni.... moi, qui nous y opposerons. Seulement, je me demande pourquoi il tarde... Tenez, maman, savez-vous ce que je suppose? M. de Livry est réellement malade.... Avez-vous remarqué comme il était pâle?

— Tout cela est fort extraordinaire, dit la bonne grosse dame en se remettant à éponger son visage; eh bien! rentrons, et quand nous serons chez nous, j'enverrai prendre des nouvelles de M. de Livry.... J'ai assez marché pour aujourd'hui, n'est-ce pas, Frédérica?

— Oui, oui, chère maman. Partons vite!

On remonta en voiture et ordre fut donné au cocher de regagner le rue de la Santé.

Moins d'une heure plus tard, on y arrivait et comme Frédérica ne pouvait modérer ses inquiétudes, la baronne s'empressa d'envoyer un valet de pied à l'hôtel de Livry pour s'informer du comte. M. de Livry n'avait pas reparu, et nul ne savait où il pouvait être ainsi que le domestique.

Dans la soirée, on dépêcha un second messager et on apprit que le groom venait de rentrer conduisant par la bride le cheval de son maître, cheval qu'il avait trouvé abandonné dans une allée du bois. Quant au comte, on ignorait toujours où il était, ce qui causait de vives angoisses aux gens de sa maison.

XIII

LE POLITIQUE

Le soir du même jour, à une heure assez avancée, un iomme se glissait furtivement vers le port de la Tournelle, ù nous avons déjà conduit le lecteur. Cette partie de la ivière, affectée au débarquement des charbons, des tuiles t des fruits, était, comme nous savons, encombrée de ba- eaux, et, à cette heure de la nuit, sauf quelques fanaux llumés çà et là sur les principaux chalands, l'ensemble de es embarcations formait une masse sombre dont il n'était as facile de distinguer les détails.

L'homme qui longeait ainsi la grève semblait jeune et lerte ; quand il passait sous un rayon lumineux, on eût u voir qu'il avait un costume simple, négligé même, mais assablement excentrique. Ce costume, qui consistait en un antalon à grands carreaux, taillé à la hussarde, en une ourte redingote à boutons de métal ternis et, enfin, en un hapeau pointu à très larges bords, était adopté alors par ertains rapins des ateliers de peinture, comme aussi par uelques jeunes gens qui s'occupaient de politique active t opposante. Celui-ci paraissait, du reste, avoir fait de ongs services et ne trahissait pas dans son propriétaire un avori de la fortune.

Le jeune homme, après avoir erré quelques instants sur e quai inférieur, s'arrêta devant une petite embarcation u fond de laquelle brillait un point de feu, semblable à une toile rouge. On n'avait pas besoin de longues observations our reconnaître que cette prétendue étoile n'était rien de

plus qu'une pipe brûlant dans les ténèbres, avec des scintillations non expliquées par les astronomes.

Il se pencha vers la barque et dit à demi-voix :

— Eh ! l'ami, n'êtes-vous pas le père Brai-Sec, le pêcheur ?

Le point rouge s'agita dans l'ombre; un forme humaine se dressa, et une voix enrouée répondit d'un ton bourru :

— Eh bien ! quand je serais le père Brai-Sec, qu'est-ce que cela vous fait, à vous? Je ne vous connais pas.

— Mais je vous connais, moi.... Tenez, je parie qu'à cette heure vous attendez « les marchands », car c'est leur jour.

Cette allusion à certains faits mystérieux, au lieu de rassurer le batelier, éveilla encore plus fortement ses défiances.

— Quels marchands? reprit-il ; il n'y a pas de marchands.

— Bon ! et ceux que vous allez tout à l'heure conduire aux cagnards ?

— Quels cagnards? Est-ce que l'on va aux cagnards? Cré nom ! si vous êtes de la *rousse*, laissez-moi tranquille.

Georges Buffières, que l'on a deviné sans doute sous son déguisement, se souvint alors qu'il avait négligé, en abordant Brai-Sec, de remplir une formalité indispensable. Se penchant de nouveau vers le batelier, il prononça en argot une parole, inintelligible pour lui, mais qu'Antoine lui avait confiée comme un mot de passe, afin qu'il ne fût pas traité en ennemi par les rôdeurs de la rivière.

En effet, à peine le mot talismanique eut-il été dit, que Brai-Sec changea de contenance. La pipe courte qu'il avait tenue un moment dans sa main reprit triomphalement place au coin de sa bouche et sembla jeter des flammes.

— A la bonne heure ! reprit-il ; vous êtes un *zig*, à ce qu'il paraît... Fallait donc l'insinuer plus tôt... Pour lors, que voulez-vous de moi ?

— Vous le savez déjà ; je désire aller, comme les autres, aux cagnards, où vous me déposerez à la petite porte d'eau.

— Et que ferez-vous là ? demanda le marin d'eau douce avec une feinte naïveté.

— C'est mon affaire ! D'ailleurs, je ne compte pas réclamer vos services pour rien.

Et Georges laissa tomber une pièce de cent sous dans la main calleuse du batelier.

Loustaud lui avait recommandé de ne pas se montrer trop généreux envers les gens suspects qu'il pouvait rencontrer, de peur d'exciter leur méfiance ou de leur inspirer des convoitises dangereuses. Il reconnut en ce moment combien les avertissements du vagabond étaient justes. Brai-Sec tourna et retourna entre ses doigts la pièce d'argent :

— Une *roue de derrière* pour quelques coups d'avirons ! C'est très crâne !... Ah çà ! qui diable êtes-vous ?

Tout en parlant, il s'efforçait, malgré l'obscurité, de dévisager Georges. Celui-ci comprit sa faute.

— Vous me rendrez ma monnaie, dit-il ; du reste, il faudra que vous reveniez demain au petit jour, et peut-être plus tôt, me prendre aux cagnards.

— Suffit... Mais je donnerais gros pour savoir votre numéro...

Evidemment Buffières excitait encore des soupçons ; il cherchait un moyen de les combattre, quand s'éleva à côté d'eux un rire contenu, dont la nuit ne permettait pas de reconnaître l'auteur.

— Va ! va ! Brai-Sec, dit une voix nouvelle, tu n'as pas besoin de te mettre ainsi la puce à l'oreille... Ce monsieur a plus de raisons que toi et que personne de se sauver de la *rousse*, et elle serait fièrement contente de poser la griffe sur lui !

En même temps, Antoine Loustaud, qui s'était tenu caché derrière un bateau voisin, s'approcha d'un air nonchalant. On se souvient que, tout en refusant d'accompagner Buffières, il ne s'était pas moins montré disposé à lui prêter toute l'assistance possible, et Georges feignit de ne pas le connaître, comme on en était convenu.

— Ah ! te voilà donc encore, Morfondu ? demanda Brai-Sec ; est-ce que tu vas aussi coucher aux cagnards ?

— Non certes ; le temps est beau, je pousserai jusqu'aux fours à plâtre de Montmartre.

— Hum ! on dirait que tu n'es pas content de ces Espagnols que tu as rencontrés l'autre soir ?

— Moi ! allons donc ! enchanté au contraire. Nous avons dîné ensemble... puis ils ont voulu *me faire boire !*

— Te faire boire ? Tu as de la veine ! ces Espagnols sont pourtant serrés en diable et ne songent jamais à offrir... Ah çà ! poursuivit le batelier en désignant Buffières, tu connais donc ce... monsieur-là, Morfondu ?

— Je ne le connais pas, mais je l'ai vu quelque part... C'est « un plitique ! »

— Un politique ! comment ça ?

— Tu sais que, ces jours derniers, il y a eu des barricades et des coups de fusil du côté de la rue Saint-Martin... Je flânais par là, histoire de tuer le temps, et j'ai très bien remarqué le monsieur que voici... C'était un des chefs et il y allait d'un cœur !... Mais les municipaux et les soldats yant été les plus forts, il lui a fallu jouer des jambes. A présent, on le cherche et si on le pince...

— Ah ! cette fois, je comprends, dit Brai-Sec, dont la physionomie s'éclaircit ; on assure que la *rousse* en veut encore plus aux « politiques » qu'aux autres et qu'elle les pourchasse... Pour lors, celui-ci a su la manigance des cagnards par quelqu'un des habitués et l'idée lui est venue de s'y cacher... Ma foi ! il a raison, quoique l'on rencontre parfois là-bas des gaillards qui veulent faire les maîtres !

— Et y a-t-il de ces gens-là dans les cagnards en ce moment ? demanda Loustaud avec une apparente indifférence.

— Qui sait !... Beaucoup d'entre eux nagent comme des poissons et l'eau n'étant pas très froide encore...

— Tu crois ? murmura Antoine Loustaud qui frissonnait à certain souvenir.

— Allons ! reprit le batelier en se levant résolument, puisque les choses sont ainsi, partons du pied gauche... Les « marchands » ne viendront que dans une demi-heure ; j'aurai tout le temps d'être de retour avant leur arrivée... Et toi, Morfondu, viens-tu avec nous ?

— Je t'ai déjà dit que je comptais aller coucher dans les fours à plâtre... C'est plus chaud !

— Du moins, reste ici jusqu'à mon retour, et si les « marchands » arrivent, tu leur feras prendre patience.

— Soit ; j'aime à obliger mes amis. . . Ah çà ! Brai-Sec, ajouta Loustaud pendant que Georges s'installait dans la barque, j'espère que les autres ne vont pas malmener ce pauvre « politique » ? Il m'a l'air d'un bon garçon.

— Ceci ne me regarde pas, répliqua le rôdeur de rivière avec insouciance ; il a le mot de passe et je le conduis aux cagnards. . . Qu'on ne m'en demande pas davantage... Ensuite, je suppose qu'il saurait se défendre en cas de besoin ?

— Oui, oui, je suis armé, répliqua Buffières.

— Et j'imagine qu'il n'a pas froid aux yeux, ajouta le vagabond.

— Alors ça marchera tout seul. On n'en veut pas aux politiques, mais le plus sûr est de pouvoir répondre aux coups de bec par des coups de dents.

Le batelier détacha sa barque et la poussa au large. Antoine Loustaud eût bien voulu glisser encore quelques avis à Buffières, mais il se contenta de lui adresser un signe mystérieux, et Buffières répondit par un geste d'intelligence.

Le bateau se mit à descendre le courant. Brai-Sec évitait de faire du bruit avec ses avirons et restait dans la ligne d'ombre que formaient les quais. Néanmoins, il ne perdait aucune occasion d'examiner son passager, et sans doute cet examen n'était pas défavorable à Buffières, car il grommelait entre ses dents :

— Une bonne figure ! C'est pas un *roussin* qu'aurait une figure comme ça !

Il reprit bientôt d'un ton ouvert :

— Ainsi donc, monsieur le politique, il faudra, demain matin, aller vous prendre à la petite porte d'eau ?

— Peut-être, répliqua Georges, ne sera-t-il pas nécessaire d'attendre jusque-là. Tout dépendra de la compagnie que je vais rencontrer dans les cagnards... Ne devez-vous pas y revenir avec ces messieurs qu'on appelle « les marchands » ?

— Puisque vous savez... puisque l'on vous a tout conté...

— Eh bien ! dans une heure ou deux, en ramenant les marchands, faites-moi un signal à la petite porte d'eau. Je viendrai ou je ne viendrai pas, mais vous attendrez cinq minutes ; si, au bout de cinq minutes, je n'ai pas paru, vous continuerez votre chemin... et alors, demain, au jour, vous me prendrez, comme je vous l'ai dit.

— Tout cela est facile et j'espère que les marchands ne marronneront pas trop... Seulement, quel signal ferai-je ? Pas moyen de crier ou de siffler dans l'enceinte de l'Hôtel-Dieu où le moindre bruit causerait du grabuge !

— Pourquoi, par exemple, n'imiteriez-vous pas le cri de quelque animal ?

— Justement, j'imite à miracle le miaulement du chat... tenez, comme ceci.

Et Brai-Sec, suspendant le travail de ses avirons, pouss plusieurs *miaou* si fins, si perlés, si naturels, que jamai matou des gouttières n'avait pu faire mieux.

— Très bien ! répliqua Buffières en souriant : pèr Brai-Sec, vous miaulerez ainsi trois fois, et si je ne vou rejoins pas, c'est que je me serai installé dans les ca gnards et que j'aurai remis mon départ à demain matin.

— Convenu ! Je miaulerai et personne n'y prend garde... Il y a souvent des chats dans les cagnard quoique les rats y soient si nombreux et si gros, à ce qu l'on dit, que ce sont eux qui mangent les chats !

Pendant cette conversation, on avait passé sous le Pon au-Double, et on entra dans l'enceinte de l'Hôtel-Dieu. L comme nous savons, s'éteignaient les bruits de Paris, les hauts bâtiments situés à droite et à gauche du pet bras de la Seine projetaient d'épaisses ténèbres. Ma Brai-Sec, grâce à une longue pratique, dirigeait sûreme sa barque. A mesure qu'il avançait, ses rames n'avaie plus qu'un mouvement lent, presque insensible, et le co rant seul semblait porter le bateau à sa destination.

Enfin un choc léger se fit sentir à l'avant, et Brai-S chuchota :

— Nous y voici !

Georges Buffières dut en croire son compagnon s parole, car l'obscurité ne lui eût pas permis de distingu sa propre main. Le batelier sauta lui-même sur les march

de pierre, le guida et ne redescendit qu'après lui avoir fait toucher les barreaux de fer de la porte. Georges dit d'un ton résolu :

— A présent partez, Brai-Sec, et n'oubliez pas le signal.

— Au revoir donc, monsieur le politique ; bonne chance !

Il semblait que ces dernières paroles eussent été prononcées avec ironie. Mais Buffières n'en tint compte, et un faible bruissement de l'eau lui apprit que la barque s'éloignait.

Il attendit quelques minutes ; puis, certain d'être seul, il se mit à l'œuvre.

La situation était embarrassante. Il se trouvait sur une marche à moitié rongée, devant une grille d'une solidité remarquable. Ces ténèbres opaques, son ignorance des localités, multipliaient les obstacles, peut-être les périls. Toutefois, les indications fournies par Loustaud étaient si précises, qu'il ne désespéra pas de réussir dans son dessein, et il tâta la porte pour faire usage du secret qui permettait de l'ouvrir.

Cette fois, du moins, il ne se présenta aucune difficulté sérieuse ; en pesant sur la grille, il reconnut qu'elle était ouverte.

— Allons ! murmura-t-il, il y a certainement du monde ici !

Et il pénétra dans les cagnards de la rive droite.

Son premier mouvement fut pour s'assurer que deux petits pistolets, dont il avait eu soin de se munir, étaient tout armés dans la poche latérale de sa redingote ; puis, il promena les yeux autour de lui, mais toujours en pure perte. A peine distinguait-on l'encadrement de la grille qu'il venait de franchir. Quant aux nombreuses fenêtres et aux arcades qu'il savait pratiquées sur la façade de la galerie, il n'en apercevait aucune trace.

Il fallait donc absolument se procurer une lumière, ne fût-ce que pour un moment, d'autant plus qu'il serait facile de l'éteindre à la moindre alerte.

Georges, toujours sur les prudentes recommandations d'Antoine Loustaud, avait prévu le cas. Il tira de sa poche un bout de bougie ; une de ces allumettes dites chimiques, dont

l'usage commençait alors à se répandre, détona entre ses doigts ; et, ayant allumé son flambeau, il put prendre connaissance de l'endroit où il allait s'engager.

Nous savons ce qu'il vit : une longue galerie délabrée, irrégulière, hérissée de monceaux de décombres ; des murs humides, verts de moisissure. Çà et là se trouvaient des caveaux dont l'ouverture était à moitié obstruée par des éboulements. De nombreuses toiles d'araignées pendaient aux massives arcades, aux barreaux rouillés des lucarnes ; et quand la lumière apparut, les légions de rats, qui hantaient ces tristes lieux, s'empressèrent de fuir dans toutes les directions, en poussant des cris de frayeur, de colère ou de menace.

Georges s'attendait à rencontrer des êtres plus malfaisants et plus dangereux que les rats ; mais ce n'était pas dans cette galerie ouverte que se tenaient habituellement les rôdeurs, et il marcha sans tarder vers l'espèce de salle qui la terminait du côté du Petit-Pont. D'une main il portait sa bougie, dont les courants d'air menaçaient d'éteindre la flamme ; l'autre était posée sur la crosse de ses pistolets. Il jetait sans cesse les yeux à droite et à gauche, comme s'il eût craint qu'un ennemi ne s'élançât tout à coup de quelque coin obscur, et plusieurs fois il s'arrêta, croyant voir une grande ombre lui barrer le passage.

Il atteignit pourtant, sans encombre, la salle où Loustau s'était trouvé avec les vagabonds espagnols, et, arrivé su le seuil, il s'arrêta de nouveau. Nous avons dit que cett salle, aujourd'hui divisée en plusieurs parties par des cloi sons, était plus lugubre et plus délabrée que le reste de cagnards. Partout des ruines, des amas de pierres et d gravois, un sol défoncé, des murs rongés de salpêtre. Dan un angle se dressait, comme une tour ronde, la cage de c sinistre puits du Limbe, où la tradition veut qu'on ait jet autrefois tant d'enfants mort-nés, et dont la porte arraché laissait voir un gouffre béant. Au fond de la salle, on re marquait l'entrée du souterrain qui conduisait jadis a Petit-Châtelet, alors que le Petit-Châtelet était une dépen dance de l'Hôtel-Dieu. La cascade fétide de l'égout voisi faisait entendre nuit et jour son murmure dans ce lie repoussant.

Rien d'abord n'annonçait que des gens s'y fussent établis pour y passer la nuit, et Buffières put se livrer à ses observations en toute liberté. Il finit par découvrir une preuve certaine de la présence des rôdeurs : quelques charbons allumés achevaient de se consumer au pied d'un bloc détaché de la voûte.

Il y avait là de quoi déterminer Georges à rester sur ses gardes, quand tout à coup un ronflement sonore s'éleva à quelques pas de lui, par-dessus le grondement monotone de l'égout. Il éprouva un tressaillement et fut sur le point de souffler sa bougie ; il n'en fit rien pourtant et, s'avançant vers le dormeur, essaya de reconnaître à qui il avait affaire.

L'homme dont les ronflements avaient attiré son attention était couché sur un monceau de plâtras. Il portait des vêtements en loques ; sa figure maigre, jaune, ridée, à la barbe grise et inculte, annonçait, plus encore que son costume, une dégradation profonde. Il devait être venu à la nage dans les cagnards, car ses habits paraissaient encore ruisselants d'eau.

Tandis que Georges examinait cette figure rébarbative, les yeux du dormeur s'ouvrirent, — des yeux fauves, perçants et cruels comme ceux d'un loup, — puis, sans parler, sans pousser un cri, l'homme se souleva sur son séant et un couteau étincela dans sa main, suivant l'usage des habitants des cagnards.

Georges, de sa part, s'était redressé et avait tiré un pistolet de sa poche. Tous deux se regardèrent sans échanger un mot, mais également prêts à l'attaque comme à la défense.

XIV

BARBE-DE-BOUC

Peut-être l'attitude de Georges imposa-t-elle au vagabond, car il dit tout à coup d'une petite voix aigre, qui contrastait avec sa vigueur apparente :

— Qui es-tu, toi, et que fais-tu là ?

Buffières, en se tenant toujours sur la défensive, répéta le mot de passe.

— Suffit, tu es un camarade, reprit l'homme à la petite voix. Quant à moi, je suis Barbe-de-Bouc... Tu as entendu parler de Barbe-de-Bouc peut-être ?

En même temps il passait la main avec complaisance sur l'affreuse barbiche roussâtre à laquelle sans doute il devait son surnom. Georges fit un geste équivoque, afin de laisser croire que la renommée de l'illustre Barbe-de-Bouc était parvenue jusqu'à lui. L'interlocuteur continua :

— Tu es joliment nippé, toi ! Quelle est ta partie ? Es-tu *surineur*, *courtaud de boutanche*, ou bien...

Et il énumera toutes les variétés de voleurs et d'assassins qui pullulaient dans les bouges de Paris. Georges Buffières éprouvait d'autant plus d'embarras pour répondre, qu'il ne comprenait absolument rien aux termes d'argot employés par Barbe-de-Bouc.

— Qu'importe qui je suis ! interrompit-il impatienté ; ah çà ! j'espérais trouver ici les Espagnols ; ne les avez-vous pas vus ?

Cette question fit bondir Barbe-de-Bouc.

— Les Espagnols ! s'écria-t-il avec colère ; tu les connais

donc ? Ils sont déjà partis, et les gredins, les scélérats, les gueusards ne veulent pas de moi pour associé ! Ils ont une affaire d'or cette nuit ; et n'est-ce pas une honte que ces étrangers viennent nous souffler les meilleurs coups, nous ôter le pain de la bouche ? Oui, ils ont décanillé et si tu devais avoir ta part, tu es fumé comme moi, mon vieux !... Refuser les services de Barbe-de-Bouc !... Sais-tu, toi qui es nouveau, qu'avec ceci (et il montrait un petit crochet de fer), je peux ouvrir les serrures les plus revêches, et qu'avec ceci encore (il montrait son couteau), je fais taire ceux qui y trouvent à redire ?

Georges frissonna, mais il se garda bien de laisser voir l'impression que le brigand produisait sur lui. Il se contenta de dire en affectant une tranquillité parfaite :

— Quel guignon ! j'avais à m'entendre avec plusieurs d'entre eux ce soir... Et savez-vous où ils sont allés ?

— Pardi ! je le sais, puisque celui qu'ils appellent Médina... un grand mauvais qui recevra un jour mon *surin* quelque part... m'avait parlé de l'affaire, et quand j'arrive à la nage, ils me font la nique... Une affaire d'or, que je te dis, chez un banquier hollandais de la rue de la Santé, qui a des milliasses de millions.

Georges eut peine à retenir un cri de surprise et de terreur ; mais, cette fois encore, il sut paraître impassible. Il avait besoin maintenant de renseignements précis, et sentait qu'il n'obtiendrait rien s'il excitait la défiance de son interlocuteur.

— Je connais la maison, reprit-il d'une voix tremblante malgré ses efforts, et il y a là beaucoup de domestiques... Les Espagnols sont-ils nombreux ?

— Trois... trois seulement... et, si on les écharpe, ça sera bien fait ! Il y a d'abord Diégo, puis ce Médina, et enfin *le petit*, qui a l'air de mener les autres par le bout du nez... Je te demande un peu s'ils n'auraient pas dû me prendre avec eux !... Mais je suis Français, moi, et ces étrangers... Ensuite, vois-tu, camarade, poursuivit-il en baissant la voix, j'ai compris à leur ramage qu'il y avait « une histoire de femme » là-dessous, et les histoires de femmes, j'aime pas ça.

— Une femme ! répliqua Georges en tressaillant de nouveau.

— Oui ; « le petit » est censément amoureux de quelqu'un qui demeure dans la maison et alors ils ont manigancé entre eux... Ça tournera mal, certainement ! Une femme dans une affaire suffit pour tout gâter, c'est Barbe-de-Bouc qui dit cela !

— Y a-t-il longtemps qu'ils sont partis ?

— Pas de montre pour le quart d'heure... J'en ai souvent mais je ne les garde guère, et puis j'ai tapé de l'œil... Ils sont partis depuis une heure peut-être... Ils avaient un bateau, eux, les *aristos !* Mais ils ne travailleront pas avant minuit, rapport aux domestiques... On se couche tard dans ces grandes maisons !

Georges songea qu'en quittant les cagnards sur-le-champ, il pourrait se trouver rue de la Santé avant l'heure indiquée et faire avorter le complot dont la famille van Balen allait être victime. Il éprouvait d'autant plus d'impatience d'y courir qu'il devinait, dans celui qu'on appelait le « petit, » l'insolent et farouche jeune homme contre lequel il avait défendu récemment Frédérica. Pendant qu'il réfléchissait au meilleur parti à prendre, Barbe-de-Bouc ajouta :

— Hein ! ça te défrise aussi ? Tu voulais être de l'affaire ?... Écoute, poursuivit-il en baissant la voix, si nous faisions un bon coup à nous deux ? Les autres vont revenir ici, les poches bourrées d'or et d'argent ; pourquoi ne nous cacherions-nous pas dans un de ces coins ? Quand ils paraîtront, nous sauterons dessus à l'improviste. Tu as l'air solide, tu te chargeras de l'un, moi de l'autre, et, ensemble, nous viendrons à bout du troisième... Qu'en dis-tu ? ça serait bâclé en un tour de main !

Si dangereux qu'il fût de repousser avec trop de colère cette horrible proposition, Georges n'y mit aucun ménagement.

— Vous vous trompez sur mon compte, répliqua-t-il ; je ne suis pas ce que vous pensez... Je suis « un politique » et je cherche seulement dans les cagnards une retraite contre la police.

Barbe-de-Bouc ouvrit de grands yeux.

— Un politique! répéta-t-il enfin; ah! je comprends... Dans les émeutes, tu as tiré sur les gardes municipaux, n'est-ce pas? Mais alors tu as de l'argent!... Je parie que tu as de l'argent... Fais voir!

Et il s'avança d'un pas, tandis que Georges reculait d'autant, en exhibant de nouveau son pistolet. Une étincelle brilla dans l'œil fauve du malfaiteur; toutefois, comme il pouvait, en cas de lutte, ne pas être le plus fort, il sembla s'adoucir.

— Allons! ne nous fâchons pas, reprit-il, ton joujou ne me fait pas peur, et avec mon *surin*... Mais faut être bon enfant... Tu me donneras bien quelques sous pour aller, demain matin, boire un verre de casse-poitrine au cabaret de la *Puce-Enragée?*

— Je n'ai pas d'argent.

— Du moins tu t'es précautionné de quelque chose pour manger? Les gens comme il faut ont toujours du pain dans leurs poches... Et, vrai, je meurs de faim... et de soif.

— Je n'ai aucune provision.

Tout en parlant, Georges remarqua que Barbe-de-Bouc continuait à se rapprocher de lui peu à peu, comme s'il eût médité quelque perfidie. En effet, le coquin fit tout à coup un bond prodigieux pour enlacer Buffières dans ses bras. Mais Buffières avait prévu l'attaque; il sauta prestement de côté, à son tour, et laissa tomber la bougie qui s'éteignit. Barbe-de-Bouc ne rencontra que le vide. Emporté par son élan, il alla donner de la tête avec violence contre un pilier et roula par terre, à demi-assommé.

Il ne tarda pas à se relever en jurant et se mit à vaguer de côté et d'autre, dans les ténèbres. Convaincu que la colère ne lui servirait à rien, il reprit bientôt de son ton le plus humble :

— Voyons, voyons, politique, réponds-moi? Tu es un malin, c'est jugé..! Causons comme de bons amis... De par tous les diables! où es-tu donc?

Georges n'avait garde de répondre. Il désirait profiter de la circonstance pour gagner la porte d'eau, attendre le signal de Brai-Sec et se faire déposer au plus vite sur le quai voisin. Le danger auquel étaient exposées la famille

van Balen et peut-être sa chère Frédérica elle-même, l'occupait exclusivement; il n'avait qu'une pensée, courir à leur secours.

Pendant sa courte promenade dans les cagnards, il avait observé avec soin la disposition des lieux, et espérait s'échapper, malgré l'obscurité et les obstacles. D'ailleurs, la salle souterraine était située, comme nous l'avons dit, à l'extrémité des bâtiments, tout près du Petit-Pont, et, par une grille qui existe encore et que l'on voit du pont même, arrivait une lueur pouvant servir de point de repère. Georges se hâta de profiter de ces circonstances favorables, et, sans répondre aux appels réitérés du malfaiteur, se glissa vers la galerie.

Barbe-de-Bouc, voyant l'inutilité de ses efforts, devint furieux. Ses jurons recommencèrent, et il disait, en tâtonnant au hasard dans la salle :

— Gredin de politique, t'imagines-tu que tu rouleras ainsi Barbe-de-Bouc? Si je te trouve, tu feras connaissance avec mon *surin*... et je vais te trouver, mille millions de tonnerres!

Georges gardait toujours le silence; il avait découvert l'entrée de la galerie et cheminait avec célérité sous les vieilles arcades. Peut-être fit-il quelque bruit en marchant, car le coquin s'écria de nouveau, avec un redoublement de rage :

— Ah! tu veux me brûler la politesse? Nous allons voir ça.

Et il s'engagea à son tour dans la galerie. Sans doute il avait son couteau tout ouvert à la main, car on entendait parfois le grincement d'une lame métallique contre les murs ou contre les ferrailles des grilles.

Rien n'eût été plus facile à Georges que de se cacher au fond d'une excavation ou derrière un amas de matériaux; mais c'eût été perdre un temps précieux. Aussi ne chercha-t-il pas à ruser devant l'opiniâtre scélérat qui lui donnait la chasse, et il ne cessa d'avancer avec rapidité, en prenant les plus minutieuses précautions pour ne pas être entendu.

Barbe-de-Bouc parut se lasser bientôt de cette poursuite; il s'arrêta, et, après avoir prononcé quelques pa-

roles inintelligibles, revint sur ses pas. Georges Buffières crut en être débarrassé ; malheureusement, il n'en était pas ainsi.

On se souvient qu'au moment où l'hôte des cagnards s'était élancé sur lui, Georges avait laissé tomber sa bougie, qui s'était éteinte, mais que, dans un coin de la salle, se trouvaient quelques charbons encore incandescents. Or, Barbe-de-Bouc, se rappelant cette double circonstance, avait l'intention de chercher la bougie restée à terre et de la rallumer. Si le malfaiteur parvenait à ses fins, Buffières devait s'attendre à une lutte acharnée, et, pour l'éviter, il continua de se diriger précipitamment vers la porte d'eau.

Il l'atteignit enfin. La grille était ouverte, comme l'on sait, et, après l'avoir franchie, il s'empressa de la refermer. C'était là sans doute une mesure inutile, car Barbe-de-Bouc devait avoir les moyens de la rouvrir. Quoi qu'il en fût, Georges s'empressa de descendre à tâtons l'escalier qui conduisait au bord de l'eau, et, parvenu à la dernière marche, il attendit le signal de Brai-Sec.

Bien lui avait pris de profiter de l'avance qu'on lui laissait. Une faible lueur apparut bientôt à la grille de la salle souterraine ; puis cette lueur se montra successivement aux fenêtres de la galerie, et enfin Barbe-de-Bouc apparut lui-même, tenant d'une main la bougie allumée, de l'autre son « surin. » Arrivé à la porte, il essaya de voir à travers les barreaux ; comme il ne pouvait rien distinguer, il déposa sa lumière sur le sol et se mit en devoir d'ouvrir la grille.

Georges, accroupi dans l'ombre, les pieds presque dans l'eau, se tint prêt à tout événement. Il ne redoutait pas la lutte, mais nous avons dit combien il était impatient de partir, et tout ce qui pouvait le retarder lui causait une anxiété mortelle.

La porte, après avoir résisté pendant quelques minutes, tourna pesamment sur elle-même. Alors Barbe-de-Bouc éleva sa lumière, regarda au dehors et poussa un cri de triomphe.

De son côté, Georges se redressa, en agitant son pistolet ; mais le scélérat était sans doute trop furieux en ce

moment pour que la vue de cette arme produisît sur lui le moindre effet, et il commença à descendre les marches usées et gluantes. Le combat allait donc s'engager sur cet escalier étroit, où un mouvement faux pouvait précipiter dans la Seine le vainqueur et le vaincu, lorsque trois miaulements, imités avec perfection, se firent entendre à quelques pas, en même temps qu'une masse noire se glissait sur les eaux miroitantes de la rivière.

Georges reconnut le signal de Brai-Sec.

— Par ici, batelier, dit-il d'une voix contenue, mais distincte, et vite !

— Hum ! grommela Brai-Sec, paraît qu'il y a encore « de mauvais coucheurs » dans les cagnards !

Un coup de rame amena la barque au pied des degrés et Georges y sauta, sans s'inquiéter des murmures de deux personnes assises à l'arrière.

A peine fut-il à bord qu'il se retourna pour voir ce que devenait son adversaire, mais tout était déjà retombé dans une obscurité profonde sous la vieille arcade de la porte d'eau. Sans doute Barbe-de-Bouc, qui avait ses motifs pour ne pas vouloir être reconnu, s'était hâté de souffler la bougie et de se cacher ; pas un cri, pas un mouvement ne trahissait plus sa présence.

Georges cessa de s'occuper de lui et ne songea qu'au danger que couraient ses amis de la rue de la Santé.

— A terre ! Brai-Sec, à terre ! dit-il, je suis pressé.

— Bon, bon ! on y va... Diable ! il faut croire qu'on n'aime pas la politique par ici !

XV

LE NOYÉ

Georges, frémissant d'impatience, s'assit sur une planche qui servait de banc. Jusque-là, il ne s'était pas inquiété des gens qui se trouvaient dans le bateau, deux hommes dont le costume singulier n'eût pas manqué, au grand jour, de frapper son attention. On a deviné « l'artiste » et le « docteur » ; chacun d'eux était chargé d'un paquet. Bientôt le docteur dit à son compagnon du ton de Joseph Prudhomme :

— Ne trouvez-vous pas, mon cher, que ce batelier en prend à son aise ? Nous lui payons sa barque pour nous seuls, et il ne manque jamais de nous imposer la présence de ses amis !

— Oui, oui, répliqua l'artiste, d'une voix gémissante, les aventures désagréables ne manquent pas dans nos visites de ce côté... Ah ! si l'on n'avait pas besoin de faire sa fortune, et si Zélie n'était pas de plus en plus exigeante ! Par bonheur, aujourd'hui il n'a pas été nécessaire d'entrer dans cette horrible salle... Et pourtant, docteur, ajouta-t-il avec une sorte d'égarement, ne vous semble-t-il pas que l'odeur... cette affreuse odeur nous suit partout ? Cela provient de nos marchandises, n'est-ce pas ?... A moins que moi-même... il me semble...

— Sur ma parole ! vous devenez monomane avec vos odeurs... Vous sentez la bergamotte et hier sans doute vous sentiez la vanille... affaire de profession ! Ce qui m'irrite,

c'est qu'on ose mettre avec nous toutes sortes d'individus...

— Bah! dit Brai-Sec, qui écoutait sans s'émouvoir, ce monsieur est un bourgeois, comme vous... un politique!... Et puis, ça ne sera pas long, allez!... Il désire, autant que personne, jouer des jambes.

Pendant cette conversation, la barque avait continué son chemin, et, après avoir passé sous le Petit-Pont, elle était entrée en pleine lumière dans la partie de la Seine bordée de larges quais. Les deux « marchands » ne cessaient de murmurer; Georges Buffières ne daignait pas y prendre garde, quand se produisit un événement tout à fait inattendu.

Sur le pont, qui semblait presque désert à cette heure de la soirée, on entendit un faible cri; en même temps quelque chose se détacha du parapet et tomba dans la rivière dont les eaux rejaillirent avec fracas; c'était évidemment une créature humaine.

Quels que fussent leur égoïsme et leur préoccupation, les passagers de Brai-Sec ne purent retenir un geste d'effroi.

— Tiens! tiens! dit le batelier, est-ce que les Noyeurs travaillent dans le voisinage?

Il se leva et regarda attentivement autour de lui. La personne inconnue était tombée à quelque distance du bateau, vers lequel le courant devait la porter. Georges Buffières se leva de même:

—Brai-Sec, dit-il, essayons de sauver ce malheureux... il ne saurait être loin.

— Je ne demande pas mieux, répliqua Brai-Sec toujours attentif... Prenez les avirons... je vais tâter l'eau avec ma gaffe.

Georges s'empressa de saisir les rames, qu'il maniait avec la dextérité d'un canotier parisien. De son côté, le batelier retira un croc du fond de la barque et le promena dans l'eau, à droite et à gauche.

Ces intentions charitables n'eurent pas l'approbation des deux « marchands ».

— Que nous importe cela! dit le docteur impatienté;

si l'on s'amuse à repêcher les nigauds qui boivent un coup de trop...

— Et puis, reprit l'artiste, si l'on met un noyé dans le bateau, ce sera encore une odeur de cadavre dont on ne pourra se débarrasser... Non, non, pas de noyé... Je veux descendre à terre ; Zélie m'attend.

— Messieurs, s'écria Georges avec indignation, vous montrez bien peu d'humanité... Ayez patience une minute, je vous en conjure !

Le docteur et son compagnon ne semblaient pas disposés à tenir compte de ces remontrances, quand Brai-Sec leur dit brutalement :

— Fichez-moi la paix, mes beaux messieurs ! si je peux agripper le noyé, on me donnera quinze francs de prime... trente francs s'il est encore vivant... Je n'ai jamais gagné autant avec vous... et si vous n'êtes pas contents, vous porterez votre pratique ailleurs.

Nul n'osa souffler. Les services de Brai-Sec étaient trop nécessaires aux fraudeurs de la salle des morts, pour qu'on voulût se brouiller avec lui. Le pêcheur continua donc ses recherches, que Georges secondait avec autant de zèle que d'adresse.

Elles présentaient bien des difficultés ; le courant était assez fort en cet endroit, et la lumière projetée à la surface de l'eau ne suffisait pas pour qu'on pût distinguer un objet flottant à quelque distance. Le hasard seul pouvait les faire réussir, et, par un bonheur inespéré, ce hasard se produisit.

Comme le batelier promenait sa longue gaffe autour de lui, il sentit une certaine résistance qui, du reste, cessa aussitôt.

— J'ai touché quelque chose, monsieur le politique, dit-il avec animation ; donnez un coup de rame à gauche... vivement... c'est cela !

Georges avait exécuté avec précision la manœuvre commandée, et Brai-Sec s'était remis à sonder la rivière. Tout à coup, il éprouva une résistance plus grande et surtout plus prolongée que la première fois.

— Ça mord ! dit-il en retirant avec peine son croc devenu très lourd. Mille diables ! je crois que je le tiens !

Il souleva à la surface de la rivière un corps inanimé. Georges, lâchant les avirons, s'empressa de venir à son aide et saisit le noyé par ses vêtements. Puis, unissant leurs efforts, ils le déposèrent au fond du bachot.

Brai-Sec qui semblait posséder de l'expérience en pareille matière, plaça le corps dans la position la plus favorable, et on essaya de voir à qui l'on avait affaire.

On put seulement s'assurer qu'il s'agissait d'un homme jeune, bien constitué, dont le costume, quoique ruisselant d'eau, trahissait une grande recherche. Brai-Sec le palpa avec précaution, le tact devant le renseigner mieux que la vue.

— Tiens ! il est encore chaud, dit-il avec vivacité, et je sens son cœur battre... Au fait, il n'y a pas plus de cinq ou six minutes... Mais alors, c'est trente francs que je gagne !

— Oui, oui, il vit encore, reprit Georges après avoir palpé l'inconnu de son côté; et avec de prompts secours... Maintenant, Brai-Sec, que faut-il faire?

— Rien de plus simple ; nous sommes à deux pas de l'Hôtel-Dieu, où je vais transporter le pauvre diable et où il sera admis d'urgence... Les médecins sauront le raccommoder ; ils sont si malins !... Mais voyez, monsieur, ajouta le batelier avec étonnement, on lui a laissé sa montre et sa chaîne d'or, sans compter que sa bourse est restée dans sa poche... Ah çà ! ce ne sont donc pas les Noyeurs qui ont fait ce beau coup-là ?

— Peu importe, dit Buffières; ce qui presse, c'est, comme vous le proposez, de transporter ce pauvre homme à l'Hôtel-Dieu... Chaque minute qui se passe lui enlève une chance de salut !

— Voilà ! voilà, monsieur !... Il en reviendra, allez ! la chose est certaine à présent.

Brai-Sec reprit les rames, tandis que Georges soulevait avec précaution la tête du noyé. Du reste, on était tout près du quai du Marché-Neuf, où l'on ne tarda pas à aborder.

Dès qu'on eut amarré la barque à un anneau de fer, le docteur et l'artiste, qui s'étaient concertés à voix basse, se levèrent brusquement.

— Nous partons, dit le docteur; nous ne voulons pas servir de témoins dans une affaire peut-être criminelle... Arrangez-vous pour ne pas prononcer notre nom, Brai-Sec... vous comprenez ?

— Compris, messieurs ; que rien ne vous retienne... Je serai muet comme une carpe, puisqu'aussi bien c'est moi qui toucherai la prime.

— A la bonne heure. Bonsoir !

Et les deux marchands, reprenant leurs paquets, sautèrent sur la rive sans plus s'occuper du noyé que des autres personnes restées dans le bateau ; on entendit seulement l'artiste répéter avec un inexprimable malaise :

— Je le disais bien... toujours cette odeur !

Quelques minutes plus tard, l'un et l'autre avaient disparu. Brai-Sec dit à Buffières :

— Vous pouvez partir de même, monsieur le politique. Je porterai tout seul « mon » noyé à l'Hôtel-Dieu qui, comme vous voyez, n'est pas loin.

— A vrai dire, répliqua Georges avec hésitation, un intérêt de la nature la plus pressante me réclame en ce moment. D'ailleurs, moi aussi, je serais fâché d'avoir à témoigner en justice dans des circonstances pareilles... Si donc j'étais certain que vous aurez pour ce malheureux tout le dévouement désirable...

— Ah çà ! reprit le batelier d'un ton bourru, croyez-vous qu'après l'avoir retiré de l'eau, j'aie envie de l'y rejeter ?

— Non ; mais il a encore sa bourse, ses bijoux...

— Et il les gardera, tonnerre ! S'il lui manquait la moindre chose, on m'accuserait de l'avoir volé... Je me contenterai de ma prime de sauvetage ; et puis, si le monsieur, qui a l'air cossu, veut ajouter quelques « roues de derrière », vous pensez bien qu'on lui donnera toute liberté pour ça.

Ces considérations, en effet, étaient des garanties suffisantes pour la sûreté de l'inconnu, et Georges crut qu'il pouvait, sans inconvénient, s'en rapporter à Brai-Sec.

— En ce cas, reprit-il, je vous quitte aussi... Cependant, si j'apprends jamais que vous ayez manqué en quoi que ce soit à vos promesses...

— Ayez l'esprit tranquille... et donnez-moi un coup de main pour charger le corps sur mon dos.

Buffières aida le pêcheur à tirer le noyé de la barque, puis à le transporter jusqu'à l'escalier du quai supérieur.

Comme l'on passait non loin d'un jet de gaz, il essaya de distinguer les traits de la personne qu'il avait contribué à sauver. Mais il ne fit qu'entrevoir un visage livide, immobile ; la barbe et les cheveux, collés par l'eau, formaient une sorte de masque qui l'aurait rendu méconnaissable même à la lumière. Du reste, quoique le malheureux n'eût pas recouvré ses sens, les signes d'existence devenaient chez lui de plus en plus visibles, et des soins intelligents ne pouvaient manquer de le ranimer bientôt.

Quand on arriva sur le quai, et quand le noyé, la tête pendante, eut été installé sur les épaules du robuste Brai-Sec, Georges dit au pêcheur :

— Il est entendu que vous avez opéré seul le sauvetage... Vous pourrez pourtant mentionner, si vous le jugez nécessaire, un passant inconnu qui vous a prêté quelque assistance... Maintenant, partez et n'oubliez aucune de mes recommandations.

— Ca y est, répliqua Brai-Sec.

Et il s'éloigna avec son fardeau dans la direction de l'Hôtel-Dieu.

Buffières resta un moment à la même place, pour être bien sûr que le batelier remplirait sa charitable mission ; puis, une idée poignante lui étant revenue à l'esprit, il traversa le Petit-Pont et gagna en toute hâte les hauteurs du faubourg Saint-Jacques, où l'attendaient de nouvelles émotions et de nouveaux dangers.

XVI

LES MALFAITEURS

Il était alors près de minuit, heure fixée, on s'en souvient, pour l'exécution du complot à l'hôtel du baron. Georges Buffières eût désiré prendre une voiture ; mais il n'en rencontrait pas, à cette heure avancée. D'ailleurs, il comptait aller aussi vite à pied, et il accélérait sa marche pour arriver à temps.

Tout essoufflé et tout en nage, il parvint à la rue de la Santé. Cette rue n'avait encore que quelques réverbères fumeux, à l'ancienne mode, qui projetaient de loin en loin une faible lumière. L'hôtel était noir, silencieux ; on pouvait croire, au premier aspect, que tous ses habitants dormaient déjà.

Georges s'arrêta devant la porte cochère, regardant et prêtant l'oreille. Il se demandait s'il avait des motifs suffisants pour jeter l'alarme dans une maison si paisible. Ne se pouvait-il pas que le baron, qui devait être couché depuis longtemps, trouvât mauvais d'être ainsi dérangé peut-être par une fausse alerte ? Il importait donc d'agir sans précipitation, quoique avec énergie.

Pendant que Georges Buffières réfléchissait, il entendit un murmure de voix, puis des rires qui semblaient s'élever de la cour même de l'hôtel. Il devint attentif et distingua plus nettement des exclamations joyeuses qui venaient de la loge du concierge, élégant pavillon situé près de l'entrée de la cour principale. Il allait donc trouver à qui parler, et faisant trêve à ses hésitations, il s'empressa de tirer la chaîne de la sonnette.

Il attendit un instant; mais, soit que le bruit de l'intérieur eût couvert les sons de la cloche, soit que l'on ne se souciât pas d'ouvrir à cette heure il dut sonner de nouveau.

Enfin on marcha de l'autre côté de la porte et quelqu'un demanda :

— Qui est là ?... Que veut-on ?

Buffières reconnut la voix de Whilelm, le premier domestique de l'hôtel.

— C'est moi, répondit-il avec précaution, ouvrez... J'ai quelques mots à vous dire.

— Qui, vous ?

Georges déclina son nom. Alors seulement une grosse clef tourna dans la serrure et la grille s'entr'ouvrit. Georges entra et, comme il le pensait, se trouva en présence de Whilelm qui, un flambeau à la main, le regardait d'un air étonné.

— Vous si tard, monsieur Buffières ? s'écria-t-il ; ma foi ! je ne vous aurais pas reconnu sous ces habits... Les maîtres sont couchés depuis longtemps !

— Fort bien, Whilelm ; vous êtes pourtant encore debout, à ce que je vois, et peut-être aussi d'autres personnes de la maison ?

— Oui, oui, monsieur, répliqua Whilelm avec quelque embarras ; nous sommes tous là, dans la loge de Fritz, à boire de la bière et à nous divertir honnêtement... C'est l'anniversaire de la naissance de mademoiselle Worden, la femme de charge, et nous avons voulu la fêter après le coucher des maîtres.

Le robuste Whilelm semblait passablement ému par les libations de la soirée, quoiqu'il restât ferme sur ses jambes. Du reste, il n'eût pu nier la réunion qui avait lieu en ce moment chez le concierge, car la porte était ouverte à cause de la chaleur, et à la clarté d'un grand nombre de bougies, on pouvait voir les personnes installées dans la loge.

C'étaient, en effet, tous les domestiques de l'hôtel, hommes et femmes, depuis le premier valet de chambre jusqu'au dernier palefrenier, depuis la vieille demoiselle Worden, la reine de la fête, jusqu'à la petite Gertrude,

la caméiste toute ronde de mademoiselle Frédérica. Les hommes, en belle livrée, avaient à la bouche de longues pipes de terre qui formaient dans la salle un nuage de tabac. Les femmes s'étaient mises en toilette pour la circonstance et plusieurs d'entre elles avaient le teint légèrement enflammé. Les unes tricotaient des bas, les autres paraissaient s'occuper d'un ouvrage de broderie. Sur la table, il y avait des verres, des cruchons de bière, vides ou pleins, parmi lesquels on eût pu reconnaître, à leur forme différente, quelques cruchons de genièvre ou de curaçao ; puis, des corbeilles contenant des pyramides d'échaudés. Quinze ou vingt flambeaux au moins étaient disséminés sur les meubles, car chaque domestique avait apporté le sien et s'était bien gardé de l'éteindre. A cette brillante illumination, les invités riaient, chantaient, coquetaient ; une petite orgie hollandaise dans une loge de portier parisien.

Buffières comprit aussitôt que, les gens étant réunis chez le concierge, les époux van Balen et leur charmante fille devaient être absolument seuls dans l'hôtel. Cette circonstance redoubla ses inquiétudes et il dit à Whilelm :

— J'ai des raisons de penser que des malfaiteurs, parmi lesquels se trouve l'homme au béret, ont cherché ou chercheront à s'introduire cette nuit dans la maison.

— L'homme au béret ! répéta Whilelm ; comment savez-vous cela ?

— Peu importe ! Mes informations ne me trompent pas et, connaissant votre attachement pour vos maîtres, j'espère que vous allez m'aider à les défendre.

— Je crois bien !.... Mais attendez donc... Pourquoi n'entends-je plus Gambrinus, notre chien de garde ? Tout à l'heure il aboyait avec fureur dans le jardin, puis il s'est mis à hurler d'une façon lamentable... On était en train de rire dans la loge, et nul ne s'est dérangé... *Terteifle !* Voyons ce qu'est devenu Gambrinus !

Cette conversation entre Whilelm et une personne inconnue intriguait les gens de la loge, et plusieurs avançaient la tête au dehors avec curiosité. Le concierge étant sorti une lumière à la main, Whilelm courut à lui :

— Rentrez et que personne ne bouge ! dit-il avec autorité ; je vais revenir bientôt.

Il se dirigea, accompagné de Georges, vers le jardin qui communiquait par un large passage avec la cour d'honneur. Dans ce passage, au milieu d'arbustes fleuris, on voyait la niche de Gambrinus, énorme dogue, qu'on détachait la nuit pour le laisser vaguer librement.

En approchant de la niche, Whilelm remarqua, sur le sable, une traînée de sang qui semblait y conduire, et, dans l'intérieur, il trouva le pauvre chien sans mouvement, le ventre ouvert comme par un coup de sabre. Sans doute, le fidèle animal, tandis qu'il faisait sa ronde, avait reçu cette horrible blessure, et, se sentant frappé à mort, il s'était traîné jusqu'à sa paille pour y rendre le dernier soupir.

Whilelm se redressa tout pâle.

— On l'a tué, dit-il ; vous aviez raison, monsieur; de vilaines choses se passent ici, je crois... Mais nous allons voir !

— Pas de bruit, Whilelm, répliqua Buffières ; n'effrayons pas les dames van Balen, s'il est possible. Sans doute les malfaiteurs sont encore dans le jardin, donnons-leur la chasse sur-le-champ. Faites rentrer les femmes et recommandez-leur de se tenir près de leurs maîtresses. Quant à vous, mettez-vous à la tête des hommes de la maison, prenez des lumières et battez avec soin les parterres et le parc... Allons ! ne perdez pas de temps. Moi, je vais chercher du côté des serres... Donnez-moi cette bougie.

Le gigantesque Hollandais semblait déconcerté par cette impétuosité juvénile.

— Mais, monsieur, dit-il, si vous rencontriez ces coquins?

— Je suis armé ; songez à vous armer aussi.

— Bah ! une trique me suffira, et si l'on vient à en découdre... Allez donc en avant, monsieur Buffières ; nous vous rejoindrons dans quelques minutes.

— Surtout, pas de bruit, répéta Georges.

Whilelm fit un signe et se hâta de retourner à la loge,

tandis que Buffières, sa bougie à la main, commençait ses recherches.

Buffières suivit d'abord la trace de sang, qui partait de la niche et devait aboutir à l'endroit où le chien de garde avait lutté contre les malfaiteurs. Cette trace, assez longue, le conduisit à l'intersection de deux avenues dans le parc. Là, le sol était piétiné; on eût dit que plusieurs personnes avaient combiné leurs efforts pour vaincre le brave animal. Une circonstance attira particulièrement l'attention de Georges.

Les allées étaient couvertes d'un sable fin, meuble, sur lequel s'imprimaient les pas les plus légers. Chaque jour ce sable était soigneusement ratissé, et le baron, qui avait toute la propreté méticuleuse de ses compatriotes, y veillait lui-même. Aussi ne pouvait-on marcher sur cette surface nette et mobile, sans y laisser des vestiges profonds.

Or, Georges Buffières, en se baissant, aperçut des empreintes de grosses chaussures sur le sol; trois personnes au moins avait dû passer là, et ces empreintes semblaient toutes fraîches. De plus, il remarqua qu'à partir du carrefour les pas se dirigeaient en droite ligne vers les serres.

C'était donc de ce côté que les malfaiteurs, qui avaient sans doute des renseignements exacts sur les êtres du logis, portaient leur attaque, et Georges se hâta de suivre la piste. Il venait de se souvenir que la chambre de Frédérica communiquait avec les serres, afin que la jeune demoiselle pût profiter de la température tiède et constante qui y régnait en toute saison. Une fille de service couchait habituellement sur un petit lit auprès de sa maîtresse. Mais la camériste, ainsi que les autres domestiques de la maison, se trouvait en ce moment à la loge, et mademoiselle van Balen devait être sans aucune protection.

Cette pensée fit presser le pas à Buffières. Si, comme tout donnait lieu de le supposer, « l'homme au béret » était parmi les gens qui avaient pénétré dans l'hôtel, Frédérica pouvait être particulièrement l'objet de ses entreprises. Georges n'oubliait pas certaines révélations de Barbe-de-Bouc, et il se demandait avec terreur jus-

qu'où le jeune scélérat serait capable de pousser l'audace.

En approchant de la serre, il entendit une sorte de frôlement dans les arbustes à quelques pas de là. Il se retourna et, élevant sa lumière, il entrevit une personne qui faisait mine de s'élancer sur lui. Prompt comme l'éclair, il la visa de son pistolet.

Cette démonstration suffit pour intimider le rôdeur qui, selon toute apparence, était en sentinelle. Il disparut et on marcha précipitamment dans une allée voisine, tandis qu'un coup de sifflet très aigu partait comme un signal d'alarme.

Buffières eut une velléité de se mettre à la poursuite du siffleur; mais la troupe de domestiques armés ne pouvait manquer de le trouver bientôt, et, de tous les envahisseurs de l'hôtel van Balen, celui-là n'était pas sans doute le plus redoutable. Georges le laissa donc s'éloigner et continua sa course.

La porte de la serre, comme la serre elle-même, se composait de gros barreaux de fer que doublait un épais vitrage. Elle était d'une solidité extrême et le baron s'en faisait remettre la clef chaque soir, afin d'interrompre toute communication avec les jardins. Cependant, elle était ouverte en ce moment, et sa serrure avait été forcée par une main aussi habile que vigoureuse.

Ces signes alarmants portèrent au comble l'inquiétude de Georges, et il se précipita dans la serre. En passant sous un bananier aux larges feuilles, il ne songea pas à protéger sa lumière, qui s'éteignit; mais cet accident ne l'arrêta pas. Il connaissait tous les coins et recoins de cette vaste enceinte, qu'il avait parcourue tant de fois avec le baron et avec Frédérica elle-même. Aussi s'engagea-t-il résolument au milieu des caisses qui contenaient les arbres exotiques. Un peu de lumière venait encore du ciel, à travers la voûte vitrée, et, d'ailleurs, Georges ne tarda pas à distinguer le but vers lequel il devait marcher.

A une certaine hauteur, au-dessus du cabinet de verdure où pendant le jour se tenait habituellement Frédérica, se montrait une lumière douce et égale, provenant d'une lampe enfermée dans un globe d'albâtre ou de porcelaine transparente. Cette lueur nacrée éclairait une chambre,

aux ornements blancs et très riches, qui était séparée de la serre par une immense glace sans tain et semblait en être le prolongement. Au fond, sur un lit, encadré de draperies de satin, on entrevoyait une forme blanche et immobile; c'était Frédérica endormie.

Georges fit halte tout à coup; son cœur battait avec violence; il se demandait si une considération quelconque pouvait l'excuser d'épier ainsi le sommeil de la chaste et innocente enfant. Il lui semblait qu'en avançant davantage, il se rendrait coupable d'une véritable profanation et n'osait plus regarder dans la direction de cette chambre virginale.

Comme il éprouvait ces scrupules, un bruit assez fort se produisit du même côté et le décida à se retourner. La silhouette d'un homme s'agita, comme une ombre chinoise, sur ce fond blanc et faiblement lumineux.

Cette fois, il n'hésita plus, ses scrupules s'évanouirent. Mademoiselle van Balen était en péril, et il importait de la protéger par tous les moyens. L'œil fixé sur la lampe au globe d'albâtre, il marcha vers elle aussi rapidement que possible. Il voyait toujours l'ombre noire se mouvoir entre elle et lui. Que faisait-on et quel but voulait-on atteindre? Buffières ne pouvait que supposer de mauvais desseins, et pourtant il n'osait crier, afin de ne pas causer une frayeur trop vive à la jeune fille endormie.

Il était en train de gravir plusieurs marches, pratiquées dans le rocher factice qui formait la grotte, lorsque le bruit se répéta; on eût dit d'un châssis glissant dans une rainure; en effet, la glace, qui servait de cloison entre la chambre et la serre, venait de s'écarter. C'était sans doute à obtenir ce résultat qne travaillait depuis quelques instants la personne inconnue, et, absorbée par sa besogne, elle n'avait pas entendu les pas de Georges derrière elle, ni même peut-être le signal d'alarme parti du dehors.

Maintenant, le regard pouvait plonger sans obstacles dans la délicieuse chambrette, et la lumière de la lampe de nuit, si pâle qu'elle fût, permettait d'en distinguer les poétiques détails. Frédérica, enveloppée d'une sorte de robe blanche qui ne découvrait que ses pieds mignons et ses bras arrondis, restait immobile sur sa couche ; sa jolie tête,

aux yeux clos, reposait sur un oreiller de dentelles où foisonnait sa longue chevelure aux reflets dorés. Le grincement du châssis n'avait pu l'éveiller; et ce sommeil d'ange, cette pose gracieuse, cette pudique faiblesse, auraient dû suffire seuls pour la protéger contre les entreprises coupables.

Georges, tout frémissant, s'était arrêté de nouveau, quand un ricanement étrange se fit entendre. Un homme se mettait en devoir de franchir l'espèce de rebord qui soutenait la glace et de sauter dans la chambre.

Buffières ne lui en laissa pas le temps. Il s'élança, au risque de tomber sur ces roches raboteuses, l'atteignit et l'enlaça dans ses bras pour le ramener en arrière. L'homme, saisi à l'improviste, essaya de se dégager, et, comme il était d'une extrême vigueur, il résistait avec énergie, malgré le désavantage de sa position. L'un et l'autre se trouvèrent alors sur une étroite plate-forme servant de couronnement à la grotte artificielle.

La lutte se prolongea un moment: ils semblaient d'égale force et, bien qu'ils fussent sans doute armés tous les deux, ils ne pouvaient, dans ce combat corps à corps, faire usage de leurs armes. Du reste, le combat avait lieu en silence. Buffières, par un sentiment chevaleresque, voulait à tout prix épargner une cruelle émotion à la jolie dormeuse, et l'inconnu, de son côté, avait ses raisons pour ne pas donner l'alarme. Chacun d'eux retenait donc ses cris et s'efforçait de maîtriser son adversaire, contre lequel il éprouvait une haine furieuse sans le connaître.

Tantôt l'un, tantôt l'autre avait le dessus ; mais nul ne conservait un avantage marqué, lorsque se produisit un accident à peu près inévitable: en s'agitant et en se poussant ainsi, les deux lutteurs perdirent l'équilibre et furent précipités devant la grotte d'une hauteur de sept ou huit pieds.

Il y avait, en cet endroit, de nombreux arbustes et une épaisse couche de terre qui amortirent l'effet de leur chute, si bien qu'ils ne pouvaient être sérieusement blessés. Ils furent séparés par le choc et restèrent d'abord étourdis. Néanmoins, pas un n'avait crié encore; la vo-

lonté chez tous les deux contenait l'expression de la colère et de la douleur.

Au milieu de ce silence, une vague rumeur commença de s'élever dans le jardin ; des rayons lumineux se montrèrent à travers les vitres de la serre. Des bruits se produisaient aussi dans la maison et semblaient se rapprocher. Enfin, une lumière brilla dans la serre même. Une porte intérieure, qui donnait dans le salon de l'hôtel, s'était ouverte tout à coup et un individu de mauvaise mine, portant un flambeau et un paquet fait à la hâte, se dirigeait vers la grotte. Evidemment, celui-là, pendant qu'un autre était occupé de Frédérica et qu'un troisième guettait au dehors, avait songé à tirer profit de la circonstance.

XVII

DANS LE PARC

Georges et son adversaire restaient à la place où ils étaient tombés, quand cette apparition ranima subitement l'inconnu. Il se releva en boitant un peu et marcha au-devant de son complice, non sans se retourner afin de voir ce que devenait Georges.

Celui-ci s'était levé à son tour, et quoique rudement froissé lui-même, il comptait bien ne pas laisser partir ainsi les scélérats. Le pistolet qu'il tenait précédemment s'était échappé de sa main, mais il retrouva l'autre dans sa poche et il s'en arma, moins pour s'en faire une défense qu'un moyen d'intimidation.

Les malfaiteurs venaient de se rejoindre et échangeaient quelques mots tout bas.

— Misérables! s'écria Buffières, votre audace va être punie... Tous les gens de la maison sont à vos trousses, et si vous tentez la moindre résistance, on vous tuera comme des bêtes enragées!

Le persécuteur de Frédérica se retourna de nouveau et, la lumière tombant en plein sur son visage, il fut facile de reconnaître le jeune homme au béret bleu qui, deux jours auparavant, avait causé tant de scandale à l'hôtel van Balen. Sans doute il reconnut Georges de même, car ses yeux s'enflammèrent et il s'écria en grinçant des dents :

— Toi encore! toujours toi!... Mille démons! il faut que l'un de nous y meure!

Et il voulut s'élancer. Georges se mit sur la défensive;

cependant il semblait n'avoir plus la même ardeur au combat. Frédérica maintenant ne courait aucun danger, car une servante venait d'entrer dans sa chambre et refermait le châssis de glace ; à quoi bon recommencer une lutte inutile?

Le jeune homme au béret ne montrait pas la même modération ; mais les bruits redoublaient au dehors et son compagnon lui parlait bas avec une extrême vivacité. Comme il ne tenait pas compte de ces représentations, l'autre jeta sa bougie par terre, le saisit par la taille et l'entraîna, malgré sa résistance.

Georges, voulant s'assurer qu'ils quittaient la serre, s'empressa de les suivre. La marche n'était pas aisée parmi ces innombrables caisses d'arbustes, et les malfaiteurs, ayant beaucoup plus d'expérience que lui en pareille affaire, conservaient un avantage marqué. Il les aperçut, lorsqu'ils se trouvèrent dans l'encadrement relativement lumineux de la porte; mais, quand il arriva à son tour, ils s'étaient déjà enfoncés dans le jardin.

Georges, néanmoins, crut prudent de se mettre en sentinelle devant la serre, afin d'empêcher sur ce point tout retour offensif, et bientôt des cris se firent entendre dans diverses directions. On courait à travers les plates-bandes et les massifs de fleurs ; des lumières passaient rapidement derrière le feuillage. Sans aucun doute, les domestiques de l'hôtel venaient prendre part à l'action.

Buffières ne tarda pas à reconnaître combien il avait eu raison de ne pas quitter son poste. Les deux malfaiteurs ayant rencontré la bande qui leur barrait le passage, revinrent sur leurs pas et se glissèrent vers la serre, dans l'espoir peut-être de trouver un refuge momentané au milieu des caisses d'arbustes. Il se plaça résolument devant la porte.

— Au large ! s'écria-t-il, au large ! ou je fais feu !

Et comme on avançait toujours, il tira presque au hasard.

L'explosion de son pistolet retentit au loin dans le silence de la nuit. Georges s'attendait à une riposte de ces gens ; mais lorsque la fumée de la poudre se fut dissipée, il les chercha vainement des yeux.

En revanche, les domestiques accouraient des diverses parties du parc. Quelques-uns portaient des lanternes ou des flambeaux; tous étaient armés de bâtons, de couteaux de cuisine ou même de simples manches à balai.

Georges ne songea pas à ce qu'il y avait de grotesque dans cette levée de boucliers.

— Prenez garde! s'écria-t-il, les coquins se sauvent... Veillez bien sur la petite porte du parc. C'est par là certainement qu'ils sont entrés, et c'est par là qu'ils essayeront de sortir.

On le regardait avec surprise; il était nu-tête, il avait ses habits déchirés et couverts de poussière; ses mains et son visage étaient en sang.

— Ah çà! demanda Whilelm avec son flegme ordinaire, vous vous êtes donc battu contre eux? Pourquoi ne pas nous avoir attendus? Ils vous ont joliment arrangé!

— Ce n'est rien... Coupez-leur la retraite... ils s'enfuient.

— Oui, oui, monsieur... Tout de même, continua Whilelm en abaissant sa lanterne et en montrant sur le sable une trace de sang, vous n'avez pas tiré votre poudre aux moineaux.

— Croyez-vous que j'aie blessé un de ces hommes? demanda Georges avec vivacité.

— Ça m'en a tout l'air, et quand, dans ma jeunesse, j'étais piqueur de M. le prince de Ligne, j'aurais dit aux chiens, si j'étais tombé sur une pareille piste : *Vel' ci aller par les rougeurs!*

Georges, en songeant qu'il avait pu atteindre le jeune homme au béret, éprouvait un malaise dont il ne s'expliquait pas la cause. Tandis qu'il examinait la trace sanglante, de nouvelles clameurs, que domina bientôt un cri lamentable, partirent à quelque distance.

— Allons, reprit Whilelm, il y en a encore un qui « fait tête » là-bas!

— J'en étais sûr, s'écria Georges, c'est à la petite porte.

Et ils coururent de ce côté.

Une nouvelle collision venait, en effet, d'avoir lieu. La bande, armée comme nous savons, avait tenté d'arrêter les deux malfaiteurs, dont un paraissait souffrant et mar-

chait soutenu par son compagnon; mais celui-ci fondant sur elle, un couteau à la main, avait frappé le palefrenier, qui était tombé atteint gravement. Tandis que les amis du blessé s'empressaient autour de lui, les coquins s'étaient élancés vers la porte qui s'ouvrit devant eux, et qui se referma aussitôt après leur passage.

Quand Georges et Whilelm arrivèrent, nul ne songeait à les poursuivre. Buffières examina la porte qui donnait sur une ruelle déserte; elle ne présentait aucune trace d'effraction et devait avoir été ouverte avec une fausse clef. Mais elle était close à présent, et il eût fallu, pour atteindre les fuyards, aller chercher la clef à la maison.

Peut-être Georges n'était-il pas fâché de ce résultat.

— Bah! dit-il, je ne crois pas que ces gens aient envie de recommencer de sitôt; d'ailleurs, on y veillera.

En ce moment, le baron, prévenu par un domestique, arriva tout effaré. Il était coiffé de nuit, enveloppé d'une robe de chambre, les pieds nus dans des pantoufles. Il avait pour arme une vieille hallebarde, arrachée en passant à un trophée du vestibule.

— Merci, Buffières, s'écria-t-il, vous m'avez rendu un grand service! Mais, comment avez-vous pu savoir... Bonté divine! ajouta-t-il aussitôt en remarquant les dégâts causés parmi ses fleurs; quel désastre! Ma collection de dahlias est brisée, piétinée, anéantie!

— Monsieur le baron, dit Whilelm, voyez! Robert, le palefrenier, a reçu un mauvais coup!

— Pauvre Robert!... Portez-le sur son lit, et qu'on aille chercher le meilleur chirurgien du quartier... Tiens! et mes géraniums aussi ont été ravagés par ces brigands!... Qu'on prévienne la justice!... Qu'on fasse venir les gendarmes!

— Monsieur le baron, dit le sommelier qui arrivait de la maison, on a forcé le tiroir du buffet et le petit service de vermeil ne se retrouve pas.

— Tiens! tiens!... Mais voilà mes azaléas maintenant qui sont presque entièrement détruits! Juste ciel! il ne me restera donc rien de ces magnifiques collections dont j'étais si fier!... Demain, je porterai plainte à mon am-

bassadeur... S'il n'y a plus moyen de vivre dans ce Paris, sans être pillé, volé, égorgé, il faut qu'on le dise !

— Ne vous plaignez pas trop, monsieur le baron, reprit Buffières à demi-voix; votre bien le plus précieux a été heureusement préservé... Vous savez qu'un de ces redoutables malfaiteurs s'était introduit dans la serre?

— Dans la serre! Que dites-vous? Mes plantes tropicales seraient-elles endommagées? Mes fougères arborescentes, mes palmiers, mes aloès...

— Tout cela est intact, je l'espère, mais la serre communique avec la chambre de mademoiselle Frédérica, et quand je suis accouru, un homme se disposait à pénétrer dans cette chambre dont il avait déjà ouvert le panneau de glace...

Cette fois, van Balen devint livide.

— La chambre de ma fille ! Est-il possible !... Et qu'avez-vous fait ?

— Je me suis jeté sur lui, et nous avons fini par tomber du haut du rocher qui forme la grotte... Quand nous nous sommes relevés, je l'ai suivi hors de la serre; là, je lui ai tiré un coup de pistolet et je crains bien de l'avoir blessé grièvement...

— Vous *craignez !*... Il fallait le tuer, l'écraser, le déchirer en morceaux!... Pénétrer dans la chambre de ma fille!... Ah çà! qui peut être cet audacieux brigand?

En ce moment, Whilelm qui faisait la ronde dans le jardin, apporta au baron un objet qu'il venait de trouver par terre, à quelques pas de là, un béret bleu, taché de sang.

— Je reconnais cette coiffure, dit-il; elle appartient à l'insolent de l'autre jour.

— Encore l'homme au béret! s'écria le baron exaspéré; c'est donc le diable en personne? J'ai mis toute la police de Paris à ses trousses, et il ose s'introduire la nuit chez moi! Il faut que nous visitions ensemble la serre; qui sait s'il n'y est pas encore caché... lui ou d'autres !

— Il doit être déjà loin, répliqua Georges; mais pour plus de certitude... aussi bien, il faut que je retrouve mon chapeau, resté sur le champ de bataille.

Le baron et Georges rentrèrent donc dans la serre, pré-

ùdés de Whilelm qui les éclairait. Il y régnait un calme rofond, et van Balen reconnut avec joie qu'aucun de ses rbres précieux n'avait été endommagé. Ce fut seulement ırsqu'on atteignit la grotte, qu'il constata l'écrasement de uelques arbrisseaux rares plantés au pied du rocher. Pendant qu'il gémissait tout bas, Georges ramassa son chaeau défoncé, son pistolet plein de sable, et profita de occasion pour réparer le désordre de sa toilette.

M. van Balen parut enfin prendre son parti de la mésaenture de ses arbrisseaux et monta sur la plate-forme de ı grotte.

Une lueur douce et nacrée venait toujours de la chambre irginale dont rien n'avait troublé le repos. Georges, luiıême, jeta un regard timide de ce côté. Maintenant un ideau de guipure transparente était étendu devant le paneau de la glace ; mais il n'empêchait pas d'entrevoir, dans ın encadrement de feuillage, l'intérieur de cet élégant réuit, avec son lit blanc, aux draperies légères, avec cette orme charmante immobile sur les coussins. Buffières ne ouvait en détacher les yeux, quand le baron redescendit :

— Elle dort, dit-il ; tout le bruit que l'on a fait auprès de et ange n'a pu l'éveiller.

— Dieu soit loué ! Voilà le résultat que je désirais obnir !

— Elle s'est endormie si tard ! La pauvre petite était ouleversée par l'inconcevable affaire de M. de Livry, et lle a passé une partie de la soirée dans les larmes. A préent la fatigue...

— Il faut que je vous quitte, monsieur le baron, interompit Georges brusquement ; la nuit est fort avancée et e ne saurais oublier que ma mère veille sans doute en ttendant mon retour. J'ai hâte de rentrer.

— En ce cas, mon cher Buffières, je vais donner l'ordre ue l'on attelle et que l'on vous reconduise en voiture.

— Merci, c'est inutile ; je ne demeure pas loin d'ici.

— Cependant, si ces coquins vous guettent dans la rue...

— Ils sont trop maltraités pour songer à une attaque.

— Alors, je ne vous retiens plus... Mais ces dames sauont, à leur réveil, l'immense service que vous venez de

nous rendre. Sans vous, nul ne peut dire ce qui serait arrivé !

— Frédérica le saura ! murmura Buffières.

Pendant cet entretien, on se dirigeait vers l'hôtel. Tous les gens étaient en l'air, des lumières brillaient dans toutes les pièces ; il n'y avait plus rien à craindre pour une maison si bien gardée. Comme l'on traversait la cour extérieure, M. van Balen dit encore à Georges :

— Vous ne m'avez pas expliqué, Buffières, comment vous avez eu connaissance des projets de ces gredins ?

— Mon Dieu, baron, balbutia Georges, c'est par le plus grand des hasards... Je me trouvais dans un lieu public, j'ai entendu une conversation qui m'a permis de supposer...

— Allons ! voilà que l'on m'appelle auprès de ce pauvre Robert... Vous me conterez cela plus tard, ainsi qu'à la justice, qui sera avertie dès demain matin.

— Quoi ? monsieur, vous avez l'intention...

— Je veux qu'on en finisse avec ce jeune scélérat, « l'homme au béret »... Je veux que sa tête tombe sur un échafaud... ou j'y perdrai mon nom.

Le baron serra la main de Georges avec énergie et rentra dans l'hôtel, tandis que Buffières reprenait le chemin de sa demeure.

— Mon Dieu ! pensait-il, pourquoi ce jeune homme au béret m'inspire-t-il tant d'indulgence ! C'est un misérable souillé de toutes sortes de crimes ; il a tenté de m'assassiner ; il a tramé un complot contre ma bien-aimée Frédérica... Et pourtant je ne sais quelles étranges idées sa vue réveille dans mon cœur !.. Allons ! je suis fou... Rien ne peut le sauver à présent ; il est blessé, on le cherche, et il ne peut manquer d'être arrêté d'un moment à l'autre... Que son sort s'accomplisse !

XVIII

RUE DU POT-DE-FER

Lorsque Georges Buffières arriva chez lui, il était environ deux heures du matin. Au bruit qu'il fit involontairement, sa mère accourut avec un flambeau, vêtue d'un ample peignoir de laine, sous lequel saillaient ses épaules osseuses. L'ancienne cantinière avait passé une partie de la nuit à la fenêtre pour épier le retour de son fils.

En voyant les habits déchirés du jeune homme, les écorchures dont il était couvert, elle s'écria :

— Georges, mon pauvre Georges, que t'est-il arrivé ?

— Rien, rien, chère maman, répliqua Georges avec une apparente gaieté; ce que vous remarquez est le résultat d'une chute sans importance, et mon costume de tapageur n'en aura que plus de vérité à l'avenir.

— Cependant, j'aurais cru...Eh bien, mon garçon, sais-tu quelque chose au sujet de ton frère ?

— Pas encore... Le hasard m'a appris, ce soir, certaines circonstances intéressant la famille van Balen, et c'est des affaires de cette famille amie que je me suis occupé exclusivement... Je vous conterai tout cela demain... Chère maman, vous paraissez épuisée ; à présent que me voilà, vous ne devez plus conserver d'inquiétude... Je vous en conjure donc, allez vous reposer.

— Me prends-tu pour une femmelette ?... Ah ! Georges, pourquoi ne me permets-tu pas de m'associer à tes recherches ? Ce pauvre enfant est mon fils comme toi, votre

père m'a donné, comme à toi, la mission de le retrouver à tout prix.

— Fiez-vous à moi, bonne mère. Si Pompon est réellement à Paris, je le découvrirai, je vous l'affirme... quoique je ne sache pas, continua-t-il avec amertume, si nous devrons beaucoup nous féliciter de ce succès... Enfin, nous causerons de tout cela dans un autre moment.

Il l'embrassa avec affection et se retira en prétextant lui-même une grande fatigue.

Il était assez tard, le lendemain, quand la générale s'éveilla. A peine levée, elle s'informa de Georges et apprit qu'après avoir déjeuné à la hâte il était sorti, dans ses habits ordinaires, pour se rendre à l'hôtel van Balen. Il faisait prévenir sa mère qu'elle n'eût pas à s'inquiéter, s'il restait absent une partie de la journée.

— Ces van Balen, murmura madame Buffières avec humeur, l'absorbent de plus en plus et lui font négliger un devoir sacré... Ensuite, poursuivit-elle avec un sourire, ce sont de si bonnes gens, et cette demoiselle Frédérica est si jolie!

Bientôt elle se souvint d'Isabelle, la Basquaise, qu'elle avait reconduite chez elle, à la suite d'une entorse.

— La pauvre fille, pensa-t-elle, souffre peut-être sans secours, et je lui ai promis d'aller la voir... Si je profitais de l'absence de Georges pour tenir ma promesse? Ce sera l'affaire d'une heure ou deux.

Elle s'habilla et, habituée de longue date à une entière liberté d'allures, se dirigea, seule et à pied, vers la rue du Pot-de-Fer.

Cette rue n'avait pas au grand jour l'aspect sinistre qu'elle offrait la nuit, et la générale Buffières retrouva facilement la maison d'Isabelle. En revanche, la maison était bien la plus laide, la plus noire, la plus branlante de tout le quartier. Elle n'avait que deux étages, aux fenêtres étroites et sans persiennes, au toit bas et mal entretenu; évidemment, le propriétaire de cette bicoque ne se ruinait pas en réparations.

La porte était ouverte et le regard se perdait dans une allée obscure, boueuse, où l'on respirait une odeur fétide madame Buffières ,qui, comme on l'a vu, ne se rebutait pas

aisément, s'engagea sans hésiter au milieu de ces ténèbres; mais, au bout d'une douzaine de pas, elle s'arrêta, ne sachant plus de quel côté tourner.

Un bruit assez fort, qui s'élevait à sa gauche, attira son attention. Dans une espèce de caveau, recevant une faible lumière par une cour exiguë et profonde comme un puits, un vieux bonhomme taillait des bûchettes avec une serpe rouillée. Madame Buffières restait indécise, quand une voix cassée s'écria :

— Qui demandez-vous ?

Madame Buffières nomma Isabelle.

— Ah ! dit le vieux en ayant l'air de chercher dans ses souvenirs, vous voulez parler de cette fille qui chante avec de la musique ? Je crois qu'elle loge au premier... au fond du corridor... l'escalier à votre main droite.

— Merci.

La générale allait chercher à tâtons l'escalier, quand elle se ravisa.

— Mon ami, reprit-elle, pourriez-vous me donner quelques renseignements sur cette femme? On la dit malade...

— Je ne sais pas, repliqua la fendeur de bois en écarquillant ses yeux chassieux ; je ne connais pas mes voisins... Quand on se connaît, ça amène des cancans, des batteries... Moi, je ne peux plus battre les autres et je ne veux pas être battu.

Le vieux se remit philosophiquement à fabriquer ses bûchettes, qu'il comptait ensuite vendre par petits paquets dans la ville ; et madame Buffières, jugeant qu'elle ne tirerait rien de lui, se mit en quête de l'escalier.

L'ayant découvert, non sans peine, elle s'aida d'une corde crasseuse qui servait de rampe et monta des marches en bois vermoulu, criardes, usées par les pas de plusieurs générations. Elle atteignit ainsi le premier étage et se trouva dans un corridor éclairé par une lucarne sans vitres. Des deux côtés, on voyait des portes basses, dont chacune semblait appartenir à un logement différent.

Madame Buffières fit halte devant la dernière porte qui, d'après les indications du vieux voisin, devait être celle d'Isabelle, et frappa doucement.

Rien ne bougea d'abord et il fallut frapper de nouveau.

Enfin, de l'intérieur de la chambre s'éleva un chuchotement mystérieux ; des meubles furent remués avec précipitation, des pas lourds secouèrent cette masure croulante. Toutefois, comme on ne répondait pas, madame Buffières ne savait que penser, lorsque les espèces de sauts qui se produisaient dans l'appartement ébranlèrent de nouveau le plancher ; un verrou intérieur fut poussé, et la porte s'ouvrant, laissa voir Isabelle, la Basquaise.

La pauvre fille était dans un désordre de toilette que justifiait son état de souffrance, sans autre coiffure que les tresses opulentes de sa chevelure noire. Elle n'en paraissait pas moins jolie, et sa langueur maladive adoucissait l'expression un peu rude de cette physionomie méridionale. Une de ses jambes était serrée dans de fortes ligatures, et elle avait dû venir à cloche-pied, avec une gaucherie qui n'était pas sans charme.

La pièce était sombre comme le corridor, et Isabelle regarda la visiteuse avec un étonnement mêlé de quelque inquiétude. Mais à peine l'eut-elle envisagée qu'elle se rassura complètement.

— C'est la dame noire ! s'écria-elle ; c'est cette dame qui a été si charitable pour moi l'autre nuit ! Il n'y a rien à craindre... rien du tout !

Ces dernières paroles semblaient s'adresser à quelqu'un d'invisible. Isabelle poursuivit avec volubilité :

— Soyez la bienvenue, madame ! Grand merci de vous être souvenue de moi.

Et elle rentra, toujours à cloche-pied, dans la chambre.

— Pauvre enfant ! dit madame Buffières, est-ce que vous n'avez personne auprès de vous dans l'état affligeant où je vous vois ?

— Cela ne sera rien, ma digne dame, répliqua Isabelle en détournant la tête ; le repos suffira pour me guérir. Ces entorses, vous savez, il n'y a pas grand'chose à faire !

Elle offrit à madame Buffières un mauvais fauteuil de paille, qu'elle occupait elle-même peu de minutes auparavant, et alla prendre place sur une chaise défoncée.

Rien de pauvre comme ce logis. Les murs n'avaient d'autre ornement qu'un papier décoloré, taché, déchiré par places. Le mobilier consistait en un lit de bois peint, sans

rideaux, une commode en merisier, une petite table éclopée. Dans un coin, on voyait une boîte en bois noirci et une antique guitare, au vernis écaillé : c'étaient les outils de la double profession d'Isabelle. Aucun tapis, aucune natte ne cachait la nudité du carrelage en briques. Une porte, qui se trouvait à l'extrémité de la chambre, témoignait que le logement pouvait se composer de deux pièces ; mais, selon toute apparence, celle où l'on se trouvait était la plus importante et l'autre un simple cabinet de débarras.

Sur la commode, il y avait plusieurs fioles contenant des produits pharmaceutiques; il y avait aussi une grosse miche de pain et un pot d'eau. Néanmoins, tout cela parut piteux à madame Buffières.

— Vraiment, chère petite, dit-elle d'un ton de commisération, vous êtes fort mal ici, et vous manquez de bien des choses indispensables... Aussi me permettrez-vous d'y suppléer.

Elle releva un pan de son ample jupe noire; par-dessous elle portait, selon l'habitude des femmes d'un certain âge à cette époque, des poches volumineuses. Elle tira de ces poches une demi-bouteille de vin de Malaga, un paquet de biscuits et quelques autres menues provisions convenables pour une malade. Elle déposa le tout sur la commode et y ajouta plusieurs pièces de cinq francs, qu'elle glissa derrière la miche.

La Basquaise parut vivement touchée.

— Oh ! que de bonté, madame ! dit-elle ; je vous l'assure, je n'ai besoin de rien. J'espère que dans peu, quand je pourrai sortir... Mais quand pourrai-je sortir ? ajouta-t-elle aussitôt en fondant en larmes; et comment, avec le nouveau malheur qui *nous* arrive...

Elle s'interrompit brusquement.

— Un nouveau malheur ! Quel nouveau malheur a pu vous arriver ?

Isabelle allait répondre, mais un bruit assez fort, comme celui d'un meuble que l'on heurte, se fit entendre dans la pièce voisine. Elle sembla se raviser et balbutia :

— Rien, rien... N'est-ce pas assez de l'accident qui me tient clouée chez moi ?

— C'est juste ; quoi qu'il en soit, ma chère enfant, vous

ne pouvez rester seule ici... Où donc est cet homme qui avait promis de veiller sur vous ?

— Il a tenu sa promesse, madame, répliqua Isabelle avec empressement. Il est sorti depuis hier au soir pour... pour ses affaires ; mais il doit revenir... ce soir peut-être. En attendant, une voisine, qui est en journée à cette heure, se charge de faire mes commissions... Les pauvres gens, vous ne l'ignorez pas, s'aident entre eux autant qu'ils peuvent !

Madame Buffières comprit qu'on lui cachait quelque chose, et le bruit parti du cabinet l'intriguait fort. Cependant, elle ne voulut, par discrétion, poser à la Basquaise aucune question directe et embarrassante. Elle se contenta de lui adresser des consolations, des encouragements, et une conversation, bienveillante d'une part, respectueuse mais réservée de l'autre, s'établit entre la protectrice et la protégée.

Madame Buffières ne jugea pas à propos de prolonger sa visite et elle se levait pour partir, lorsqu'un bruit de voix et de pas se fit entendre dans l'escalier. On eût dit qu'un certain nombre de personnes venaient d'envahir la maison et tâtonnaient dans l'obscurité en maugréant. Comme Isabelle écoutait toute pâle, on frappa rudement à la porte de la chambre.

La jeune femme, en proie à une mortelle inquiétude, regarda madame Buffières pour lui demander conseil. On frappa de nouveau et, cette fois, une voix mâle cria du dehors avec un accent d'autorité :

— Ouvrez, au nom de la loi !

C'était la police.

Isabelle restait immobile, muette de terreur. Madame Buffières dit avec vivacité :

— On ne résiste pas à la loi. Il faut obéir... Ne vous dérangez pas, petite ; je m'en charge.

Elle ouvrit, et trois hommes, dont un en uniforme d'officier de paix, entrèrent brusquement. Pendant que deux gardaient la porte, l'officier après avoir salué, s'approcha de la Basquaise, consulta un papier qu'il tira de sa poche et dit froidement :

— Vous êtes Isabelle Biaudos, native de Bayonne, chan-

teuse des rues et colporteuse, commissionnée sous les numéros 245 et 623?

— Oui, monsieur... Mon Dieu! qu'ai-je fait et que me veut-on?

— Ne vous effrayez pas; il n'y a pas de plainte contre vous. Il s'agit seulement d'un nommé Perico, réfugié espagnol, qui fréquente votre maison.

Ces paroles, presque bienveillantes, ne rassurèrent nullement Isabelle et semblèrent même redoubler ses alarmes.

— Perico! balbutia-t-elle.

Elle ajouta aussitôt avec volubilité:

— Il n'est pas ici.

— C'est ce que nous allons voir... Du moins, il y est venu récemment?

— Peut-être, mais il est reparti.

L'officier de police promena dans la chambre son regard investigateur; il remarqua les fioles et les drogues déposées sur la commode.

— Voilà, dit-il, des médicaments qui conviennent à un blessé, et l'on a des raisons de croire que ce Perico a reçu une blessure la nuit dernière... Nierez-vous que ces médicaments lui sont destinés?

— Eh! monsieur, dit madame Buffières, qui jugea à propos d'intervenir, ces médicaments ont été achetés pour cette pauvre créature... Ne voyez-vous pas qu'elle est blessée elle-même?

— Oui, ajouta Isabelle en relevant légèrement sa jupe et en montrant son pied enveloppé de ligatures; je ne saurais marcher.

L'officier de paix s'était tourné vers madame Buffières.

— Qui êtes-vous, madame? demanda-t-il, et à quel titre êtes-vous ici?

— A titre de protectrice de cette jeune femme. J'ai été témoin, l'autre soir, de l'accident dont elle souffre encore, et je suis venue m'informer de sa santé, lui offrir mes bons offices. Quant à mon nom...

— Attendez! dit l'officier de paix dont les traits s'épanouirent tout à coup; je me trompe peut-être... Mais n'êtes-vous pas madame Buffières, la veuve de ce digne

général sous les ordres duquel j'ai servi en Algérie et en Belgique ?

— Ah ! vous me connaissez ? A votre tour, qui êtes-vous?

— Martinaud... ancien sergent dans la ligne... Je suis allé souvent chercher des ordres auprès de votre mari et j'en étais fier, car on l'aimait beaucoup ainsi que vous, qui étiez la meilleure dame... Il y a deux ans, comme tout le monde ne peut pas devenir général, j'ai pris mon congé et je suis entré dans l'administration... Vous voyez ce que je suis devenu.

Madame Buffières, avec une familiarité amicale, questionna Martinaud sur son ancien régiment, dont elle se trouva avoir connu la plupart des officiers.

— Ah çà ! monsieur Martinaud, reprit-elle avec rondeur, j'espère que vous n'allez pas malmener ma petite protégée? Quoique je la connaisse depuis peu, elle m'intéresse vivement. C'est une vaillante fille, cherchant à se suffire par son travail...

— Il n'y a rien contre elle, en effet, madame la générale; on ne lui reproche que certaines fréquentations mauvaises... Ce Perico qu'elle reçoit est, dit-on, un drôle dangereux, et on le croit auteur principal, ou tout au moins complice, d'un vol et d'un assassinat commis la nuit dernière dans une maison de ce quartier... Nous avons reçu les ordres les plus sévères à son égard, et toutes nos brigades sont en l'air ce matin.

— Il n'est pas ici, répéta Isabelle ; et il y vient bien peu depuis quelque temps ! ajouta-t-elle avec un soupir.

— Vous le voyez, monsieur Martinaud, reprit la générale, cette pauvre enfant, incapable de faire un pas, ne saurait être complice d'un vol et d'un meurtre... Je vous prie donc de ne pas la tourmenter davantage.

Nous avons dit que l'ancienne cantinière, malgré sa bonhomie, savait, à certains moments, montrer beaucoup de dignité, et ces dernières paroles avaient été prononcées de l'air d'une véritable grande dame.

— Il suffit, répliqua Martinaud en s'inclinant ; vos moindres volontés doivent être des ordres pour nous. Aussi bien Isabelle Biaudos sera interrogée par le juge d'instruction, s'il y a lieu.

Puis, se tournant vers ses subordonnés :

— Partons! ajouta-t-il.

Un des agents, petit homme à mine de furet, à la bouche narquoise, dit en clignant des yeux :

— Avec votre permission, monsieur, il y a une autre pièce à ce logement.... Peut-être ferions-nous bien de la visiter.

Et il s'avança vers la porte intérieure.

— Il n'y a personne, répliqua Isabelle avec un empressement qui dissimulait mal une grande terreur; c'est un cabinet noir. Je ne sais ce qu'est devenue la clef, et, souffrante comme je suis, je ne peux la chercher.

Comme les gens de police ne rôdaient pas moins autour de la porte, elle dit tout bas à madame Buffières :

— *Il* est... Au nom du ciel, sauvez-*le !*

Madame Buffières fit un mouvement brusque et regarda Isabelle; elle vit tant de douleur et tant d'effroi sur le visage de la Basquaise qu'elle en fut touchée. Elle se leva.

— Monsieur Martinaud, dit-elle en affectant beaucoup d'aisance, vous vous êtes engagé, ce me semble, dans un singulier régiment!... Les soldats en agissent à leur tête et l'officier ne sait pas se faire obéir. Je vous avais prié de ménager cette pauvre fille, que votre présence et celle de vos hommes mettent au supplice... Mais on pourrait croire que vos bonnes intentions ne sont pas appuyées d'une autorité suffisante !

Martinaud rougit légèrement :

— Il est vrai, madame, balbutia-t-il, que dans notre administration chacun a sa responsabilité propre... Cependant, tonnerre! ajouta-t-il en se tournant vers l'agent qui essayait d'ouvrir la porte mystérieuse, je ne souffrirai pas qu'on contrevienne à mes ordres!... Gobin, laissez cela... Toute tentative de votre part serait une offense à madame la générale Buffières... Décampons, vous dis-je... Sacrebleu! j'entends qu'on exécute les consignes que je donne!

L'agent Gobin céda à regret et répliqua d'un ton bourru :

— Bien, monsieur; vous êtes le chef, après tout... Mais, quand vous aurez plus d'habitude, vous saurez... et puis on *verra voir* tout de même.

Et il sortit avec son compagnon, tandis que Martinaud disait bas à la générale en soupirant :

— Vous avez raison, madame, et, en fait de régiment, j'aimais mieux l'*autre*... Enfin, on va où le vent pousse!

Puis, se tournant vers la Basquaise :

— Quant à vous, mademoiselle, poursuivit-il, je vous donnerai un conseil : évitez toutes relations avec ce Perico qui vous cause aujourd'hui de si grands embarras, car il pourrait vous en causer bientôt de plus grands encore... D'ailleurs, on assure que c'est pour une femme qu'il a fait tant de sottises la nuit dernière, et il n'y a pas là de quoi exciter votre dévouement, je pense !

L'ex-sergent se mit à rire, salua et rejoignit ses gens dans l'escalier.

Ses dernières paroles avaient produit une douloureuse impression sur Isabelle.

— Une femme ! murmurait-elle ; je m'en doutais!... Oh ! si je connaissais cette femme !

Comme elle gardait le silence, madame Buffières, qui se repentait déjà de sa condescendance, voulut encore se retirer. Isabelle sortit de sa rêverie.

— Oh ! pas encore, madame, dit-elle en joignant les mains ; s'ils allaient revenir !

— Qu'ils reviennent ou non, ma chère, répliqua la générale d'un ton décidé, je ne resterai pas ici davantage... Tout à l'heure je n'ai pu résister à votre prière, et peut-être ai-je mal fait en protégeant contre la justice un homme indigne de pitié... Si j'ai des torts, je ne veux pas les accroître.

La porte intérieure tourna en silence sur ses gonds et un jeune homme très-pâle, au regard fier, apparut sur le seuil. Sa barbe touffue faisait ressortir une beauté mâle et farouche. Il était tête nue ; sa courte redingote, jetée sur ses épaules et retenue par les manches qui se nouaient autour du cou, laissait voir une chemise de laine tachée de sang.

Isabelle ne put retenir un geste d'effroi ; elle se leva, et, s'appuyant contre un meuble, elle s'écria :

— Perico, ne te mets pas en colère; c'est « la dame noire »... Sans elle, tu étais perdu tout à l'heure !

— Je le sais, dit Perico ; elle est bonne, généreuse, et j'ai voulu lui adresser mes remerciements pour toi comme pour moi.

— Ne me remerciez pas, répliqua la générale ; ce que j'en ai fait, ce n'est pas pour vous, qui m'êtes inconnu ; c'est pour cette malheureuse fille, victime de votre brutalité.

Perico ne parut pas s'offenser de cette réponse et reprit d'un air de tristesse :

— Pauvre Isabelle ! pourquoi s'obstine-t-elle à partager mon sort ? Bien souvent, par compassion pour elle-même, j'ai voulu m'éloigner ; toujours elle s'est opiniâtrement attachée à moi. Je l'ai offensée, je lui ai brisé le cœur... et elle me revient toujours !

— Perico, mon cher Perico, répliqua la Basquaise en fondant en larmes, je ne me séparerai pas de toi, quoi qu'il arrive... Mais est-il bien vrai, comme on le disait tout à l'heure, que ce soit pour une autre femme que tu as été blessé la nuit dernière ?

Perico ne répondit pas.

— C'est donc vrai ?... Mon Dieu ! voilà le plus cruel de mes chagrins !

— Et pourtant vous êtes assez faible pour aimer encore celui qui le cause ! reprit madame Buffières avec une sorte de colère ; mais, puisque M. Perico est si soucieux de votre sûreté, comment a-t-il pu se réfugier ici, au risque d'attirer sur vous les châtiments qu'il mérite seul ?

— Ce n'est pas volontairement, madame, répliqua Perico, que j'ai cherché un refuge chez Isabelle. La nécessité m'a obligé la nuit dernière... Mon séjour dans cette maison ne saurait se prolonger, et, si l'on me laisse quelques heures de répit, ce soir des amis me conduiront ailleurs.

— Songe donc, Perico, dit Isabelle avec désespoir, que tu es blessé, que tu as besoin de soins assidus.

— Bah ! cette blessure n'est rien ; un peu de faiblesse résultant de la perte du sang... Je me suis trouvé dans des positions bien autrement périlleuses...

— Où vous avaient jeté sans doute vos actes de violence ? dit la générale d'un ton sévère ; tenez, jeune

homme, s'il vous reste le moindre bon sentiment dans le cœur, vous ne troublerez plus le repos de cette pauvre créature pour laquelle vous avez été un mauvais génie.

Les yeux de Perico s'enflammèrent.

— Ne te fâche pas ! s'écria précipitamment Isabelle ; je te jure que je ne me suis pas plainte !

Les traits du farouche jeune homme avaient déjà repris leur sérénité.

— Je ne saurais me fâcher contre cette dame, répliqua-t-il ; je ne souffrirais pas que d'autres me parlassent sur ce ton, mais j'éprouve pour elle ce que je n'ai jamais éprouvé pour personne... Aussi me permettra-t-elle de lui demander son nom, afin que je le garde dans mon souvenir comme celui d'une bienfaitrice... et d'une sainte ?

— Une sainte ! répliqua l'ancienne cantinière en riant ; une drôle de sainte, allez !... Je suis madame Buffières... la veuve du brave général Buffières ! ajouta-t-elle en se redressant avec orgueil.

— Buffières ! répéta Perico.

— Oui... Est-ce que vous connaissiez ce nom ?

— Je ne crois pas l'avoir entendu prononcer, et cependant... N'importe ! à présent, il ne sortira plus de ma mémoire. Si je sais bien haïr, je sais aimer aussi... Depuis quelques heures, j'ai conçu une aversion profonde contre un homme, celui qui m'a blessé... et l'un de nous mourra bientôt, lui ou moi ! En revanche, j'ai le cœur plein de reconnaissance pour l'excellente dame qui a pris sous sa protection cette pauvre Isabelle, et qui vient de me protéger moi-même contre les gens de police. Si une occasion se présentait de lui prouver ma gratitude...

La générale, en dépit d'elle-même, était touchée de ces protestations dont l'énergie attestait la sincérité. Elle répondit pourtant avec une certaine hauteur :

— Je ne crois pas que vos services me soient jamais nécessaires, monsieur Perico, et peut-être ne serais-je pas disposée à vous les demander... Cependant, j'y pense... n'êtes-vous pas d'origine espagnole ?

— Oui, madame, répliqua Perico dont cette interrogation directe semblait déjà réveiller la défiance.

— Et vous avez des rapports sans doute avec les réfugiés espagnols qui se trouvent à Paris ?

— C'est... c'est possible.

— Eh bien, parmi ces réfugiés, ne connaîtriez-vous pas un jeune homme appelé Francesito ?

Ce nom qui, rien qu'à le prononcer, avait valu à Loustaud un plongeon dans la Seine, sembla produire aussi sur Perico un effet extraordinaire.

— Francesito ! répéta-t-il pâle de fureur ; ah ! madame, je vous prenais pour un ange du ciel, et vous n'êtes peut-être... Que voulez-vous à Francesito ?

Madame Buffières fut effrayée de cette violence.

— Rien de mal, je vous assure, balbutia-t-elle ; on a seulement l'intention de lui apprendre... des choses qui le concernent.

Perico continuait d'attacher sur elle des regards pleins de colère et de soupçon, quand plusieurs coups, espacés d'une manière particulière, furent frappés à la porte de la chambre.

— C'est un ami ! dit Perico rapidement.

Il alla entr'ouvrir la porte et parla bas à une personne qui se tenait dans l'ombre du corridor. Madame Buffières crut néanmoins reconnaître le vieux fendeur de bois, qui montrait tant d'horreur pour les affaires de ses voisins. La conversation fut courte et Perico rentra.

— On m'annonce, dit-il, que les gens de police ne se sont pas tous éloignés et qu'ils cernent encore la maison... Mais cette fois je suis prévenu, et l'on ne me prendra pas comme un poisson dans une nasse. Adieu donc, Isabelle, si je ne dois plus te revoir, ce que les circonstances rendent de plus en plus probable. Pardonne-moi les chagrins que j'ai pu te causer...

— Perico, s'écria la Basquaise en donnant un nouveau cours à ses larmes, ne dis pas que nous ne nous reverrons plus !

— Madame, reprit Perico en s'adressant à madame Buffières, je regrette de m'être trompé à votre égard. Je ressentais pour vous un sentiment de vénération que personne encore ne m'avait inspiré, et voilà que, vous aussi, vous cherchez à pénétrer des secrets...

— Sapristi ! interrompit la digne dame en frappant du pied, ce garçon me rendra folle ! Croit-il donc que moi, la générale Buffières, je suis capable de trahir quelqu'un ? Je viens pourtant tout à l'heure de prouver le contraire.

Ce ton de franchise ébranla Perico.

— Mais alors quel motif pouvez-vous avoir...

Un bruit de voix et de pas s'éleva de nouveau dans l'escalier.

— Ils reviennent ! dit Perico ; je m'en doutais !... Madame, si vous êtes sincère dans l'intérêt qne vous me témoignez, retenez-*les* ici encore cinq minutes. Je ne demande que cinq minutes pour être hors de leurs atteintes !

Il fit signe de la main et se glissa dans le corridor.

Madame Buffières, sans même consulter Isabelle, alla refermer le cabinet, après s'être assurée pourtant qu'il ne contenait aucun indice révélateur. Elle en retira la clef qu'elle déposa dans un vase de la cheminée et revint prendre sa place à côté de la malade.

— *Il* se sauve par les toits ! murmura Isabelle.

Plusieurs agents de police rentrèrent brusquement ; mais, cette fois, ce n'était pas Martinaud qui commandait, c'était Gobin.

— Pardon ! mesdames, dit-il avec un sourire moqueur, mais il faut décidément que nous visitions le logement tout entier. Le service ne badine pas. M. Martinaud est encore neuf dans la partie et il est retourné à la Préfecture ; mais, nous autres, qui connaissons les trucs... Ma jolie demoiselle, poursuivit-il en s'adressant à Isabelle, où est la clef de ce cabinet ?

— Je ne sais... Cherchez-la.

— Si nous la cherchons inutilement, nous enfoncerons la porte, je vous en avertis.

— Fort bien, reprit madame Buffières d'un ton ironique ; voilà donc la discipline qui règne parmi vous autres ? Ce qu'un chef a fait un subordonné peut le défaire.

— J'en rendrai compte, madame, répliqua sèchement Gobin.

Les perquisitions commencèrent, et ni la générale ni Isabelle ne tentèrent de s'y opposer. On ne tarda pas à découvrir la clef dans le vase, et, la porte ayant été ou-

verte, on trouva le cabinet vide, comme nous savons. Madame Buffières regarda sa montre ; plus de dix minutes avaient été employées à ces recherches.

— Il doit être maintenant hors de danger, dit-elle bas à Isabelle.

Gobin parut un peu penaud du résultat de ses investigations.

— Allons ! dit-il, j'avais tort... N'importe ! on ne m'ôtera pas de l'idée... J'aurai ma revanche.

Il s'excusa encore auprès des deux femmes, qui ne jugèrent pas à propos de lui répondre, et il battit décidément en retraite avec son monde.

Dès que le calme se fut rétabli dans la maison, madame Buffières fit de nouveau ses préparatifs de départ.

— Il faut, dit-elle, que je rentre chez moi ; mais je reviendrai m'assurer de votre guérison... Et puis, je ne serai pas fâchée de savoir ce que devient ce mauvais garnement qui, malgré ses fautes, m'occupe plus que je ne peux le dire.

— Ah ! madame, le reverrai-je jamais ? N'avez-vous pas entendu qu'il me faisait ses adieux ?

— Bah ! avec la vie qu'il mène, votre secours lui sera indispensable !... Pouvez-vous m'expliquer pourquoi ce nom de Francesito l'a tant irrité ?

— Hélas ! non, madame ; l'existence de Perico est pleine de mystères, je vous l'ai dit déjà.

— Et vous, mon enfant, avez-vous quelquefois entendu prononcer ce nom ?

— Jamais.

— Cependant Perico a l'air de le connaître, lui... Il faudra absolument qu'il m'explique... Oui, oui, je reviendrai. En attendant, bon courage ! et si mon assistance vous était utile, ne manquez pas de m'en prévenir.

Elle laissa son adresse à la Basquaise, et, sans répondre aux remerciements chaleureux qu'on lui exprimait, elle rentra chez elle afin de raconter à Georges, son confident ordinaire, ce qui venait de se passer chez Isabelle.

XIX

LE COIFFEUR FASHIONABLE.

Il y avait alors, dans la rue Vivienne, un magasin dont la devanture, toute en glaces, marbres et dorures, était l'orgueil du quartier. L'étalage se composait de magnifiques chevelures, soigneusement peignées, retenues par des fils d'or ou de soie, sans compter deux triomphantes poupées de cire, vêtues et coiffées en mariées, qui excitaient l'admiration des passants. Sur le vitrage, on avait multiplié les indications polyglottes: *Hair dresser*, — *Se habla español;* — il y avait même des caractères russes et chinois. Seulement, comme ces inscriptions n'eussent pas appris grand'chose aux Français, on avait écrit en lettres d'or, sur une large enseigne, au-dessus de la porte monumentale : NARCISSE MARINDOR, *artiste capillaire*. Puis, çà et là, dans l'intérieur de la boutique, comme des maximes du Coran dans une mosquée, des indications telles que celles-ci : *Salons de coiffure, — Postiches en tous genres.* — Nous en passons et des meilleures.

Cet intérieur tenait toutes les splendeurs que promettait le dehors. On ne voyait que vitrines élégantes, renfermant des bataillons de flacons et de petits pots aux brillantes étiquettes, que toilettes de marbre blanc avec leurs ustensiles d'argent et de cristal. Au fond, une portière à demi relevée permettait au regard de se glisser dans un charmant réduit au-dessus duquel on lisait en lettres d'or : *Salon pour les dames.* Quant aux hommes, ils avaient à monter un petit escalier de bronze en colimaçon condui-

sant à l'entre-sol, où plusieurs garçons, bien mis et surtout bien frisés, s'empressaient de les recevoir.

Mais ce qui attirait particulièrement les yeux lorsqu'on pénétrait dans ce sanctuaire de la coiffure, c'était le comptoir. Non pas que ce comptoir, en acajou bien poli, élevé de plusieurs marches au-dessus du parquet, avec ses flacons de cold-cream et de poudre de riz, avec ses vases d'argent plaqué, qui n'étaient que des tirelires, méritât beaucoup d'attention. Mais, derrière cet autel éblouissant, sur une banquette de satin, trônait pendant la journée, et souvent le soir à l'éclat du gaz, une belle et plantureuse femme, d'une trentaine d'année, qui semblait être la divinité du lieu. Habituellement en robe de couleur claire, les bras et les épaules nus, coiffée à grand étalage, comme si elle voulait lutter sur ce point avec les figures de cire de la devanture, parlant peu, souriant quelquefois, minaudant toujours, cette dame n'était rien moins que madame Zélie Marindor, la maîtresse de céans. Elle passait pour mener à la baguette son mari, ainsi que sa maison ; et tout le monde, sauf peut-être certains clients « fashionables », comme on disait alors, lui témoignait une déférence respectueuse. Elle conservait donc l'air majestueux d'une reine... qui s'humanise quelquefois ; et l'odeur d'eau de Cologne et de pommade, indélébile dans la boutique, l'entourait d'une atmosphère enivrante où elle semblait se plaire.

Nous n'avons pas besoin de le dire, le mari de cette dame, M. Narcisse Marindor, n'était autre que « l'artiste » qui, deux fois par semaine, se rendait aux cagnards de l'Hôtel-Dieu. Mais combien, dans ses salons de coiffure, il était différent de ce personnage timoré, craintif, qui, sous une sorte de déguisement, allait, la nuit, approvisionner le magasin! Pomponné, parfumé, sémillant, il se tenait près de la porte d'entrée, afin de recevoir les clients et les clientes. Trop grand seigneur pour « accommoder » lui-même la plupart de ses pratiques, il se contentait de les conduire à ses garçons qui, du reste, passaient pour fort habiles.

C'était seulement en faveur de quelques jeunes dames à toilette tapageuse que Narcisse daignait mettre la main

à la besogne. Il les introduisait dans le petit salon, et, avec une dextérité prétentieuse, les coiffait à la mode du jour. On eût pu remarquer néanmoins que, pendant cette opération, la superbe Zélie en observait les phases du haut de son comptoir, et que le moindre chuchotement, le moindre rire étouffé, lui faisaient froncer le sourcil, à la manière de Junon sur l'Olympe.

Or, un matin, monsieur et madame Marindor se trouvaient à leur poste dans la somptueuse boutique de la rue Vivienne. Zélie avait arboré son canezou de dentelles le plus décolleté; sa coiffure, œuvre de son mari, avait les proportions d'un véritable édifice de cheveux, de rubans et de fleurs. De son côté, l'artiste, vêtu d'une redingote de velours noir à boutons d'argent, avec un gilet bariolé que traversait une chaîne d'or, chaussé d'escarpins vernis, allait et venait en sautillant pour accueillir la clientèle, assez nombreuse à pareille heure. Le mari et la femme, dans leurs costumes exagérés, reproduisaient assez bien les types si connus de certaines gravures de mode.

L'affluence commençait à diminuer chez le coiffeur, quand la porte de la rue s'ouvrit et donna passage à une personne dont la présence inattendue sembla causer aux deux époux autant de surprise que d'appréhension.

Cette personne, dans laquelle le lecteur va reconnaître une ancienne connaissance, n'avait pourtant pas un aspect très redoutable. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au teint frais et reposé, à la bouche railleuse, à l'œil narquois. Il était en habit et en pantalon noirs, en jabot de dentelle avec une cravate blanche que retenait une magnifique épingle en diamant. Il marchait, appuyé sur un jonc à pomme d'or guillochée, et affectait une gravité magistrale. On a deviné « le docteur » qui accompagnait Narcisse Marindor dans ses visites nocturnes aux cagnards de l'Hôtel-Dieu.

Or, le « docteur », comme nous croyons l'avoir dit déjà, n'était pas docteur du tout. Simple dentiste, il ne possédait pas des connaissances médicales fort étendues; en revanche, il passait pour être très retors et d'un charlatanisme qui eût rendu des points à tous ses confrères de notre temps. Comme il s'appelait Tripet, natif de Langres,

l s'était fait appeler d'abord « Tripet (de Langres) », puis « T. de Langres », puis « le docteur de Langres ». Il jouissait d'une réputation colossale pour les « dentiers naturels », c'est-à-dire composés avec des dents naturelles, et nous savons où il s'approvisionnait ; ce qui n'empêchait pas que toutes les célébrités de l'Europe ne vinssent faire réparer leurs mâchoires dans ses beaux et vastes salons du Palais-Royal.

Quoique le soi-disant docteur Tripet de Langres fût pour Marindor une sorte d'associé, il affectait d'habitude une raideur hautaine à son égard, et ils se voyaient rarement hors de leurs nocturnes excursions en commun. C'était donc un événement que l'illustre dentiste se présentât ainsi en plein jour chez le coiffeur à la mode, et on avait bien quelque raison de s'en alarmer.

Aussi Marindor s'avança-t-il vers lui d'un air inquiet, tandis que Zélie elle-même s'inclinait avec surprise. Tripet salua l'une et l'autre d'un signe familier.

— Bonjour, mon cher, bonjour, belle dame, dit-il ; vous ne vous attendiez guère à recevoir ma visite ce matin ! C'est, en effet, l'heure de mes réceptions, et il y a en ce moment, dans mon antichambre, je ne sais combien de hauts personnages qui réclament mes soins... Mais tout ce monde attendra, car j'ai quelque chose de pressé à vous dire, Marindor.

— Bon Dieu ! monsieur le docteur, vous m'effrayez, répliqua l'artiste capillaire ; eh bien ! si vous voulez passer dans le salon des dames, où il n'y a personne en ce moment...

— Comme vous voudrez.

— Narcisse, demanda madame Marindor en se levant, puis-je assister à cet entretien ?

— Certainement, ma chère... Vous savez, monsieur le docteur, que je ne fais rien sans consulter mon épouse.

— Une jolie femme n'est jamais de trop... D'ailleurs, ce que j'ai à dire intéresse madame Marindor autant que vous.

On passa donc dans le petit salon ; de là, on pouvait voir quiconque entrait dans le magasin ou en sortait, et

les deux hommes s'assirent, pendant que Zélie demeurait debout.

Tripet ne se hâtait pas de parler ; il examinait le luxueux réduit où l'on venait de l'introduire.

— Vraiment vous êtes fort bien installés, reprit-il ; et puis cela sent bon ici... Hum ! mon cher artiste, il n'y a pas longtemps que vous avez respiré des odeurs beaucoup moins... suaves.

Et il se mit à rire.

Cette allusion à une circonstance récente causa à Narcisse Marindor une subite et extraordinaire agitation. Il frissonna, pâlit et répliqua avec égarement :

— Ah ! ah ! vous vous apercevez encore... J'ai beau me laver, mettre en usage les parfums les plus forts de ma boutique, toujours cette insupportable odeur de cadavre, toujours...

— Narcisse ! interrompit madame Marindor en le regardant fixement.

Le pauvre artiste sembla faire un violent effort sur lui-même, se retourna avec confusion et se tut.

— Monsieur le docteur, reprit Zélie d'un ton sec, je suis fort impatiente de connaître la cause de cette visite... inespérée.

Tripet avait vu avec une joie méchante le trouble de Marindor, qu'il jalousait de longue date.

— Nous y voici, belle dame, répliqua-t-il en cessant de rire ; il s'agit d'une chose importante, comme vous allez en juger.

Alors il raconta comment il avait reçu, le matin même, la visite de Bousquin, l'infirmier de la salle des morts à l'Hôtel-Dieu. Cet homme était, depuis quelques jours, l'objet de certains soupçons. Un interne de l'hôpital avait remarqué souvent que la plupart des morts n'avaient plus ni leurs dents, ni leurs cheveux, quand on les inhumait, et il avait fait part de ses observations d'abord au médecin en chef, puis au directeur de l'Hôtel-Dieu. Une enquête était ouverte ; Bousquin et son camarade Millo avaient été interrogés, et sans doute on ne pourrait reprendre de sitôt le commerce interlope dont Marindor et lui, docteur de Langres, tiraient de si beaux profits.

Zélie et le coiffeur, qui semblait revenu de son égarement passager, avaient écouté avec attention la communication du dentiste.

— Enfin, demanda Marindor, Bousquin et son camarade ont nié en ce qui les regarde et, par conséquent, ils n'ont pu nous compromettre?

— Oui, jusqu'ici; mais, si la justice venait à se mêler de l'affaire... D'ailleurs, mon cher, avec votre permission, je ne suis pas exposé autant que vous.

— Comment cela, monsieur le docteur?

— Ah! c'est que je ne vous ai pas encore tout dit... Il y a autre chose... vous allez voir!

Tripet se frottait les mains et paraissait trouver plaisir à prolonger l'anxiété du mari et de la femme.

— En entrant ici poursuivit-il, je viens de remarquer dans votre étalage un objet qui excite vivement la curiosité publique. C'est une magnifique chevelure, d'une blancheur de neige, sur laquelle vous avez attaché l'étiquette : *Prix :* MILLE FRANCS. Il n'en faut pas davantage pour arrêter les badauds... et tenez, vous pouvez voir d'ici que plusieurs sont encore en contemplation devant elle!

Les traits de Narcisse Marindor s'étaient rembrunis de nouveau.

— Ah çà! où voulez-vous en venir, monsieur? demanda Zélie avec humeur.

Tripet feignit de n'avoir pas entendu cette question.

— Mille francs! répéta-t-il; n'avez-vous pas de honte? Ah! elle ne vous a pas coûté cela, monsieur Marindor... Ensuite, vous avez eu de tels rapports avec la pauvre vieille femme à laquelle appartenaient ces superbes tresses blanches... Ah! ah! ah! il faut bien rire un peu!

Marindor ne riait pas, lui, et balbutiait avec un geste d'indicible souffrance:

— L'odeur!... Toujours l'odeur!

Zélie, qui voyait un parti pris de martyriser Narcisse, perdit tout à fait patience.

— En vérité, c'est insupportable! dit-elle.

— Allons! ne vous fâchez pas, belle dame, reprit Tripet en ayant l'air de faire effort pour contenir son hilarité; mais l'histoire de la natte blanche est si plaisante... Mal-

heureusement, lorsque cette natte était encore sur la tête de sa propriétaire, là-bas, à l'Hôtel-Dieu, elle avait été remarquée d'un certain nombre de personnes à cause de la rareté du cas. Or, ne voilà-t-il pas que ce maudit interne, en passant par hasard devant votre porte, prétend avoir reconnu... positivement reconnu... la chevelure de son ancienne malade! Il l'a soutenu énergiquement devant l'administration de l'hôpital, car on ne rencontre pas tous les cinquante ans, paraît-il, une chevelure semblable, et, ma foi! il ne serait pas impossible que, d'un moment à l'autre, on ne vînt vous demander la provenance de celle-ci.

— Nous dirons, s'écria Zélie, que nous l'avons achetée à l'étranger... en Russie, d'où nous arrivent des cheveux de choix.

— A moins, reprit Tripet de Langres en se remettant à ricaner, que Marindor n'affirme la tenir de la propriétaire elle-même, ce que justifieraient les bonnes relations qui ont existé entre elle et lui.

Cette persistance à torturer son mari continuait d'exaspérer la belle parfumeuse.

Quant à Narcisse, il disait avec égarement :

— Il faut nous débarrasser de cette natte blanche au plus vite... la brûler, la jeter dans la rivière... Peut-être est-ce d'elle que provient cette odeur incessante...

— Y pensez-vous, mon ami, dit madame Marindor; une natte cotée mille francs! Nous n'aurions pas de peine à en trouver moitié de ce prix!... Oubliez-vous, Narcisse, mon adoré, combien de belles robes et de beaux chapeaux vous pourriez acheter à votre Zélie pour une telle somme?

Ces paroles, prononcées d'un ton câlin, eurent pour effet de calmer un peu l'artiste capillaire qui sourit.

En ce moment, la porte de la rue s'ouvrit de nouveau et un homme, ayant l'apparence d'un ouvrier des ports endimanché, entra d'un air résolu.

Il fit quelques pas; comme il ne voyait personne, il se mit à frapper le parquet avec son gros soulier et cria d'une voix enrouée :

— A la boutique!... à la boutique!... Il n'y a donc pas un chat ici?... quelle baraque!

Narcisse, qui tenait fort à la dignité de sa maison, dit tout bas avec colère :

— Bon ! quelque voyou qui se croit chez un perruquier !... Je vais le rembarrer comme il faut !

Et il s'avançait, en effet, pour mettre à la porte l'intrus qui se fourvoyait dans cet établissement aristocratique, quand il s'arrêta frappé de stupeur. L'intrus n'était autre que le batelier Brai-Sec, dans ses plus beaux habits, la tête haute, l'air insolent ; nous ajouterons qu'il était plus qu'à moitié ivre.

Tandis que Marindor demeurait interdit, Brai-Sec, qui venait de le reconnaître à son tour, s'approcha et lui frappa familièrement sur le ventre.

— Bonjour, mon petit, dit-il ; ça va bien ?... Oui, c'est moi... Tonnerre ! vous êtes depuis longtemps ma pratique, je veux être la vôtre aujourd'hui... J'ai de quoi, poursuivit-il en frappant sur la poche de son gilet qui rendit un son métallique, et je veux qu'on m'attife à la dernière mode, comme un vrai faquin. Pour lors, autant faire profiter un ami que le premier venu, pas vrai ?... Allons-y donc !... La barbe, la frisote, la queue, tout !... Je ne regarderai pas au prix.

Et maître Brai-Sec se dirigeait en se dandinant vers le salon du fond, où se trouvaient Zélie et le docteur. L'artiste capillaire, désolé de cette visite, se jeta devant lui, et s'écria :

— Pas là, monsieur Brai-Sec ; c'est le salon réservé aux dames. D'ailleurs, il ne me sera pas possible... Ce n'est pas ici une boutique de barbier !

Le batelier ne l'écoutait pas.

— Des dames ! répéta-t-il. Croyez-vous donc que je ne sais pas me conduire avec le *sesque ?* Et puis, c'est pas une dame que j'aperçois là-bas... Sacrebleu ! ajouta-t-il avec un accent de joie, c'est monsieur le *dotteur*..., un des miens ! Quelle chance !... Tous des lurons et de vieux amis !

Il bouscula Marindor et courut vers le dentiste, qui avait eu l'imprudence de s'avancer à l'entrée du salon pour voir ce qui se passait.

— Bonjours, gros papa ! s'écria-t-il. Hum ! vous paraissez plus flambant que lorsque vous venez la nuit au port de la

Tournelle... Ma foi! puisque nous sommes ensemble, nous prendrons bien quelque chose de bon quelque part?... C'est moi qui paye, bien entendu!

Tripet, comme Marindor, n'était nullement ravi de cette visite; néanmoins il montra plus de fermeté que le maître de la maison.

— Ah çà! brave homme, dit-il d'un air imposant, je ne savais pas que nous fussions si camarades que ça... Libre à M. Narcisse Marindor d'accepter vos familiarités; quant à moi...

— Il ne les accepte pas plus que vous! s'écria Zélie avec une assurance qui manquait à son mari. Qu'est-ce que cet homme commun qui vient ainsi causer du scandale dans une maison respectable? Je vais appeler les garçons et commander qu'on le jette à la porte.

— Ouais! interrompit le batelier, voilà une petite dame qui fait joliment claquer son bec! Et si je n'étais pas un homme comme il faut, je lui apprendrais... Qu'ils viennent donc, vos garçons de malheur, si garçons il y a! Ils verront de quel bois je me chauffe!

Il se posa, les poings fermés, d'un air de défi.

Marindor et le dentiste échangèrent quelques mots à voix basse, tandis que Zélie, malgré son courage, se réfugiait derrière eux. Tripet fit observer au coiffeur qu'il pourrait être dangereux d'exaspérer Brai-Sec, et qu'il serait plus sage de l'amadouer. Marindor comprit combien, en effet, dans les circonstances présentes, il avait intérêt à ménager le rôdeur de rivière.

— Allons, père Brai-Sec, reprit-il, ne nous fâchons pas... Nous sommes de vieilles connaissances, c'est vrai; mais tout en vous remerciant de la pratique que vous voulez me donner, je n'ai personne en ce moment sous la main... Et puis, vous savez, c'est fort cher chez moi.

— Avez-vous peur que je ne paye pas? dit le rôdeur de rivière un peu radouci; tenez, voyez si l'argent me manque! En voici... et en voici encore!... Vous pouvez faire votre prix d'avance, mille cornes du diable!

Il exhibait des poignées de pièces de cinq francs, au milieu desquelles brillaient plusieurs pièces d'or.

Tripet sentit aussitôt qu'il importait beaucoup à son compagnon et à lui de connaître la source de cette richesse.

— Allons! mon cher Marindor, reprit-il d'un ton de fausse bonhomie, pourquoi ne vous rendriez-vous pas au désir de ce brave homme? C'est un client comme un autre, après tout!

Marindor et sa femme paraissaient consternés. Cependant le coiffeur finit par dire à Zélie :

— Il le faut!... Retournez au comptoir, ma chère, et veillez à ce que personne ne puisse nous approcher ni nous écouter.

Zélie leva les yeux au ciel et regagna sa place en soupirant.

XX

LA NATTE BLANCHE

Marindor s'empressa de laisser tomber la portière du salon. Puis, il fit asseoir Brai-Sec sur un tabouret de velours, devant une toilette de marbre surmontée d'une glace de Venise, et l'entoura d'un peignoir brodé, éblouissant de blancheur. La figure seule, — une figure noire, ridée, à l'expression ignoble, — se dégageait de ces fraîches draperies. A quelques pas, Tripet, assis dans un fauteuil, le menton appuyé sur la pomme de sa canne, observait tout et souriait de l'humiliation de l'artiste capillaire.

Quant à Brai-Sec, il semblait radieux.

— A la bonne heure! disait-il de sa grosse voix; depuis longtemps j'avais envie de fignoler comme ces beaux messieurs du boulevard, et, puisque mes moyens me le permettent... Eh bien! vous, monsieur *le dotteur*, poursuivit-il en se tournant vers Tripet, vous aurez votre tour et vous ne perdrez rien pour attendre... Ce coquin de Lagaluche, la dernière fois que nous nous sommes battus, m'a démoli deux dents, là sur le côté, précisément celles qui tiennent le tuyau de pipe, et j'irai vous voir un de ces jours pour que vous me les raccommodiez... Ça ne me coûtera pas plus d'une pièce de vingt sous, je suppose... Ah! par exemple, je ne veux pas de ces dents que vous prenez... là-bas, vous savez! Vous me ferez ça en *caillout-chou*, en ce qu'il vous plaira; mais, fichtre! pas de celles de là-bas... On y mettra le prix pour en avoir des neuves!

Tripet, en apprenant qu'il recevrait, lui aussi, la visite du batelier, avait fait une grimace significative.

— C'est bon, père Brai-Sec, répondit-il; je suis fort occupé en ce moment-ci et je vous dirai quand il faudra vous présenter pour que vous ne perdiez pas votre temps.. En attendant, expliquez-nous d'où vient l'argent dont vos poches sont bourrées... Vous avez donc volé un coche depuis que nous nous sommes vus?

— Je n'ai rien volé du tout, mon bon monsieur, s'écria le rôdeur de rivière dont les idées parurent prendre une direction nouvelle ; c'est de l'argent qui est bien à moi... et, cette fois, pas n'est besoin de cacher comment il est venu.

Il poursuivit, au grincement des ciseaux du coiffeur qui élaguait son inculte et rude crinière :

— Vous vous souvenez de ce paroissien qui, hier au soir, s'est jeté ou est tombé dans la rivière du haut du Petit-Pont, et vous savez qu'après l'avoir retiré de l'eau, je l'ai porté sur mon dos à l'Hôtel-Dieu, où il a été admis d'urgence?

— Oui, dit Tripet, et j'espère qu'en faisant votre déclaration vous n'avez parlé ni de moi, ni de Marindor?

— Je m'en suis bien gardé !... C'eût été des histoires à perte de vue, et puis il aurait fallu vous donner part à la prime de sauvetage... Je n'ai donc parlé ni de vous deux, ni du « politique », et j'ai tout pris sur mon compte, vous m'entendez bien !

Tripet et le coiffeur respirèrent. Le grincement des ciseaux, un moment interrompu, continua sur nouveaux frais.

— Ce matin, reprit Brai-Sec, je suis retourné à l'Hôtel-Dieu, afin d'avoir un papier pour toucher ma prime, et aussi afin de demander des nouvelles de mon homme, car on veut avoir l'air d'un quelqu'un bien éduqué, et alors j'en ai appris de belles !.... Vous vous imaginiez peut-être que le particulier en question était un de ces pauvres rafalés qui se jettent à l'eau parce qu'ils n'ont plus le sou, ou bien quelqu'un de ces passants auxquels les *Noyeurs* font faire un saut dans la Seine après les avoir nettoyes, ce qui permet de gagner des primes à ceux qui

retrouvent ensuite les corps? Ah! bien oui ; j'avais posé la main sur le gros lot, mes chers amis du bon Dieu, et je vais pouvoir danser une bambourinette de tous les diables !

En même temps, Brai-Sec se trémoussait sous son peignoir, comme s'il ne pouvait contenir sa joie.

— Ainsi, demanda le docteur, votre noyé s'est trouvé être un homme riche ?

— Riche !.... Dites donc un millionnaire, un archimillionnaire. C'est un monsieur fièrement huppé, un comte, rien que cela !... Il a des châteaux, des voitures, des domestiques habillés comme des princes.... D'ailleurs, un garçon superbe et qui paraît tout jeune. Faut croire qu'il avait des peines de cœur et que ça lui a remonté au cerveau, car c'est volontairement qu'il a piqué une tête dans la rivière. La chose qu'il avait encore sur lui sa superbe montre, sa bourse pleine d'or et son portefeuille bourré de billets de banque, me fait surtout joliment honneur! Tout le monde me félicite de n'y avoir pas touché.... Il est vrai que je ne pouvais y toucher !

Et Brai-Sec se mit à rire de nouveau en clignant des yeux.

— Alors, c'est ce monsieur.... ce comte.... qui vous a donné ....

— Un moment! n'allons pas si vite.... Le pauvre monsieur est hors d'état, pour le quart d'heure, de donner quelque chose. Hier, à l'Hôtel-Dieu, quand on l'a reconnu au moyen des papiers de son portefeuille, on l'a transporté dans une chambre à part, et il a reçu les secours habituels pour les noyés. Il est revenu à lui et on le croyait quitte. Ah! bien oui!... A peine avait-il repris connaissance, qu'il s'est mis à bavarder à tort et à travers, voulant tout battre, tout casser. Finalement la fièvre l'a empoigné, et on prétend qu'il fallait deux hommes pour le maintenir.... On a envoyé chez lui, et il est venu un tas de grandes gens pour le voir, avec des valets galonnés, poudrés et culottés.... Mais, bernique! le médecin en chef, un dur-à-cuire, défend qu'on laisse entrer personne dans sa chambre ; il ne veut même pas qu'on essaye de le transporter dans sa

belle maison, soi-disant parce que le transport pourrait le tuer.

— Vous l'avez vu pourtant, vous, Brai-Sec ?

— Je n'oserais le dire, mais il y avait une exception pour moi, et aussitôt que je me suis présenté, on m'a laissé entrer dans la chambre. Mon noyé était couché sur son lit, où un infirmier le gardait, et il n'a pas paru me voir. A côté de lui se tenait un vieux monsieur, qui est venu à moi et qui pleurait. J'ai cru que c'était le père, ou l'oncle, ou un parent quelconque du malade ; point, c'était le chef de ses domestiques, son... son...

— Intendant! souffla Tripet.

— Juste, c'est de ce nom-là qu'on l'appelle.... un vieux bien respectable tout de même! Quand il a su que c'était moi qui avais retiré l'autre de l'eau, la nuit dernière, il m'a serré les mains de la bonne façon, et m'a dit tout bas que j'étais un brave homme, avec toutes sortes de choses gentilles... Il a fini par prendre dans un sac une poignée de pièces de cent sous, où il y avait quelques louis parmi, et me l'a donnée en disant :

« — Tenez, mon cher, voilà pour vous ; et, si nous avons le bonheur de sauver mon maître, il vous rendra riche pour toujours, car personne n'est plus généreux que le comte Oscar de Livry. »

— Le comte de Livry ! répéta Tripet avec surprise ; c'est là un des plus grands noms du faubourg Saint-Germain!

— Oui, oui, dit Marindor à son tour avec empressement, je le connais.... un hôtel superbe dans la rue de l'Université.... J'y ai été appelé une fois pour.... exercer mon ministère.

— Autrement dit pour coiffer et raser le maître du logis, reprit Tripet dédaigneusement ; eh bien ! père Brai-Sec, qu'est-il arrivé ensuite ?

— Mais, rien du tout, mon bon monsieur ; quand j'ai eu mon argent, j'ai remercié et j'ai tiré ma révérence, en promettant de revenir dès que le comte serait guéri. Pour lors je suis allé toucher ma prime et je me suis trouvé avoir tant d'argent que je ne savais où le mettre... Ma foi! l'idée m'est venue de faire le faquin, de me donner du bon temps. J'ai attaché le bachot avec la chaîne

et le cadenas ; j'ai confié la clef à un ami, et j'ai filé... En avant les cent dix-neuf coups, puisque j'ai de quoi !

Pendant ce récit, l'artiste avait rempli son office avec sa dextérité habituelle. Bientôt le rôdeur de rivière se trouva barbifié, tondu, frisé, parfumé à la mode du jour.

Une fois débarrassé de son peignoir, il se regarda dans la glace et demeura en contemplation devant lui-même.

— Est-il Dieu possible, dit-il, que ça soit encore moi ? Les amis ne me reconnaîtront plus, et les belles filles vont bourdonner autour de ma personne, comme les mouches autour d'un morceau de lard... Ma foi ! mon petit monsieur, poursuivit-il avec admiration en se tournant vers Marindor, on peut dire que vous vous y entendez, oui !.... Ensuite, comme c'est votre état, il faut vous payer, et bien payer, n'est-ce pas?

Il chercha longuement dans les pièces d'or et d'argent dont ses poches étaient gouflées et réunit six sous qu'il offrit à l'artiste.

— Voilà ! reprit-il ; les bons comptes font les bons amis... et il faut que chacun vive de son état.

Marindor rougit de honte, d'autant plus que le dentiste le regardait en ricanant toujours.

Il écarta la main du batelier :

— Suftit, suffit, père Brai-Sec, répliqua-t-il ; ce n'est pas la peine... Nous retrouverons ça plus tard.

— Tiens ! vous ne voulez pas de mon argent ? Pour lors, vous aurez ma pratique.... Sacrédié ! poursuivit-il en réintégrant les six sous dans son gousset, puisque c'est comme ça, je vous offre à tous deux une tournée au prochain *zinc*... Du *dur*, du *doux*, vous choisirez pour vos becs, je n'y regarderai pas.

Marindor finit par rire des prétentions de sa singulière pratique.

— Merci bien, père Brai-Sec, reprit-il ; mais il y a du monde dans les salons (on entendait en effet plusieurs voix dans la pièce d'entrée), et je ne saurais m'absenter... En revanche, voici M. le docteur, qui a tout son temps à lui et peut accepter votre aimable invitation.

Tripet le regarda d'un air furieux.

— On m'attend chez moi, dit-il sèchement ; un préfet,

un président de la cour et un des premiers sujets de l'Opéra, font le pied de grue dans mon antichambre pendant que je suis ici, et je vais les rejoindre.

— Allons! répliqua le batelier un peu piqué, on ne vous déchirera pas vos habits... Quant à moi, j'ai hâte d'aller boire quelque chose. Je jabotte comme une pie borgne et ma bouche est plus sèche... plus pâteuse... Au revoir donc, mes beaux messieurs... Le *dotteur* aura aussi ma visite un de ces jours, rapport à ces malheureuses quenottes cassées d'un coup d'aviron... Seulement, entendons-nous bien, pas des dents qui viennent de là-bas... Ça, j'y tiens mordicus!

— C'est que je n'en ai pas d'autres, répliqua Tripet, et quoique je doive regretter beaucoup votre pratique, je serai forcé de vous prier de la porter ailleurs... Mais laissons cela.... Ah çà! mon brave homme, poursuivit-il en baissant la voix, j'espère que vous n'allez pas vous griser? Il ne convient pas de bavarder sur certaines choses, père Brai-Sec!

— Jamais de la vie! Pour qui me prenez-vous? On entre chez le *menezingue* en tout bien tout honneur, quand on a de l'argent en poche; mais ferait beau voir, à présent que je suis le protégé d'un comte et que je suis pommadé comme un faquin... Plus de ça! Vous ne connaissez pas le père Brai-Sec, vous!

Tout en parlant, il s'était rajusté et essayait de remettre son méchant chapeau tout bosselé. Mais Marindor lui avait fait, au sommet de la tête, un de ces « toupets », alors à la mode, si roide, si pyramidal, que, malgré toutes ses tentatives, le rôdeur de rivière ne pouvait enfoncer sa coiffure sur le front et quelle restait comme suspendue en l'air. Maître Brai-Sec ne semblait pourtant pas fâché de cette circonstance.

— Fameux! fameux! grommelait-il; c'est joliment crâne!

On sortit du petit salon. Comme Tripet et Brai-Sec traversaient la boutique pour se retirer, un monsieur d'aspect grave causait avec madame Marindor, tandis qu'un individu, assez mal mis, évidemment un subordonné, se tenait devant la porte, au dehors. La superbe chevelure blanche,

qu'on avait retirée de la montre, était étalée sur le comptoir et semblait faire l'objet d'une conversation animée entre Zélie et l'étranger. Celui-ci parlait avec d'autant plus d'assurance que, par-dessous sa redingote, on voyait une écharpe tricolore annonçant un commissaire de police.

La belle Zélie avait renoncé, pour la circonstance, à la langueur majestueuse qui lui était habituelle et montrait toute la subtilité d'une fine mouche parisienne. A la vue de Marindor, elle s'écria :

— Voici mon mari, monsieur le commissaire ; mais il ne vous dira pas autre chose que moi... Nous avons acheté cette natte blanche, il y a quelques jours, à un des brocanteurs de cheveux, qui vont de boutique en boutique offrir leur marchandise... Ce brocanteur nous est inconnu, il en vient tant !

Elle regardait obliquement son mari, comme pour lui faire comprendre que c'était là l'explication la plus sage et dont il ne fallait pas se départir.

Le commissaire n'était peut-être pas bien convaincu de la sincérité de cette explication, et il se tourna vers Marindor qui, beaucoup moins hardi que sa femme, eut peine à balbutier quelques mots.

Tripet et Brai-Sec, en voyant à qui ils avaient affaire, cherchaient à s'esquiver sans bruit ; mais, quand ils atteignirent la porte vitrée donnant sur la rue, ils la trouvèrent fermée, tandis que l'homme du dehors restait en sentinelle.

— Un moment, messieurs, leur dit le commissaire ; avant de vous laisser sortir, je désirerais savoir qui vous êtes.

— Eh ! monsieur, répliqua le dentiste avec beaucoup d'aplomb, vous le voyez, je suis un client du coiffeur Marindor.

— Oui, oui, répéta Brai-Sec en cherchant à imiter le ton et le geste du docteur ; nous sommes des... pratiques, quoi !

Et il retira son chapeau pour produire son toupet monumental à l'appui de cette assertion.

Le commissaire sourit légèrement.

— Passe encore pour vous, monsieur de Langres, dit-il

au dentiste ; vous demeurez au Palais-Royal, à deux pas d'ici, et il est possible... Mais cet homme, qui s'appelle, je crois, Brai-Sec et qui est connu pour un batelier du port de la Tournelle, ne saurait être un habitué de cette élégante maison ?

— C'est la première fois qu'il y vient! s'écria Marindor avec empressement.

— Moi, je ne l'ai jamais vu, ajouta Tripet.

Brai-Sec, qui avait ses motifs pour redouter la justice, crut devoir se défendre lui-même.

— Ah ! je vais vous dire, monsieur le commissaire, s'écria-t-il, j'ai fait un beau coup n'y a pas longtemps, et alors, comme il faut rire, j'ai voulu qu'on me tortillât les cheveux de la bonne façon... Une idée à moi !

En même temps, il se mit à raconter comment il avait sauvé « un monsieur de la haute » la nuit précédente. On ne l'eût peut-être pas cru sur parole, mais il présenta un certificat dont il s'était précautionné et montra l'argent de ses goussets.

— C'est bon ! reprit le commissaire ; je vérifierai tout cela... Seulement, mon cher, si vous avez bien fini votre journée d'hier, songez à finir de même celle d'aujourd'hui.... Vous m'avez l'air d'être dans des dispositions tapageuses qui peuvent vous conduire loin... peut-être jusqu'au violon.

— Le violon ! grommela Brai-Sec ; au violon le sauveteur d'un comte !

Mais le magistrat cessa de s'occuper particulièrement de lui.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux assistants, je ne vous cacherai pas que votre réunion actuelle est de nature à confirmer des rapports arrivés récemment à la Préfecture. Les faits ne sont pas encore assez précis pour que je veuille agir de rigueur envers vous ; mais prenez garde... prenez bien garde, je vous le conseille... Je devrais peut-être, poursuivit-il, saisir cette natte blanche au sujet de laquelle on m'a transmis certaines indications ; mais j'aime mieux en laisser dépositaires M. et madame Marindor, qui auront à la représenter dès qu'ils en seront requis.

— Vous pouvez l'emporter, répliqua le coiffeur avec agitation ; pourquoi ne l'emportez-vous pas ?

Un regard impérieux de sa femme lui coupa la parole. Le commissaire les examina l'un et l'autre avec défiance ; mais, comme ils se taisaient, il prit congé et s'éloigna, suivi de son acolyte.

Cependant, Tripet et Brai-Sec ne se hâtaient pas de se retirer, par crainte de rencontrer encore ceux qui venaient de partir.

— Voilà, dit enfin le dentiste à Marindor en pinçant les lèvres, le résultat des bavardages de l'interne de l'Hôtel-Dieu !... Vous voyez que j'avais raison !... Peste soit de cette natte blanche qui est cause de pareils embarras !... Enfin, ce sont vos affaires, et je retourne à mon cabinet... En définitive, il n'est pas question de moi dans tout ceci !

— Vous croyez, mon vieux ? reprit le batelier qui avait écouté la conversation précédente ; tenez, le *quart-d'œil*, qui était là tout à l'heure, en sait plus qu'il n'en a l'air, et peut-être sera-t-il bon de ne pas aller de si tôt rôder autour des cagnards... Ensuite, ajouta-t-il d'un ton joyeux, c'est pas moi qui vous y mènerai, du moins tant qu'il restera quelque chose dans mon gousset... Je vais faire bombance ; salut !

— Moi, je me lave les mains de ces micmacs, ajouta Tripet ; mes respects !

Et tous les deux partirent, chacun de son côté, tandis que les époux Marindor demeuraient seuls dans la boutique et que le coiffeur disait précipitamment à sa femme :

— Zélie, donne-moi vite de l'eau de lavande, du musc, tout ce que tu voudras, pour me débarrasser de cette horrible odeur... Il me semble qu'elle devient de plus en plus insupportable !

— Comment, encore ! dit madame Marindor avec colère ; je me tue à vous répéter qu'il n'y a pas d'odeur, que vous rêvez, que vous êtes fou, archifou ! Vous nous mettrez dans quelque fâcheux embarras avec vos lubies ! Tout à l'heure, vous avez failli vous trahir devant le commissaire... Mais si je vous prends jamais à parler de cette odeur...

L'artiste, habitué à une passive obéissance devant sa moitié, baissa les yeux.

— Tu crois que je me trompe ? balbutia-t-il ; cependant je sens toujours... Alors, l'odeur vient certainement de ces tresses blanches !... Cache-les, fais-les disparaître... Leur vue m'est odieuse !

XXI

RAPPROCHEMENTS

Georges Buffières, après une absence assez longue, venait de rentrer chez sa mère, dans leur tranquille maison voisine de l'Observatoire. Il paraissait souffrant ; et, bien qu'il eût remplacé par ses vêtements habituels le costume de « bouzingot » qu'il portait la veille, sa pâleur, son accablement témoignaient qu'il était à bout de forces. On se souvient, en effet, qu'à la suite de sa visite dans les cagnards, il s'était rendu à l'hôtel van Balen, envahi par la bande espagnole, et on n'a pas oublié la lutte qu'il avait soutenue dans la serre contre le jeune homme au béret. Après cette nuit si agitée. Georges avait dormi seulement quelques heures, et, dès le matin, il était retourné à l'hôtel van Balen, où sans doute les émotions et les agitations nouvelles ne lui avaient pas fait défaut. Aussi comprendra-t-on qu'en ce moment il était loin d'avoir sa vigueur, son énergie, son activité ordinaires.

La générale, qui revenait de chez Isabelle, s'était alarmée tout d'abord de l'état de prostration où elle le voyait et l'avait obligé de s'étendre sur un canapé. Cette ancienne cantinière, aux allures masculines, qui semblait si dure envers elle-même, montrait pour son fils les attentions naïves, les délicatesses infinies que pourrait montrer une mère de salon pour un enfant gâté ; et Georges, de son côté, bien qu'il eût déjà tout le savoir, toute l'intelligence et toute l'expérience d'un homme, conservait devant elle la douceur, la soumission d'un enfant.

Deux mots sur le passé de la mère et du fils.

Madame Buffières étaitla fille unique d'un gros fermier de Normandie. Vers l'âge de dix-huit ans, elle avait eu l'occasion de voir dans son village un jeune soldat en permission, dont rien encore n'annonçait la brillante fortune militaire, mais qui était leste, bien tourné, plein de franchise et de bonne humeur. A cette époque, c'est-à-dire vers la fin du premier empire, les beaux soldats n'étaient pas vus d'un mauvais œil en France et ailleurs. Une amourette s'ébaucha donc entre Buffières et la fille du fermier ; il fut question de mariage. Mais le père avait d'autres visées et ne l'entendait pas ainsi ; il répondit par un refus net à la demande du pauvre garçon, qui se retira désespéré et dut rejoindre son régiment. Néanmoins, un mois plus tard, la petite Normande disparaissait de la maison paternelle, et le bruit se répandait dans le pays que, bon gré, mal gré, le riche fermier avait consenti au mariage.

Nous savons ce qu'il advint des nouveaux époux. La jeune femme, habituée de longue date à une vie laborieuse, se fit cantinière, autant pour se créer des ressources et élever sa famille, que pour ne pas quitter son mari qu'elle adorait. Pendant ces premières années, le fermier se montra inflexible pour ce qu'il appelait « la mésalliance » de sa fille. Il ne répondait à aucune des lettres qu'on ne cessait de lui adresser et exprimait hautement l'intention de déshériter « la créature dénaturée ». Cependant, à mesure que le mari montait en grade, la colère contre la femme semblait diminuer. Quand Buffières fut chef de bataillon, une réconciliation s'opéra entre le fermier et ses enfants ; quand il fut colonel, son beau-père le prit en affection et ne parlait de lui qu'avec orgueil. Peu de temps après que Buffières eut été nommé général de brigade, le vieux bonhomme mourut, quelques-uns disaient de joie, laissant à sa fille et à son gendre une vingtaine de mille livres de rente, qui, avec les appointements du général, constituaient une fortune très convenable pour ce temps-là.

Nous avons dit que M. et madame Buffières avaient eu deux fils, et nous connaissons la disparition mystérieuse du plus jeune, Marcel, qu'on appelait dans la famille le *Petit*

Pompon. Quant à Georges, l'aîné, à la suite de cette catastrophe, il était devenu la consolation de ses parents. D'une nature droite et intelligente, il avait fait d'excellentes études, et tout permettait de supposer que, soit dans le barreau, soit dans les fonctions publiques, il réussirait d'une manière brillante.

Au moment où la mère et le fils se trouvaient ainsi réunis, une nouvelle cause de trouble s'était produite pour eux. Madame Buffières avait conté à Georges les détails de sa visite chez Isabelle, et Georges, de son côté, avait exposé les événements accomplis, la nuit précédente, à l'hôtel van Balen. Or, le rapprochement des deux récits était de nature à éveiller une foule de réflexions.

— Chère maman, disait Georges d'un air pensif, rien ne m'ôtera de l'esprit que ce jeune homme, d'un caractère si farouche et si indomptable, que vous avez rencontré chez la Basquaise, est le même que j'ai rencontré chez M. van Balen. Le portrait que vous m'en faites se rapporte exactement à l'homme au béret, qui, du reste, a dû être blessé d'une manière assez grave... Oui, ce Perico, que vous avez protégé avec votre bonté habituelle, est sans aucun doute mon ennemi de la nuit dernière.

— Est-il possible, Georges ! s'écria la générale, j'aurais tiré des mains de la police un scélérat, qui a voulu te tuer, contre lequel tu as été dans la nécessité de te défendre ? Perico est un voleur et un assassin...

— Ne dites pas cela, ma mère, répliqua Georges d'un air de malaise ; ce jeune homme, quoiqu'il fût accompagné de véritables bandits, montre une violente passion pour mademoiselle Frédérica, et peut-être, si coupable qu'il soit, n'est-ce pas le vol qui l'attirait à l'hôtel van Balen.

— En vérité, mon fils, je ne te comprends pas... Tu as l'air de défendre ce misérable.

Georges garda un moment le silence.

— Il est vrai, reprit-il enfin, malgré ses méfaits, ce jeune homme ne m'inspire pas la haine et le mépris qu'il semble mériter ; et, s'il s'agit en effet de la même personne, je me félicite que vous lui ayez prêté votre appui.

— Que me dis-tu là ? Si j'avais pu soupçonner dans cet

comme l'adversaire acharné qui t'a mis dans un si déplorable état, je l'eusse livré moi-même à la justice.

— Et qui sait, ma mère, si vous n'en auriez pas eu ensuite des regrets mortels ?

— Des regrets mortels ?

La générale regarda fixement son fils. Tout à coup un éclair brilla dans sa pensée.

— Que veux-tu me faire entendre, Georges ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— De grâce, chère maman, vous et moi, n'allons pas trop vite dans nos suppositions... Cependant il est bien vrai que ce Perico, ce jeune homme au béret, semble avoir l'âge de *celui* que nous cherchons. D'après mes propres souvenirs, ses traits sont aujourd'hui ce que devraient être ceux de mon frère. Il a l'accent espagnol, et, s'il n'est pas originaire de l'Espagne, il doit avoir longtemps habité le pays. L'agitation qu'il a montrée, lorsque vous avez prononcé le nom de Francesito, est aussi très significative. Enfin, il n'y a pas jusqu'à son caractère intraitable, jusqu'à sa réputation terrible, qui ne se rapportent aux indications qu'on nous a données.

Madame Buffières paraissait hors d'elle-même.

— Mon Dieu ! reprit-elle, aurions-nous enfin découvert... Comme tu le disais tout à l'heure, je ne sais si nous devons souhaiter que ces suppositions soient fondées ; mais, ainsi que toi, je n'ai pas éprouvé, en présence de ce jeune homme, le sentiment de répulsion qu'il pourrait inspirer aux honnêtes gens... La voix du sang se serait-elle donc élevée dans nos cœurs !

— Encore une fois, ne nous hâtons pas de prendre nos soupçons pour des réalités et laissez-moi le temps d'approfondir cette affaire. Je veux, à tous risques et dans le plus bref délai, savoir si nous ne nous trompons pas. Malheureusement, je me sens si faible, si abattu...

— Oh ! rien ne presse, mon cher Georges; attends d'avoir repris des forces... Qui sait si tu ne vas pas être engagé dans une nouvelle lutte plus acharnée que la première ?... D'ailleurs, j'envisage avec épouvante la confirmation possible de nos conjectures!... Mon Dieu ! qui m'eût dit qu'après avoir tant cherché ce malheureux enfant, j'éprouverais un

pareil effroi à la pensée de le retrouver ! Qui m'eût dit surtout que ce charmant petit garçon, si doux, si aimant, pourrait jamais devenir...

— Courage ! et ne vous désolez pas d'avance ; je saurai bientôt la vérité, je vous l'affirme... Seulement, les poursuites auxquelles donne lieu la tentative de la nuit dernière à l'hôtel van Balen vont sans doute obliger Perico, ou quel que soit son nom, à se cacher avec plus de soin qu'auparavant. Le baron est furieux ; il a adressé une plainte à son ambassadeur, qui s'est hâté de la transmettre au parquet. Comme vous l'avez vu, la police est sur pied... J'ai dû comparaître ce matin devant un magistrat, et, sans révéler comment m'est venue la connaissance du complot, il m'a fallu raconter les faits dont j'ai été témoin. Ainsi, en dépit de moi-même, je me trouve l'accusateur le plus redoutable de celui qui est peut-être mon...

— A ton tour, ne dis pas qu'il l'est, mon Georges chéri. Que Dieu ait pitié de moi ! J'ai un fils si bon, si loyal, si généreux, tandis que l'autre... Mais, voyons, ne pourrait-on décider l'excellent M. van Balen à mettre moins d'ardeur dans ses poursuites ? Il serait facile de faire entendre à mademoiselle Frédérica, qui mène toute la maison...

— Justement, ma mère, M. van Balen et sa fille ont aujourd'hui un autre motif de graves inquiétudes.

En même temps, il raconta comment le comte Oscar de Livry, pour une cause inconnue, s'était jeté dans la Seine la nuit précédente, événement dont lui, Georges, avait été témoin, et comment le comte, transporté à l'Hôtel-Dieu, y était retenu par une fièvre violente.

— Vous jugez, poursuivit Georges, quelle profonde impression cette catastrophe a produite dans la famille van Balen où M. de Livry recevait le meilleur accueil. Mademoiselle Frédérica en est bouleversée, et c'est à peine si elle a paru remarquer les services que... d'autres lui ont rendus, la nuit dernière !

— Voilà de l'ingratitude, mon Georges, car tu t'es conduit admirablement. Si cette enfant gâtée avait pour un liard de sens commun...

— Chère maman, je vous en conjure, ne parlez pas d'elle avec cette amertume. Elle connaissait Livry avant de me

connaître et elle ressent pour lui une affection qu'il mérite à tous égards.

— C'est un beau gars, j'en conviens, et avec cela il est riche, de grande naissance. Mais, si l'on osait le comparer à toi... Enfin, Georges, soupçonne-t-on pourquoi ce M. de Livry a voulu se détruire?

— Impossible d'expliquer cet acte de désespoir. Livry, outre qu'il possède tous les dons de la nature, tous les avantages de la fortune et du rang, aime Frédérica et il est aimé d'elle; pour obtenir sa main, il n'aurait qu'à la demander. Nous avons eu récemment une explication à cet égard, et tout ce qu'il m'a dit m'a jeté dans un étonnement inexprimable. Il m'a encouragé à continuer mes assiduités auprès de mademoiselle van Balen, il m'a assuré que, quant à lui, il ne pouvait pas, ne voulait pas l'épouser. Son trouble me donnait lieu de croire qu'il y avait à cette union un obstacle secret, mais terrible et puissant. Néanmoins, je supposais encore qu'il avait cédé à quelque entraînement passager en exprimant cette énergique détermination; je vois maintenant mon erreur.

— Tout ceci, en effet, est incompréhensible... Cependant, mon Georges bien-aimé, tu vas avoir le champ libre auprès de mademoiselle van Balen, pour laquelle tu t'es pris d'une passion si vive. Quoique ses parents l'aient déplorablement gâtée, c'est un parti magnifique, et je ne saurais souhaiter mieux pour toi.

— Vous oubliez, ma mère, reprit Georges avec un sourire plein d'ironie et de tristesse, que quelqu'un encore me disputera la tendresse de Frédérica.

— Qui donc?

— Perico... Perico, qui montre pour mademoiselle van Balen une passion sauvage, brutale, telle qu'une âme comme la sienne peut en éprouver. Rappelez-vous son insolente tentative dans la cour de l'hôtel. J'ai la certitude que la nuit dernière encore, quand il cherchait à pénétrer dans la chambre de Frédérica, il cédait à quelque transport de son audacieuse et indomptable nature... Aussi paraît-il m'avoir voué une haine mortelle, à moi qui fais obstacle à ses desseins, et notre lutte opiniâtre, la blessure qu'il a reçue plus tard, ont dû exalter cette haine jusqu'à la frénésie.

— Bonté divine ! que me dis-tu, mon enfant ? s'écria madame Buffières. Ce matin, en effet, Perico parlait avec chaleur de l'aversion que lui inspirait un ennemi mystérieux... Mais, alors, voilà une complication nouvelle qui va rendre ta tâche plus difficile et plus périlleuse ! Si Perico se trouvait être... celui que tu cherches, tu aurais tout à redouter de lui.

— C'est vrai ; cependant rien ne m'arrêtera, et je veux accomplir le dernier vœu de mon père.

— Songe donc, Georges, que, si le hasard vous mettait en présence l'un de l'autre, il serait capable, avant toute explication... Mon fils chéri, ne t'expose pas à une éventualité dont l'idée seule me fait frissonner !... Tiens, écoute moi. Ce jeune homme, à raison du service que je lui ai rendu en lui donnant les moyens de fuir, paraît assez bien disposé à mon égard. Pourquoi ne me chargerais-je pas seule d'éclaircir nos doutes ? Il me sera facile, grâce au concours de ma protégée Isabelle, d'avoir avec lui un entretien décisif. Si nos soupçons ne sont pas fondés, je l'abandonnerai à son sort ; si, au contraire, ce redoutable Perico était bien l'enfant que nous avons perdu, qui pourrait mieux qu'une mère dompter cette nature rebelle, l'adoucir, la ramener au bien ?

— Non, non, chère maman ; permettez-moi d'agir seul. Je ne consentirai jamais à ce que la veuve du général Buffières soit exposée à des hasards...

— Tu t'y exposes bien, toi, son fils !.. Me prends-tu pour une femmelette ?

— Mère, je vous en supplie, n'insistez pas. J'ai combiné tout un plan afin d'obtenir, sans danger pour moi, l'explication devenue indispensable.

Mais l'ancienne cantinière était très tenace dans ses volontés.

— Du moins, reprit-elle, laisse-moi te quitter un moment pour aller m'entendre avec Isabelle. Peut-être Perico sera-t-il revenu à la maison après l'éloignement de la police ; qui sait si je n'aurai pas encore occasion de le voir et de lui parler ? En tous cas, je mettrai la petite Basquaise dans nos intérêts, et je l'inviterai à nous faire savoir ce qu'elle pourra nous apprendre au sujet de Perico.

Georges essayait toujours de résister aux désirs de la générale ; mais la résistance ne tarda pas à devenir difficile. La fièvre le gagnait. Ses joues étaient rouges, sa voix s'empâtait et sa tête ballottait sur ses épaules.

Madame Buffières s'alarma de ces symptômes.

— Georges, tu souffres ! s'écria-t-elle.

— Ce n'est rien, chère maman ; un peu de malaise... Cela va passer sans doute !

La générale sonna ; les domestiques, c'est à-dire Léonard, un ancien soldat devenu valet de chambre, et Catherine, la veuve d'un soldat, accoururent aussitôt. On conduisit Georges à sa chambre, et, en dépit de ses faibles protestations, il lui fallut, bon gré, malgré, se mettre au lit avec l'aide de Léonard.

On envoya chercher le médecin de la famille, un médecin militaire du Val-de-Grâce ; mais l'état de Georges n'annonçait rien d'inquiétant. Il ne s'agissait que d'une violente courbature, et le docteur, après avoir prescrit du repos et quelques aliments, se retira.

Madame Buffières s'était établie au chevet de son fils ; le voyant tranquille et presque assoupi, elle se rassura peu à peu. Elle finit par ordonner à Catherine de prendre sa place, lui recommanda de ne pas quitter Georges d'un instant pendant qu'elle serait absente, et, s'enveloppant de son grand châle noir, elle sortit.

Son absence fut assez longue : quand elle rentra, Georges était beaucoup mieux, mais fort inquiet.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas réussi, dit la générale avec découragement. Cette femme est stupide et ne sait rien de rien ; l'autre n'est pas revenu à la maison. Pour comble de malheur, Isabelle ignore absolument en quel lieu il peut s'être réfugié.

— Il faudra donc que je le cherche moi-même, reprit Georges ; demain je serai guéri, je reprendrai ma tâche.

— Et tu ne voudras pas que je t'accompagne ?

— Oh ! pour cela, non, ma mère.

— C'est ce que nous verrons, murmura la générale entre ses dents.

XXII

LA CHAMBRE D'ISOLEMENT.

Tandis que Georges Buffières fléchissait sous le poids de la fatigue, l'état du comte Oscar de Livry, à l'Hôtel-Dieu, paraissait beaucoup plus grave.

Il existe, à côté de plusieurs salles de l'hospice, des chambres spéciales, appelés *chambres d'isolement*, où l'on établit les malades qui ne pourraient sans inconvénient être traités dans les salles communes. C'était dans une de ces chambres que le comte avait été installé, en attendant qu'il fût possible de le transporter chez lui, et, quoique astreint comme les autres malades aux inflexibles règlements de l'hôpital, il y recevait des soins bienveillants, peut-être plus éclairés, qu'il n'eût pu en trouver dans sa propre maison.

Le comte avait été pris d'une méningite, avec fièvre et délire, après sa tentative de suicide, et le médecin en chef recommanda expressément qu'on le laissât dans un calme complet. Aussi n'accorda-t-on pas aux personnes qui se présentèrent pour le voir, même au baron van Balen, la faveur de pénétrer jusqu'à lui. On refusa à ses domestiques la permission de le veiller ; une seule exception fut faite à l'égard de M. Rigaut, le factotum, l'intendant, l'homme de confiance du comte, celui-là même qui avait reçu Brai-Sec et l'avait si largement récompensé.

Du reste, il était digne de cette préférence, et le malade n'avait pas d'ami plus dévoué et plus sûr. De temps immémorial, les Rigaut demeuraient attachés à cette an-

cienne famille, dont ils possédaient tous les secrets. L'intendant actuel avait succédé à son père, qui lui-même avait suivi en émigration le père d'Oscar. Aussi, quoiqu'il eût près de soixante ans, l'appelait-on encore Rigaut *Jeune* où familièrement *le Jeune*, et c'était ainsi qu'Oscar, qui avait pour lui une amitié filiale, le nommait d'ordinaire.

Rigaut paraissait profondément affligé. Assis dans un vieux fauteuil, auprès du lit de son maître, il ne le quittait pas d'un instant. Un infirmier lui avait été adjoint pour aider à contenir le malade dans certains moments de délire; mais Rigaut, craignant peut-être qu'on n'entendît les paroles échappées au comte, avait trouvé moyen d'éloigner cet homme. Quant à lui, penché vers Oscar avec sollicitude, il ne songeait qu'à prévenir ses moindres volontés.

A la suite d'une crise violente, Livry avait eu quelques heures d'un sommeil réparateur.

La soirée était déjà assez avancée, quand il s'éveilla, et, se soulevant faiblement, il promena autour de lui des regards étonnés. A la lueur des deux bougies qui brûlaient sur la table, il pouvait voir l'ameublement froid et austère de sa cellule. Un mouvement brusque et une exclamation qui lui échappa attirèrent l'attention de l'intendant caché derrière le rideau.

— Qu'y a-t-il, monsieur le comte? demanda-t-il en se montrant ; vous sentez-vous mieux?

Livry le regarda d'un air stupéfait.

— Quoi? le Jeune, dit-il enfin, est-ce vous? Où diable sommes-nous et que faites-vous ici ?

Rigaut, à son tour, ne s'empressa pas de répondre. Il voyait pourtant avec une joie extrême que Livry, pour la première fois depuis la catastrophe, le reconnaissait et s'exprimait d'une manière raisonnable.

— Monsieur le comte, répliqua-t-il enfin, vous êtes malade et vous vous trouvez en ce moment à... dans une maison de santé... Mais, je vous en conjure, ajouta-il aussitôt, ne parlez pas, ne pensez pas... Le médecin vous ordonne la tranquillité la plus absolue.

Livry était retombé sur son oreiller et restait immobile. Rigaut, croyant lui avoir donné une satisfaction suffisante, avait repris sa place ; mais la tête du malade travaillait, et

il s'efforçait évidemment de rassembler ses souvenirs. Son agitation s'accrut avec rapidité. Tout à coup, il dit avec un accent de douleur et de colère:

— Ah ! le Jeune ! le Jeune! Pourquoi m'a-t-on sauvé quand je voulais mourir ?

Rigaut fondit en larmes. Il saisit la main brûlante d'Oscar et la pressa contre ses lèvres en murmurant :

— Monsieur le comte... mon maître bien-aimé... mon enfant... chassez, je vous en conjure, ces affreuses pensées. Votre acte de désespoir me désole. Les lois de la religion et de la morale défendent...

— Phrases que tout cela ! interrompit Oscar avec impatience; vous pourtant, vous connaissez les motifs que j'ai de mourir. Écoutez, Rigaut, j'aime une femme... la plus belle, la plus pure, la plus poétique de toutes les femmes... et il est au-dessus de mes forces de renoncer au bonheur que semble me promettre une tendresse réciproque.... Or, si je m'y abandonnais, vous n'ignorez pas que je serais un lâche et un scélérat.

Rigaut paraissait mortellement embarrassé.

— Monsieur le comte, balbutia-t-il, vous exagérez l'importance de certaines éventualités.... On peut espérer encore...

— Rien, répliqua Livry; mais dites-moi ce qui s'est passé, je veux le savoir.

Ainsi pressé, l'intendant raconta en peu de mots, comment le comte se trouvait à l'Hôtel-Dieu. Oscar écoutait d'un air pensif. En apprenant qu'il avait été retiré de l'eau par un batelier, auquel Rigaut avait cru devoir donner une récompense, il eut un mouvement de colère :

— Vous eussiez mieux fait de le chasser à coups de pied. Qu'il ne se présente pas devant moi, car je serais capable... Mais n'est-il venu personne ici pour s'informer de mes nouvelles ?

— Si, si.... le baron van Balen voulait absolument pénétrer jusqu'à vous ; il a fallu toute l'autorité du directeur de l'Hôtel-Dieu pour l'en empêcher. Il s'est enfin décidé à partir, mais il envoie d'heure en heure un domestique pour s'enquérir de vous.

— C'est que sans doute il y a quelqu'un qui aiguillonne

son flegme et sa pesanteur ordinaires... Oh ! mon Dieu ! ajouta Livry avec une indicible douleur en se cachant le visage, j'aurais été si heureux de vivre ... pour aimer !

Il se retourna vers la muraille et on l'entendit pousser des sanglots. Rigaut essaya de lui adresser des consolations ; un geste irrité lui ferma la bouche.

Une heure s'écoula sans qu'aucune parole eût été échangée. La soirée s'avançait et une tranquillité profonde régnait dans l'hôpital. La religieuse, chargée de la surveillance de la salle voisine, et l'infirmier, attaché au service spécial de la chambre d'isolement, étaient venus s'assurer que le malade ne manquait de rien. Mais le comte avait manifesté d'une manière brusque qu'il désirait être seul avec Rigaut, et on s'était retiré.

Vers le milieu de la nuit, il se souleva de nouveau et appela d'une voix qui avait repris sa sonorité.

— Le Jeune, demanda-t-il en affectant beaucoup de calme, à quel étage sommes-nous ici ?

— Au premier étage, monsieur le comte, tout près de la salle Sainte-Marthe.

— Où donne cette fenêtre ? reprit Oscar en désignant l'unique fenêtre de la chambre.

— Sur une cour intérieure. Mais puis-je savoir pour quel motif...

— Ouvrez-la... J'ai besoin d'air !

Ce désir paraissait tout naturel et Rigaut s'empressa de le satisfaire ; aussi bien l'air extérieur était doux et vivifiant.

Néanmoins, Livry, en voyant cette fenêtre grillée, ne put retenir un mouvement d'impatience.

— Il n'y a donc pas ici, reprit-il, de fenêtre qui donne sur la rivière ?

— Non, monsieur le comte, pas de ce côté du bâtiment... Mais, encore une fois, pourquoi désirez-vous une fenêtre donnant sur la rivière ?

— Pour avoir plus frais, répondit Oscar avec un sourire singulier.

Il se rejeta en arrière et parut retomber dans ses réflexions.

Au bout d'un moment, il reprit, toujours avec calme :

— Vraiment, mon cher le Jeune, je me sens mieux et j'éprouve une velléité d'appétit... Ne pourriez-vous me procurer quelque nourriture ?

Les traits de l'intendant s'épanouirent.

— Ah ! monsieur le comte, dit-il, voilà un excellent symptôme et du meilleur augure !... Par malheur, il n'y a rien dans cette chambre qu'on puisse vous donner, sans compter que je craindrais de vous exposer à une rechute en prenant sur moi... Eh bien ! je vais me mettre à la recherche de l'interne de service, qui doit être dans une des salles voisines, et il jugera de ce qu'il convient de faire.

— C'est cela, hâtez-vous... Je crois que je serais complètement bien si je mangeais quelques bouchées.

— J'y vais ; prenez patience.

Et, convaincu que son maître touchait à la fin de cette crise, Rigaut s'empressa de sortir en laissant la porte entr'ouverte.

Nous savons que la chambre d'isolement attenait à une des salles principales du quartier des hommes, et ce fut vers cette salle que Rigaut, déjà familiarisé avec les êtres de cette partie de l'Hôtel-Dieu, se dirigea d'abord. Deux lampes, suspendues à chaque extrémité, répandaient une faible lumière dans cette immense pièce et permettaient d'apercevoir les longues files de lits dont les rideaux étaient baissés. Des malades dormaient d'un sommeil pénible ; d'autres faisaient entendre, derrière leurs courtines blanches, des gémissements douloureux. Le veilleur s'était assoupi sur un siège, tandis qu'une religieuse priait à côté d'un agonisant. Tout cela formait un tableau lugubre et qui serrait l'âme.

Rigaut s'assura d'un coup d'œil que l'interne de service n'était pas dans cette pièce. Il ne dépassa même pas le seuil de la porte, et s'empressa de monter à l'étage supérieur où se trouvait une salle semblable à la première. Cette fois sa recherche ne devait pas être vaine, car, tout au bout de la double rangée de lits, il aperçut l'interne, qui, assisté d'une autre personne, achevait, à la lueur d'une bougie, de saigner un pauvre diable dont le cas était urgent et il s'avança vers lui d'un pas léger.

Le jeune médecin entourait de bandes le bras du malade

et ne se retourna même pas pour regarder qui approchait. Rigaut ne connaissait peut-être pas bien le mérite scientifique des internes d'hôpitaux, et, en voyant celui-ci affublé d'un tablier blanc, il ne faisait guère de distinction entre lui et un simple infirmier. Aussi dit-il d'un ton dégagé :

— Venez vite, *jeune homme ;* mon maître, le comte de Livry, a besoin de vous.

L'interne continua de serrer avec soin le bandage de la saignée.

— Tout à l'heure, *vieux*, répliqua-t-il ; ici je ne connais ni « maître » ni « comte » ; je ne connais que des malades, et tous sont égaux pour moi.

Rigaut comprit sa faute et attendit que la besogne fût terminée. L'interne, après avoir donné ses ordres au garçon de salle, essuya ses mains à son tablier et dit à l'intendant, sans la moindre apparence de rancune :

— Maintenant, monsieur, qu'y a-t-il et que veut votre maître ?

Rigaut lui expliqua que M. de Livry, ayant tout à fait repris connaissance, demandait quelque nourriture.

— Vous voyez, dit l'interne avec gaieté, que la chose ne presse pas beaucoup... Cette fringale me semble bien prématurée. Nous allons voir, néanmoins, s'il serait prudent de la satisfaire, et aussi comment nous le pourrons, car l'office est fermé à cette heure.

Et on marcha vers la porte de la salle.

— Monsieur, dit l'intendant avec quelque hauteur, j'espère qu'on trouvera à manger pour mon maître et que l'on fera fléchir, s'il le faut, la rigueur du règlement... M. de Livry est aussi généreux que riche, et, en récompense des soins qu'il reçoit ici, il pourra donner cent mille francs à l'Hôtel-Dieu.

— Il y aura là, en effet, dit le facétieux étudiant, de quoi acheter bien des petits pains d'un sou, et un pareil cadeau ne sera peut-être pas désagréable à l'administration de l'Assistance publique... Quant à moi, je dois d'abord m'assurer si votre comte est en état de casser une croûte, et s'il est en état de la casser, ma foi ! on avisera.

Ce ton ne plaisait guère au respectueux et formaliste intendant ; il ignorait que, malgré son apparence frivole,

l'interne était un jeune homme de grand savoir, qui promettait un médecin de premier ordre dans l'avenir. C'était lui qui avait découvert le vol de chevelures et de dents à la salle des morts, et, parmi les étudiants qui fréquentaient l'hôpital, il n'en était pas de plus instruit, de plus dévoué, de plus fidèle à ses devoirs.

Rigaut se taisait d'un air morose, quand on entra dans la chambre d'isolement; mais, à peine y eut-il jeté un regard, qu'il poussa un cri de surprise et d'effroi. Les bougies, encore allumées sur la table, permettaient de voir que la pièce était vide. Le comte avait disparu, et avec lui une robe de chambre en cachemire, ainsi que des pantoufles élégantes qu'on avait apportées le jour précédent pour son usage.

— Grand Dieu ! qu'est-il devenu ? s'écria Rigaut.

— Bon ! bon ! Il ne saurait être loin, car je ne le crois pas de force à courir les champs... Puisqu'il a tant d'appétit, il aura peut-être poussé une reconnaissance du côté des cuisines.

— Ne riez pas, monsieur ! reprit Rigaut avec désespoir ; il faut nous mettre bien vite à sa recherche... Sans doute il est toujours sous l'influence de cette mauvaise pensée à laquelle il a succombé déjà.

L'interne devint sérieux.

— Vous avez raison, répliqua-t-il ; votre comte pourrait être atteint de la monomanie du suicide, et la méningite n'a fait qu'augmenter cette prédisposition... Alors, où est-il allé ? Cette fenêtre est munie de barreaux solides... Il n'a pu se réfugier ni dans la salle Sainte-Marthe ni dans la salle Sainte-Jeanne, il est donc sûrement descendu au rez-de-chaussée.

— Tout à l'heure il me demandait si la fenêtre de cette chambre donnait sur la rivière et il a semblé regretter qu'elle n'y donnât pas.

— Voyez-vous ça !... Décidément, il tient à son idée ! En ce cas, ne perdons pas de temps, et en chasse !... Une chasse... au comte, ce sera du nouveau.

L'incorrigible railleur saisit un flambeau sur la table et sortit en faisant signe à Rigaut de le suivre.

L'intendant voulait qu'on appelât du monde ; l'interne s'y refusa.

— Ouiche ! dit-il, troubler le repos de douze cents malades pour retrouver un fuyard !... Les frasques de ce genre ne sont pas rares chez nous, et les recherches se font toujours à petit bruit... Si le secours de quelque infirmier nous est indispensable, on verra ; mais nous suffirons seuls, je l'espère.

XXIII

L'HÔTEL-DIEU LA NUIT

On descendit un large escalier de pierre, où les pas résonnaient tristement dans les ténèbres. Rigaut regardait à droite et à gauche, s'attendant à voir son maître apparaître tout à coup. Il n'y avait là que quelques statues de marbre, qui se dressaient sur leurs piédestaux comme des fantômes blancs.

En traversant le vestibule inférieur qu'éclairait un solitaire bec de gaz, l'interne reprit :

— Les affections telles que celle de votre maître ont presque toujours une cause morale. Je gagerais que votre jeune comte est amoureux... un de ces amours lamentables et tragiques, que les romans nouveaux ont mis à la mode ! Voyons, j'ai touché juste, n'est-ce pas ?

— Je ne sais, répliqua Rigaut.

— Bah ! vous ne voulez pas en convenir... ou bien il ne vous a pas pris pour confident. Certainement il y a une femme sous roche... une inhumaine, une cruelle, comme on prétend qu'il s'en trouve... Sacrebleu ! l'amour ne me produit pas cet effet-là à moi ! J'ai été amoureux souvent... bien souvent... trop souvent, car cela fait perdre un temps fou ; mais du diable si jamais... Ensuite, votre maître est riche, n'étudie rien, et autant employer son temps à être amoureux qu'à autre chose.

Rigaut ne répondit pas à ces observations, qui lui semblaient oiseuses en pareille circonstance, et on continua d'avancer. Toutefois, il fallut bientôt s'arrêter dans

cette direction ; après avoir traversé plusieurs salles, affectées à différents services de l'hôpital, on rencontra des portes soigneusement fermées, que le fugitif n'avait pu franchir.

— Par où donc a-t-il passé ? reprit Rigaut ; si pourtant il s'était glissé derrière nous dans les salles Sainte-Jeanne ou Sainte-Marthe, dont les fenêtres donnent sur la Seine ?

L'interne réfléchit un moment.

— Non, dit-il enfin ; ces fenêtres s'ouvrent, il est vrai, sur le petit bras de la Seine, mais au-dessous d'elles se trouve la galerie des cagnards qui empêcherait un saut direct dans la rivière. Or, vous ne sauriez vous imaginer combien ces pauvres lunatiques sont minutieux dans l'accomplissement de leurs projets. Si celui-ci, comme on est en droit de le croire, a pour idée fixe de se noyer, il aura craint de se rompre les os en tombant sur la galerie... Il est donc plus probable qu'il a essayé de gagner les bâtiments de l'autre rive, et pour cela il a dû traverser le pont Saint-Charles... Tenez, l'autre jour, un fiévreux, qui avait aussi la fantaisie d'entreprendre un voyage de découvertes à travers l'hôpital, a été retrouvé, dit-on, dans un cabinet attenant à la salle des morts... Votre comte est capable d'être allé de ce côté.

— C'est possible, reprit Rigaut avec impatience ; alors, montrez-moi le chemin... Et, je vous en conjure, hâtons-nous, car une minute peut tout perdre.

On se remit en marche et on remonta le grand escalier. L'interne, malgré sa frivolité junévile, était attentif et cherchait à se rendre compte de la direction prise par Livry. On s'arrêtait par intervalles ; mais, sauf des gémissements sourds, de vagues murmures de voix qui s'élevaient çà et là, tout demeurait silencieux.

Cependant, l'on approchait des quelques marches conduisant à la passerelle couverte, appelée pont Saint-Charles, quand on entendit le son argentin d'une clochette à quelque distance. Rigaut et son guide s'arrêtèrent de nouveau. A l'extrémité d'un long corridor, ils virent passer un prêtre, revêtu de ses ornements sacerdotaux et portant le saint-ciboire ; deux religieuses l'accompagnaient avec

des cierges allumés, et ils étaient précédés d'un sacristain qui agitait doucement la sonnette. Cette espèce de procession, se montrant ainsi tout à coup, dans l'éloignement, avait un caractère solennel et triste, bien capable de frapper l'imagination. Mais, avant que l'interne et Rigaut eussent le temps de s'incliner, la galerie était retombée dans les ténèbres, et c'était à peine si l'on distinguait encore les sons aigus de la clochette d'argent.

L'interne dit en secouant la tête :

— C'est sans doute pour ce pauvre n° 37... Son hémorragie est revenue... J'enrage de penser qu'il y a des cas où nous ne pouvons rien!

On traversa la passerelle, qu'éclairaient des becs de gaz. Comme l'on remontait de l'autre côté, on rencontra deux infirmiers portant sur une civière un objet, de forme longue et rigide, enveloppé d'un drap blanc. A la vue du jeune médecin, ils firent halte.

— Ah ! Bousquin, dit l'interne, qui avez-vous là ? Cette pauvre fille du 65, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répliqua Bousquin d'un ton humble, et nous la portons à la salle des morts.

— C'est bien; arrangez-vous pour qu'elle conserve ses cheveux et ses dents... vous m'entendez ?

— Oh! monsieur, si l'on peut dire !... Vous avez des idées !... Demandez plutôt à Millot que voici si jamais, au grand jamais...

— Suffit; je sais ce que je sais... et la police est prévenue... Allez à votre besogne... Mais, un mot encore : n'avez-vous pas vu par ici un malade qui s'est échappé de la chambre d'isolement ?

— Non, monsieur, nous n'avons vu personne que les gens de service.

— Et croyez-vous que ce malade, comme celui de l'autre jour, aurait pu se cacher dans la salle des morts ?

— Oh ! pour cela non, monsieur; car j'en ai emporté la clef... Pour preuve, la voici.

Et Bousquin montra une grosse clef pendue à sa ceinture.

L'étudiant fit un signe aux infirmiers, qui s'éloignèrent avec leur fardeau funèbre.

— Allons ! reprit-il en s'adressant à Rigaut, votre maître joue à cache-cache avec nous... Nous voici dans le quartier des femmes, et la surveillance y est encore plus active que dans celui des hommes.

— Êtes-vous sûr, monsieur, que le malheureux comte n'a pu trouver d'accès sur la rivière ?

— J'en suis sûr. Il aurait fallu descendre dans les cagnards, et toutes les communications entre les cagnards et l'intérieur de l'hôpital sont interceptées... Du reste, nous tournons le dos à la rivière... Enfin, continuons ; voyant de l'espace libre devant lui, notre halluciné aura marché au hasard, et nous allons le trouver au fond de quelque impasse, fort embarrassé, sans doute, de sa personne.

On s'engagea donc dans une partie de l'Hôtel-Dieu, aussi vaste que celle de l'autre rive ; mais évidemment Livry n'avait pu s'y cacher. De ce côté encore, c'étaient des salles de malades, bien éclairées, pleines de monde, où sa présence n'eût pas manqué d'attirer l'attention. On franchit une seconde passerelle, jetée au-dessus de la rue de la Bûcherie et qui donne accès dans le troisième corps de logis de l'Hôtel-Dieu. La situation ne changeait pas ; toujours des corridors nus, des portes fermées, ou des salles bien gardées ; et on atteignit, sans avoir rien découvert, un escalier de pierre qui bornait sur ce point la série des constructions. Rigaut se lamentait.

— Bah ! reprit l'interne, notre homme n'a pu s'évaporer en fumée. Il a nécessairement passé par où nous passons, et, comme il faut qu'il s'arrête, nous finirons bien par le rencontrer.

Rigaut et son compagnon descendirent l'escalier, au pied duquel était une porte entr'ouverte, et ils se trouvèrent tout à coup en plein air.

On était maintenant dans une espèce de cour, entourée de bâtiments délabrés et pleine de décombres. Au fond, se dressait une église, dont les vitraux laissaient passer un peu de lumière. C'était la vieille église de Saint-Julien-le-Pauvre, dans les dépendances de laquelle logeait Grégoire

de Tours, au sixième siècle, quand il venait à Paris. Elle sert actuellement de chapelle à l'Hôtel-Dieu. Mais, sous le règne de Louis-Philippe, elle n'avait pas encore subi les restaurations intelligentes, qui ont mis en relief les charmants détails de son architecture intérieure, et elle tombait presque en ruines. La cour qui la précédait semble avoir été un cimetière au temps où chaque église de Paris avait le sien, et elle était hérissée de mauvaises herbes, au milieu desquelles serpentait un sentier.

L'interne, élevant son flambeau, regarda de tous côtés.

— L'aumônier, dit-il, va revenir après avoir donné la communion au mourant, et toutes les portes sont restées ouvertes... Ma foi ! il serait curieux que votre comte eût cherché un refuge dans la chapelle !

— Cela n'aurait rien d'extraordinaire ; on a toujours été très pieux dans sa famille.

— Visitons donc la chapelle, ne fût-ce que pour l'acquit de notre conscience.

On suivit le sentier et on pénétra dans l'église de Saint-Julien-le-Pauvre.

Une lampe vacillait dans un coin du sanctuaire et deux cierges brûlaient sur l'autel, en attendant le retour du prêtre et de son cortège. Mais ce luminaire était insuffisant pour combattre les masses d'ombres qui remplissaient l'édifice, et ne faisait que rendre les ténèbres visibles. A peine entrevoyait-on la partie inférieure de quelques piliers dont les cimes montaient dans la nuit. L'autel seul, avec son crucifix d'argent et son tabernacle ouvert, se détachait au fond de la nef ; çà et là un ornement doré relevait la lumière ; tous les autres détails se confondaient dans cette vaste enceinte, où l'on sentait une odeur de cire et d'encens.

Quoique Rigaut et son compagnon n'avançassent qu'avec précaution, le bruit de leurs pas éveillait l'écho ; le moindre choc contre les bancs et les chaises qui obstruaient le passage se répétait avec un fracas extraordinaire. Cependant rien ne bougeait, l'église semblait absolument déserte.

— Il n'est pas ici ! dit l'étudiant désappointé.

— Pourvu qu'il n'ait pas donné suite à son mauvais dessein ! murmurait Rigaut.

Comme ils scrutaient les coins sombres de la chapelle, le son argentin de la clochette se fit entendre au dehors, et l'aumônier, portant le saint-ciboire, apparut de nouveau, avec le sacristain et les deux nonnes qui tenaient des cierges. Le cortège longea la grande nef et se dirigea vers le maître-autel, en psalmodiant à demi-voix.

L'interne et Rigaut s'étaient empressés de se ranger. Le prêtre, tout à son pieux ministère, ne parut pas remarquer leur présence dans l'église à cette heure de la nuit. Parvenu à l'autel, il replaça le calice dans le tabernacle, fit une génuflexion dernière et la cérémonie religieuse fut terminée.

Alors l'étudiant et son compagnon s'approchèrent, autant pour expliquer leur visite que pour s'enquérir du malade évadé. Une des religieuses, qui aidait le sacristain à remettre tout en ordre, s'écria en se signant avec précipitation :

— Sainte Vierge ! qu'est ceci ?

Un homme, qui était resté jusque-là couché au pied de l'autel, venait de se lever tout à coup.

Les deux religieuses reculèrent terrifiées, tandis que l'aumônier regardait les assistants avec surprise. Rigaut s'écria :

— C'est lui, enfin !... c'est mon maître... et sain et sauf, je l'espère !

— Oui, c'est mon malade « aux pieds légers », dit l'interne à son tour d'un ton plus gai que ne semblaient l'y autoriser le lieu et la circonstance ; je savais bien qu'il ne pouvait s'être escamoté comme une muscade !

Livry demeurait muet et recueilli. Nous savons qu'il était vêtu d'une robe de chambre de couleur sombre, serrée autour de la taille par une cordelière de soie ; cet habillement lui donnait un aspect austère, presque monacal. Il avait la tête nue, et son collier de barbe noire, l'éclat de ses yeux enfiévrés faisaient ressentir encore la pâleur de son visage. Il était vraiment beau ainsi, et les

bonnes religieuses n'avaient aucun motif de le prendre pour un spectre ou pour un démon.

Il dit enfin, tandis qu'un sourire mystique se jouait sur ses lèvres :

— Je cherchais la mort, et c'est Dieu que j'ai trouvé... Dieu m'a reçu dans son temple et a subitement changé mon cœur... Je veux vivre désormais pour le servir... Mon père, mes sœurs, bénissez-moi... Priez pour moi !

L'aumônier, un vieillard qui avait blanchi dans la fréquentation des âmes blessées, répondit doucement :

— Pauvre jeune homme ! Je ne comprends pas bien encore ce qui se passe; mais si vraiment Dieu a touché votre cœur, attendez-moi un instant ; je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre et je tâcherai de répandre sur vos blessures le baume de la parole divine !

Pendant que le prêtre quittait ses ornements sacerdotaux, Rigaut, tout joyeux, adressa au comte de Livry quelques paroles affectueuses, puis il dit tout bas à l'interne :

— Vous le voyez, monsieur, la frénésie est passée, et il est redevenu raisonnable...

— Croyez-vous ? grommela le jeune médecin en secouant la tête; l'exaltation religieuse après la monomanie du suicide !... Il est possible que je me trompe, mais... il faudra veiller !

Rigaut se retourna brusquement, comme si ces paroles produisaient sur lui une impression douloureuse.

On ramena Livry à sa chambre, où il s'entretint longtemps avec l'aumônier.

Le lendemain, dans la matinée, le bruit se répandit à l'Hôtel-Dieu que le comte Oscar, entièrement remis des suites de son accident, allait retourner chez lui. En effet, on vit bientôt une superbe voiture, attelée de chevaux anglais, avec cocher et valet de pied en riche livrée, s'arrêter devant la grande porte, sur la place du Parvis. Le comte lui-même ne tarda pas à paraître, appuyé sur le bras de Rigaut. Il était vêtu d'habits qu'on avait apportés de son hôtel; quoiqu'il fût toujours très pâle, il semblait calme. Le directeur, l'aumônier et tous les dignitaires de l'hospice l'accompagnèrent jusqu'au perron, tandis que

les employés de rang inférieur faisaient la haie sur son passage.

Il est bon de dire que Livry, d'après les conseils du factotum Rigaut, avait remis, quelques instants auparavant, au directeur de l'Hôtel-Dieu, un chèque de cent mille francs sur la Banque de France, en souvenir de son séjour dans le grand hôpital parisien. Quant aux employés d'ordre inférieur, ils avaient reçu de tels pourboires qu'ils ne pouvaient l'oublier de sitôt.

L'interne se trouvait là de même; son service était fini pour le moment, et, vêtu avec simplicité, un cigare aux lèvres, il se disposait à faire une promenade dans Paris. Comme il restait un peu à l'écart sous le portique, Rigaut l'aperçut et vint à lui avec empressement.

— Vous aussi, monsieur, dit-il, vous avez droit aux remerciements de mon maître, et si jamais il pouvait vous être utile en quelque chose...

— Selon toute apparence, répliqua le jeune homme avec son inaltérable bonne humeur, il aura plus besoin de moi que moi de lui, malgré son énorme fortune... Ah çà ! n'ai-je pas entendu dire qu'il allait se faire trappiste ?

— Je... je l'ignore... N'est-ce pas qu'il est guéri, complètement guéri ?

— C'est possible; néanmoins, mon bon vieux papa, si vous aimez votre maître, n'ayez pas trop confiance et, comme je vous l'ai recommandé déjà, veillez sur lui... veillez de très près.

— Oui, oui, vous avez raison, répliqua Rigaut avec une émotion profonde. Si vous saviez... si je pouvais vous apprendre...

Il n'eut pas le temps d'achever. M. de Livry l'appelait et il se hâta de le rejoindre. Tous les deux montèrent en voiture, au milieu des marques de sympathie qu'on prodiguait au comte, et les chevaux partirent au grand trot.

L'interne, debout sur les marches du perron, regarda la voiture s'éloigner.

— Ma foi ! dit-il en lâchant au vent une bouffée de son cigare d'un sou, il a beau être comte, avoir des chevaux, des voitures, des laquais, des châteaux et des terres,

j'aime mieux être ce que je suis, un pauvre étudiant râpé, que d'être ce qu'il est... ou ce qu'il sera !

Sur cette réflexion philosophique, il lâcha une bouffée de tabac et s'élança joyeusement dans Paris pour y passer son jour de congé.

XXIV

LES DISTRACTIONS DE FRÉDÉRICA

Le même jour, le baron et la baronne van Balen, dans leur belle habitation de la rue de la Santé, étaient tout en émoi, grâce à l'humeur mutine et aux bizarres fantaisies de Frédérica. Comme on l'a vu déjà, jamais contraste plus marqué n'avait existé entre le caractère d'une fille et celui de ses parents. L'enfant gâtée, quoique foncièrement bonne, ne pouvait se résigner à la moindre contrariété, à la moindre contradiction. De leur côté, ses parents, en perpétuelle admiration devant elle, n'avaient jamais songé à combattre ses désirs, s'il n'y avait pas impossibilité absolue de les satisfaire ; aussi étaient-ils ses premières victimes, quand cette impossibilité se présentait.

Donc, ce jour-là encore, la jolie Frédérica se montrait triste et agacée. Les cheveux en désordre, vêtue d'un élégant peignoir que serrait à la taille une cordelière d'argent, elle allait et venait dans la serre, devant la grotte, tandis que son père et sa mère, assis à quelques pas, sur des bancs rustiques, suivaient avec intérêt tous ses mouvements. Le baron, vêtu de vieux habits qu'il portait par économie dans la maison, fumait une énorme pipe de terre et avait ainsi l'air d'un vieux bourgmestre. Quant à la baronne, dans sa robe de couleur foncée, avec son bonnet de linge, les mains posées sur ses genoux, elle ressemblait aux matrones des vieux peintres flamands.

— Cher père, disait Frédérica en froissant entre ses doigts une feuille d'oranger, est-il vrai... là bien vrai... que M. de Livry est enfin remis des suites de son accident?

— La chose est sûre, mon enfant, répliqua van Balen; sa voiture doit, ce matin, aller le prendre à l'Hôtel-Dieu, et j'ai envoyé Whilelm pour me rapporter de ses nouvelles aussitôt qu'il sera rentré chez lui.

— Et pourquoi n'y êtes-vous pas allé vous-même, cher père ? Pourquoi n'y suis-je pas allée aussi avec maman ?

— Toi ! s'écria la baronne en levant les yeux vers le ciel; *mein Gott ! mein Gott !* à quoi penses-tu, Frédérica ?

— Eh ! ne devons-nous pas à ce malheureux jeune homme quelque marque d'intérêt ?... Ne savez-vous pas que c'est à cause de moi, selon toute apparence, qu'il s'est livré à cet acte de désespoir ? Il paraît que... oh ! bien sans m'en douter et sans le vouloir... je lui ai dit quelques mots qui l'ont blessé, qui ont troublé sa raison, et alors...

Elle ne put retenir ses larmes et se laissa tomber sur un siège rustique.

Comme à l'ordinaire, la baronne, en voyant pleurer sa fille, secoua son apathie; elle courut lui jeter les bras autour du cou et dit en pleurant elle-même :

— Non, ce n'est pas toi, ma chérie... *Mein Gott!* ce n'est pas toi!

Le baron retira sa pipe de sa bouche.

— Tu te trompes, Frédérica, dit-il gravement; les motifs de M. de Livry, en cédant à une funeste tentation, sont un secret qu'il n'appartient à personne de pénétrer... à toi moins qu'à tout autre. J'ai fait à son égard tout ce que les convenances permettaient de faire. N'en demande pas davantage. J'irai voir le comte aussitôt qu'il sera en état de recevoir; mais il conviendra que j'y aille seul, et j'irai seul.

En même temps, il se remit à fumer.

Madame van Balen paraissait pénétrée d'admiration pour l'éloquence et la fermeté de son mari. Frédérica essuya ses yeux, rêva un moment, puis elle dit avec un fin sourire :

— Bah ! puisqu'il est guéri, peut-être va-t-il venir lui-même !

Cependant, comme elle paraissait encore soucieuse, le baron dit à sa femme :

— Il faut absolument la distraire !

— C'est juste, il faut la distraire ; mais comment ?

M. van Balen prononça quelques mots à voix basse.

— Oui, oui ; essayons de cela... essayons de tout ! répliqua la bonne dame.

Et elle s'éloigna en canetant, sans doute pour donner des ordres.

L'ancien banquier demeura un moment seul avec sa fille. Remarquant que les lèvres roses de Frédérica étaient toujours contractées et qu'un pli de souffrance persistait sur son front, il finit par mettre encore sa pipe de côté et dit d'un ton caressant :

— Voyons, petite, il ne faut pas comme ça être occupée d'une seule personne. Tu penses toujours à ce M. de Livry, qui a voulu se tuer on ne sait trop pourquoi, et tu ne penses nullement à ce pauvre Georges Buffières, qui, l'autre nuit, à l'endroit même où nous sommes, a risqué sa vie pour te défendre... Sais-tu qu'il est malade, lui aussi, des suites de sa lutte contre l'homme au béret ?

— Malade ! répéta Frédérica en se redressant avec vivacité ; j'en serais bien affligée, car c'est un loyal et courageux jeune homme !

— Il ne paraît pas que sa maladie soit dangereuse, mais la fatigue, ces secousses... Sans lui, peut-être, nous eussions tous été égorgés par les brigands qui avaient envahi notre maison !... Et Sigismond, un de nos palefreniers, a été gravement blessé ; par bonheur, il est en voie de guérison... Ignores-tu que, lorsque M. Georges est arrivé, le misérable, le scélérat, le monstre au béret bleu était sur le point de pénétrer dans ta chambre ?

— Est-il possible, mon père ? on voulait m'assassiner ?

— Tu courais le plus grand danger, mon enfant ; et encore une fois, c'est à Georges Buffières que tu dois ton salut... J'ai pris des précautions pour qu'un semblable danger ne se reproduise pas, et tu coucheras désormais dans la grande chambre, à côté de la nôtre... Mais as-tu songé que tu devais un peu de reconnaissance à ce brave garçon ?

— C'est juste ; il m'a déjà rendu un autre service et il mériterait... Ah ! pourquoi l'ai-je connu si tard !

Elle retomba dans sa rêverie ; au bout d'un moment elle ajouta :

— Cher papa, il faudra envoyer aussi prendre des nouvelles de M. Georges, ainsi que de sa mère, la bonne générale, et quand nous allons le revoir, je lui dirai... Mais, mon Dieu ! pourquoi ce Whilelm ne revient-il pas ? Quel homme lent, insupportable ! Pourvu qu'on ne nous ait pas trompés au sujet de M. de Livry !... Pourvu qu'il soit bien guéri, comme on l'affirme, et qu'il ait pu rentrer à son hôtel !... On me fait mourir d'impatience et d'inquiétude !

Le pauvre baron laissait tomber ses bras, d'un air de découragement, quand madame van Balen rentra.

— Frédérica, ma chérie, dit-elle, tu vas avoir « une surprise ! »

— M. de Livry vient d'arriver ? s'écria la jeune fille impétueusement et les traits épanouis.

— Mais non, mais non ; bien mieux que cela... Tu sais que l'eau est revenue dans les réservoirs ? Nous allons avoir « les grandes eaux ! »

— Ah ! les grandes eaux ! répéta Frédérica avec la plus complète indifférence.

Mais, remarquant la consternation qui se peignait sur les traits de son père et de sa mère, elle ajouta aussitôt :

— Soit ; cela m'amusera peut-être.

— Eh bien ! prends place auprès de ta mère, dit le baron avec une gaieté naïve ; tu vas voir !

Et il passa derrière les rochers factices qui formaient la grotte, tandis que les dames s'asseyaient dans le cabinet de verdure d'où l'on dominait toute la serre.

Bientôt elles entendirent un bruit sec et profond, comme celui d'un ressort qui se détend, puis un murmure sourd qui, après avoir commencé tout près d'elles, se propagea rapidement jusqu'aux extrémités de la salle vitrée. Tout à coup, outre la jolie cascade qui s'échappait de la grotte en gerbe de cristal, mille petits jets d'eau s'élancèrent du milieu des arbres exotiques, où l'on avait ménagé des bassins encadrés de verdure. En une minute tout fut bruit e

mouvement. L'eau jaillissait en cascatelles mignonnes, en gracieux éventails, en pluie de perles étincelantes; il y avait des jets jusque dans les massifs de feuillage les plus reculés. Les dispositions étaient prises avec tant de soin que pas une goutte ne s'égarait, et ces eaux, après s'être épanouies sous des formes gracieuses, se réunissaient en gazouillant dans le ruisseau qui parcourait la longueur de la serre, pour disparaître à l'autre bout.

L'effet était charmant, quoique peut-être un peu puéril; aussi était-ce dans le but de divertir Frédérica que le baron avait fait établir cet appareil hydraulique pour lequel il dépensait des sommes considérables. Mademoiselle van Balen s'en amusait volontiers pendant les chaleurs de l'été; mais nous dirons tout bas que le digne Hollandais y prenait autant de plaisir que personne; et on l'accusait de songer moins à sa fille qu'à lui-même, en donnant ces petites fêtes aquatiques.

D'ordinaire, ce qui divertissait surtout mademoiselle van Balen, c'était l'effarement des nombreux oisillons, français et étrangers, habitants de la serre. Surpris par ce bruit qui se faisait instantanément, par ces jets folâtres qui s'élançaient de toutes parts, ils s'enfuyaient à tire-d'aile, en ramageant avec terreur. Si quelqu'un d'eux avait été atteint et secouait piteusement ses plumes mouillées, la folle enfant riait, battait des mains, trépignait de joie. Le baron alors poussait des rires formidables pendant que, sur le visage impassible de la baronne, se montrait une contraction silencieuse, qu'on pouvait prendre pour un sourire.

Or, cette subite irruption des eaux ne tarda pas à produire sur les habitants de la serre son effet habituel. Toute la gent emplumée, aussi bien la colonie européenne que la colonie exotique, fut en l'air. Les oiseaux, chassés de leurs refuges accoutumés par ce bruissement inattendu, par cette agitation qui avait lieu sur tous les points à la fois, voltigeaient par bandes où se confondaient les espèces et ils formaient dans l'épouvante commune une troupe bariolée de rouge, de jaune, de bleu azuré, d'où sortaient des cris discordants. Quand ils cherchaient à éviter l'as-

persion sur un point, ils s'exposaient étourdiment sur un autre, et mouillés, effarés, se bousculant, se battant, ils ne savaient de quel côté tourner.

M. van Balen, après avoir ouvert les robinets des « grandes eaux », s'était avancé pour jouir lui-même de ce spectacle pittoresque et qu'il trouvait des plus amusants. Mais vainement fit-il entendre les éclats de rire d'usage ; Frédérica demeurait sur son siège, silencieuse et inattentive.

Les deux époux se regardèrent avec consternation ; cette consternation ne tarda pas à s'accroître encore.

Au milieu de la perturbation générale, un gentil oisillon, qui se tenait dans le trou d'un vieil oranger, mit le nez à la fenètre, comme un bourgeois qu'on dérange de son sommeil ; c'était le troglodyte ou roitelet, favori de Frédérica. Il ne parut nullement partager l'alarme commune, et fit entendre son petit chant mélodieux, comme pour narguer les poltrons ; puis, reconnaissant sa maîtresse, il alla se poser sur son épaule, chanta encore, et finit par se glisser dans le corsage de Frédérica, sa retraite ordinaire, comme nous savons.

Frédérica n'avait même pas l'air de s'en apercevoir, quand son père s'approcha et dit en riant :

— Tiens ! pas gêné, le roitelet !... Maintenant, il faudrait du canon pour le déloger de là !

— Il m'ennuie ! répliqua la jeune fille avec impatience.

Et elle se mit en devoir d'expulser l'intrus.

L'intrus tenait bon dans sa gracieuse forteresse et semblait dire, comme l'illustre maréchal : « J'y suis... J'y reste. » Néanmoins, comme ce jour-là sa maîtresse ne badinait pas, le vaillant roitelet dut déguerpir en piaulant de colère et en ébouriffant ses plumes.

— Vilaine bête ! dit Frédérica avec humeur.

Cette fois, la baronne leva les yeux et les mains au ciel.

— *Mein Gott !!* murmura-t-elle, que va-t-il arriver ?... Son roitelet... son roitelet aussi ! Elle n'aime plus rien, elle ne tient plus à rien !

Van Balen cependant ne prit pas les choses au tragique. Il se mit à siffloter entre ses dents, puis il chantonna une

vieille chanson française qui avait pénétré jusque dans la Hollande :

> Jeanneton pleure, Jeanneton crie,
> Jeanneton veut qu'on la marie.

Frédérica ne paraissait pas plus remarquer la désolation de sa mère que la moquerie du baron, quand on entendit un bruit de grelots à la porte. Madame van Balen s'écria :

— Du moins, petite, tu vas faire dans ta voiture un tour de parc? On a attelé... et la voiture est là.

— Ma foi! non, répondit Frédérica avec maussaderie.

Mais, toujours changeante et capricieuse, elle ne tarda pas à se raviser.

— Il le faut bien, reprit-elle en se levant, car je ne saurais tenir en place... Seulement on me préviendra dès que Whilelm sera de retour... Maudit Whilelm!

Elle se dirigea vers la porte du jardin avec tant de rapidité que la baronne avait peine à la suivre ; et van Balen dit en soupirant :

— Puisqu'il en est ainsi, je vais arrêter... Ça allait si bien !

Il passa de nouveau derrière les rochers de la grotte. Le mouvement et le bruit cessèrent aussitôt dans toute l'étendue de la serre ; les jets d'eau jaseurs retombèrent tristement, les cascatelles se turent ; avant même que les dames eussent atteint la porte, on n'entendait plus que le faible clapotis des eaux qui achevaient de s'écouler et le gazouillement des oiseaux qui se remettaient de leur cruelle alarme.

Dans le parterre plein de fleurs, voisin de la serre, stationnait une mignonne voiture, tout en fer doré, chef-d'œuvre de serrurerie et de carrosserie, qui n'avait guère de plus grandes dimensions que les voitures en usage aujourd'hui pour les jeunes enfants. C'était dans ce léger véhicule que Frédérica parcourait les jardins et le parc, les jours où elle ne sortait pas avec sa mère. Il était attelé de deux poneys noirs, si petits que leur taille ne dépassait pas de beaucoup celle des chiens de Terre-Neuve. Mademoiselle van Balen devait conduire elle-même, car il n'y avait place que pour elle dans le char en miniature.

Les poneys, quoique de taille lilliputienne, n'en parais-

saient pas moins vifs et de fringante humeur. Avec leur touffe de crins sur le front, leurs yeux brillants comme des diamants noirs, leurs colliers de grelots dorés, leurs harnais de cuir verni enjolivés de pompons, ils s'agitaient, piaffaient, et un palefrenier, qui les tenait par la bride, avait peine à modérer leur fougue. A la vue de leur maîtresse, cette turbulence s'accrut encore. Ils se mirent à hennir, à secouer la tête, et furent pris simultanément du désir de se dresser sur les jambes de derrière, désir que leur gardien s'efforçait en vain de réprimer d'une manière complète.

A son tour Frédérica, en voyant son gentil attelage, s'anima un peu.

— Bonjour, Obéron ! bonjour, Mab ! dit-elle avec gaieté; allons ! la paix !... La paix ! vous dis-je, ou vous me payerez cela tout à l'heure !

Elle flatta les poneys sur le col, et ils eurent l'air de se calmer. Alors elle sauta dans la voiture découverte, saisit d'une main les rênes, tandis qu'elle armait l'autre d'un joli fouet en torsades d'argent et de soie. Comme elle allait partir, le baron accourut.

— Va doucement, Frédérica, cria-t-il; rien ne te presse.

— Oui, oui, va doucement, reprit la mère ; ces bêtes sont si méchantes !

Mademoiselle van Balen ne répondit à ces recommandations que par un sourire ; puis, ayant fait signe au palefrenier de lâcher la bride, elle claqua de la langue et l'on partit.

Les allées, surtout celles du parc, avaient assez de largeur et de développement pour que le microscopique équipage pût se mouvoir en liberté. Si van Balen avait recommandé à sa fille d'aller lentement, c'est que d'ordinaire la baronne et lui suivaient la voiture de loin, pour s'assurer que leur fille ne s'exposait à aucun danger. De plus, nous avons dit combien le baron tenait à ce que les avenues fussent toujours bien ratissées, et habituellement, quand Frédérica se promenait dans le parc, un garçon jardinier courait par derrière avec un râteau, effaçant, au fur et à mesure qu'elles se produisaient, les traces laissées dans le sable par les roues du char et par les pieds des poneys. Souvent même M. van Balen lui-même s'armait du

râteau et se chargeait de cette besogne. On a vu parfois, en Hollande, des domestiques suivre ainsi les promeneurs dans un jardin pour satisfaire les minutieuses exigences de la propreté nationale.

Frédérica n'était pas disposée à rendre cette tâche facile. A peine fut-elle hors du parterre, qu'elle se mit à exciter les poneys du fouet et de la voix, excitations assez inutiles, car les sémillantes bêtes ne demandaient pas mieux que d'aller. Les oreilles dressées, la crinière au vent, elles se lancèrent au galop. Comme la jeune fille les dirigeait avec autant d'habileté que d'aisance, il ne semblait pas qu'aucun accident pût être à craindre.

Le père et la mère toutefois ne tardèrent pas à s'effrayer de cette vitesse. Le baron, renonçant à suivre la voiture et ayant jeté son râteau, criait à sa fille :

— Doucement... Plus doucement, te dis-je !

Frédérica n'avait pas l'air d'entendre et le mouvement s'accélérait. Chevaux et voiture disparaissaient dans un tourbillon de sable, et parcouraient successivement toutes les avenues du parc. Penchée en avant, mademoiselle van Balen parlait sans cesse à l'attelage pour l'animer encore.

— Allons, courage! ma jolie reine Mab, disait-elle; courage! mon vaillant Obéron, roi des ombres!... Je veux aller aussi vite que si j'avais des ailes!...

Les impétueux poneys semblaient la comprendre et redoublaient d'ardeur.

La baronne était curieuse à observer pendant cette course vertigineuse de sa fille. La célèbre poule qui a couvé un œuf de canard et qui voit le caneton se lancer sur un étang où elle n'ose le suivre, pourrait seule donner une idée de son étonnement, de ses angoisses. Elle appelait, se lamentait; mais Frédérica ne voyait toujours rien, n'entendait rien, paraissait véritablement ivre d'air et de mouvement. Elle avait l'œil animé, les dents serrées, les cheveux au vent, et ses narines roses se gonflaient d'obstination et de plaisir, tandis que les petits chevaux continuaient d'aller leur train infernal.

— *Mein Gott!* disait la baronne avec désespoir, il eût bien mieux valu ne pas la distraire... Ces vicieux animaux ont pris le mors aux dents!

— De par tous les diables ! s'écriait le baron, ils sont capables de la verser dans mes fleurs !

Van Balen adorait sa fille, mais on eût été embarrassé de décider s'il tremblait plus pour sa fille que pour ses fleurs.

Cette course furieuse se prolongea pendant un quart d'heure. Le sable était maintenant creusé de nombreux sillons, comme un champ labouré. La pauvre baronne se cachait le visage en sanglotant pour ne pas être témoin d'une catastrophe qu'elle croyait certaine, tandis que son mari, essoufflé, n'en pouvant plus, incapable de crier et même de parler, continuait de faire des signes de détresse.

L'attelage n'eût été arrêté peut-être que par son épuisement complet, quand, à l'extrémité du jardin, on aperçut un homme de grande taille, marchant d'un pas aussi tranquille que si toute la maison n'eût pas été en alerte. C'était le messager si impatiemment attendu.

M. et madame van Balen ne remarquaient pas son approche ; mais, comme l'endiablée petite voiture allait encore passer près d'eux, sans paraître les voir, un cri de joie s'échappa du nuage de poussière. Le char fut arrêté par un effort si subit, si puissant que les jambes des poneys en fléchirent et qu'ils faillirent être renversés. Au même instant, du sein de ce nuage s'élança une forme svelte et gracieuse ; dès qu'elle eut touché le sol, elle se mit à courir vers le baron et la baronne, en abandonnant l'équipage à lui-même.

Frédérica rejoignit ses parents qui, heureux de la voir saine et sauve, n'avaient plus la force de la gronder.

— Le voici ! voici Whilelm ! s'écriait-elle.

Pendant qu'on s'emparait de ses bras pour prévenir une fugue nouvelle, Whilelm s'avançait à pas majestueux.

— Mais arrivez donc ! s'écria l'enfant gâtée en frappant du pied ; vous êtes d'une lenteur...

Whilelm ôta respectueusement son chapeau ; néanmoins, comme il allait rendre compte du résultat de sa mission, il remarqua que les poneys, échauffés par la course, s'agitaient, piaffaient et semblaient vouloir reprendre pour leur propre satisfaction la promenade interrompue. Le géant hollandais vint à eux, posa une de ses larges mains sur la

ête de la reine Mab, l'autre sur la tête du roi des ombres, es contint et dit d'un ton moqueur :

— Ah çà! roquets, voulez-vous bien rester tranquilles!

Les « roquets » tentèrent de regimber; mais, dominés par une force supérieure, ils durent se soumettre, et Whilelm s'empressa d'entortiller la bride autour d'un arbre.

Pendant cette opération, Frédérica bouillonnait d'impatience.

— Parlez, parlez donc! disait-elle; avez-vous vu M. de Livry?

— Oui, oui, mademoiselle, répliqua le méthodique bonhomme en se rapprochant à pas comptés.

— Ainsi il est tout à fait guéri et il est vraiment rentré dans sa maison?

— Oui, il est revenu avec M. Rigaut, son intendant.

— Et vous lui avez dit sans doute que nous... que mon père désirait le voir?

— Hum! mademoiselle, c'est qu'il n'était pas commode de l'aborder, car il avait un air... Quand il a traversé l'antichambre, toute la livrée se trouvait là; quelques-uns pleuraient... Lui, avec sa figure pâle et ses grands yeux de feu, a passé sans parler, sans regarder personne, et il est monté tout de suite dans sa chambre avec M. Rigaut.

— Ah çà! Whilelm, demanda van Balen, tu n'as donc pas rempli ma commission?

— Si, si, monsieur le baron; vous m'aviez chargé de demander à M. le comte quand il pourrait vous recevoir... Je ne savais trop comment faire, car toute cette maison semblait bouleversée : on courait çà et là, on chuchotait; personne n'avait l'air de remarquer ma présence. Enfin un valet de chambre a bien voulu transmettre mon message à M. le comte, et au bout de quelques instants, on m'a remis la lettre que voici.

Whilelm tira de sa poche un papier tout griffonné, taché d'encre, percé en maint endroit par la plume, et dont l'aspect était fort peu aristocratique.

— Comment! s'écria Frédérica en avançant la main, vous avez une lettre et vous ne le disiez pas!...

— Elle est pour monsieur le baron, répliqua Whilelm qui présenta la lettre à son maître.

Frédérica rougit, mais son attention se porta aussitôt sur van Balen, qui avait ouvert le papier et le parcourait avec avidité.

Cette lecture ne fut pas longue, le papier contenant seulement quelques lignes. Quand elle fut achevée, le baron demeura impassible et mit la lettre dans sa poche.

— Mon père, demanda Frédérica violemment émue, que vous dit-il ?

— Bah ! tu le sauras plus tard... rentrons.

— Mon père, je vous en conjure, ayez pitié de ma cruelle inquiétude.

Le baron regarda sa femme.

— Fais ce qu'elle demande, van Balen, dit-elle ; la réalité ne peut lui causer plus de chagrin que le doute.

— En définitive il faudra bien en venir là... Lis donc, puisque tu le veux.

Et il tendit à Frédérica la lettre qui était ainsi conçue :

« Vous me demandez quand nous pourrons nous re-
« voir... Jamais ! Je suis perdu pour le monde, et je vais
« quitter Paris. Oubliez-moi... Que Frédérica m'oublie...
« Adieu à tous ! Adieu pour toujours !

« Oscar DE LIVRY. »

Frédérica relut plusieurs fois cette lettre fatale, qui semblait avoir été écrite à la hâte et dans un moment d'égarement. Elle pâlissait, ses yeux se troublaient.

— Il m'aimait pourtant ! dit-elle enfin ; moi je n'aimerai jamais que lui !

Et elle tomba sans connaissance dans les bras de ses parents.

XXV

UNE VISITE

Georges n'avait pas eu de peine à se remettre de son indisposition, qui était due surtout, comme nous l'avons dit, à une fatigue excessive.

Le lendemain matin, tandis que madame Buffières s'était rendue chez Isabelle, la Basquaise, pour s'informer encore de Perico, le jeune avocat, retiré dans l'ancien cabinet de son père, mettait en ordre les papiers et la correspondance du défunt. Ce cabinet était une pièce fort simple, qui avait pour principaux ornements un trophée d'armes d'honneur et un portrait en pied du général, œuvre admirable d'Horace Vernet. En s'acquittant de sa besogne, qui lui rappelait de doux et tristes souvenirs, Georges levait de temps en temps les yeux vers cette figure brune et martiale qui semblait lui sourire, et il était dans un de ces moments de recueillement mélancolique où l'on n'aime pas à être dérangé.

Cependant la porte s'entr'ouvrit et le domestique Léonard, portant la main à son front pour formuler le salut militaire, annonça timidement à Georges, qu'un « civil » demandait à lui parler.

Le jeune homme ne put retenir un geste d'impatience.

— Je ne veux recevoir personne, répliqua-t-il.

Mais sa bienveillance naturelle reprenant le dessus, il ajouta aussitôt :

— Ce monsieur vous a-t-il remis sa carte?

— Sa carte! ah! bien oui; il ne sait même pas ce que c'est... Si vous voyiez quel drôle de particulier!

— Au moins vous a-t-il dit son nom?

— Ah! pour son nom, il l'a dit... Il s'appelle Antoine Loustaud.

— Antoine Loustaud! s'écria Georges; comment est-il possible... Qu'il entre! qu'il entre bien vite!

Léonard s'inclina et, quelques instants plus tard, il introduisait Loustaud.

Le vagabond avait soigné sa toilette pour se présenter chez Georges Buffières. Il avait une blouse presque neuve et cette casquette à visière monumentale dont nous connaissons l'histoire. Il n'en semblait pas plus rassuré pour cela et s'avançait d'un air gauche, sa superbe casquette à la main.

Georges fit quelques pas au-devant de lui.

— Vous, Loustaud! demanda-t-il, vous saviez donc mon adresse?

— Comme vous voyez, monsieur Buffières, répliqua le vagabond timidement; mais vous ne vous plaindrez pas que je sois venu vous relancer ici, car je vais vous apprendre des choses qui vous feront plaisir.

— Quoi donc? est-ce qu'il s'agirait...

— De Francesito? tout juste... Cette fois, je crois que nous sommes sur la piste.

— Asseyez-vous, Loustaud, dit Georges avec empressement en avançant un siège, et causons.

Antoine s'assit sur le bord de la chaise, se moucha derrière sa casquette et reprit :

— Oui, monsieur, je sais où se trouve à cette heure Francesito... le vrai... le bon... et il ne tiendra qu'à vous de le voir bientôt.

— Où est-il, Loustaud?

— Dans les cagnards de l'Hôtel-Dieu.

— Il y vient le soir pour y passer la nuit?

— Non, il y est à demeure.

— Comment pouvez-vous en être sûr?

— Oh! je suis très sûr... C'est toute une histoire... Je m'en vais vous conter cela.

Georges s'assit en face de lui.

— Pour lors, monsieur, poursuivit Antoine, il faut vous dire que depuis deux jours Brai-Sec, le batelier, est parti en me laissant la garde de son bachot...

— Ah! qu'est-il devenu Brai-Sec? demanda Georges qui se rappela en quelles circonstances il avait quitté le rôdeur de rivière.

— Eh bien! Il est en prison... On assure que, l'autre soir, il a sauvé un noyé et l'a transporté à l'Hôtel-Dieu. Or ce noyé est un richissime monsieur et on a donné tant d'argent à Brai-Sec, qu'il aurait pu vivre de ses rentes. Mais qu'a fait mon gaillard, quand il s'est vu le gousset bien garni? Comme je me trouvais là par hasard, il m'a confié la clef du bachot, en me chargeant de le lui garder jusqu'à nouvel ordre. Pour lui, il s'est habillé en faquin et s'est mis à courir les marchands de vins du quartier Saint-Denis, invitant à boire tous les gens qu'il rencontrait. Ils ont si bien bu, que, l'autre nuit, Brai-Sec a été arrêté chez un *mennezingue*, au moment où il venait de tout casser dans la maison, après avoir rossé d'importance le mennezingue, sa femme et sa servante... Les camarades ont levé le pied; mais Brai-Sec a été *mis dedans* et, d'ici à quelques jours, il va passer un mauvais quart d'heure à la correctionnelle. De plus, il faut payer la casse, et il en coûtera gros!

Georges n'ignorait plus qui était le noyé du Petit-Pont et il s'expliquait fort bien les libéralités dont Brai-Sec avait fait un si mauvais usage. Antoine continua d'un ton de satisfaction :

— Ah! monsieur, combien je suis content d'avoir en horreur le *sacré-chien*, l'absinthe et les autres drogues! Je vois certaines gens de près et je sais de quoi il retourne... Tous ne sont pas naturellement gredins, mais ils sont ivrognes, et l'ivrognerie ne tarde jamais à produire la gredinerie. Si je pouvais vous conter...

— Antoine, interrompit Buffières d'un ton impatient, parlez-moi de Francesito.

— Nous y voici, monsieur... Donc, hier au soir, à la brune, je m'étais couché dans le bachot, qui est attaché, comme vous savez, au quai de la Tournelle, et je me disposais à y passer la nuit. Il faisait beau temps: à quoi

bon aller chercher un gîte autre part?... J'avais tiré du coffre, dont j'ai aussi la clef, une vieille houppelande dont Brai-Sec s'enveloppe par les fraîcheurs et je m'installais de mon mieux, quand tout à coup quelqu'un sauta dans ma barque. Je me soulevai aussitôt et malgré l'obscurité, je reconnus Diégo, un de ces scélérats d'Espagnols qui m'ont joué un si vilain tour.

« Le coquin me reconnut de même et se montra tout interloqué, sans doute, de ce que je n'étais pas resté au fond de la rivière.

« — Tiens ! dit-il, ce n'est donc pas ici le bateau de Brai-Sec?

« — Si, répondis-je ; mais Brai-Sec n'y est pas, n'y viendra pas et m'en a confié la garde... Montrez-moi donc les talons, bandit, ou je vous jette à l'eau, comme vous m'y avez jeté l'autre soir.

« J'avais saisi un aviron et je marchais sur lui résolument.

« Diégo recula et eut l'air de chercher un couteau dans sa poche, car, voyez-vous, monsieur, ces réfugiés espagnols ont toujours le couteau à la main. Cependant il réfléchit sans doute qu'il pouvait se trouver du monde autour de nous et qu'il ne serait peut-être pas le plus fort. D'ailleurs, il avait des motifs, que je sus bientôt, de mettre les pouces.

« — Allons ! Morfondu, me dit-il doucement, ne nous fâchons pas pour une mauvaise plaisanterie. Vous nagez comme une anguille, et un bain, dans cette saison, ne saurait faire beaucoup de mal... D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai pensé à vous jouer ce tour ; c'est Medina, ce grand diable de montagnard au manteau effiloqué ; il est si brutal ! Si je n'avais obéi, il eût été capable...

« — Oui, m'écriai-je, mais lequel de vous deux m'a planté un coup de couteau dans les côtes ?... Ce coup n'a pas porté heureusement, quoique mon pantalon ait été déchiré... Sans compter ma casquette qui est allée coiffer les poissons dans le petit bras !... Vous mériteriez...

« — Voyons, voyons, reprit Diégo en baissant la voix et d'un ton tout à fait amical, il faut se passer quelqu

chose entre pauvres diables... Eh bien! tenez, est-il sûr que vous ne voulez aucun mal à... Francesito?

« En entendant prononcer ce nom, qui m'avait déjà été si fatal, je me mis de nouveau en garde avec mon aviron.

« — Certainement, répondis-je, je n'avais que de bonnes intentions à son égard, et si vous n'étiez pas s bêtes et si méchants...

« — Jureriez-vous, continua Diégo, jureriez-vous devant la *Santissima* et tous les saints du paradis que vous ne voulez aucun mal à Francesito?

« Je commençais à soupçonner quelque chose, et j · jurai tout ce que voulut l'Espagnol, d'autant plus que c'était vrai.

« —Suffit, reprit-il; à présent, qu'attendez-vous de Francesito?

« Vous sentez bien, monsieur Georges, que je n'avais pas l'intention de conter vos secrets à ce coquin.

« — Moi, rien du tout, répondis-je, et je n'ai rien à lui dire; mais je suis chargé par quelqu'un de m'informer à son sujet.

« — Et cette personne, qui est-elle?

« — Son nom n'importe guère... c'est un bourgeois, n'appartenant pas à la police, et qui désire révéler à Francesito des choses très avantageuses pour lui.

« Diégo eut l'air de réfléchir.

« — Allons! reprit-il, je me fierai à vous... aussi bien vous avez juré, et, quoique les Français soient tous des impies qui ne croient pas à la *Santissima*... Sachez, Morfondu, poursuivit-il plus bas, que Francesito est pour nous un chef bien-aimé, qu'il a été notre officier en Catalogne, et que nous nous ferions tuer jusqu'au dernier pour le défendre... Ici il ne pourrait sans danger porter ce nom de Francesito. Il a donc été forcé d'en prendre un autre, et il n'y a que nous, ses amis dévoués, qui sachions véritablement... Mais laissons cela... Puisque vous êtes bien disposé en faveur de Francesito, consentez-vous à lui rendre un service?

« — De quoi s'agit-il?

« — Cela ne vous coûtera pas beaucoup. Vous rempla-

cez le batelier Brai-Sec; conduisez-nous à l'instant dans les cagnards, Francesito, Medina et moi.

« Je songeai que cette complaisance ne pouvait, en effet, me compromettre, et je donnai mon consentement.

« — Merci, *amigo* Morfondu, reprit l'Espagnol ; mais il ne faudra pas parler de notre présence là-bas et surtout il ne faudra donner passage à personne pour nous y joindre.

« Je fis remarquer à Diégo qu'on pouvait arriver aux cagnards, soit à la nage, soit par un autre bateau.

« — En ce cas, reprit-il d'un ton sombre, Medina et moi nous savons comment recevoir ceux qui se présenteront !

« Il me conta que Francesito venait de s'attirer une mauvaise affaire et que toute la police de Paris le cherchait ; que, de plus, il était blessé, hors d'état de se défendre, et que l'on espérait trouver pour lui dans les cagnards une cachette excellente pendant quelques jours.

« Je n'osais faire de questions, mais j'écoutais attentivement et je gravais tous ces détails dans ma mémoire.

« — Me voilà prêt, dis-je en installant mes avirons ; où sont vos camarades ?

« — Ils ne sont pas loin, répliqua Diégo.

« Et il siffla doucement.

« Aussitôt deux hommes, qui s'étaient tenus cachés à l'ombre du parapet, se montrèrent et se dirigèrent à pas lents vers le bateau. Dans le plus grand, vêtu d'un manteau déchiré, je n'eus pas de peine à reconnaître le brutal Medina. L'autre ne marchait qu'avec difficulté, et son compagnon le portait à moitié ; il avait un chapeau à très larges bords qui lui cachait une partie du visage. C'était un jeune homme que je me souvins alors d'avoir vu une ou deux fois dans la bande des réfugiés, bien qu'on lui donnât un autre nom que Francesito et qu'il eût une coiffure différente... »

— Vous l'avez entendu appeler Perico, interrompit Georges Buffières, et il était coiffé d'un béret basque de couleur bleue.

Une profonde stupéfaction se peignit sur la figure d'Antoine Loustaud.

— Miséricorde ! monsieur, s'écria-t-il, comment savez-

vous cela ? La chose est exacte. Ce jeune Espagnol, qui se rend aux cagnards le plus souvent à la nage, s'appelle Perico et il porte d'ordinaire une toque de laine bleue.... Mais vous paraissez mieux instruit que personne et sans doute je parle pour ne rien dire.

— Au contraire, Loustaud, vos renseignements sont précieux pour moi... Continuez, je vous en conjure.

« — Il ne me reste pas grand'chose à vous apprendre, reprit le vagabond. Diégo alla au-devant de ses amis et il échangèrent quelques mots dans leur langue ; puis, il se chargea d'un sac volumineux, qui semblait contenir des provisions ou des effets, tandis que le grand escogriffe continuait de soutenir Francesito. Tous les trois entrèrent dans le bateau, que je venais de détacher, s'assirent sur le banc, et nous partîmes.

« Pendant le trajet, Diégo et Medina ne cessaient de chuchoter, en me regardant d'un air qui ne signifiait rien de bon ; mais la certitude que je leur étais absolument nécessaire me rassurait. Quant à Francesito, il ne disait rien. Quoique je ne pusse voir son visage, je devinais que ses traits étaient contractés par la souffrance ; tout mouvement brusque lui arrachait un gémissement. Aussi ne jugeai-je pas à propos de lui adresser la parole, sans compter que peut-être les deux autres vauriens...

— Bon, bon, je connais votre prudence, interrompit de nouveau Georges Buffières en souriant ; vous ne vous souciiez pas de vous exposer plus que de raison... Enfin vous avez conduit Francesito et ses compagnons à la petite porte d'eau ?

« — Oui, monsieur ; et, quand je les ai eu déposés au bas de l'escalier, ils m'ont renvoyé, en me recommandant encore de venir les chercher le lendemain matin au lever du jour. Je n'avais garde de refuser, comme vous pensez bien ; d'abord, parce qu'il aurait pu m'en cuire et aussi parce que je tenais à être au courant des faits et gestes de tout ce monde-là.

« Je suis donc allé dormir dans ma barque, à l'abri du Pont-au-Double, et ce matin, comme l'on commençait à y voir clair, je suis retourné à la petite porte d'eau. Diégo et

Medina m'y attendaient; ils ont pris place et m'ont ordonné de les conduire au Marché-Neuf.

« — Ah çà! et votre camarade? ai-je demandé.

« — Il est déjà parti, m'a répondu Diégo ; parti à la nage, selon son habitude.

« Il me semblait que le pauvre diable n'était pas en état de faire un pareil trajet à la nage ; mais, comme je témoignais quelque incrédulité, Médina m'a mis sous le nez un couteau long d'une demi-aune. Je ne pouvais rien répondre à un argument de cette force, et je me suis empressé de transporter mes passagers sur le quai. Alors ils m'ont dit de me trouver ce soir à onze heures au port de la Tournelle pour les ramener aux cagnards, et ils ont détalé, sans même me remercier... Si Brai-Sec a beaucoup de pratiques de ce genre, il n'est pas près de devenir riche, quand il sortira de prison! »

Georges Buffières, à la suite de ce récit, demeura un moment pensif.

— Eh bien! Loustaud, demanda-t-il enfin, que concluez-vous de tout ceci?

— Quoi! monsieur, ne comprenez-vous pas que Francesito, ce frère que vous cherchez depuis tant d'années, n'a pas quitté les cagnards? Il est faible, malade, et jamais occasion plus favorable ne se présentera d'avoir avec lui une explication.

— Vraiment, Loustaud, croyez-vous qu'on puisse rester caché pendant le jour dans les cagnards? Les étrangers qui viennent visiter l'Hôtel-Dieu demandent parfois à descendre dans ces galeries; et, d'autre part, les nombreux employés de la maison doivent souvent les parcourir....

— Les communications entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital sont rigoureusement interdites, en raison des graves abus qui pourraient en résulter. Quant aux curieux, bien rarement ils se décident à parcourir ces ruines, auxquelles les amas de décombres, les eaux d'égout, les araignées et les rats donnent un aspect très peu attrayant. D'ailleurs, oubliez-vous qu'il existe dans les cagnards des excavations presque inconnues, dont il est facile de masquer l'entrée? Pourquoi Francesito... Perico... ou quel

que soit le nom de ce jeune homme, ne s'y serait-il pas caché ?

— La chose n'est pas improbable.

— Pour moi, elle ne fait pas l'ombre d'un doute, et le malade a été installé par ses amis dans une de ces excavations. L'endroit n'est pas plaisant ; mais il est des cas où l'on ne doit pas se montrer difficile.

Georges réfléchit quelques instants.

— Loustaud, dit-il enfin, pourrez-vous ce soir me conduire aux cagnards dans votre bateau ?

— Certainement. Les Espagnols m'ont donné rendez-vous pour onze heures au pont de la Tournelle, et, comme je ne m'y trouverai pas auparavant, ils seront bien obligés de m'attendre, s'ils arrivent plus tôt. Ainsi, rien ne vous empêchera de venir me rejoindre à neuf heures, par exemple. Je vous déposerai à la porte d'eau et vous pourrez savoir à quoi vous en tenir sur cette histoire de Francesito.

— Je compte donc sur vous, Loustaud.

Ils convinrent des dispositions à prendre pour éviter toute erreur et tout contre-temps. Georges devait revêtir son costume de « bouzingot », afin de continuer le rôle de proscrit politique au besoin, et il serait bien armé comme d'habitude. Ces points arrêtés, le vagabond se leva pour se retirer.

— Antoine Loustaud, lui dit Georges avec émotion, je crois que la crise finale approche, et, si je retrouve mon frère, ce sera surtout à vos bons offices que je devrai ce résultat.

— Hum ! monsieur, la chose n'est pas faite encore, et je crains... Enfin, jouons serré... et à la garde de Dieu !

Il sortit, après avoir adressé au jeune avocat quelques recommandations dernières, et s'engagea dans l'escalier pour gagner la porte de la rue.

Comme il traversait le vestibule, une dame vêtue de noir se plaça tout à coup devant lui et dit avec autorité :

— Monsieur Loustaud, par ici ! on aurait quelques mots à vous dire.

Elle désignait une salle basse qui donnait dans le vestibule.

Antoine hésita, mais, subjugué par l'ascendant de la personne qui parlait, il finit par obéir.

Madame Buffières, en rentrant, avait appris du domestique le nom de l'homme qui causait en ce moment avec son fils, et, soupçonnant aussitôt de quoi il s'agissait, elle avait épié Loustaud au passage.

La conférence fut assez longue. Il semblait que madame Buffières exigeât du vagabond quelque chose dont il ne se souciait pas. Néanmoins, on finit sans doute par s'entendre, car, lorsque Antoine quitta la maison, la bonne générale avait l'air rayonnant :

— Eh ! eh! murmurait-elle, *il* verra maintenant si je suis une femmelette !

XXVI

LA CRISE

La soirée était sombre. Il faisait un de ces temps brumeux et froids, assez ordinaires sous le climat parisien, même pendant la belle saison.

Georges Buffières, revêtu de ce costume de tapageur politique qui, depuis la lutte dans la serre, avait pris un aspect tout à fait *nature*, parcourait l'emplacement du quai actuel de l'Archevêché. Il comptait trouver sur cette rive Loustaud et son bateau, le lieu habituel des rendez-vous ayant été changé pour dépister les Espagnols.

Cet emplacement était alors très désert. Les ruines de l'ancien palais archiépiscopal, ravagé par une émeute populaire, n'étaient pas encore déblayées; un vaste espace demeurait encombré de pierres et de débris. On pouvait hésiter à s'engager au milieu de ces murs écroulés, sur lesquels les hautes tours de Notre-Dame et la lourde masse de l'Hôtel-Dieu jetaient une obscurité sinistre, tandis que la rivière clapotait, agitée par un vent aigre et violent.

Cependant Georges s'approcha du rivage et chercha à distinguer la barque qui devait y être amarrée. Ne pouvant y réussir à cause de l'obscurité, il toussa légèrement.

Aussitôt quelque chose s'agita non loin de lui et une forme humaine sembla émerger de l'eau.

— Est-ce vous, monsieur Georges? demanda-t-on à demi-voix.

— C'est moi, Loustaud.

Et Georges descendit avec précaution dans le bachot.

— Vous êtes un peu en retard, reprit Antoine en détachant l'embarcation et en la dirigeant vers le Pont-au-Double ; vous savez que tout doit être fini avant onze heures... Et puis, j'ai une autre affaire ce soir.

Georges ne remarqua pas l'air mystérieux du vagabond, qui reprit bientôt :

— J'espère que vous n'avez négligé aucune de mes recommandations?

— Oui, oui, Loustaud, ne craignez rien... Mais, pendant la journée, Francesito n'a-t-il pu quitter les cagnards ?

— J'en réponds... Aucun bateau n'oserait y aborder en plein jour, et puis, en flânant du côté du Petit-Pont, j'ai vu plusieurs fois Diégo et son ami Médina qui, du haut du parapet, jetaient des regards inquiets vers les grilles. Sans doute, ils avaient de bonnes raisons pour cela, car, ainsi que les hiboux, ils n'aiment pas à se montrer avant le coucher du soleil.

Pendant cette conversation, le bachot avait pénétré dans l'enceinte de l'Hôtel-Dieu. Là, comme toujours, on n'entendait d'autre bruit que le murmure des eaux d'égout tombant dans la rivière ; on n'avait pour point de repère que les fenêtres éclairées aux étages supérieurs des vieux bâtiments. Loustal avait rentré les rames, et la barque suivait le fil de l'eau, en longeant les murailles, ce qui permettait au batelier de la diriger à la main. Au bout de quelques instants, on s'arrêta sous l'arcade large et profonde de la porte d'eau, au pied des degrés.

— Je vais vous laisser, monsieur Georges, dit Loustaud ; je ne saurais stationner à cette place, car les règlements de police le défendent, et, comme l'heure est encore peu avancée, une ronde pourrait passer... Je reviendrai dans une heure, et je pense qu'alors tout sera fini.

— Je l'espère aussi... Au revoir, Antoine.

Et Georges montait déjà l'escalier.

— Encore un mot, monsieur, reprit Loustaud ; que ce Francesito soit votre frère ou non, c'est un gaillard dont il faut joliment se méfier... Hum !... Et puis ne refermez pas la grille derrière vous ; ce sera une bonne précaution.

— Merci du conseil ; j'en profiterai. A bientôt donc !

La barque s'éloigna.

Buffières eut quelque peine à faire jouer le ressort de la grille; toutefois, cette circonstance même prouvait qu'aucun rôdeur n'avait encore cherché asile dans les cagnards, et il n'osait s'en plaindre. Étant parvenu à surmonter la difficulté, il laissa la porte entr'ouverte, comme on le lui avait conseillé et comme l'exigeait la prudence; puis, il se disposa à parcourir la longue galerie conduisant à la salle principale.

Bien qu'il fût muni de tout ce qu'il fallait pour se procurer de la lumière, il avait résolu d'agir d'abord dans l'obscurité. Connaissant bien cette partie des cagnards, il espérait pouvoir s'y diriger à tâtons, malgré les obstacles.

Il se mit donc en marche avec des précautions extrêmes. Il craignait de faire du bruit, qui eût pu donner l'alarme, et, de plus, il voulait s'assurer s'il n'entendrait pas quelque murmure de voix, quelque plainte trahissant la présence d'êtres humains dans les galeries. Mais vainement prêta-t-il l'oreille; les bruits sourds qui se produisaient par intervalles semblaient venir soit de l'hôpital, soit du Petit-Pont.

Ce ne fut pas sans bien des heurts et même sans quelques chutes, qu'il atteignit la salle, et, avant de s'y engager, il jugea nécessaire de faire halte un moment; appuyé contre un pilier, il regarda et écouta encore, retenant son souffle.

Toujours même silence, même obscurité. Aucun de ces feux de charbon, que les vagabonds allumaient parfois entre deux pierres, ne brillait maintenant dans les ténèbres, et l'œil ne distinguait ni formes, ni couleurs.

Georges Buffières resta assez longtemps en observation, n'osant bouger. Rien ne prouvait qu'il ne fût pas absolument seul dans ces substructions lugubres.

— M'aurait-on trompé? pensait-il; celui que je cherche aurait-il quitté les cagnards ?

Comme il était en proie à cette perplexité, il crut sentir, au milieu des émanations peu suaves du souterrain, une légère odeur de tabac. Il s'avança un peu avec circonspection et flaira l'air de nouveau. L'odeur devint plus sensible, et Georges, qui lui-même était fumeur, reconnut à ses caractères particuliers qu'elle provenait

non d'un cigare ou d'une pipe, mais de ces cigarettes que les Espagnols ont importées chez nous.

Il y avait donc un fumeur dans les cagnards ; toutefois Georges essaya vainement d'apercevoir l'étincelle que produit une cigarette. L'odeur n'augmentait pas d'intensité ; peut-être était-elle déjà ancienne et s'était-elle conservée, depuis plusieurs heures, dans cette salle dépourvue d'air. Comme Buffières continuait de rester immobile et silencieux, sa constance fut récompensée.

Quelque chose grouillait parmi les décombres, et certains petits cris aigus donnaient à penser qu'il s'agissait des rats, hôtes innombrables de ces ruines. Peut-être ces audacieux parasites commirent-ils un méfait, car tout à coup un formidable juron en espagnol se fit entendre, en même temps qu'un écroulement de pierres. Les rats semblèrent fuir éperdus, puis tout retomba dans le silence.

Mais Georges ne pouvait plus avoir de doutes ; un homme était là, et cet homme était certainement Francesito. La voix paraissait sortir de quelque excavation voisine, peut-être du puits du Limbe qui a été comblé, on sait de quelle manière, et dont le fond est aujourd'hui de niveau avec les cagnards. Quoi qu'il en fût, Georges n'essaya pas de faire des observations nouvelles et mit à exécution un plan médité d'avance.

Il commença à chanter, ou plutôt à fredonner, une chanson populaire qui avait été fort à la mode, vingt ou vingt-cinq ans auparavant, dans toute la France et surtout dans l'armée. Ce pont-neuf, assez pauvre de versification et de musique, s'appelait *le Chien du régiment,* et Georges, étant enfant lui-même, en avait souvent chanté le refrain à son petit frère Marcel, qui prenait un plaisir extrême à le répéter. Il n'y avait pas trop de quoi, car voici ce refrain qui s'appliquait au chien du régiment :

> Bravant les périls *et dangers,*
> Enfin sur le champ de bataille,
> Il ne craint pas plus la mitraille
> Ni le canon qu'un *guernadier.*

Les deux jeunes fils du sergent et de la vivandière avaient dû, en effet, trouver un charme particulier à cette

mélodie soldatesque, et peut-être n'était-elle pas plus sortie de la mémoire de Marcel que de celle de Georges. Buffières, après l'avoir fredonnée, la répéta en accentuant de plus en plus l'air et les paroles. En outre, il donnait à sa voix des intonations naïves, qui semblaient avoir une signification particulière.

Quand il eut chanté ainsi pendant quelques instants, il s'arrêta et prêta l'oreille.... Alors, à sa profonde satisfaction, s'éleva dans les ténèbres une voix qui, semblable à un écho, répétait, d'une manière gauche et embarrassée, le refrain du *Chien du régiment*.

Le cœur de Georges battit à briser sa poitrine. Toutes ses prévisions se réalisaient; il venait sans doute de réveiller des souvenirs endormis depuis de longues années.

Il écoutait ces imitations, maladroites et comme involontaires; mais peu à peu la voix baissa, parut s'embrouiller et s'éteignit tout à fait.

Néanmoins Georges, ces premières communications établies, supposa celui qu'il croyait être son frère suffisamment préparé à une épreuve décisive. Aussi reprit-il très haut, mais en conservant les intonations enfantines:

— Marcel... Petit-Pompon... as-tu donc oublié ton frère *Jaget* et ta maman *Titine ?*

— *Jaget... Titine!* répéta l'écho.

— Oui, reprit Georges avec une émotion croissante, ton frère *Jaget* que tu aimais tant!... Te souviens-tu combien tu pleuras en te séparant de lui? Mais tu suivais notre père et notre mère, qui se rendaient en Espagne avec le régiment.

Il attendit ; on ne répondait pas.

Tout à coup un effroyable juron espagnol, pareil à celui qu'il avait entendu déjà, retentit dans l'ombre; puis une voix forte et mâle s'écria d'un ton furieux :

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous? Avez-vous bientôt fini de me tourmenter?... Tonnerre de Dieu ! si l'on y voyait clair, je vous planterais mon couteau dans la gorge !

Cette colère n'intimida nullement Buffières.

— Pompon, reprit-il avec douceur, je suis ton frère Georges, que tu appelais *Jaget*... Nos parents et moi, nous

te cherchons depuis près de vingt ans, et notre père, qui ne pouvait se consoler de ta perte, est mort à la peine... Depuis que tu as été enlevé en Espagne par des guerilleros, nous n'avons cessé de penser à toi... Mon frère, ne veux-tu pas m'embrasser ? Ne veux-tu pas que je te conduise auprès de notre bonne mère Christine ?

Georges s'interrompit, suffoqué par les sanglots.

L'interlocuteur mystérieux ne paraissait pas moins ému. Son haleine était oppressée, sifflante, et il balbutiait d'une voix entrecoupée, où il n'y avait plus trace de colère :

— Mon frère *Jaget*... Ma mère *Titine !*

Enfin, il reprit tout haut :

— Mon frère, où es-tu? J'ai hâte de te voir.

— Je vais me procurer de la lumière... Moi aussi, je suis impatient de te serrer dans mes bras, mon cher Petit-Pompon!

Georges tira de sa poche une bougie et s'empressa d'enflammer une allumette. Ses mains tremblaient. Outre l'agitation que lui causait cette entrevue, il n'était pas sans inquiétude au sujet des sentiments qu'allait éprouver son frère en le reconnaissant. Dès qu'il eut allumé sa lumière, il regarda avidement devant lui.

La voix ne venait pas du puits du Limbe, comme il l'avait supposé d'abord, mais d'un enfoncement qui se trouvait à l'extrémité de la salle voûtée. Là, derrière des monceaux de grès et de plâtras, se trouvait un souterrain ; l'entrée en était cachée habituellement par une rangée de pierres mobiles. C'était celui dont nous avons parlé et dont une partie existe encore, qui conduisait autrefois de l'Hôtel-Dieu au Petit-Châtelet; et on se souvient que, pendant une des nuits précédentes, Loustaud avait vu libre l'entrée de ce passage, inconnu de la plupart des gens qui alors fréquentaient les cagnards.

Les amis de Marcel Buffières, que nous continuerons d'appeler Francesito, avaient jugé à propos de l'installer dans cet endroit, en attendant qu'il fût guéri de sa blessure, et, comme la façade de pierres venait de crouler ou d'être renversée en partie, on pouvait voir par l'échancrure le triste refuge du frère de Georges. Un peu de paille, jetée sur le sol humide, servait de couche ; il y avait çà et là

quelques pauvres effets et deux ou trois bouteilles contenant de l'eau ou des médicaments. Le blessé était enfermé dans cette espèce de tombeau depuis vingt-quatre heures, sans autre distraction, quand il ne dormait pas, que de fumer des cigarettes, de lutter contre les rats féroces des cagnards; et, peut-être, si Georges n'avait trouvé moyen d'agir énergiquement sur son imagination, Francesito n'eût-il pas trahi sa présence.

Il se tenait debout, à l'entrée du passage noir, roulant machinalement entre ses doigts une cigarette éteinte. Son aspect était digne de pitié. Il n'avait pour vêtement, à cette heure, qu'un pantalon et une chemise tachée de sang; des bandes de linge enveloppaient son épaule blessée. Ses traits, malgré sa pâleur, conservaient leur caractère dur et hautain.

Georges n'eut pas de peine à reconnaître dans son frère l'indomptable jeune homme qu'il avait rencontré à l'hôtel van Balen et qu'on appelait « l'homme au béret », tandis que sa mère le connaissait sous le nom de Perico, et il s'expliquait à cette heure le sentiment singulier qu'il avait éprouvé d'abord en le voyant.

Pendant qu'il s'approchait, sa bougie à la main, Francesito, de sa part, essayait de l'examiner avec non moins d'avidité. Mais cette clarté subite, après un séjour prolongé dans les ténèbres, l'éblouissait et l'obligeait, en dépit de lui-même, à détourner les yeux. Vainement les abritait-il avec sa main; l'image de son frère, qui s'avançait en trébuchant sur les décombres, demeurait vague et confuse.

Quand Georges ne fut plus qu'à quelques pas, il dit d'un ton de commisération :

— Ah ! Marcel, dans quel état je te retrouve! Tu étais si heureux et si gai pendant notre enfance !

Tout à coup Francesito, qui s'était un peu habitué à la lumière, regarda fixement Georges et s'écria avec une épouvantable violence :

— Toi!... toi, mon frère? Non tu ne l'es pas... tu es mon plus cruel ennemi... C'est toi que je rencontre toujours sur mon chemin; c'est toi qui, l'autre nuit, m'as blessé... mortellement peut-être! Je te hais de toute mon

âme! Tiens! va-t'en... Je ne te connais pas, je ne veux pas te connaître! Va-t'en, ou je te brise le crâne!

Il se baissa avec impétuosité et saisit une grosse pierre qu'il brandit d'un air menaçant.

Georges s'attendait à cette explosion de sentiments hostiles et ne bougea pas.

— Mon frère... Pompon! reprit-il en redoublant de douceur, je t'en conjure, reviens à toi... Un hasard funeste nous a mis, il est vrai, en opposition dans des circonstances récentes; mais ces ressentiments doivent cesser à présent que nous savons le lien sacré qui nous unit. Pour moi, je suis prêt à toutes les concessions, à tous les sacrifices.... Écoute : cette vie malheureuse que tu mènes depuis tant d'années va cesser; nous appartenons l'un et l'autre à une famille riche et considérée... Notre bonne mère et moi nous ne négligerons rien pour te faire oublier tes infortunes, tes souffrances, tes fautes peut-être... Tu nous aimeras et nous t'aimerons!

Francesito continuait de serrer convulsivement la pierre dans sa main.

— Rien de commun entre nous! répliqua-t-il en grinçant des dents; je te hais... Sans toi, je me serais emparé l'autre nuit, de cette charmante jeune fille pour laquelle je perds la raison. Au lieu de cela, j'ai été frappé, blessé traqué comme une bête fauve... Fusses-tu dix fois mon frère, je n'oublierai pas de pareils outrages! Va-t'en... mais va-t'en vite, car, si tu tardais, je ne répondrais plus de moi!

Il ne se trouvait maintenant, entre les deux frères, qu'un étroit espace, et Francesito pouvait facilement atteindre Georges; cependant, celui-ci demeurait immobile.

— Marcel, reprit-il avec tristesse, quand tu réfléchiras sur le passé, tu regretteras cette injustice. Tu avais le cœur bon autrefois, et ton intelligence était précoce... Tu ne persisteras pas dans cette colère, que je n'ai nullement méritée. Si j'ai défendu mademoiselle van Balen contre toi c'est que tes attaques étaient si audacieuses, si coupables... Pauvre frère! peut-être ne t'a-t-on pas enseigné que les entraînements du cœur sont souvent des crimes, que la passion ne peut excuser certains actes hardis... Ma

nous t'apprendrons les devoirs de la société, tu rougiras bientôt des excès auxquels l'ignorance et des sentiments aveugles ont pu t'emporter.

Ce langage affectueux aurait dû faire impression sur Francesito ; il n'en fut rien.

— Tu aimes sans doute cette riche demoiselle, reprit-il, et tu m'aurais tué afin de la conserver pour toi ?... Comment étais-tu près de sa chambre, au milieu de la nuit ?

— Je l'aime peut-être, Marcel, mais ce n'est pas à moi qu'elle a donné sa tendresse, et je respecte les préférences, la volonté de cette chaste enfant. Le premier honnête homme venu eût été obligé comme moi de réprimer une tentative criminelle...

— Je n'ai pas besoin de tes leçons !... Tiens, je ne sais si tu es mon frère, mais je te renie ainsi que cette famille dont tu parles et que je ne connais pas. Laissez-moi à mes habitudes et à mes amis, à mes misères et... à mes hontes peut-être !

— Mon frère, je te jure que jamais...

— Ah çà ! mille démons ! crois-tu parce que je suis malade et épuisé que l'on me bravera impunément ? Va-t'en, te dis-je !

— Mon frère, quand tu devrais me tuer, je ne te quitterai plus maintenant que je t'ai retrouvé.

— Tu le veux donc !

Francesito, fou de rage, essaya de lancer sa pierre ; mais il avait trop présumé de ses forces et, quand il leva impétueusement le bras, une douleur atroce, causée par sa blessure, paralysa son effort. Georges n'eut besoin que d'un léger mouvement de côté pour éviter le coup, et la pierre tomba à ses pieds sans l'atteindre.

Ce résultat ne fit que porter au comble l'exaspération de Francesito. Il se raidit contre sa souffrance et, écumant, rugissant, il s'empressa de ramasser à terre une arme d'un autre genre. C'était la redoutable *navaja*, à laquelle Georges avait eu déjà peine à échapper.

— Il me brave ! il me brave ! grondait-il.

— Calme-toi, Marcel, reprit Georges ; tu te reprocherais un jour d'avoir, dans un moment d'emportement, frappé ton frère *Jaget !*

— Tu crois, *Jaget ?*... Nous allons voir !

Francesito levait de nouveau le bras pour lancer la *navaja*, quand quelqu'un s'écria derrière Georges :

— Malheureux ! que fais-tu ?

Le son de cette voix nouvelle, plutôt que les paroles qu'on venait de prononcer, fit tressaillir Francesito, qui recula d'un pas, tandis que Georges, de son côté, se retournait avec précipitation.

On ne distinguait rien dans l'ombre, quoique l'on entendît les pierres rouler sous un pas impatient.

— Ah ! tu n'es pas seul, dit Francesito à Georges ; mais on ne me fera pas peur... Fussiez-vous dix, fussiez-vous cent, ne venez pas à portée de mon couteau !

— Ton couteau, Marcel ! reprit la voix avec un accent solennel ; oseras-tu le lever contre ta mère ?

Une forme humaine se dégagea de l'obscurité, et la générale Buffières, enveloppée dans une mante, se montra tout à coup.

On s'explique comment elle se trouvait là. Le matin, elle s'était entendue avec Antoine Loustaud et lui avait fait comprendre la nécessité pour elle d'assister à la première entrevue des deux frères. Aussi Antoine, aprás avoir conduit Georges aux cagnards, était-il allé dans sa barque prendre madame Buffières au pont Saint-Michel ; et, guidée par ses indications ainsi que par la lumière qui brillait au fond de la galerie, la pauvre femme arrivait dans ce terrible moment.

Georges, si intrépide quand il s'agissait de lui seul, éprouva une véritable terreur en voyant sa mère. Il courut au-devant d'elle.

— Pourquoi êtes-vous ici ? s'écria-t-il ; je vous avais suppliée...

— Je cherche mon fils comme tu cherches ton frère, répliqua résolument la générale ; ma place est ici comme la tienne.

Elle ajouta, en s'adressant à Francesito :

— Marcel... Pompon... mon enfant bien-aimé, ne me reconnais-tu pas ?

Francesito jusque-là s'était tenu sur la défensive ; il en-

visagea madame Buffières à son tour, et aussitôt l'expression dure de ses traits s'effaça.

— La dame noire ! s'écria-t-il ; celle qui a été si bonne pour Isabelle et qui m'a sauvé des mains de la police !

— Ah ! je me sentais attirée vers toi malgré tes violences.

Francesito avait laissé tomber son couteau. Maintenant il était agité, tremblant ; il balbutia :

— Madame, est-ce donc vous qui êtes ma mère ?

Il ajouta d'un ton enfantin, contrastant avec sa mâle physionomie :

— *Maman... Titine !*

L'ancienne cantinière, en entendant ces mots qui réveillaient en elle tant de souvenirs, fondit en larmes.

— Marcel, dit-elle, c'est toi... c'est bien toi !...

Et elle lui ouvrait les bras.

Francesito hésitait à s'y jeter. Cependant, il était bouleversé et balbutiait :

— Vous ! vous ma mère !... Je n'ai jamais rencontré personne à qui je donnerais ce titre plus volontiers !

Tout à coup son âpre et rebelle nature fut vaincue ; des larmes jaillirent de ses yeux ; il se laissa aller dans les bras de madame Buffières, qui murmurait :

— Pompon !... Marcel !... Mon fils... tu m'es donc enfin rendu !

Georges contemplait avec bonheur ces épanchements de sa mère et de son frère, s'oubliant lui-même. Mais madame Buffières ne l'oubliait pas ; elle ne tarda pas à se dégager des étreintes de son plus jeune fils.

— Et Georges, mon cher Marcel ! reprit-elle avec émotion ; tu n'as pas encore embrassé ton frère Georges, qui a mis tant de zèle et d'abnégation pour te retrouver, qui s'est exposé à tant de périls pour amener ce fortuné moment.

Francesito détourna la tête.

— C'est lui qui m'a blessé ! murmura-t-il.

Georges s'avança de nouveau.

— Marcel, dit-il avec sa douceur inaltérable, tu sais bien que j'ignorais... Pardonne-moi le mal que je t'ai fait, et que je réparerai désormais à force d'affection !

— Marcel, c'est la première chose que ta mère te demande, reprit madame Buffières d'un ton suppliant ; ne la lui refuse pas.

Alors Francesito, lentement et sans lever les yeux, tendit la main à Georges, qui la saisit avec vivacité, attira son frère et lui donna une franche accolade.

La générale remarqua très bien le mauvais vouloir du plus jeune de ses fils, mais elle ne crut pas devoir s'en alarmer.

— Marcel, dit-elle, plus tu le connaîtras, plus tu aimeras ce bon et généreux Georges... A présent, partons... J'ai hâte de t'arracher à cet horrible lieu. Tu as besoin de soins ; auprès de nous, ils ne te manqueront pas... Et puis, mon cher Marcel, ajouta-t-elle avec orgueil, tu vas avoir un rang honorable dans le monde, tu vas porter un nom que ton père a illustré... Autrefois, dans ton enfance, tu n'étais que le fils d'un sous-officier et d'une humble cantinière ; mais plus tard nous avons monté en grade, vois-tu ! Tu es le fils du brave général Buffières, qui passait pour un des meilleurs et des plus intègres généraux de l'armée... Ah ! comme le digne homme eût été heureux de retrouver son joli Petit-Pompon dont il parlait toujours avec tant de tendresse ! Dieu ne l'a pas permis ; mais ton père nous a laissé la mission de le suppléer auprès de toi, le jour où tu reviendrais... Tu vas donc vivre dans le bien-être, considéré de tous...

Francesito écoutait d'un air sombre et rêveur.

— En est-il ainsi, madame... ma mère ? reprit-il ; alors peut-être ferais-je bien de rester ici... et d'y mourir !

— Que dis-tu, Marcel ? Comment peux-tu penser... Ah ! je sais, malheureux enfant, poursuivit madame Buffières en donnant un nouveau cours à ses larmes, je sais qu'entouré de gens méprisables, livré si jeune à tous les hasards d'une vie aventureuse, tu as succombé parfois à de criminelles tentations... Mais nous jetterons un voile sur le passé ; nous te ferons une existence nouvelle, toute de repentir, de probité et d'honneur... Écoute, tu vas d'abord venir chez nous... chez toi... où nous guérirons ta blessure. Pendant ta convalescence, Géorges et moi, nous te mettrons au courant des choses qu'il faut que tu saches

nous t'initierons aux usages, aux idées de ce monde où tu vas entrer. On ignorera ta funeste histoire ; nous trouverons une fable pour expliquer ton retour dans la maison paternelle... Va, va, nous avons tout arrangé, nous avons amassé des trésors d'indulgence, en prévision de ce qui arrive.

— Ma mère, encore une fois, il vaudrait mieux pour vous que je mourusse dans ce hideux cloaque et que l'on ignorât à jamais...

— C'est de la folie, mon enfant; tu t'exagères les torts de ton extrême jeunesse, torts que le défaut de discernement, des circonstances fatales, rendent peut-être excusables... Partons donc, je t'en conjure... Il y a là un batelier qui nous transportera au quai Saint-Michel, où une voiture nous attend. Bientôt tu seras en sûreté dans notre tranquille demeure. Viens, je t'en prie... Georges, joins tes instances aux miennes pour persuader ton frère.

— Ah ! chère maman, répliqua Georges avec tristesse, vos instances auront plus d'autorité que les miennes auprès de lui !

Francesito paraissait toujours en proie à une douloureuse anxiété. Un regard de sa mère le décida.

— Vous le voulez ? reprit-il ; soit donc... Et puissions-nous n'avoir jamais, ni les uns ni les autres, à regretter mon acquiescement!... Eh bien! poursuivit-il avec résolution, puisque nous devons partir ensemble, il n'y a pas de temps à perdre... Les *autres* peuvent venir et déjà même ils devraient être ici... Il ne faut pas qu'ils nous voient...

Il s'empressa de ramasser ses effets, jeta son habit sur ses épaules et se couvrit de son chapeau.

— Que crains-tu, mon fils? dit la générale ; ces gens n'ont pas de barque et toutes les précautions sont prises... D'ailleurs, de quel droit t'empêcheraient-ils de faire ce que tu veux ?

— Je leur appartiens comme ils m'appartiennent... Ils me sont dévoués jusqu'à la mort et m'ont rendu de ces services qu'on ne saurait oublier... Le plus sûr est qu'ils ne me voient pas.

Lorsque Francesito essaya de franchir les pierres qui avaient masqué l'entrée du souterrain pendant la journée

précédente, il fut facile de s'apercevoir qu'il chancelait. Georges s'élança pour le soutenir, mais Francesito le repoussa :

— Pas toi ! murmura-t-il.

Et il prit le bras que sa mère lui offrait. La bonne générale, tout heureuse de cette préférence, disait avec orgueil :

— Ne crains pas de t'appuyer, Marcel ; je ne suis pas une femmelette !

On se mit en marche pour gagner la porte d'eau. Francesito, les manches de sa veste pendantes sur sa poitrine, s'avançait, soutenu par madame Buffières, qui, en effet, était assez forte pour cette tâche. Georges les précédait, éclairant avec sa bougie les décombres, les gravois, les obstacles de tout genre qui embarrassaient le passage.

On atteignit ainsi la grille et, au bas de l'escalier, on aperçut Antoine Loustaud, qui se leva du fond de son bateau.

— Vous avez donc réussi ? demanda-t-il avec précaution.

— Oui, répliqua Georges ; maintenant, hâtons-nous.

Et il éteignit la lumière.

— Oui, oui, hâtons-nous ! répéta Loustaud ; l'heure est passée et les Espagnols doivent être furieux là-bas... Quand je songe à quoi je m'expose !... Aussitôt que je vous aurai déposés sur le quai, je ferai bien d'aller me promener à cent lieues de ces maudits cagnards !

Il aida les passagers à prendre place dans le bachot et s'empressa de démarrer. Personne ne parlait. Georges et madame Buffières semblaient avoir des motifs pour ne pas échanger leurs idées en ce moment. Francesito, à la suite de la vive surexcitation qu'il venait d'éprouver, était tombé dans une sorte d'accablement, et sa mère, assise à son côté, le sentait frissonner au souffle glacial de la nuit.

Comme l'on venait de passer sous le Petit-Pont, on vit clapoter l'eau près de la barque ; deux points noirs, deux têtes humaines, flottaient à la surface de la rivière.

— Fichtre ! marmotta Loustaud, en voilà des enragés ! Se baigner à cette heure et par un froid pareil !

Mais il ajouta aussitôt avec épouvante :

— Mauvaise affaire !... ce sont les Espagnols !

On était, à cette heure, en pleine lumière. Deux cris d'étonnement partirent à la fois, puis les têtes se rapprochèrent de l'embarcation, et des mains frémissantes se cramponnèrent au bordage.

Loustaud avait saisi une rame pour repousser une agression possible, tandis que Georges s'emparait de l'autre. Madame Buffières, elle-même, se montrait disposée à défendre ce fils, longtemps perdu, qu'elle venait de retrouver, quand Francesito sortit de son abattement et se redressa.

— Paix ! paix ! dit-il ; que pas un coup ne soit porté !... Ne savez-vous pas que ce sont mes amis ?

Il parla en espagnol aux deux hommes de la rivière avec une extrême vivacité. On lui répondit sur le même ton et il semblait qu'on lui adressât d'instantes prières. Au bout d'un moment, on fut d'accord, sans doute, car les deux nageurs, après avoir prononcé un *va con Dios*, lâchèrent le bordage et s'éloignèrent.

Madame Buffières voulut savoir de Francesito ce qui venait de se passer.

— Ma mère, répondit-il, je vous ai prévenue que je pourrais vous causer de mortels embarras, et il ne dépend pas de moi de vous les épargner !

Puis il retomba dans son abattement tandis que Loustaud murmurait à l'écart :

— Pour moi, je suis un homme perdu !

XXVII

LE SECRET DE M. DE LIVRY.

Une semaine environ s'était écoulée.

Dans le vaste et beau salon de l'hôtel van Balen, toute la famille se trouvait réunie. Le baron lisait un journal hollandais, et la baronne, installée dans un fauteuil doré, tricotait un bas de laine. Quant à Frédérica, assise devant le piano, elle étudiait un morceau, d'un air ennuyé, et remplissait la pièce de bruit. Ce jour-là, la fantasque jeune fille portait une robe de soie noire qui lui donnait l'air d'être en deuil, mais qui faisait ressortir la blancheur éblouissante de son col et de ses bras demi-nus. Du reste, ses yeux cernés, ses mouvements languissants, trahissaient une réelle souffrance.

C'était l'heure des visites, et on annonça Georges Buffières.

Le baron jeta son journal, la baronne son tricot. Frédérica, interrompant brusquement ses études musicales, se leva avec vivacité.

— Bonjour, monsieur Buffières, dit-elle d'un ton affectueux, en lui tendant la main ; comme voilà longtemps que l'on ne vous a vu !

Georges, en entrant, paraissait triste et embarrassé ; cet accueil, auquel peut-être il ne s'attendait pas, amena un sourire sur ses lèvres.

— Que vous êtes bonne de l'avoir remarqué ! répondit-il.

— Ah ! mon cher Buffières, dit le baron avec bonhomie,

ma fille ne doit pas oublier le service que vous lui avez rendu, à elle et à nous... l'autre nuit. Nous l'avons tous échappé belle ; mais, heureusement, la principale victime, Sigismond, est à peu près guéri... Et dire qu'à l'heure présente votre police n'a encore arrêté personne ! Vous verrez que mon ambassadeur finira par se fâcher... Vous, monsieur Georges, qui avez de nombreuses connaissances parmi les hauts fonctionnaires, vous devriez joindre vos efforts aux nôtres pour obtenir qu'on mène enfin bon train ce scélérat de Perico, comme on le nomme... Quelle joie pour nous, quand nous apprendrons que ce monstre est condamné à mort ou tout au moins aux galères !

— Monsieur le baron, répliqua Georges en baissant les yeux, si cet homme n'a pu être arrêté, c'est que sans doute il est mort des suites de sa blessure dans quelque coin ignoré. Il paraissait sérieusement atteint, et selon toute apparence...

— Que Dieu vous entende ! En ce cas, vous auriez frappé là un heureux coup !

— Moi, dit Frédérica en faisant la moue, je tiens à mon idée... je n'aime pas qu'on tue !

Il y eut un moment de silence ; puis, le baron s'informa de la générale Buffières.

— Elle, comme vous, poursuivit-il avec politesse, vous nous avez fort négligés ces derniers temps... J'espère que la grave affaire dont vous nous avez parlé s'est terminée selon vos désirs ?

— Pas encore, balbutia Georges dont l'embarras allait croissant.

— Il s'agissait, je crois, de retrouver ce frère que vos parents ont perdu autrefois en Espagne... Une histoire tout à fait romanesque, à ce que j'ai entendu dire.

— Une bien triste histoire !... Oui, monsieur le baron, c'est de ce frère que ma mère et moi nous sommes occupés ; nous croyons être sur ses traces, et peut-être nous sera-t-il rendu.

— Alors, vous nous le présenterez, n'est-ce pas ? En vérité, il aura tout l'intérêt d'un héros de roman.

Georges rougissait, pâlissait, et ne savait plus quelle

contenance garder. Frédérica, qui écoutait à peine, demanda distraitement :

— Ne pourriez-vous, monsieur Buffières, nous donner des nouvelles de M. de Livry ?

Le baron et la baronne firent un geste de découragement, pendant que Georges tressaillait.

— Mademoiselle, répondit-il, je n'ai pas vu le comte depuis son accident... Mais on assure qu'il a quitté Paris ou qu'il va le quitter.

— Il n'est pas parti, je le sais, et il y a dans tout ce qui le concerne un mystère que j'essaye en vain de pénétrer.

— Ma fille, dit van Balen à voix basse, peux-tu bien, après ce qui s'est passé...

— *Mein Gott!* murmura la baronne en gémissant, est-ce là, petite, ce que tu nous avais promis ?

— Mademoiselle, dit Georges, j'ignore, comme tout le monde, la funeste influence qui semble peser sur M. de Livry ; mais sa générosité envers moi, dans une circonstance récente, générosité qui sans doute, hélas ! sera bien inutile, m'impose, comme un devoir, la plus profonde sympathie pour ses malheurs.

Frédérica ne comprenait pas et le regarda fixement; néanmoins elle n'osa faire aucune question et alla s'asseoir près de sa mère en secouant la tête.

En ce moment Whilelm entra pour annoncer que M. Rigaut, intendant de M. de Livry, désirait entretenir M. le baron d'une grave affaire.

— Rigaut ! s'écria mademoiselle van Balen, l'homme de confiance, l'ami, presque le tuteur du comte Oscar !... Vous allez le recevoir ici, n'est-il pas vrai, cher père ?

— Si pourtant, dit le baron, il avait à me faire une communication confidentielle...

— En ce cas, vous passeriez avec lui dans votre cabinet.

Van Balen consentit, et le domestique ne tarda pas à introduire Rigaut.

L'intendant avait les traits décomposés, et l'on jugeait à ses yeux rougis qu'il avait pleuré depuis peu. Il s'inclina cérémonieusement, en homme qu'aucune préoccupation ne pouvait distraire de sa méticuleuse politesse.

— Bonjour, monsieur Rigaut ! reprit Frédérica ; vous nous apportez enfin des nouvelles de M. de Livry ? Nous n'en avons pas reçu depuis cette triste et inconcevable lettre... Il est pourtant encore à Paris ?

L'intendant répondit par une lugubre inclination de tête.

— Rigaut, dit van Balen, si ce que vous avez à m'apprendre est secret, je vais vous conduire...

— Ah ! monsieur le baron, répliqua Rigaut en fondant en larmes, ce que j'ai à vous apprendre sera bientôt connu de Paris entier. Le malheur, que certains amis du comte Oscar prévoyaient depuis longtemps et qu'il prévoyait lui-même, ne peut plus être caché... et le service que je comptais vous demander au nom de la famille, je le demande de même à M. Georges Buffières, qui était lié aussi avec le comte.

— A moi ? dit Georges.

Rigaut, suffoqué par les sanglots, ne pouvait parler malgré ses efforts.

— Ma fille, reprit le baron inquiet, peut-être conviendrait-il que tu te retirasses avec ta mère ?

— Pourquoi cela ? Cette fois je veux tout savoir... Tenez, monsieur Rigaut, votre maître s'obstine à entrer au couvent de la Trappe, comme on le craignait ?

— Non, mademoiselle ; cette fantaisie est passée déjà, ainsi que d'autres... Dans le commencement, ce malheureux jeune homme, voyant l'abîme où il tombait, a voulu se rattacher à la religion ; la fatalité s'est trouvée plus forte que son désir.

— Enfin, que lui est-il arrivé ?

— Mademoiselle, nous sommes en présence d'une réalité terrible... Mon maître est fou.

— Fou... d'amour ? demanda Frédérica en s'efforçant de sourire.

— Fou furieux... Et ce qu'il y a de plus cruel, cette folie, d'après les médecins, est sans remède.

Il y eut un nouveau silence ; tous les assistants restaient frappés de stupeur.

— Pour quelques personnes et pour moi, comme je vous l'ai dit, reprit enfin Rigaut, le malheur était prévu,

presque inévitable ; mais le public ignore que, depuis plusieurs générations, la folie est héréditaire chez les Livry. De temps immémorial ils ont pris l'habitude de s'allier entre eux, car ils ne trouvaient pas les autres familles assez nobles pour y choisir des femmes ou des maris. De là provient, selon la médecine, la funeste dégénérescence d'une race illustre, dont l'arbre généalogique prend racine aux croisades. Vers l'âge de trente ans, la folie se déclare parmi eux ; le père, la tante, le frère aîné de mon maître en ont été atteints et sont morts sans avoir recouvré la raison.

« A présent, messieurs, vous pouvez vous expliquer certaines résolutions qui, je le sais, vous ont semblé inexplicables chez le comte Oscar. Il n'ignorait pas la fatalité qui pesait sur sa famille ; aussi avait-il pris la détermination de ne jamais se marier, de laisser son nom s'éteindre afin de ne pas perpétuer une race d'insensés. Il voyait avec terreur approcher l'âge où l'affreuse maladie héréditaire pouvait se déclarer, mais il se félicitait de n'aimer personne, pour ne pas être tenté d'enfreindre la règle qu'il s'était prescrite.

« Il paraît néanmoins que ces derniers temps, il s'est pris de passion pour une charmante jeune personne, bien digne de son admiration et de sa tendresse. Comme sa conscience lui en faisait un devoir, il s'est efforcé de combattre cette passion aussitôt qu'il s'en est aperçu ; mais sans doute il a senti qu'il ne pouvait être vainqueur dans la lutte, car il a voulu attenter à ses jours...»

Les sanglots interrompirent encore l'intendant.

— C'était là un grand et héroïque parti, dit Georges Buffières, d'autant plus admirable, que Livry avait des raisons pour se croire aimé !

— Oui, oui, dit le baron à son tour, Livry agissait en honnête homme... Songez-vous à l'épouvantable situation de la pauvre créature qui l'eût épousé !

Et son regard s'attachait sur Frédérica, qui demeurait pensive.

— Vous savez, reprit enfin Rigaut, ce qui s'ensuivit. Transporté à l'Hôtel-Dieu, M. de Livry, dès qu'il eût repris conscience de lui-même, retomba dans ses préoccu-

pations de suicide. Un vif sentiment de religion fit croire un moment que l'influence fatale pourrait être conjurée, et on attendait tout de cette aspiration vers Dieu. Par malheur, on ne tarda pas à s'apercevoir que la maladie héréditaire avait seulement changé de forme et qu'elle poursuivait impitoyablement son cours. Convaincu lui-même de cette douloureuse vérité, le comte Oscar profita de ses derniers éclairs d'intelligence pour adresser ses adieux à ceux qu'il avait le plus aimés et ce fut ainsi qu'il vous écrivit la lettre dont parlait tout à l'heure mademoiselle van Balen.

« Quant à moi, j'avais pressenti d'après certains symptômes, la catastrophe imminente. Je me hâtai de convoquer les principaux médecins aliénistes de Paris, puis d'annoncer l'événement à M. le duc de Villarceaux, parent éloigné du comte et son seul héritier. M. le duc, qui habite ordinairement un château près de Nevers, s'est empressé de venir à Paris ; et c'est lui qui, depuis plusieurs jours, ordonne tout à l'hôtel ; c'est lui qui prend l'initiative des mesures légales exigées par les circonstances.

« Aussi m'a-t-il chargé de rechercher les personnes de l'intimité du comte Oscar qui pourraient faire partie du « conseil de famille » chargé de donner son avis au tribunal, et je prie M. le baron van Balen, ainsi que M. Georges Buffières, de vouloir bien consentir... »

— Mais, dit le baron un peu étranger aux usages de la loi française, ni M. Buffières, ni moi, nous ne saurions faire partie de ce « conseil de famille » !

— Il n'est nullement besoin pour y prendre part d'avoir un lien de parenté quelconque avec M. de Livry. Je dois y assister moi-même ; et M. Buffières qui, je crois, est avocat, peut vous assurer que votre présence sera parfaitement légale.

Georges répondit par un signe affirmatif.

— Soit donc, reprit le baron ; quand le moment viendra je me rendrai à cet appel.

— Avec votre permission, monsieur, j'espérais que vous et M. Buffières, chez qui je comptais passer tout à l'heure, vous daigneriez m'accompagner sur-le-champ à l'hôtel de Livry. Il ne s'agit pas encore de l'assemblée

définitive ; mais il importe que vous voyiez d'avance en quel triste état se trouve le comte Oscar, afin que vous puissiez en témoigner... La berline attend dans la cour et elle vous ramènera après une courte visite à votre ami.

— Qu'en dites-vous, Buffières ? demanda van Balen ; il me semble que, vu la gravité du cas, nous ne pouvons refuser.

— En effet, monsieur le baron, c'est une obligation sacrée... Je suis prêt à vous suivre.

— Alors, le temps de m'habiller... et je reviens.

Van Balen sortait quand Frédérica se leva brusquement.

— Mon père, dit-elle d'un ton ferme, je veux vous accompagner à l'hôtel de Livry.

— Bonté divine ! y penses-tu, mon enfant ? Ce serait d'une inconvenance...

— *Mein Gott !* s'écria la baronne, et si ce fou allait te faire du mal !

— Oh ! non, non, chère maman, répliqua Frédérica avec chaleur ; même dans sa folie, M. de Livry ne voudrait m'offenser, j'en suis sûre, ni par actions ni par paroles... Mon bon père, poursuivit-elle en pleurant, c'est pour moi, ou du moins à l'occasion de moi, que ce malheureux jeune homme est ainsi tombé ; permettez-moi de le voir, fût-ce pour la dernière fois. Qui sait si ma présence n'adoucira pas sa peine, ne produira pas sur lui une impression bienfaisante ? Qu'aurai-je à craindre avec vous, avec M. Buffières, avec cet excellent Rigaut ? Ne dois-je pas à M. de Livry cette marque de compassion ?

Elle joignait les mains et tournait vers chacun des assistants ses beaux yeux bleus baignés de larmes.

Georges gardait le silence, pendant que la baronne se désespérait. M. van Balen paraissait réfléchir, et il dit à Rigaut :

— Croyez-vous qu'on puisse, sans inconvénient, se rendre au désir de ma fille ?

— Je ne sais, monsieur le baron ; le comte, il faut l'avouer, a de terribles moments... Peut-être mademoiselle ferait-elle bien de rester !

— Je me retirerai à la moindre alerte, s'écria Frédérica. Et puis, cher papa, je vous le répète, ne serez-vous pas là pour me protéger, s'il y a lieu ? N'aurai-je pas aussi M. Georges, qui m'a donné tant de preuves de courage et de dévouement ?

Le baron sourit.

— Soit donc, reprit-il ; va te préparer.

Frédérica sortit en courant.

Comme la baronne et Georges lui-même reprochaient à van Balen sa condescendance, il répondit :

— Bah ! bah ! nous ne quitterons pas Frédérica d'une minute ; patience ! et laissez-moi faire... Aux grands maux les grands remèdes !... J'ai mon idée !

XXVIII

COMMENT SE GUÉRIT L'AMOUR

L'hôtel de Livry, dans la rue de l'Université, était une de ces vieilles et aristocratiques demeures, possédées depuis des siècles par une même famille, et qui conservent le luxe d'un autre âge. Les corridors, les escaliers, les salons, les chambres, tout y était grandiose, mais froid; on se serait cru dans un édifice public, n'eussent été la solitude et le silence qui y régnaient d'habitude. Les ormes centenaires du jardin (car l'hôtel de Livry, comme la plupart des hôtels du quartier, avait un jardin) projetaient une teinte noire sur ces vieux bâtiments, qui, malgré leur richesse et leur parfait état de conservation, semblaient produire la tristesse et l'ennui.

La voiture où se trouvaient M. et mademoiselle van Balen ainsi que Georges Buffières, entra dans la cour d'honneur et vint s'arrêter sous une marquise vitrée. Ils mirent pied à terre et Rigaut leur fit traverser un sonore vestibule occupé par de nombreux domestiques; puis, sans autre formalité, il les introduisit dans le salon où se tenait le duc de Villarceaux, le parent d'Oscar.

Ce salon, tendu en tapisseries des Gobelins, avec les meubles pareils, était immense, et trois hautes fenêtres munies d'épais rideaux, n'y laissaient pas pénétrer une lumière suffisante. Aussi eut-on d'abord quelque peine à distinguer le duc au fond de cette vaste pièce, où il semblait perdu. C'était un petit vieux, à figure ratatinée, en culotte de soie noire, portant la décoration de Saint-Louis

la boutonnière de son ample redingote. Il avait renoncé à la queue et aux ailes de pigeon, mais il conservait l'usage de la poudre sur sa rare chevelure blanche. Ainsi équipé, il avait grand air, malgré l'exiguïté de sa taille, et dans ce majestueux salon, il représentait assez bien le monde aristocratique d'autrefois, dont il était un des derniers spécimens.

A la vue des survenants, il se leva, fit quelques pas audevant d'eux, et les salua avec sa civilité d'ancien régime.

— Merci, mon bon Rigaut, dit-il ; messieurs, prenez place, je vous prie.

Et il désignait des sièges disposés en cercle, tandis que lui-même prenait Frédérica par la main et la conduisait à un fauteuil. Quand elle fut assise, il déposa un baiser cérémonieux sur cette jolie main, et alla s'asseoir à son tour.

Rigaut présenta le baron van Balen et Georges Buffières.

— Soyez les bienvenus, messieurs, reprit le duc ; j'ai besoin du concours de tous ceux qui ont aimé mon malheureux parent... Ma situation à moi-même est fort délicate : il m'a fallu, à mon âge, quitter ma paisible résidence du Nivernais pour revenir à ce Paris qui ne me connaît pas et que je ne connais plus. Je suis à présent le seul protecteur, le seul appui légal de Livry, et je compte sur vous pour me faciliter ma pénible tâche.

Ces paroles mélancoliques semblaient de nature à toucher les assistants ; par malheur elles étaient prononcées sur un ton si sec et si compassé, qu'on pouvait les attribuer à une science parfaite des convenances plutôt qu'à un sentiment du cœur.

— Eh bien ! monsieur le duc, dit van Balen, ne pouvons-nous voir Livry ?

— Il est là, dans la salle de billard... Tenez, l'entendez-vous ?

D'une salle voisine s'élevaient des choquements de billes d'ivoire et une voix forte, discordante, qui avait parfois des intonations impérieuses.

— Les médecins lui ont recommandé l'exercice du billard, poursuivit M. de Villarceaux, et il joue en ce moment avec les deux hommes chargés de le garder. Je vais

donner l'ordre qu'on vous l'amène ici. Quant à moi, je n saurais rester, car ma présence le met en fureur... Vou savez, continua-t-il avec un sourire amer, que l'o déteste toujours son héritier, et Oscar s'obstine à voir e moi un héritier.

— Ne l'êtes-vous pas en effet, monsieur le duc ? dit Rigaut.

— D'après les lois de la nature, Oscar eût dû plutô hériter de moi, son grand-oncle maternel, si je n'avai une fille et des petits-fils. Allons, messieurs, on va prévenir Livry... Mais, ajouta-t-il en se tournant vers Frédérica mademoiselle ne craint-elle pas...

— Rien, monsieur le duc, répliqua la jeune fille résolument. *Il* m'a toujours témoigné tant d'égards et de respect Ma présence, je l'espère, aura sur lui une influence favorable.

— Vous êtes aussi généreuse et aussi hardie que belle dit M. de Villarceaux en s'inclinant ; au fait, on peut tente l'expérience... Mais vous, messieurs, ajouta-t-il plus bas veillez bien sur mademoiselle, je vous y engage.

Il fit signe à Rigaut de le suivre et tous les deux s dirigèrent vers une porte cachée dans la boiserie. L noble duc avait ce pas précipité et furtif d'un toréado novice, qui s'empresse de quitter l'arène au moment o l'on va lâcher un taureau des plus féroces.

Buffières, le baron et sa fille étaient restés seuls dans l salon, attentifs et prêtant l'oreille. Frédérica, assise entr son père et Georges, pâlissait en dépit d'elle-même, et de palpitations soulevaient sa poitrine.

Bientôt une vive agitation se produisit dans la salle d billard. Le claquement de billes avait cessé, mais o entendait un grand piétinement et un murmure de voi que dominait la voix impérieuse dont nous avons parlé Enfin une porte s'ouvrit et Livry entra avec Rigaut, qu s'était emparé de son bras.

Le comte avait l'air allègre et bien portant, quoique se mouvements saccadés, ses cheveux en désordre, surtou l'expression étrange de ses yeux, pussent faire deviner l cruelle vérité. Il était en négligé d'intérieur, avec un pantalon à pieds et un veston de velours ; mais on eût p

emarquer que le veston était déchiré par places et qu'une artie des brandebourgs de soie étaient arrachés. Derrière ui venaient deux hommes vêtus de noir, très robustes, à igure commune, et ayant l'apparence de domestiques. Ils e pénétrèrent pas dans le salon et restèrent comme en entinelle, sur le seuil de la porte; de là, ils continuaient e regarder le comte et de surveiller ses moindres mouvenents.

Oscar de Livry, sans s'inquiéter des personnes présentes, se débattait contre Rigaut.

— Ah çà! le Jeune, criait-il, pourquoi ne me laissezous pas achever ma partie? J'avais dix-huit points et 'autre n'en avait que sept; j'aurais gagné... Tonnerre! ne uis-je donc plus maître chez moi? Allez-vous aussi me yranniser? Comme si ce n'était pas assez de ce vieux voltigeur de Louis XV, avec ses jambes en flûte et sa tignasse enfarinée, qui vient bouleverser ma maison! Mais, morbleu! j'y mettrai bon ordre, on peut y compter, et cela plus tôt qu'on ne pense, de par tous les diables!

Rigaut lui dit quelques mots à voix basse et lui désigna de la main les personnes réunies dans le salon.

Le comte s'arrêta et se tourna vers elles. Toutes s'étaient levées, sans oser parler et faire un geste, avant de savoir quel accueil les attendait.

Leur incertitude ne fut pas longue. Les traits d'Oscar s'adoucirent, ses yeux devinrent humides et il s'élança vers mademoiselle van Balen, en s'écriant avec un accent de l'âme :

— Frédérica!

Mais aussitôt le sentiment des convenances, si fort chez un homme du monde, domina ce premier mouvement; il s'arrêta de nouveau, et s'inclina.

— Bonjour, mon cher baron... Bonjour, Buffières, dit-il d'un ton amical en donnant une poignée de main aux visiteurs. C'est bien à vous de venir voir un pauvre malade... car j'ai été malade, je crois.

On se rassit. Malgré la tranquillité du comte, on éprouvait quelque embarras. Rigaut avait passé derrière le siège de son maître et se tenait silencieusement en com-

munication avec les deux hommes vêtus de noir, qui r
cessaient de garder la porte.

Livry, tout rêveur, semblait essayer de réunir des idée
confuses, incohérentes.

— Oui, j'ai été malade, reprit-il enfin, et ainsi san
doute s'explique le bonheur que j'ai de voir chez mo
mademoiselle van Balen... On est sûr qu'elle apparaîtra
comme l'ange de la Charité, partout où il y a de
souffrance !

Ces paroles, raisonnables et prononcées d'un ton triste
rendirent quelque assurance à Frédérica.

— En effet, monsieur de Livry, dit-elle, vous nous ave
donné, ces derniers temps, de cruelles inquiétudes... Ma
à présent, j'espère, vous allez redevenir bien portant d'es
prit et de corps ; mes parents comptent qu'on vous reverr
chez nous... N'est-il pas vrai, mon père ?

— Certainement, certainement, balbutia le baron.

Livry ne quittait pas des yeux mademoiselle van Balen

— Comme vous êtes belle ! murmura-t-il.

Frédérica était bien un peu alarmée de l'expression de so
regard. Néanmoins elle répondit avec une légèreté affectée

— Oh ! des compliments, monsieur de Livry ? Vou
savez que je ne les aime guère, et, si vous pensiez ce qu
vous dites, vous n'eussiez pas écrit à mon père cet
lettre d'adieux qui nous a tant affligés.

— Je la rétracte, répliqua Livry chaleureusement ; es
ce que j'aurais la force de vivre sans vous voir ? Oui,
retournerai à l'hôtel van Balen, nous reprendrons no
agréables causeries d'autrefois... Vous, mademoiselle Fré
dérica, vous me donnerez encore le gracieux spectacle d
vos promenades dans le parc, sur votre petit char traîn
par Obéron et par Mab... Que vous êtes charmante ainsi !..
Et puis, nous aurons les « grandes eaux » dans la serre
n'est-ce pas ?... Vous souvient-il de ce gros armateur ho
landais, qui était venu vous faire visite et qui demeura
assis en votre présence, son énorme chapeau cloué sur
tête ? A un signe de vous, un jet d'eau partit qui lanç
le couvre-chef à trois pas et le pauvre bonhomme cru
que toutes les vagues du Zuyderzée lui dévalaient sur
tête... Ah ! comme nous rîmes de bon cœur !

Le comte, à ce souvenir, poussa un joyeux éclat de rire, et Frédérica elle-même ne put s'empêcher de l'imiter. Mademoiselle van Balen était radieuse; Oscar se montrait tel qu'il était jadis, simple, gai, plein d'entrain et de bienveillance; et n'était-ce pas elle qui venait de produire ce merveilleux changement?

Néanmoins, les deux hommes vêtus de noir ne paraissaient pas aussi rassurés, et observaient l'animation croissante du comte. Ils se mirent à chuchoter entre eux, se rapprochèrent insensiblement. Quant au baron et à Georges, ils s'étonnaient, comme Frédérica, du calme parfait de Livry, et se demandaient s'ils n'étaient pas dupes de quelque exagération au sujet de son état mental.

Van Balen reprit bientôt :

— Vraiment, mon cher comte, je suis enchanté de vous voir dans ces bonnes dispositions... Comme ça, vous ne songez plus à vous faire trappiste, ou à prendre quelque parti plus désolant encore?

Oscar ne répondit pas et le regarda d'un air farouche. Buffières, supposant que le baron avait commis une imprudence involontaire, essaya de réparer le mal.

— Et moi, mon cher Livry, dit-il avec cordialité, ne me permettez-vous pas aussi de vous voir quelquefois? Nous sommes de vieux amis, et j'ai plus que jamais des motifs...

Livry le regarda fixement à son tour; ses traits s'étaient contractés, ses lèvres remuaient sans qu'on entendît aucun son. Tout à coup il s'écria d'une voix tonnante :

— Allez à tous les diables!

Il tourna sur ses talons et fit mine de rentrer dans la salle de billard.

Georges et le baron demeuraient interdits.

— Quoi! monsieur de Livry, dit Frédérica, allez-vous donc nous quitter?

Cette voix chère sembla exercer sur lui son influence accoutumée; il s'arrêta de nouveau et revint sur ses pas en souriant. Mais cette impression douce passa aussi vite qu'elle était venue.

Buffières, craignant quelque violence, s'était vivement rapproché de mademoiselle van Balen, et lui avait pris le bras.

Livry remarqua ce mouvement : l'expression farouche reparut sur son visage, ses sourcils se froncèrent. Puis sans transition, il partit d'un éclat de rire.

— Ah! ah! reprit-il, je commence à comprendre. Ils sont mariés et c'est leur visite de noces... Monsieur et madame Georges Buffières, je vous prie d'agréer mes félicitations... Au fait, votre bonheur n'est-il pas mon ouvrage? C'est moi qui, comme un nigaud, comme un imbécile... Eh bien! non, poursuivit-il impétueusement, j'ai changé d'idée. Cette belle personne est à moi, je la veux... je la réclame! C'est moi qu'elle aime, parbleu! Que tout le monde décampe!... Je reprends mon bien.

Le teint rouge, l'œil en feu, il s'élança pour s'emparer de Frédérica qui reculait avec épouvante. Georges s'était jeté entre eux; mais le fou, dont la vigueur en ce moment semblait prodigieuse, le prit au collet et l'envoya à dix pas. Le baron, à son tour, essaya de protéger sa fille.

— Livry, revenez à vous! s'écria-t-il; un gentilhomme doit-il se permettre...

Avant qu'il eût achevé sa phrase, une main énergique lui imprimait un tel mouvement de rotation, qu'il pirouetta sur lui-même comme une grosse toupie allemande.

Frédérica, éperdue, s'enfuyait vers la porte. Le forcené, soufflant et grondant, la poursuivit, la saisit par sa robe.

— Monsieur de Livry, balbutia-t-elle, ceci est abominable!... Une pareille conduite...

— Tu m'appartiens, répliqua Oscar d'une voix rauque je te disputerai au monde entier!

Et il ne lâchait pas prise; mais Rigaut, les hommes vêtus de noir qui étaient des employés de Charenton, Georges lui-même qui se remettait de son étourdissement, se précipitèrent sur lui par derrière et cherchèrent à le contenir.

Il résista, en poussant de véritables hurlements; il entraînait les quatre hommes, dont trois étaient dans la force de l'âge; il égratignait, mordait, se défendait avec furie. On ne put jamais retirer de ses doigts convulsivement crispés les jupes de la pauvre Frédérica, qui pleurait et suppliait; enfin l'étoffe se déchira et le fou en fit

voltiger un grand lambeau, tandis que la jeune fille allait tomber, à moitié évanouie, dans les bras de son père.

Mademoiselle van Balen délivrée, on voulut faire rentrer Livry dans la salle de billard; alors la lutte devint plus furieuse et plus acharnée. Il continuait de trépigner, de mordre, de frapper avec les pieds et les poings. Les cheveux hérissés, les yeux hors de la tête, les lèvres souillées d'écume, il criait :

— Coquins, misérables, laissez-moi... *Elle* m'appartient, je l'aurai; laissez-moi, vous dis-je... Je vous exterminerai tous... je mettrai le feu à la maison... Mille démons! me laisserez-vous?

Telle était sa vigueur, que ses adversaires ne pouvaient le faire avancer d'un pas. Haletants, tout en nage, ils avaient déjà leurs vêtements en lambeaux; le visage de plusieurs était ensanglanté.

Un des employés de Charenton, fort expérimenté en pareille matière, finit par s'aviser d'un expédient. Il prit sur la table un grand tapis de Perse; d'un mouvement rapide, il le jeta sur les épaules du comte et l'en enveloppa complètement. En vain Livry essaya-t-il de se dégager; il tâchait de déchirer le tapis avec ses ongles, avec ses dents, mais l'étoffe était épaisse et solide. Bientôt, grâce aux efforts réunis de ses adversaires, il se trouva renversé, attaché, emmailloté comme un petit enfant.

On se mit en devoir de le transporter hors du salon, en prenant garde à ses morsures. Dès qu'il se vit réduit à l'impuissance, il poussa des rugissement s qui n'avaient plus rien d'humain et devaient s'entendre bien au delà des limites de l'hôtel. Sans en tenir compte, on le traîna dans la salle de billard, dont la porte se referma bruyamment derrière lui. Mais longtemps encore après qu'il eut disparu, on entendait des trépignements, des bris de meubles, et ces hurlements sauvages qui frappaient de terreur les âmes les mieux trempées.

Frédérica, comme nous l'avons dit, s'était réfugiée dans les bras de son père, se cachant le visage, se bouchant les oreilles, pour ne pas voir et ne pas entendre. Enfin elle tomba sur un siège, au milieu des tables et des fauteuils renversés.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, voilà donc ce qu'o
pelle un fou !... Moi qui croyais... qui vais dans le
tant d'indulgence et d'espoir...

Une portière se souleva silencieusement à côté d'el
le duc de Villarceaux s'avança.

— Eh bien! mademoiselle, dit-il avec un sourire
l'épreuve n'a pas réussi. Ce malheureux garçon,
dans son délire, n'aurait pas dû méconnaître votre
chante générosité... Vous aviez compté, sans doute
une folie tranquille, timide, poétique; mais rarement
rarement, la folie a ce caractère.

— Oh! c'est horrible! Toute ma vie je croirai voi
core cette face convulsée, cette bouche souillée d'éc
ces yeux étincelants... Mon père, partons, je vous en
jure; quittons bien vite cette maison funeste, où je n'a
jamais dû venir!

Pendant que van Balen causait à voix basse avec le
Georges Buffières rentra. Il avait lui-même les vête
très en désordre et un pan de sa redingote était pr
arraché.

— Le malade est plus calme, dit-il en épongeant
front baigné de sueur; quelle peine il nous a do

— Ah! mon bon Georges, reprit Frédérica en pre
dans ses mains la main de Buffières, cette fois e
vous m'avez bien défendue!... Mon pauvre père était
pable dans un cas pareil... Mais, de grâce, qu'on m
mène d'ici... cette maison me fait horreur!

— Mademoiselle, dit le duc, vous ne sauriez sortir
cette robe. Si vous le permettez, la femme de c
s'empressera de réparer...

— A quoi bon? répliqua Frédérica; on baisser
stores de la voiture. Partons!...

Le duc insista pour la conduire par la main jusque
la cour. Des bruits vagues s'élevaient encore dans l'
et on entendait par intervalles des cris inarticulés q
saient frissonner mademoiselle van Balen.

Le baron marchait en arrière, à côté de Georges;
dit tout bas :

— Le moment a été dur à passer, mais voilà m
guérie de sa préférence pour le comte. Elle a eu pe

la peur ne manque jamais de tuer l'amour... Ce sera vous, Buffières, qui profiterez de ce changement, je veux le croire !

— Que Dieu vous entende, mon cher baron ! répliqua Georges en soupirant.

XXIX

L'HÔTE INCOMMODE

La maison occupée par la générale Buffières et par sa famille, était une sorte de petit hôtel à deux étages. La façade principale donnait sur une rue peu fréquentée, l'autre sur des terrains vagues, où l'édilité se proposait de faire passer plus tard une rue nouvelle. En attendant, les enfants du quartier s'ébattaient dans ces terrains, et une porte basse, pratiquée au fond de la cour, facilitait le service du logis. Cette porte, du reste, n'était que provisoire et devait être murée dès que ce vaste espace recevrait sa destination définitive. Il en était de même d'une unique fenêtre qui s'ouvrait de ce côté.

Or, c'était dans la chambre dont dépendait cette fenêtre qu'avait été établi Francesito. Quoique les domestiques fussent très sûrs, on n'a pas oublié que la situation du frère de Georges imposait des précautions extrêmes.

Lui-même s'en préoccupait vivement, et il semblait que sa conscience troublée le fît vivre dans des transes continuelles. Malgré ses souffrances, il ne voulait pas s'aliter. Toujours complètement vêtu, il passait les journées dans un fauteuil, prêt à la résistance comme à la fuite, et il avait exigé qu'on lui remît la clef de la petite porte, afin de pouvoir opérer sa retraite par là, en cas de nécessité.

Sa vie, dans ce refuge, était triste et cachée. Chaque matin, il recevait la visite d'un médecin militaire du Val-de-Grâce ; ce médecin était, comme nous le savons, un ami de la famille et, bien qu'il fût peut-être au courant de

la vérité, il ne parlait absolument que de la blessure dont il s'efforçait d'achever la guérison. Francesito voyait aussi Isabelle, tout à fait remise de son entorse. La générale surtout ne quittait presque pas son plus jeune fils et s'installait auprès de lui pendant tout le temps qu'elle pouvait dérober à ses occupations.

Quant à Georges, nous avons regret de dire que ses rapports avec Francesito restaient froids et difficiles. Malgré cela, il ne cessait de s'occuper du bien-être, de la sécurité de son frère. Il pourvoyait avec sollicitude à ses besoins et lui fournissait abondamment des livres, afin que le malade pût se distraire pendant ses longues heures d'oisiveté. Enfin il s'assurait si des personnes suspectes ne rôdaient pas autour de la maison, et il avait d'autant plus sujet de veiller à cet égard que certaines circonstances étaient de nature à exciter ses craintes.

Souvent, on avait entendu la nuit, dans la chambre de Francesito, des voix et des pas comme si plusieurs personnes s'y trouvaient réunies. Aucun bruit pourtant ne s'était fait dans le reste de la maison, et la porte basse, donnant sur les terrains vagues n'avait pas été ouverte. Ces singularités semblaient inexplicables et Georges dut en parler à sa mère.

— Tu te trompes sans doute, répliqua la générale; comment des étrangers pénétreraient-ils chez ton frère ? D'ailleurs, il n'écrit ni ne reçoit de lettres, et n'a conservé aucune relation avec ses anciennes connaissances.

— Vous oubliez, chère maman, cette jeune femme qui le visite presque tous les jours et qui peut très bien être chargée de commissions secrètes... Tout cela m'agite et me tourmente... D'ailleurs, cette Isabelle, chez qui déjà on a cherché Perico, doit être surveillée par la police, et en la voyant venir ici fréquemment, ne pourrait-on soupçonner pourquoi elle y vient ?

— Bah ! la police n'ignore pas que je suis la protectrice d'Isabelle Biaudos, et ses visites chez moi s'expliquent tout naturellement. Enfin, mon Georges, il faut prendre patience. Marcel, jusqu'ici, a été trop malade de sa blessure pour que nous ayons pu l'interroger sérieusement sur le passé ; mais il est en voie de guérison et il annonce

l'intention de nous mettre au courant de tout ce qui le concerne. Alors nous agirons en connaissance de cause. Malgré sa nature inculte, je découvre en lui de bons sentiments. Il me témoigne une vive affection et cette affection pour sa mère ne saurait manquer de purifier son cœur.

— Il est très vrai qu'il vous aime, chère maman. Par malheur, il n'a pas jugé à propos encore d'étendre cette affection jusqu'à moi !

— Cela changera, mon garçon ; encore une fois, prends patience !

Georges secoua la tête, mais il ne dit rien de peur d'affliger sa mère.

Une nuit, le bruit devint si fort dans la chambre de Francesito, qu'il était impossible de ne pas en tenir compte. On entendait des piétinements, des voix animées, quoique contenues. Georges, qui ne dormait pas, s'empressa de se lever et alla frapper à la porte de Francesito ; cette porte était fermée et aucune lumière ne s'échappait à travers les fentes.

On resta quelques moments sans répondre, mais un silence profond s'était établi dans l'intérieur de la chambre. Georges ayant frappé de nouveau, Francesito demanda avec impatience :

— Qui est là ? que voulez-vous ? *Demonio !* laissez-moi donc la paix !

Georges répondit qu'ayant entendu du bruit il venait s'assurer si son frère n'était pas plus malade.

— Non, répondit-on brusquement ; je suis très bien... Bonsoir !

Il attendit pourtant encore ; mais à peine distingua-t-il un léger chuchotement, puis un faible claquement de la fenêtre ; et, comme rien ne troublait plus le calme de cette partie de la maison, Georges finit par se retirer.

Le lendemain matin, il se disposait à passer chez sa mère, quand il vit entrer Loustaud, que Léonard était chargé d'introduire chaque fois qu'il se présenterait.

Antoine avait des allures embarrassées, inquiètes. Son menton disparaissait dans une ample cravate, et sa casquette était enfoncée jusqu'aux yeux, comme s'il eût

voulu dissimuler son visage. Ce fut seulement quand Léonard se fut retiré qu'il se décida à sortir de cette espèce de carapace.

Georges l'accueillit avec sa bonté ordinaire.

— Sans doute, Loustaud, dit-il en désignant un siège, vous m'apportez des nouvelles?

— Oui, monsieur; autrement je n'aurais pas osé...

— Eh bien ! qu'avez-vous à me dire ?

— Pour lors, monsieur Georges, depuis la dernière affaire, où, votre brave dame de mère et vous, vous êtes venus dans les cagnards, je n'ai pas levé la crête trop haut. Ces Espagnols sont rancuniers en diable, et je me suis arrangé pour ne pas me trouver de sitôt sur leur chemin. Après vous avoir quittés, je me hâtai de ramener à sa place le bachot de Brai-Sec; puis j'apportai la clef de la chaîne au préposé du port et j'allai chercher un gîte très loin de là, du côté de Montmartre et de Clignancourt.

— Cette fois, je ne vous blâmerai pas de votre prudence, Loustaud; ainsi vous n'avez rien à m'apprendre au sujet de ces Espagnols ?

— Au contraire, monsieur ; si je n'ai pas été vu de ces coquins, je n'ai pas négligé d'avoir l'œil sur eux. Je me suis donc mis à leurs trousses, sans qu'ils s'en doutassent, et j'ai acquis la certitude qu'ils vont et viennent continuellement autour de votre maison ; je ne voudrais même pas jurer qu'ils n'y ont pas pénétré déjà !

Georges avait des raisons de penser que Loustaud disait vrai.

— Êtes-vous sûr, reprit-il, d'avoir reconnu Diégo et Médina, les compagnons habituels de...

— Très sûr ; ils n'ont plus leurs habits espagnols et ils sont vêtus comme tout le monde; mais je les reconnaîtrais de cent pas, rien qu'à la manière dont ils roulent leur cigarette... Et ce ne sont pas seulement les deux dont vous parlez que l'on voit ici; ils ont avec eux trois ou quatre autres vauriens, sans doute encore des réfugiés, sauf un, nommé Barbe-de-Bouc, que vous avez, je crois, rencontré dans les cagnards. Tous ensemble forment la plus abominable bande de scélérats... Suffit ! je ne veux pas trop en dire !

— Enfin, Loustaud, reprit Georges, quel mauvais dessein ces gens pourraient-ils avoir contre nous ?

— Je l'ignore, monsieur ; je crois devoir vous prévenir de ce qui se passe ; le reste vous regarde... D'ailleurs, ce n'est pas tout ; vous ou quelqu'un des vôtres, auriez-vous l'intention de faire une nouvelle promenade dans les cagnards ?

— Non, pas que je sache, Loustaud ; mon malheureux frère n'a plus de motifs pour retourner dans cet horrible lieu.

— A la bonne heure !

— Pourquoi cela ?

— Dame ! monsieur, c'est que les cagnards vont devenir une souricière, et toute personne qui y mettra le pied sera pincée.

— Comment savez-vous ?...

— Voici la chose : Brai-Sec est sorti de prison et se promène maintenant dans son bachot sur la rivière, crâne comme un amiral... Ce n'est pas naturel, voyez-vous, et il est presque certain que Brai-Sec a « jaspiné »...

— « Jaspiné » ! répéta Georges en ouvrant de grands yeux.

— Ah ! vous ne comprenez pas ? Autrement dit, il a « mangé le morceau »... Mais vous ne comprenez pas encore... Eh bien ! dans le langage des honnêtes gens, Brai-Sec a fait ses soumissions à la police, et probablement il a raconté toute l'histoire des cagnards.

— Le batelier vous l'a-t-il avoué ?

— Il s'en garderait bien, et moi je me garderais bien de le lui demander... Mais, écoutez ceci : Brai-Sec, à la suite de ses bamboches, a été mis en prison pour avoir assommé un mennezingue et sa famille, pour avoir résisté à la garde, et enfin pour avoir cassé un nombre incalculable de vitres, de bouteilles et de meubles... Tout cela, vous ne pouvez l'ignorer, vous qui êtes avocat, est tarifé dans le Code, et, en comptant les choses au plus bas, Brai-Sec devait avoir pour six mois au moins de détention, avec contrainte par corps pour amende, dommages-intérêts et frais. Comme le délit était constant, les juges de la correctionnelle, et je les connais bien, n'en auraient pas rabattu un

seul jour d'emprisonnement... Néanmoins, Brai-Sec est libre, plus fendant que jamais... Hein ! cela vous semble-t-il clair ? Pour qu'on l'ait lâché si vite, il faut qu'il ait promis de rendre de fameux services !

— Ne serait-il pas plus naturel de supposer que sa belle action d'avoir retiré un noyé de l'eau a inspiré de l'indulgence ?

— Une belle action ! ah ! ouiche ! Il ne songeait qu'à gagner sa prime de sauvetage, et on le sait à la Préfecture. Peut-être pourtant si la personne qu'il a sauvée était intervenue en sa faveur... Mais il n'y a rien de pareil. Le noyé était un fou, à ce qu'on dit, et quand le batelier, en sortant de prison, sans sou ni maille, altéré, affamé, s'est présenté chez le fou, on l'a reçu de la bonne façon. Un grand diable de domestique auquel il s'est adressé, l'a mis à la porte, sans lui donner un liard... Voilà donc Brai-Sec obligé de servir la Préfecture, s'il ne veut être happé de nouveau et passer en jugement. Aussi, hier soir, pendant que j'étais accoudé sur le parapet du Petit-Pont, ai-je vu une barque chargée de gardes municipaux et de sergents de ville s'engager dans l'enceinte de l'Hôtel-Dieu, où la police ne va jamais... Quel a été le résultat de cette promenade sur l'eau? je l'ignore ; mais si la *rousse* n'a pas encore fait de rafle dans les cagnards, elle ne peut manquer d'en faire une bientôt, je vous le garantis.

Georges écoutait attentivement ces détails, qui pouvaient avoir de l'importance pour Francesito et pour lui-même. Il remercia de nouveau Antoine Loustaud et finit par lui offrir de l'argent, comme à l'ordinaire.

Le vagabond fit la grimace.

— Vous me gâtez, mon bon monsieur, dit-il, et vous me donnez les plus fâcheuses habitudes... Un moment viendra où mon genre de vie me semblera tout à fait insupportable, Depuis que je vous connais, je m'accoutume aux friandises et aux douceurs. Autrefois, je dormais très bien sur la terre nue, avec un pavé pour oreiller, et je dînais d'une vieille pomme de terre ou d'une croûte de pain ramassées derrière la borne. A présent, je ne saurais dormir que sur une botte de paille, et, à l'heure des repas, il me faut du pain *vierge*, du fromage ou un peu de charuterie...

Qu'arrivera-t-il de moi avec des goûts si dispendieux ?... Enfin, puisque vous y tenez, je ne refuserai pas deux ou trois pièces blanches. Mais vrai, continua l'ancien maître d'école en se redressant d'un air grave, je m'endors dans « les délices de Capoue » !

Georges ne songea même pas à sourire des bizarres scrupules du vagabond et lui remit quelque monnaie.

Comme Loustaud allait partir, Buffières lui dit encore :

— Vous avez l'air, Antoine de savoir autre chose, au sujet de ces Espagnols... Ne pourriez-vous compléter vos confidences ?

— Bah ! bah ! monsieur, il vaut mieux ne pas parler du reste.

— Cependant, je crois avoir intérêt à connaître... Loustaud, ayez confiance en moi... que savez-vous ?

Le vagabond hésita.

— Allons ! dit-il, je ne voulais pas vous causer de chagrin ; mais peut-être est-il bon de ne rien vous cacher... Monsieur Georges, vous avez, sans aucun doute, entendu parler de certains scélérats qui désolent Paris et que l'on appelle « les Noyeurs » parce qu'ils jettent leurs victimes à la Seine après les avoir dépouillées ?

Georges fit un signe affirmatif.

— Presque chaque nuit ils commettent un nouveau méfait, et beaucoup de gens, qu'on suppose s'être suicidés, leur ont passé par les mains. Cependant, grâce à leur adresse, la police ne peut les prendre et ignore même qui ils sont... Or, je vous dirai en confidence, parce que j'en ai maintenant la certitude, que cette terrible bande des « Noyeurs » n'est autre que la bande de réfugiés espagnols, dont font partie Diégo et Médina...

— Est-il possible ! s'écria Buffières avec horreur ; mais de pareils crimes ne doivent pas rester impunis, et il importe de démasquer ces monstres !... Loustaud, que vous le vouliez ou non, je remplirai mon devoir, et je vais écrire sur-le-champ au préfet de police pour qu'il mette fin à ces atrocités.

— Avec votre permission, monsieur Georges, vous ne ferez pas cela.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Parce qu'alors on saurait quel est le chef de ces brigands... un chef inexorable et redouté, dit-on !

— Grand Dieu ! et ce chef serait...

— Pardi !

Georges, pâle et tremblant, tomba dans un fauteuil.

— Ah ! reprit tristement Loustaud, je sentais bien que je vous causerais de la peine ! Mais, vous prendrez vos précautions en conséquence... A présent, bonjour, monsieur Georges... Ne dites à personne de qui vous tenez ces renseignements, et je viendrai encore vous rendre compte de ce que j'aurai découvert,... Ne vous désolez pas, vous dis-je ; on se trompe peut-être au sujet de... celui que vous savez... Ensuite, votre brave dame de mère et vous, vous avez tant de crédit que vous trouverez moyen de tout arranger, je le gage.

Et Loustaud se retira.

Buffières était accablé de douleur, de honte et d'effroi. Il n'ignorait pas que Francesito avait mené jusqu'à ce jour une existence aventureuse; mais il ne s'était jamais imaginé que son frère eût commis tant d'actions abominables, et ce qui portait sa terreur au comble, c'était que Francesito semblait, en ce moment encore, poursuivre ses intrigues mystérieuses et criminelles.

Il resta plus d'une heure dans cet état de prostration. Il se demandait s'il devait révéler à la veuve du général Buffières les horribles particularités qu'il venait d'apprendre. Il réfléchit pourtant que leur sûreté à tous les deux pouvait être compromise par les agissements de Francesito, et se décida à passer chez sa mère pour lui tout dire.

La pauvre générale partagea d'abord son anxiété; mais bientôt, fidèle à son optimisme, elle reprit :

— On exagère, mon Georges, certainement on exagère... Ce Loustaud, avec ses airs désintéressés, veut faire l'important. Je ne peux croire que Marcel, en qui j'ai découvert de si bons sentiments, ait été capable... Tiens, il faut nous en expliquer avec lui aujourd'hui même... à l'instant.

— Vous avez raison, répliqua Georges d'un ton résolu ; il faut savoir sur quel coup de dés va peut-être se jouer notre existence à tous!

La mère et le fils se dirigèrent vers la chambre de Francesito. Chemin faisant, ils chancelaient et ils tremblaient. Avant de frapper à la porte, Georges se tourna vers la générale :

— Courage, pauvre maman ! balbutia-t-il.

— Courage, toi-même ! répliqua-t-elle ; tu en auras autant besoin que moi !

XXX

LES AVEUX

Francesito était bien changé, presque méconnaissable pour les personnes qui l'avaient vu au temps qu'il fréquentait les cagnards. A raison de sa blessure, peut-être de la réclusion où il vivait en ce moment, peut-être aussi de quelque pensée secrète dont il semblait obsédé, il était pâle, faible, amaigri. Son épaisse barbe noire avait disparu, et ses traits, quoique toujours énergiques, ne présentaient plus l'expression dure d'autrefois. Ils ne manquaient même ni de beauté ni de noblesse ; et cette attitude fière, qui est naturelle aux Espagnols et qu'il avait acquise pendant son long séjour en Espagne, rehaussait la dignité de sa personne.

Du reste, son négligé de malade, par les soins de sa mère, offrait une sorte d'élégance. Une cravate d'une blancheur de neige entourait son cou ; il portait une robe de chambre bleue, soutachée de rouge, qui le drapait avec ampleur, et il était chaussé de pantoufles brodées. Sous ce costume, rien ne rappelait plus le vagabond, le chef de partisans, le scélérat peut-être, qui jadis inspirait tant de terreur, rien... excepté le grossier couteau à manche de corne, dont nous savons l'histoire et qui était posé sur la table à sa portée, comme si cette arme redoutable pouvait encore être nécessaire.

Quand Georges et la générale entrèrent, Francesito, assis dans un fauteuil, une cigarette à la main, avait un livre ouvert sur ses genoux. Cependant, il ne lisait pas et

causait avec Isabelle. La petite Basquaise elle-même était bien changée. Quoiqu'elle fût, comme nous l'avons dit, entièrement remise de son entorse et quoique sa modeste toilette ne manquât pas de fraîcheur, elle paraissait triste, contrainte, et ses yeux cernés trahissaient l'habitude des larmes.

Sa présence inattendue déconcerta un peu Georges et sa mère. Georges ne put retenir un léger mouvement d'humeur ; et madame Buffières, peu habituée aux ménagements, malgré sa bonté, dit à Isabelle, qui s'était levée avec respect :

— Tiens ! vous êtes ici, petite? Vous m'excuserez si je vous invite à descendre un moment au salon, où je ne tarderai pas à vous rejoindre... Georges et moi nous désirons parler à Marcel... à Perico, comme vous l'appelez.

— Madame, répliqua la Basquaise humblement, je peux me retirer... et je reviendrai un autre jour.

— Non, ne pars pas encore, Isabelle, s'écria Francesito ; fais ce qu'ordonne madame Buffières, puis tu remonteras ici, car j'aurai encore quelque chose à te dire.

Isabelle salua avec timidité et sortit.

— Pauvre créature ! reprit madame Buffières ; sa tristesse et son abnégation me touchent... Il faudra que nous songions, Marcel, à assurer le sort de cette jeune femme dont le malheur est ton ouvrage.

— En attendant, Marcel, reprit Georges, pour que notre digne mère et moi nous puissions vous protéger efficacement l'une et l'autre, il importe que nous connaissions enfin d'une manière exacte ce qui te touche. Ne crois-tu pas le moment venu de nous donner des détails sur ton passé tout entier ?

Pendant que Georges parlait, Francesito fixait sur lui un regard froid et profond. Sans lui répondre, il se tourna vers madame Buffières.

— Est-ce bien là votre désir, madame ? demanda-t-il avec un malaise évident ; en ce cas, je vous dirai tout, dussiez-vous ensuite me repousser et me maudire !

— Moi te repousser, moi te maudire, Marcel ! reprit madame Buffières très émue ; ne t'ai-je pas laissé entendre que nous savons déjà beaucoup de choses douloureuses ?

Nous n'en avons pas moins fait tout ce qui dépendait de nous pour te retrouver, et rien ne lassera notre indulgente affection...

— Pourvu cependant, interrompit Georges avec fermeté, que mon frère lui-même renonce à certaines habitudes coupables, à certaines fréquentations dangereuses, pourvu qu'il veuille bien à l'avenir se montrer digne de son illustre père, de sa bonne et généreuse mère, et d'un frère honnête homme.

Ces paroles excitèrent encore dans Francesito un sentiment de révolte et ses yeux s'enflammèrent. Toutefois il se contint.

— Je vous ai avertis déjà, reprit-il d'un ton sombre, qu'il eût mieux valu pour vous ne pas me tirer de ma condition misérable... Mais, puisque vous exigez la vérité, vous allez la savoir... Quels qu'aient pu être mes torts, je ne suis ni hypocrite ni menteur.

Il rêva un moment, comme pour se recueillir; puis il roula lentement une cigarette, l'alluma et commença un récit que nous abrégerons le plus possible.

Il avait conservé un très vague souvenir des premiers temps de son enfance, encore ce souvenir n'était-il éveillé que depuis peu, grâce aux efforts de sa mère et de son frère. Quelques images indécises, quelques impressions mal définies, quelques mots devenus inintelligibles, subsistaient seuls dans sa mémoire. Cependant il n'avait jamais oublié complètement ni sa mère, dont il était adoré, ni son frère Georges, le compagnon de ses jeux, ni les parades du régiment, qui avaient frappé sa jeune imagination. Il se rappelait surtout l'enlèvement qui avait eu pour lui des conséquences si terribles ; il dépeignait sa douleur et sa rage, quand il s'était vu emporté sur un cheval par un homme inconnu, dans un nuage de poussière. Il savait qu'il était né Français, ainsi du reste que l'indiquait son surnom de Francesito; mais, comme on n'avait pas songé à lui parler de famille et de patrie, cette circonstance n'avait influé ni sur ses idées ni sur ses déterminations.

A la suite de son enlèvement, il trouvait une lacune considérable dans sa mémoire. Il avait mené alors une vie

pauvre et errante, à travers des pays sauvages, où il pleurait souvent de fatigue et de faim. Il ne pouvait fournir quelques détails précis qu'à partir de l'âge de sept ou huit ans. A cette époque, il habitait une espèce de chaumière en ruines, au pied de hautes montagnes couronnées de neiges éternelles, avec son ravisseur Pepe Moralès et une paysanne gallicienne, laide et méchante, qui l'accablait de mauvais traitements. Ces gens exerçaient la contrebande sur la frontière française avec d'autres vauriens, rebut de la France et de l'Espagne. On employait Francesito à épier les douaniers, à faire le guet sur des pics presque inaccessibles. Plusieurs fois même, on lui avait mis un tromblon dans les mains, et il avait dû tirer comme les autres, dans les luttes fréquentes qui éclataient entre les soldats de la douane et les contrebandiers. Malgré tout cela, il était, comme nous l'avons dit, cruellement maltraité par Pepe Moralès et sa compagne la Gallicienne. On le laissait vêtu de haillons, on s'inquiétait peu de lui fournir de la nourriture, si bien qu'il devait vivre habituellement de fruits sauvages ou de ce qu'il dérobait dans les champs. Il passa ainsi plusieurs années encore et avait songé vingt fois à s'enfuir, lorsqu'un matin, en revenant d'une longue course sur les montagnes, il trouva Pepe Moralès et sa compagne assassinés dans leur hutte.

En cet endroit du récit, madame Buffières interrompit Francesito avec vivacité :

— Que dis-tu, Marcel ? s'écria-t-elle ; ce ne fut donc pas toi, comme on l'assure, qui, malgré ton jeune âge, frappas mortellement ce couple odieux ?

Francesito manifesta un étonnement très réel.

— Moi ! répliqua-t-il ; qui a pu vous dire ?... Je haïssais ces méchantes gens, mais ils m'inspiraient une invincible terreur, et je n'aurais eu ni la force, ni le courage de les tuer. Selon toute apparence, le crime fut commis par un autre contrebandier, aussi lâche que féroce, avec lequel ils avaient eu des discussions d'intérêts peu de jours auparavant. Quant à moi, je ne fus pas affligé de leur mort, je l'avoue ; je ne vis dans cet événement qu'une délivrance. Je ne songeai nullement aux conséquences possibles de ma disparition ; je pris dans la huche un gros

morceau de pain, et, sans même jeter un regard sur les cadavres de mes persécuteurs, je m'éloignai bien vite de ce lieu maudit.

Madame Buffières semblait radieuse.

— Tu l'entends, Georges ? s'écria-t-elle ; on a calomnié ce pauvre enfant. Le crime dont on l'accusait contre ses bourreaux n'a pas été commis par lui!... Que Dieu soit loué ! A présent, je gage que les autres abominations qu'on lui reproche ne sont pas mieux fondées!

— Puissiez-vous dire vrai, ma mère ! murmura Georges.

Francesito continua son récit.

En quittant la hutte de Moralès, il marcha au hasard pendant plusieurs jours. Il vivait de baies, qu'il recueillait dans les halliers, et aussi de quelques morceaux de pain dur que lui donnaient les pâtres. Il n'avait aucun projet et ne pensait qu'à profiter de la liberté absolue dont il jouissait à cette heure ; mais, un jour qu'il s'était engagé dans un passage dangereux, sans autre motif que de braver des difficultés, il roula du haut d'une roche et demeura comme mort au fond du précipice.

Ce lieu était désert et il semblait que l'enfant ne dût espérer aucun secours ; un chien de berger, l'ayant rencontré, se mit à pousser des hurlements qui attirèrent le maître du troupeau. Francesito respirait encore et on le transporta dans un village des environs. Le curé, homme éclairé et charitable, le reçut chez lui et lui donna des soins qui le rappelèrent à la santé.

Il demeura plusieurs années en cet endroit, et c'était, de son propre aveu, la période la plus heureuse de son existence. Malgré son caractère indocile, le curé de X... l'avait pris en affection. Francesito gardait quelques chèvres appartenant à son bienfaiteur, cultivait le petit jardin du presbytère, et rendait dans la maison tous les services qui dépendaient de lui. Pour prix de ses services, il était frugalement mais largement nourri, vêtu, logé, et le curé lui apprit à lire et à écrire. Quelques livres français et espagnols, formant la bibliothèque de ce bon prêtre, ne contribuèrent pas peu à développer l'intelligence du jeune homme et à lui donner l'idée du monde des honnêtes

gens, car il n'avait guère connu jusque-là que celui des vauriens.

Francesito atteignit ainsi l'âge de dix-sept ans, et sauf quelques frasques enfantines, à peu près inévitables avec sa forte et bouillante nature, il n'avait jamais donné un sujet sérieux de plainte à son protecteur. On pouvait donc espérer qu'il était entré pour toujours dans la voie du travail probe et régulier, quand un événement imprévu le rejeta dans la vie errante et les sanglantes aventures.

Une de ces guerres civiles, si fréquentes en Espagne, venait encore d'éclater dans les Pyrénées espagnoles et les chaînes de montagnes avoisinantes. Le curé de X... était trop sage pour se mêler à ces discordes fratricides ; mais beaucoup de ses paroissiens n'eurent pas la même réserve et prirent part à l'insurrection. Dans un retour offensif, les troupes du parti opposé s'emparèrent du village, le brûlèrent, et le curé fut massacré avec un grand nombre de ses ouailles.

Au moment de la catastrophe, Francesito se trouvait à une petite ville des environs, où il était allé remplir une commission de son bienfaiteur. Quand il revint, il n'y avait plus qu'un amas de ruines fumantes à la place de ce village où s'étaient passés pour lui des jours si paisibles, et il vit le corps du pauvre curé, défiguré et criblé de balles. Alors tous ses instincts fougueux, toutes les habitudes sauvages de sa première jeunesse se réveillèrent. Après avoir versé des larmes de douleur et de rage, après avoir rendu à son seul ami les derniers devoirs, il s'arma d'un fusil, réunit quelques hommes qui, comme lui, avaient tout perdu et ne respiraient plus que vengeance ; puis, il se mit à courir le pays avec eux, sans trop s'inquiéter de la couleur de son drapeau.

Francesito avait donc recommencé une vie de combats, d'embuscades, de meurtres et de rapines. En se livrant aux plus affreux abus de la force, il croyait venger son bienfaiteur, et il acquit une grande réputation de cruauté. Sa bande, devenue très nombreuse, contenait beaucoup de scélérats, et ces gens commettaient des horreurs dont il portait la responsabilité. Aussi quand, après diverses alternatives, l'insurrection fut vaincue et quand ses derniers

champions, traqués de toutes parts, durent chercher un refuge en France, le parti victorieux excepta-t-il Francesito de toute amnistie, et il réclama expressément du gouvernement français l'extradition du terrible partisan. Mais déjà celui-ci, grâce à l'assistance de ses amis, avait pu passer la frontière et changer de nom ; personne n'ayant intérêt à le trahir, il demeura inconnu.

En cet endroit de son récit, Francesito s'interrompit un moment. Tout en confectionnant une nouvelle cigarette, il jetait un regard oblique vers sa mère, afin de deviner l'impression qu'il avait produite sur elle.

Madame Buffières s'efforçait de trouver dans ce qu'elle venait d'entendre des motifs d'indulgence ou des excuses pour son plus jeune fils.

— Quand je te disais, Georges! s'écria-t-elle ; décidément, on a calomnié ce pauvre Marcel... Comme il a souffert, bon Dieu ! D'ailleurs, il a fait la guerre comme on la fait en Espagne, et je sais qu'elle n'est pas tendre !... C'est un sentiment généreux qui lui a mis les armes à la main, et s'il a dépassé les limites permises, il faut songer à l'éducation première que le malheureux enfant avait reçue chez ce bandit de Moralès.

Georges jugeait peut-être différemment des choses, mais il ne répondit pas, et Francesito, reprenant son récit, exposa ce qui lui était arrivé après avoir quitté l'Espagne.

Se trouvant à Bayonne, où il portait le nom de Perico et où très peu de personnes connaissaient son nom véritable, il s'était pris de passion pour Isabelle Biaudos, la jolie cacoletière. Nous savons comment il s'était fait aimer d'elle et l'avait amenée à Paris, où ce beau feu n'avait pas tardé à s'éteindre pour donner place à un sentiment nouveau. A Paris, il avait retrouvé plusieurs hommes de son ancienne bande et, craignant peut-être d'impliquer la pauvre fille dans quelque périlleuse affaire, il s'était efforcé plusieurs fois de rompre avec elle ; il l'avait traitée sans ménagements ; mais la constance, l'affection, le dévouement de la Basquaise n'avaient pas tenu compte de ses offenses.

A mesure qu'il avançait dans son récit, Francesito paraissait hésitant, embarrassé ; évidemment, malgré ses

promesses de franchise absolue, il ne se souciait pas d'aborder certaines questions.

De leur côté, Georges et madame Buffières attendaient avec anxiété des explications décisives.

— Enfin, demanda Georges brusquement, comment as-tu vécu depuis ton arrivée en France?

— J'avais une ceinture bien garnie de quadruples d'or, répliqua Francesito.

— Cette ceinture a dû s'épuiser à la longue?

— J'ai eu recours à la bourse de mes amis.

— Tes amis, Marcel? Nous savons bien qu'eux-mêmes...

Francesito se leva.

— Eh bien! reprit-il avec une effronterie affectée, puisque vous voulez le savoir, eux et moi, nous avons recommencé à Paris la guerre dont nous avons fait l'apprentissage en Espagne. Il n'y a eu que le théâtre de changé... Nous sommes tous des déshérités, auxquels la société a refusé leur part d'air et de soleil; cette part qu'on ne nous donnait pas, nous l'avons prise!

— Autrement dit, répliqua Georges, vous avez vécu de vols... et peut-être de meurtres?

Francesito ne répondit pas et se rassit.

— Grand Dieu! c'est donc vrai? murmura madame Buffières en se renversant dans son fauteuil.

Il y eut un long silence. La générale sanglotait tout bas; Georges demeurait morne et silencieux, tandis que Francesito chassait précipitamment des bouffées de tabac. Georges reprit enfin :

— Tout ce que j'apprends me brise le cœur, mais ne me surprend pas, et je ne veux pas encore désespérer de l'avenir.

— Que dis-tu, mon Georges? s'écria madame Buffières, tu vois un moyen...

— Il faut d'abord, je le répète, obtenir de Marcel qu'il rompe sérieusement avec ce honteux passé et qu'il renie les hommes abominables avec lesquels il a vécu.

Francesito, après ses terribles aveux, s'était attendu peut-être à de sanglants reproches. Voyant la douleur muette de sa mère, la générosité raisonnée de Georges,

il reprit avec plus de douceur qu'il n'en avait montré jusque-là :

— Si je le voulais, je ne manquerais peut-être pas d'excuses à alléguer. Ballotté depuis mes premières années par des événements plus forts que moi, habitué aux scènes de violence, comment n'aurais-je pas cédé à d'irrésistibles entraînements? Dans ma carrière criminelle, je n'ai pas toujours été impitoyable et je n'ai jamais reculé devant le danger... Je jouais bravement ma vie contre celle des autres; si je gagnais la partie, je m'exposais aussi à la perdre. D'ailleurs, c'est seulement depuis quelques jours, depuis que mes conversations avec vous et la lecture de ces livres m'ont ouvert les yeux, que je comprends nettement quelle réprobation j'ai méritée. Aussi ne demandé-je pas mieux que d'entrer dans une voie nouvelle... pourvu que ce soit possible !

— Tout est possible à une volonté ferme, répliqua Georges, et tu es doué d'un caractère assez énergique pour accomplir cet effort... Mais sortons des généralités : Marcel, notre mère et moi, nous savons que souvent la nuit tu reçois, ici même, tes anciens complices.

Francesito n'essaya pas de nier.

— C'est vrai, dit-il. Eloignés de leur pays, habitués à me considérer comme leur chef, ces malheureux ne veulent plus se séparer de moi. Ils se sont mis en rapport avec Isabelle et m'ont fait connaître leur désir de me voir. Comme ils sont redoutables dans leurs exigences, un refus eût pu attirer quelque malheur sur cette maison... D'autre part, ils ignorent le lien de parenté qui m'unit à vous, et vous êtes seulement pour eux des personnes charitables, qui m'ont recueilli jusqu'à la guérison de ma blessure. Ils se glissent donc la nuit dans les terrains vagues situés derrière la maison, et montent sans bruit par cette fenêtre, au moyen d'une échelle de corde qui est là dans un placard...

— Mais enfin, Marcel, quel est ton dessein ?

— Moi aussi, je veux éloigner ces hommes et j'essaye de leur prouver qu'ils peuvent retourner en Espagne, maintenant que les anciennes discordes sont un peu oubliées.

— Et consentent-ils à partir ?

— Ils manquent d'argent pour traverser la France presque en entier.

— On leur en fournira.

— Et puis, ils demandent avec instances que je les accompagne.

— Toi, Marcel, reprit madame Buffières, serais-tu disposé à les suivre ?

Francesito attacha sur elle un regard dont une expression affectueuse adoucissait la rudesse ordinaire.

— Non, ma mère, répondit-il ; à présent j'éprouverais une peine mortelle de ne plus vous voir. Aussi leur ai-je déclaré que je ne les accompagnerais pas.

— Écoute-le, Georges ! s'écria la pauvre mère ; je te dis qu'il n'est pas méchant, que ses torts doivent être attribués à des circonstances funestes... Mais le voilà repentant, calme, raisonnable, et tout peut s'arranger encore... Eh bien ! toi qui as tant de prudence, conseille-nous... que faut-il faire ?

Georges répliqua que, selon lui, le plus pressé était de renvoyer en Espagne les dangereux amis de Francesito, qui devaient justement venir la nuit suivante, et il demanda à son frère quelle somme il croyait suffisante pour les décider à retourner dans leur pays. Francesito proposa avec timidité cinq cents francs.

— Je vais te remettre un rouleau d'or de mille, répliqua Georges ; et puissions-nous acheter à ce prix ta tranquillité et la nôtre !... Mais ce n'est pas tout... Si quelqu'un de ces hommes persistait à s'attacher à toi, nous devons nous efforcer de lui faire perdre tes traces. D'ailleurs, tu es activement recherché par la justice, et si l'on te découvrait, rien ne saurait te sauver. Il faut donc que tu quittes Paris sans retard. Nous possédons en Normandie une ferme solitaire, dont tous les habitants nous sont dévoués. Notre mère ou moi, nous t'y conduirons et nous t'y installerons pour quelque temps. Là tu prendras du repos, tu te recueilleras, tu te prépareras à occuper dans le monde le rang qui t'est destiné. Quand ton funeste passé aura été mis en oubli, et quand tu seras devenu un homme nouveau, nous aviserons à te faire reconnaître

légalement pour le plus jeune fils du feu général Buffières.

— Comme tout cela est bien trouvé! s'écria la mère; Marcel, acceptes-tu?

— J'accepte... On a raison; il faut me sauver des autres et de moi-même.

— Alors c'est convenu, reprit la générale qui semblait soulagée d'un grand poids; je te conduirai moi-même à Z***, la propriété dont parle ton frère, tandis que lui restera à Paris pour faire face à toutes les éventualités. Tu verras, pauvre Marcel, combien j'aurai soin de toi, combien je réussirai vite à changer tes idées, à te transformer, à te rendre tel que tu dois être! Je veux, à force de soins et de tendresse... Mais j'y songe, Georges; et cette pauvre Isabelle, quel parti prendrons-nous à son égard? Elle n'a exercé qu'une bonne influence sur Marcel, et ce n'est pas sa faute si...

— Pourquoi, ma mère, reprit Georges, ne donnerait-on pas à la Basquaise une somme suffisante pour qu'elle retourne dans son pays et qu'elle s'y établisse d'une manière avantageuse?

— Elle ne consentirait jamais à se séparer de Marcel pour qui elle a tout sacrifié. Malgré ses fautes, elle ne saurait être confondue avec les perverses créatures comme on en voit tant; et peut-être ton frère, dans la situation bizarre où il va se trouver, ne pourrait-il rencontrer une compagne plus aimante, plus convenable... J'examinerai la Basquaise... Toi, Marcel, aurais-tu quelque répugnance pour accorder à cette malheureuse enfant la réparation que tu lui dois?

Francesito fronça le sourcil et s'agita comme s'il allait exprimer un refus. Mais, en dépit de sa rudesse native, sa mère semblait exercer sur lui une véritable fascination, et il répliqua, en détournant la tête :

— Je crois, madame, que désormais je ferai sagement de n'avoir d'autres volontés que les vôtres.

— Je ne désire que ton bonheur, Marcel, et ta complaisance nous rendra notre tâche plus facile... Ah! si maintenant, continua madame Buffières d'un ton caressant, tu

témoignais à ton frère l'affection reconnaissante qu'il mérite...

— Cela viendra... plus tard ! répliqua Francesito avec une sorte d'impatience.

En ce moment, Léonard entr'ouvrit la porte, et annonça que toute la famille van Balen, c'est-à-dire le baron, la baronne et mademoiselle Frédérica, attendait au salon.

— Je ne voulais pas recevoir de visites aujourd'hui, s'écria madame Buffières.

— Ma mère, y pensez-vous? reprit Georges; vous ne pouvez être incivile envers une famille amie.

— C'est juste... Eh bien! Léonard, annoncez que nous allons descendre... D'ailleurs, ajouta-t-elle en se tournant vers Francesito, tout est convenu avec Marcel.

— Oui, oui, tous les points sont réglés, dit Georges avec impatience, mais, de grâce, ma mère, ne *la* faisons pas attendre.

Francesito, si docile et si traitable jusque-là, s'était redressé tout à coup. Sa figure pâle avait pris des teintes pourprées; il semblait qu'un démon malfaisant vînt de rentrer en lui et de reprendre possession de sa personne.

La générale remarqua ces changements et eût désiré en demander la cause; mais Georges, qui ne songeait plus qu'à mademoiselle van Balen, ne lui en laissa pas le temps. Il entraîna sa mère dans l'escalier, pendant que Francesito murmurait d'un ton sombre :

— Frédérica ! Frédérica !

Il rêva un moment, puis il reprit avec détermination :

— Il va la voir!... pourquoi ne la verrais-je pas aussi?... Je la verrai !

Et il fit rapidement quelques préparatifs.

XXXI

UN TRAIT D'AUDACE

Madame Buffières et Georges, en quittant Francesito, se sentaient beaucoup plus tranquilles. Ils se trouvaient bien toujours en présence d'une situation périlleuse, mais du moins elle était connue, parfaitement définie; et, d'autre part, la soumission apparente de Francesito leur permettait d'espérer un avenir meilleur. Aussi avaient-ils, en ce moment, une liberté d'esprit suffisante pour recevoir avec convenance la famille van Balen, et Georges paraissait tout heureux de cette visite.

Lorsqu'ils entrèrent, la baronne, qui ne s'animait guère que sous l'influence de sa fille, sommeillait dans un fauteuil, tandis que le baron, amateur des arts comme tous les riches Hollandais, examinait distraitement quelques tableaux qui décoraient la pièce. Quant à Frédérica, elle s'était mise à causer avec Isabelle qui, on le sait, avait été envoyée au salon pendant l'entretien confidentiel de la mère et des fils.

A la vue de la petite Basquaise, dont ils avaient oublié la présence, madame Buffières et Georges ne purent s'empêcher de tressaillir et échangèrent un regard inquiet.

Ce n'était pas la faute d'Isabelle, si elle n'avait pas encore quitté le salon. En attendant qu'on la rappelât, elle s'abandonnait à ses tristes réflexions et versait des larmes silencieuses, quand le domestique avait introduit les visiteurs. Elle s'était levée aussitôt, avait essuyé ses yeux et ayant salué humblement, s'était disposée à partir.

Mais Frédérica avait vu les larmes d'Isabelle, dont l'air modeste, la figure ouverte et franche excitaient sa sympathie. Toujours prompte et indépendante dans ses caprices, elle s'était dirigée vers la Basquaise et l'avait retenue par la main.

— Pourquoi vous en allez-vous, ma chère? lui dit-elle avec bonté; nous ne voudrions pas vous faire fuir... Sans doute, comme nous, vous attendez madame Buffières?

Isabelle, toute confuse, répondit quelques paroles sans suite et essaya de se dégager; Frédérica tenait bon.

— Vous avez du chagrin, poursuivit-elle, et vous venez sans doute le confier à l'excellente générale?... Vous paraissez étrangère à Paris... Si vous voulez mettre votre confiance en nous, qui sommes des amis de madame Buffières...

— Merci, mademoiselle, balbutia la Basquaise cruellement embarrassée; madame Buffières est, en effet, pour moi une protectrice généreuse, une bienfaitrice qui mérite toute ma reconnaissance... Mais il y a des douleurs contre lesquelles elle ne pourrait rien... ni elle ni personne!

— Qui sait? Puisque vous êtes sa protégée, asseyez-vous là, à mon côté, et causons comme de bonnes amies... voulez-vous?

Outre que l'enfant gâtée avait les manières les plus séduisantes, elle parlait d'un petit ton qui n'admettait pas de réplique. Isabelle elle-même ne manquait pas de décision dans les circonstances ordinaires de la vie; cependant, elle ne put résister, et finit par prendre place sur un siège auprès de Frédérica.

Celle-ci alors se mit à la questionner. Elle voulait savoir où Isabelle était née, si elle habitait Paris depuis longtemps, si elle avait une famille. La pauvre Basquaise, n'osant ni mentir ni dire toute la vérité, éprouvait un malaise croissant. Elle répondait un peu de travers à la belle et pétulante questionneuse, qui devait prendre une assez fâcheuse idée de son esprit, quand madame Buffières et Georges entrèrent, à leur tour, dans le salon.

Tandis que Georges saluait M. et madame van Balen, la générale s'avança précipitamment vers Isabelle.

— Vous ici? dit-elle avec sévérité; j'aurais cru que lorsqu'il me vient du monde...

— Oh! ne la grondez pas, madame, interrompit Frédérica d'un ton suppliant; elle voulait se retirer, c'est moi qui l'ai retenue... de force. Il paraît qu'elle est votre protégée ; je veux qu'elle soit aussi la mienne, si vous le permettez toutes les deux. Elle me dit qu'elle est arrivée récemment du midi de la France pour chercher fortune à Paris, qu'elle a été malade, et que vous lui êtes venue généreusement en aide... Pourquoi ne m'associeriez-vous pas à votre bonne action?

Madame Buffières vit que la Basquaise n'avait fait aucun aveu compromettant et elle respira.

— Allons! nous causerons de cela plus tard, répliqua-t-elle; en attendant, Isabelle doit comprendre...

— Pourquoi ne resterait-elle pas? reprit la volontaire enfant gâtée; elle me plaît infiniment, et l'on n'a rien de secret à dire ici, je pense... Monsieur Georges, vous qui ne me contrariez jamais, priez donc votre digne mère de ne pas renvoyer cette pauvre demoiselle qui a l'air si triste!

Georges, comme la générale, savait les inconvénients que pouvait avoir la présence d'Isabelle; toutefois, il était trop heureux de l'appel direct que lui faisait Frédérica pour ne pas respecter ce puéril caprice.

— Allons, chère maman, reprit-il, il ne faut pas désobliger mademoiselle van Balen... Isabelle pourrait rester.

Frédérica le remercia par un charmant sourire, tandis que madame Buffières lui adressait un regard de surprise et de reproche. La Basquaise ne quitta donc pas le salon, mais elle éloigna sa chaise peu à peu du cercle des causeurs, et évidemment elle comptait profiter de la première occasion pour s'esquiver.

Du reste, le sujet de la conversation ne tarda pas à fixer l'atte ntion de mademoislle van Balen. On s'entretenait des personnes de connaissance, et madame Buffières venait de prononcer le nom du comte de Livry.

Frédérica devint pâle et éprouva un léger tremblement, tandis que la baronne, sortant de sa somnolence habituelle,

la regardait d'un air effaré. Le baron répondit, sans s'apercevoir du trouble de sa femme et de sa fille :

— Pauvre Livry! A la suite du conseil de famille, auquel Buffières et moi nous avons assisté, on lui a nommé un curateur judiciaire, et son parent, M. de Villarceaux, l'a fait transporter dans une de ses propriétés, où il recevra les soins qu'exige son état... Cet état est horrible, dit-on... Quel malheur de se survivre ainsi à soi-même! Il eût mieux valu pour le comte Oscar mourir sur un champ de bataille comme plusieurs de ses ancêtres!

Il allait continuer sur ce ton, quand la baronne lui dit d'une voix gémissante :

— *Mein Gott!* à quoi pensez-vous, van Balen? Voulez-vous donc tuer cette petite?

Frédérica, en effet, se cachait le visage, et murmurait avec égarement :

— Assez, mon père, assez, de grâce... Pourquoi réveiller ces affreux souvenirs?

On entoura la jeune fille, qui paraissait près de tomber en faiblesse. Madame Buffières lui fit respirer un flacon de sels.

— C'est le chagrin sans doute? demanda-t-elle à demi-voix.

— C'est la peur, répliqua la baronne; les circonstances de sa dernière entrevue avec ce comte maudit sont toujours présentes à sa pensée... Elle en rêve chaque nuit... Et son père est assez imprudent pour rappeler...

Van Balen semblait tout penaud des résultats de sa distraction. Heureusement la défaillance de sa fille dura peu. Bientôt Frédérica se redressa, et ses yeux rencontrèrent ceux de Georges, qui, penché vers elle, l'observait avec inquiétude. Elle lui sourit :

— Merci, dit-elle; votre vue à vous ne me rappelle qu'affections douces et chasse les lugubres images.

Georges osa presser contre ses lèvres la main de la jeune fille.

On changea de conversation; mais le bonhomme van Balen, toujours maladroit, ne tarda pas à aborder un sujet non moins scabreux que le premier.

— Ah çà! Buffières, reprit-il avec sa rondeur accoutu-

mée, où en êtes-vous d'une affaire qui, je le sais, vous tient fort au cœur, à vous et à madame la générale ? Vous pensiez dernièrement être sur les traces de ce frère qui a disparu d'une manière si romanesque pendant son enfance... Vos recherches ont-elles enfin abouti ?

Ni Georges ni sa mère n'étaient préparés à cette question, et ils demeurèrent un moment interdits.

— Pas encore, monsieur le baron, balbutia enfin Georges ; nous espérons toujours un prochain succès ; mais les investigations sont si lentes, si difficiles...

— Oui, vos recherches se font, si j'ai bonne mémoire, en Espagne, et ce pays est incessamment bouleversé... Enfin, quand le moment viendra, madame la générale et vous, vous n'oublierez pas que nous désirons partager votre joie de famille.

— Un fils de madame Buffières, dit Frédérica, ne peut être qu'un bon et loyal jeune homme !

La générale et Georges s'inclinèrent ; mais ni l'un ni l'autre n'eut le courage de répondre.

La Basquaise, voyant qu'on ne songeait plus à elle, se disposait à se retirer furtivement ; un nom, prononcé encore par van Balen, la cloua de nouveau à sa place.

— A propos d'Espagnols, poursuivit le baron, il paraît que votre police va enfin mettre la main sur ce diable incarné de Perico. Une lettre, adressée aujourd'hui par la Préfecture à mon ambassadeur, annonce que l'on croit avoir découvert l'endroit où se cachent des malfaiteurs espagnols, parmi lesquels peut très bien se trouver cet audacieux brigand, et j'ai fait savoir, de mon côté, que je donnerais dix mille francs de récompense à l'agent de la force publique qui arrêtera Perico.

Un silence morne accueillit ces communications. Isabelle était haletante et semblait avoir peine à se contenir.

La générale s'en aperçut et l'imminence du péril lui fit surmonter sa propre émotion.

— Vraiment, monsieur le baron, reprit-elle, ne craignez-vous pas que votre poursuite ait l'air maintenant d'une stérile vengeance?... A quoi bon cet acharnement ? Laissez cet homme à ses remords ; c'est peut-être plus sage !

Mais van Balen, en apparence si posé et si froid, était très vindicatif.

— Est-ce vous qui parlez ainsi, madame? s'écria-t-il. Avez-vous oublié que ce Perico a, par deux fois différentes, attenté aux jours de votre fils, qu'il a saccagé ma maison, blessé grièvement un de mes domestiques ? Ne dois-je pas aussi protéger ma bien-aimée Frédérica contre d'audacieuses entreprises, comme celles où M. Georges est intervenu avec tant de bonheur et de courage?

La Basquaise s'était retournée vers mademoiselle van Balen et elle murmura d'une voix étouffée :

— C'était donc elle !

Par bonheur, personne n'entendit cette exclamation. Van Balen, s'exaltant de plus en plus, poursuivit avec véhémence :

— Pour moi, je n'aurai pas un instant de repos tant que je saurai cet effronté scélérat en liberté. Je compte bien qu'avant peu la prison et le bagne me délivreront de mes inquiétudes... En attendant, s'il se présentait devant moi, je l'étranglerais de mes propres mains !

— Moi, dit la baronne non moins exaltée, je lui arracherais les yeux... je le déchirerais avec me ongles, *mein Gott !*

La porte du salon s'ouvrit et un homme parut sur le seuil.

Après quelques secondes d'hésitation, il s'avança d'un pas lent, mais ferme et majestueux, salua profondément les personnes présentes et vint s'asseoir dans un fauteuil, en face de Frédérica.

C'était Francesito, ou Perico, selon le nom que l'on voudra donner au plus jeune fils du général Buffières.

Quoiqu'il eût remplacé sa robe de chambre par une élégante jaquette, on pouvait le prendre pour une personne de la maison. Son visage avait une expression de hauteur, d'opiniâtreté et de défi.

On s'expliquera facilement la surprise et la terreur que causa sa présence. La classique tête de Méduse, l'apparition du spectre de Banco ou de la statue du Commandeur au théâtre, pourraient seules fournir un terme de comparaison. Les van Balen examinaient avec stupéfaction cet in-

connu, qui se taisait et que personne ne songeait à leur présenter.

— C'est une témérité qui touche à la folie ! murmura Georges.

— L'insensé ! A quoi pense-t-il ? marmotta la générale.

— Il a voulu revoir la riche demoiselle ! disait la Basquaise à l'écart, tandis que ses yeux étincelaient de jalousie et de colère.

Francesito semblait très bien comprendre les sentiments qu'il inspirait ; mais sans doute il avait résolu de n'en pas tenir compte, et demeurait impassible.

Tout le monde se taisait. Madame Buffières et Georges s'attendaient à une explosion d'indignation aussitôt que Francesito serait reconnu, et le retard de cette explosion les étonnait. Mais outre que, par suite de sa maladie et de ses changements de toilette, Francesito, comme nous savons, était à peu près méconnaissable, Georges se souvint que les dames Van Balen ne l'avaient vu qu'un moment, le jour de la distribution d'aumônes dans la cour de l'hôtel, et que le baron ne l'avait jamais vu. On pouvait donc encore sauver la situation si Francesito consentait à s'y prêter ; mais y consentirait-il ?

Il demeurait campé dans son fauteuil et ne se gênait pas pour dévisager Frédérica, aussi surprise qu'offensée de cette attention blessante.

La pauvre générale, malgré sa prétention de ne pas être « une femmelette », semblait littéralement atterrée. Comme ce silence ne pouvait se prolonger, Georges dit au baron avec effort, en désignant le nouveau venu :

— Monsieur est un étranger... qui habite momentanément notre maison... et qui doit nous faciliter les moyens de retrouver mon frère.

— Oui, ajouta avec empressement la générale, à qui l'explication de son fils aîné semblait lumineuse, un étranger... qui ne connaît pas encore nos usages... et qui est entré ici croyant nous trouver seuls, Georges et moi.

Un sourire amer effleura les lèvres de Francesito.

— Ce n'est pas cela, dit-il ; je savais qu'il y avait d'ai-

mables dames au salon, et j'ai voulu les saluer... à mon tour!

Georges et madame Buffières n'osaient plus souffler, de peur de s'attirer une repartie plus dangereuse que la première. Le baron vint à leur secours sans en avoir conscience :

— Ah! oui, un étranger! répéta-t-il avec gaieté, cela se voit bien! Moi, dans les commencements de mon séjour à Paris, j'avais aussi des manières bizarres, j'étais un véritable sauvage... Mais on se fait vite aux usages parisiens.

Le bonhomme continua de débiter les banalités qui sont l'aliment ordinaire des conversations du monde, sans se douter du cruel malaise qui pesait sur la plupart des assistants. Madame Buffières n'avait plus la force de parler, de faire un geste. Georges seul répliquait de temps en temps avec distraction et s'efforçait de prévenir toute démonstration fâcheuse.

Outre Francesito lui-même, il avait deux personnes à surveiller. Frédérica, malgré l'espèce de fascination que le nouveau venu exerçait sur elle, finit par le regarder à son tour et parut vivement troublée. Reconnaissait-elle son persécuteur ou n'avait-elle que des soupçons? D'autre part, Isabelle, en voyant combien Francesito était occupé de mademoiselle van Ballen, s'agitait sur son siège, et semblait près d'éclater.

Madame Buffières recouvra assez de présence d'esprit pour seconder son fils aîné. Elle dit à la Basquaise, en raffermissant sa voix :

— Isabelle, ma mie, allez chercher dans ma chambre un flacon de sels que vous trouverez sur la toilette; le mien n'a plus aucune odeur.

Isabelle se mit debout; mais un sentiment de révolte se peignit sur son visage, et elle ne s'éloignait pas. La générale se pencha vers elle :

— Partez, dit-elle avec autorité; partez, ou vous aurez à vous repentir de ne m'avoir pas obéi.

Isabelle hésita encore une seconde; elle finit par s'éloigner avec lenteur, en se retournant par intervalles.

Alors madame Buffières, profitant de ce que Frédérica

échangeait quelques mots avec la baronne, s'approcha de Francesito et lui dit à l'oreille :

— Marcel, cruel enfant, veux-tu donc me faire mourir? Qu'attends-tu de cette audacieuse bravade? Elle a assez duré ; rentre chez toi, je t'en conjure!

Il répondit froidement :

— Croit-on que je *lui* céderai toujours la place? Moi aussi j'aime à voir cette charmante fille... Le danger ne m'effraye pas et j'ai toujours pris plaisir à le braver!

— Mais songe donc, je t'en supplie...

En ce moment, la baronne, qui peut-être se sentait gênée, à son tour, se leva pour partir. Tout le monde se leva aussi, même Francesito.

Pendant que l'on prenait congé et que la famille van Balen se disposait à regagner sa voiture, le baron, qui n'avait pas le moindre soupçon du drame silencieux auquel il venait d'assister, disait avec son incurable naïveté :

— Allons! cher monsieur Georges, j'entends que vous me teniez au courant de vos découvertes à l'égard de votre frère... De mon côté, je vous avertirai dès que ce vaurien de Perico sera coffré, ce qui ne saurait tarder maintenant... et ce jour-là nous rirons ensemble, je l'espère!

En même temps, le baron fit entendre un gros rire bien connu des personnes qui l'approchaient. Le rire fut répété derrière lui comme par un écho.

— Et moi, dit Francesito d'un ton singulier, je serai aussi de la fête, monsieur le baron!

Van Balen le toisa froidement; puis, comme si les excentricités de cet inconnu commençaient à l'importuner, il lui tourna le dos sans répondre.

Madame Buffières accompagna les dames van Balen jusqu'à la porte du salon; mais là, les forces lui manquèrent, et elle tomba presque mourante sur un siège.

Georges, en revanche, se mit en devoir d'accompagner les visiteurs jusqu'à leur voiture, qui stationnait devant la maison. En traversant le vestibule, il s'aperçut que Francesito suivait, comme s'il se croyait également en droit de faire les honneurs du logis.

Georges feignit de ne pas remarquer cette témérité

nouvelle, mais Frédérica, qui marchait à son côté, lui dit à voix basse :

— En vérité, monsieur Georges, on rencontre aujourd'hui chez vous un monde fort singulier!... Aussi vaudra-t-il mieux que vous veniez chez nous désormais, n'est-ce pas?

— Mademoiselle, balbutia Georges, ma mère vous l'a dit... ces étrangers... qui ignorent nos usages...

On était arrivé à la voiture, où Frédérica s'empressa de monter avec ses parents et elle tendit la main à Georges. Aussitôt Francesito s'approcha d'un air fier pour réclamer la même faveur.

La jeune fille lui lança un regard irrité, et retira vivement sa main; puis la portière se referma et la voiture partit.

Les deux frères, en rentrant, se rencontrèrent dans le vestibule et Georges dit à Francesito :

— Etes-vous fou, Marcel, et faites-vous si bon marché de notre honneur, de votre propre sûreté? Cette odieuse incartade, l'indomptable obstination que vous venez de montrer...

— Que vous importe? N'ai-je pas ici les mêmes droits que vous?... Je ne cède jamais ni aux ordres ni aux menaces!

— Et pourtant je ne vous laisserai pas compromettre par vos violences et vos folies le nom honorable que je porte.

— Et moi, je ne souffrirai pas que vous épousiez cette belle et riche demoiselle qui était là tout à l'heure... J'exterminerais plutôt le monde entier.

— Mes enfants, ayez pitié de moi! s'écria une voix gémissante derrière eux; Marcel, est-ce là ce que tu m'avais promis?

Madame Buffières, au bruit de l'altercation, s'était traînée jusqu'à l'entrée de la salle. La pauvre femme avait le visage décomposé, presque cadavéreux, à la suite de ces poignantes émotions; s'il eût été dans sa nature forte et presque masculine de s'évanouir, elle fût tombée sans connaissance

Georges s'élança vers elle.

— Chère maman! s'écria-t-il, revenez à vous! Le danger est passé.

Il comblait de témoignages d'affection la bonne générale, qui renaissait sous ses caresses.

Francesito lui-même paraissait ému. Ses traits perdirent cette expression brutale qu'ils avaient gardée si longtemps, et il dit à madame Buffières avec une sorte de confusion :

— Pardonnez-moi, ma mère; j'ai eu tort. Une folle passion pour cette belle personne... Mais rassurez-vous; je tiendrai mes promesses; et pour commencer, envoyez-moi Isabelle, à qui j'ai des instructions à donner... Allons! ne vous désolez pas et pardonnez-moi... On ne peut changer en un jour des habitudes de vingt ans!

Et il remonta dans sa chambre.

Madame Buffières et Georges restèrent épuisés tous les deux.

— Et moi qui le croyais repentant et dompté! disait la générale; quelle nature sauvage, téméraire et rebelle!... Que va-t-il arriver de nous tous?

— Ma mère, répliqua Georges, notre tâche sera pénible... plus pénible encore qu'on ne pouvait le croire... N'importe! allons jusqu'au bout et remplissons courageusement la mission que mon père nous a laissée!

XXXII

LES TERRAINS VAGUES

La nuit suivante, sur les onze heures du soir, on eût pu voir quelques individus aux allures suspectes se glisser un à un dans les terrains qui s'étendaient derrière la maison de la générale Buffières. Le sol en était défoncé, encombré de matériaux de démolitions, et les polissons du quartier osaient seuls s'y aventurer en plein jour. Or, à cette heure, des ténèbres profondes couvraient ce vaste espace, et, sauf à une fenêtre encore éclairée au premier étage de la maison, aucune lumière ne brillait sur toute son étendue.

Les rôdeurs semblaient pourtant bien connaître ces localités d'accès difficile, et, à mesure qu'ils arrivaient, ils se dirigeaient vers un enfoncement, hérissé de mauvaises herbes, d'où l'on entendait sortir un murmure de voix. Cet enfoncement ne se trouvait guère à plus d'une vingtaine de pas du bâtiment, et on eût dit que là se tenait un conciliabule dont l'objet devait être coupable.

Un seul de ces rôdeurs ne s'avança pas directement vers le lieu du rendez-vous et se contenta de tourner autour avec des précautions infinies, en se glissant parfois sur le ventre et sur les mains. Évidemment il s'efforçait, sans être vu lui-même, de voir et d'entendre ce qui se passait; mais l'obscurité était trop épaisse pour qu'on pût distinguer une forme humaine. D'ailleurs, on parlait bas, et quand un mot se détachait par hasard, il était en langue étrangère.

A la suite d'une conversation animée, un de ces personnages énigmatiques remonta de l'excavation, qui était en pente douce, et il s'éloigna en prononçant quelques paroles inintelligibles sur un ton de mécontentement. Il allait fort vite, et, distrait sans doute par un sentiment de colère, il vint se heurter contre notre prudent observateur qui n'avait pu l'éviter à temps.

Le choc fut rude, et tous les deux faillirent tomber.

— *Demonio !* gronda l'un.

— Mille pipes du diable ! murmura l'autre.

Ils cherchèrent mutuellement à se voir ; mais, comme celui qui avait juré en français songeait à battre en retraite avant d'avoir été reconnu, l'autre lui dit :

— Eh ! Morfondu, est-ce toi ?

C'était, en effet, Morfondu ou Antoine Loustaud qui, nous le savons, ne négligeait pas de faire quelquefois un peu de police pour son compte personnel ou pour le compte de ses amis. Dans son zèle ardent à servir Georges Buffières, il avait voulu savoir ce qui se passait la nuit autour de la maison et avait espéré, grâce à l'obscurité, pouvoir se renseigner impunément. Cette circonstance fortuite le faisait prendre en flagrant délit d'espionnage ; cependant il ne se déconcerta pas, et, tout en se tenant prêt à fuir, si besoin était, il répliqua de son ton le plus patelin :

— Je suis le Morfondu.. Et toi, tu es sans doute mon ami Diégo ?

Il ne prononça le mot « ami » qu'avec une certaine hésitation, car leurs derniers rapports n'avaient pas été des plus amicaux. Par bonheur, Diégo semblait trop préoccupé en ce moment pour s'en souvenir.

— Ah çà ! demanda-t-il, tu es donc aussi de l'affaire ?

Loustaud hésita ; mais avouer qu'il venait pour son intérêt particulier et qu'il ne savait pas de quoi il s'agissait, c'était s'exposer à recevoir un coup de couteau. Aussi paya-t-il d'effronterie.

— Certainement que j'en suis, répliqua-t-il ; quoique l'on ne m'ait pas expliqué...

— Je croyais que tu ne te mêlais de rien... Mais aujourd'hui nous avons, avec nous autres Espagnols, plusieurs

Français, et notamment ce vantard de Barbe-de-Bouc ; c'est lui qui mène tout avec Médina.

Antoine commençait à entrevoir dans les paroles de « son ami » un secret qu'il lui importait de pénétrer.

— Il est vrai, répliqua-t-il, que d'habitude je ne me mêle de rien ; mais une fois par hasard... Cela dépend de ce que l'on me demandera. Que veut-on faire ?

— Bah ! on te le dira sans doute... Moi, je ne suis pas d'avis... Comment Perico prendra-t-il la chose ? Fort mal, j'en ai peur, et pourtant c'est dans son intérêt surtout qu'on va travailler.

— Vous aimez donc bien ce Perico... ou Francesito... car c'est la même personne, je crois ?

— Si nous l'aimons ! reprit l'Espagnol sans remarquer la curiosité d'Antoine ; depuis plusieurs années il est notre chef ; il a sauvé la vie à chacun de nous au moins une fois par son courage, son sang-froid, son intelligence supérieure... Il parle maintenant de nous renvoyer en Espagne, tandis que lui resterait à Paris, dans cette maison où, l'on ne sait pourquoi, il reçoit si bon accueil... Nous partirons, mais, quoiqu'il soit né Français, à ce que l'on prétend, nous voulons qu'il revienne avec nous. Alors nous reprendrons notre ancienne vie dans les montagnes. Ici nous sommes misérables, tracassés par une police nombreuse, obligés de nous cacher dans des bouges affreux ; cela ne peut durer plus longtemps.

— Et Perico n'est pas disposé à partir avec vous ?

— Oui ; il est sous l'influence des riches bourgeois qui lui ont donné asile, et sans doute il trouve plaisir au bien-être, aux douceurs de cette maison. A présent qu'il est guéri de sa blessure, on veut l'arracher de sa retraite. Il se fâchera peut-être d'abord ; mais, comme la chose sera sans remède, il finira par nous pardonner, et nous ne nous quitterons plus.

— Hum ! si votre Perico est du caractère que je suppose... De quelle manière s'y prendra-t-on pour amener ce résultat ?

Cette question trop précise éveilla les défiances de Diégo qui, comme nous l'avons dit, semblait avoir cédé jusque-

là à quelque préoccupation intérieure, sans songer à qui il parlait.

— Tu le sauras plus tard, Morfondu! répliqua-t-il sèchement; quant à toi, on veut sans doute que tu nous conduises dans ton bateau, car nous comptons, après le coup, nous sauver par la rivière.

Loustaud se garda bien d'avouer qu'il ne disposait plus du bateau et que Brai-Sec, qui en avait repris possession, était véhémentement soupçonné d'appartenir à la police.

— On en décidera, répliqua-t-il; mais, qu'est-ce qu'on attend pour commencer?

— Tu vois cette lumière là-haut? dit l'Espagnol en désignant la fenêtre éclairée; quand elle s'éteindra, Perico nous jettera une échelle de corde qu'il aura attachée au balcon, ainsi qu'on fait dans notre pays d'Espagne. C'est par là que nous monterons, moi, Médina et quelques autres. Pendant ce temps, Barbe-de-Bouc, qui est des plus adroits à forcer les serrures, ouvrira la petite porte et pénétrera dans l'intérieur de la maison avec quelques solides gaillards.

— Que veut-il donc, Barbe-de-Bouc? demanda Antoine avec une feinte naïveté.

— Il est chargé de tenir en respect les maîtres du logis; d'ailleurs, la maison est bonne, à ce qu'il paraît, et il faut se procurer de quoi payer notre voyage... Enfin on rendra impossible à Perico de rester là plus longtemps, car tout aura l'air d'être fait avec sa complicité et par ses ordres.

— Voyez-vous ça!... Et si les bourgeois crient et résistent?

— En ce cas, on peut s'en rapporter à Barbe-de-Bouc pour leur fermer le bec... Mais, selon toute apparence, ils dorment déjà, et on aura bon marché d'eux.

Antoine, quoiqu'il fût endurci contre certaines émotions, éprouva un affreux serrement de cœur en apprenant à quel danger allaient être exposés la bonne madame Buffières et le généreux Georges. Il n'eut pas la force de dissimuler davantage et se retira vivement en arrière.

La nuit était si sombre, que Diégo cessa aussitôt de l'apercevoir, et cette disparition subite ranima les soupçons de l'Espagnol.

— *Todos los diablos!* s'écria-t-il, où es-tu donc, Morfondu?

— Par ici, répliqua une voix étouffée; je vais m'entendre avec Médina.

— Ecoute-moi... Je voudrais savoir...

Il ne reçut pas de réponse, et quand il s'avança pour saisir Loustaud, il ne rencontra que le vide.

Il se mit à jurer tout bas; mais, convaincu que le vagabond était réellement du complot et allait rejoindre les autres, il cessa de s'en occuper. Aussi bien la lumière venait de s'éteindre à la fenêtre de Francesito, et une certaine agitation, qui se produisait dans l'ombre, permettait de supposer que les malfaiteurs se préparaient à envahir la maison Buffières. Diégo lui-même s'en rapprocha avec précaution.

— Comment tout cela va-t-il finir? pensait-il; Francesito a une tête de fer et peut-être... Je promets, si les choses tournent bien, de donner, quand j'arriverai en Espagne, un cierge de deux livres à la *Virgen del Pilar !*

Antoine Loustaud, en quittant Diégo, n'avait pas tardé à s'arrêter de nouveau. Il éprouvait une anxiété mortelle. Quel parti prendre? Seul, il ne pouvait essayer de repousser cette troupe de bandits. Crier et donner l'alarme, c'était attirer sur lui-même leur colère et leur vengeance. D'ailleurs, ses appels seraient-ils entendus, seraient-ils compris des habitants de la maison? Il lui sembla qu'il valait mieux faire le tour du bâtiment et aller frapper à la grande porte, du côté de la rue. Il donnerait ainsi l'éveil aux domestiques qui, en cas de besoin, porteraient secours à leurs maîtres.

Cependant une réflexion se présenta bientôt à son esprit. Georges Buffières et la générale lui sauraient-ils bon gré de cette intervention bruyante? Ils tenaient surtout à ce que le séjour de Francesito chez eux demeurât secret, et on pouvait, avec les meilleures intentions du monde, commettre quelque gaucherie dont ils seraient gravement offensés. Loustaud, comme Georges l'avait constaté, était d'une prudence excessive, et, en ce moment surtout, il sentait combien cette prudence lui était nécessaire.

Tandis qu'il ruminait le cas, on ne demeurait pas inactif tout près de lui. La fenêtre de Francesito s'était ouverte; après quelques pourparlers à voix basse, on vit des es-

pèces d'ombres s'élever lentement sur la muraille blanche de la maison et disparaître dans l'ouverture.

Mais là n'était pas le principal danger. Barbe-de-Bouc et ses chenapans avaient-ils réussi à forcer la porte? Loustaud, encouragé par le calme qui régnait maintenant autour de lui, osa s'avancer dans cette direction; il s'assura qu'en effet la porte était déjà ouverte et que, sauf un bandit qu'on avait laissé pour faire le guet, les autres venaient de pénétrer dans la maison.

Antoine s'empressa de retourner sur ses pas; néanmoins, le problème restait toujours à résoudre : comment secourir Georges et madame Buffières ? Le vagabond n'était pas au bout de ses perplexités, quand des bruits commencèrent à s'élever dans l'intérieur du bâtiment. Ce furent d'abord de faibles et sourdes rumeurs, puis des éclats de voix qui dominaient le bruit d'une discussion violente, puis des piétinements comme dans une lutte ; enfin un coup de pistolet, dont la détonation retentit à une grande distance, et fut suivie de cris déchirants.

Cette fois, il n'y avait plus à hésiter; la famille Buffières était attaquée. Antoine le comprit, mais, au lieu de se diriger vers la porte basse, afin de se trouver promptement sur le théâtre de la lutte, il en revint à son idée d'aller donner l'alarme sur l'autre face de la maison; encore se promettait-il de se retirer prestement avant d'avoir été reconnu.

Il se mit donc à courir sur ce sol raboteux, au risque de se rompre le cou, et il atteignit promptement la rue. Là, quelques réverbères à l'antique mode, car le gaz n'existait pas encore dans ces quartiers, projetaient de loin en loin une lumière incertaine. Loustaud, pour rejoindre la voie publique, avait été obligé de faire un assez grand détour au milieu des excavations et en longeant des murs de clôture. Il n'entendait plus rien du côté de la maison et cette circonstance lui donnait la crainte d'arriver trop tard. Aussi redoublait-il de vitesse, lorsque, en traversant un espace obscur, il se sentit retenu tout à coup par des mains invisibles, mais vigoureuses. En même temps une voix mâle lui cria :

— Halte!... où courez-vous ainsi?... Qui êtes-vous ?

Il n'était pas dans la nature timide d'Antoine de tenter la moindre résistance. D'ailleurs, une vieille habitude lui fit comprendre sur-le-champ de quoi il s'agissait. Il se voyait entouré de six ou sept hommes enveloppés de manteaux, qui barraient la rue ; il venait de tomber sur une de ces rondes de police appelées *patrouilles grises*.

En temps ordinaire, Loustaud n'eût été nullement ravi de la rencontre; mais en ce moment il ne réfléchit pas aux conséquences qu'elle pouvait avoir pour lui, et ne songea qu'au danger auquel la famille Buffières était exposée.

— Ah! messieurs, dit-il précipitamment, c'est le bon Dieu qui vous envoie... Tenez, il y a des coquins qui dévalisent une maison à deux pas d'ici.

— On va voir, dit le chef de la patrouille; en attendant, dites-moi qui vous êtes et où vous courriez si vite... Mais, parbleu! ajouta-t-il aussitôt d'un ton railleur en regardant Loustaud sous le nez, c'est une de nos pratiques ordinaires, le plus incorrigible des vagabonds... c'est Morfondu.

— Et vous, vous êtes monsieur Gobin, répliqua Loustaud avec politesse et d'un petit air de connaissance. Eh bien, monsieur Gobin, il est facile de constater que je ne *vagabonde* pas pour le quart d'heure. Je marche, je passe mon chemin... D'ailleurs, j'ai dans ma poche plus de trois francs dix sous, et, vous savez qu'au garni de la Femme-sans-Tête, là, dans la rue d'Enfer, je peux avoir un gîte pour la nuit moyennant vingt-cinq centimes.

— Bon! pourvu que cet argent soit honnêtement gagné, reprit Gobin; on tirera cela au clair tout à l'heure... Où donc est cette maison qu'on dévalise?

— Là, là... c'est la maison de feu le général Buffières.

— Buffières! répéta Gobin, je connais ce nom, et peut-être... N'avez-vous pas entendu tout à l'heure un coup de feu dont le bruit nous a attirés par ici?

— Oui, et le coup justement est parti de la maison. Mais il y a deux entrées, et c'est du côté des terrains vagues que la chose se passe.

— En effet, il m'avait semblé... Maudits terrains! je ne peux obtenir qu'on les enclose et j'ai toujours dit qu'il importait de les surveiller... Eh bien! Bargoulet, poursuivit Gobin en s'adressant à l'un de ses subordonnés, prenez

trois hommes et filez sur les derrières de la maison... Jouez serré, car nous aurons affaire sans doute à des malins!... Nous autres, nous allons entrer par là.

Les agents de police se concertèrent rapidement, puis la troupe se partagea en deux groupes; l'un se dirigea, au pas de course, vers les terrains, tandis que Gobin et deux de ses hommes s'avançaient vers la maison d'où sortaient des clameurs confuses.

— Vous, Morfondu, reprit le chef de la patrouille d'un ton sec, ne nous quittez pas, et songez à marcher droit, car j'ai l'œil sur vous.

Il se mit à frapper vigoureusement contre la porte, tandis qu'un de ses compagnons agitait la sonnette sans relâche.

— Hum! murmurait Loustaud avec inquiétude, pourvu que je n'aie pas fait quelque grosse sottise... pour les autres et pour moi!

XXXIII

LA CATASTROPHE

Disons ce qui s'était passé pendant la soirée dans la maison Buffières.

Deux heures environ avant la visite nocturne des Espagnols, la générale entra dans la chambre de Francesito, comme elle faisait chaque soir avant de se coucher. Elle était seule, car la vue de Georges excitait d'habitude chez son frère un sentiment hostile, et ce jour-là particulièrement il importait d'éviter toute occasion de dissentiment nouveau.

Elle trouva Francesito habillé comme pendant la journée précédente et lisant à la lumière d'une bougie. Ses préparatifs, pour la réception de ses anciens amis, étaient déjà faits. Sur la table, à côté de l'inévitable *navaja*, on voyait cinq ou six petits tas d'or qu'il comptait sans doute leur distribuer ; près de la fenêtre était disposée l'échelle de corde qu'il devait accrocher au balcon, lorsque l'heure serait venue.

Madame Buffières dit, en s'asseyant auprès de son fils :

— Bonsoir, Marcel... Tu m'as causé bien du chagrin aujourd'hui ! Mais tu es si jeune et tu as tant souffert ! N'est-ce pas, cher et malheureux enfant, que désormais tu comprendras mieux les exigences de ta position actuelle ; et surtout que tu ne déchireras plus par de coupables témérités le cœur de ta pauvre mère ?

Francesito avait déposé son livre sur la table ; il répliqua d'un air pensif :

— Je le voudrais, ma mère ; mais, s'il faut l'avouer, je crains que nous nous soyons rencontrés trop tard... Ah! si seulement j'avais eu le bonheur de vous retrouver à l'époque où je perdis mon vénérable bienfaiteur le curé de X*** !... Mais, depuis ce temps-là, quelque chose bouillonne sans cesse au dedans de moi... Il est des obligations auxquelles je ne pourrai jamais me soumettre... Tenez, ajouta-t-il avec un léger sourire, en désignant son livre, je ressemble à ce Gulliver, dont je suis en train de lire l'histoire, quand il s'était couché dans l'île de Lilliput. Il voulut se lever, mais il fut retenu par mille liens imperceptibles qui l'empêchaient de se mouvoir...

— Il se leva pourtant, Marcel, répliqua l'ancienne vivandière, tout heureuse de montrer qu'elle avait de la lecture ; il se leva si bien qu'il rompit d'un coup les mille brins de fil dont les Lilliputiens l'avaient attaché... Et tu feras de même, mon enfant, si tu en as vraiment le désir.

Francesito secoua la tête, mais il se tut, comme s'il craignait d'affliger sa mère. Au bout d'un instant, la générale ajouta :

— Tu attends, je le vois, ces... gens que la Basquaise a dû prévenir. C'est, sans doute, la dernière fois qu'ils entreront chez nous; ne crains-tu pas qu'ils ne refusent de retourner dans leur pays?

Un éclair d'orgueil et de colère passa sur le visage de Francesito.

— Ils me connaissent, dit-il, et savent qu'il serait imprudent de me résister. Ils entendront la raison, je vous l'affirme.

La générale se leva.

— Dieu le veuille! répliqua-t-elle ; cependant, ton frère et moi nous ne nous coucherons pas que cette crise ne soit passée, et nous en attendrons le résultat dans ma chambre.

— Pourquoi cela? dit Francesito avec humeur. Ce n'est pas la première fois que ces hommes viennent, et il n'en est résulté aucun inconvénient sérieux... Couchez-vous au contraire et prenez soin que toutes les personnes de la maison se couchent de même.

— Allons! ne t'inquiète pas à ce sujet... aussi bien il est tard... Bonne nuit, Marcel! et puisses-tu réussir!

— Je réussirai ; seulement qu'on ne me dérange pas de la nuit, quoi qu'il arrive... et que tout le monde dorme... je le veux !

— Tu... le... veux ? demanda madame Buffières lentement avec une dignité blessée.

— Ah ! vous voyez bien ! répliqua Francesito découragé, c'est plus fort que moi !

La générale lui adressa un regard triste et sortit. A peine eut-elle disparu, que Francesito alla fermer la porte, dont il retira la clef, pour empêcher toute communication avec le reste de la maison. Ensuite il reprit sa place et se plongea dans de sombres rêveries. On eût pu l'entendre murmurer par intervalles :

— Trop tard ! trop tard !

Et il se frappait le front.

Le temps se passa ainsi, et une petite pendule, qui ornait la cheminée, sonna l'heure fixée pour le rendez-vous. Aussitôt Francesito sortit de ses méditations. Il s'assura d'un coup d'œil qu'aucun arrangement nécessaire n'avait été oublié et cacha sa navaja dans ses vêtements. Puis il saisit sa bougie; mais, au lieu de l'éteindre, il la porta dans un cabinet de toilette où il pouvait soudainement la retrouver. Enfin il se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit et, se penchant au dehors, il demanda avec précaution, en espagnol :

— Êtes-vous là ?

— Nous y sommes, répondit-on d'en bas dans la même langue.

Francesito laissa tomber l'échelle de corde, attachée au balcon par des grappins, et attendit.

Au bout d'une minute ou deux, il vit la maigre silhouette de Médina se dessiner dans l'encadrement de la fenêtre; puis Diégo monta, à son tour, puis deux autres encore. A mesure qu'ils arrivaient, Francesito leur adressait un salut glacial. Quand ils furent réunis, il demanda :

— Qui est encore en bas ?

Médina nomma trois ou quatre Espagnols, mais sans mentionner aucunement Barbe-de-Bouc et les autres coquins qui n'étaient pas de sa nationalité.

— Il suffit, répliqua Francesito, vous leur transmettrez ce que j'ai à vous dire... Du reste, ce ne sera pas long.

Il releva l'échelle de corde sur la balustrade de fer, afin que personne ne pût monter désormais, et laissa tomber un épais rideau devant la fenêtre. Alors il alla chercher dans le cabinet voisin la bougie allumée, dont la lumière éblouit les bandits comme elle eût fait à des hiboux.

Ils paraissaient inquiets, mal à l'aise. Francesito n'eut pas l'air de le remarquer et, se plaçant debout devant eux, dit en espagnol, d'un ton résolu :

— Eh bien ! *amigos*, vous avez réfléchi, sans doute? La position n'est plus tenable pour vous à Paris; ceux qui s'obstineront à y rester seront pris dans le plus bref délai et savent ce qui les attend !... Il faut donc décamper sans retard et retourner en Espagne, où vous vivrez comme il vous conviendra. Vous m'avez objecté le manque d'argent pour exécuter ce long voyage ; je vais vous remettre de quoi fournir amplement à vos besoins... Médina, voici pour toi... pour toi, Diégo... pour vous autres aussi et pour les camarades restés en bas.

En même temps, il leur distribuait l'or étalé sur la table.

Les brigands, interdits, contemplaient avec étonnement le précieux métal qui brillait dans leurs mains noires. Aucun d'eux ne se décidait à rompre le silence. Enfin Médina, le plus hardi, demanda :

— Et vous, señor Francesito ?

— Moi, je vais me rendre dans un pays éloigné, où je prendrai d'autres goûts, d'autres habitudes, où je porterai un autre nom... Disons-nous adieu, car nous ne nous reverrons jamais... Jamais! vous m'entendez !... Et si un jour, par hasard, je me trouvais encore en présence d'un de vous, je lui défends de m'approcher, de me parler, d'avoir l'air de me connaître, ou je lui planterai dans la poitrine ma *navaja*... que je garde ! ajouta-t-il en faisant étinceler la lame de son couteau.

Ce langage énergique, cette fière attitude étaient de nature à impressionner ces hommes féroces. Ils baissaient la tête, sans oser poursuivre l'exécution du complot qu'ils avaient concerté entre eux. Médina grognait tout bas comme un ours en fureur, mais il n'avait pas le courage

de regarder en face le jeune chef. Diégo dit d'un ton humble et suppliant :

— Señor Francesito, vous êtes bien dur envers nous, qui vous obéissons depuis si longtemps. Vous savez que nous ne pouvons vous quitter, que sans vous, nous ne tarderons pas à être dispersés et à finir d'une vilaine mort. Marchez devant nous et nous vous suivrons jusqu'au bout du monde. Nous tenons à vous comme le manche de ce couteau tient à la lame... et si vous nous abandonnez, nous serons capables de ne plus prendre conseil que de notre désespoir.

Un nouveau grognement de Médina et un geste approbatif des autres Espagnols encouragèrent Diégo, qui était le beau parleur de la bande, à continuer sur ce ton ; mais Francesito ne le lui permit pas :

— Tout cela est inutile, répliqua-t-il ; nos liens sont rompus, je ne veux pas les renouer... S'il faut le dire, ajouta-t-il brusquement, j'ai horreur de mon passé et du vôtre, je rougis de vous comme je rougis de moi-même. Nous avons fait le mal ensemble ; mais on m'a ouvert les yeux, et, comme je suis jeune, je veux essayer d'une existence nouvelle. Puissiez-vous, de votre côté, entrer dans une voie meilleure ! Avec l'argent que je viens de vous donner, il vous est facile, sans commettre aucun nouveau méfait, de regagner la frontière d'Espagne... là-bas, vous pourrez chercher un travail honnête. Pour moi, je n'ai plus rien à vous dire, et... adieu.

— Señor Francesito...

— Assez et partez... Profitez de cette nuit obscure pour sortir de Paris... Quant à moi, vous me tuerez plutôt que de me décider à vous suivre.

Il écarta le rideau de la fenêtre, laissa retomber l'échelle de corde et invita, par un geste impérieux, ses anciens complices à reprendre le chemin par lequel ils étaient venus.

Ils ne bougèrent pas. Voyant leur hésitation, Francesito fronça le sourcil.

— Allez-vous partir ? reprit-il en posant la main sur sa *navaja*.

Ils demeurèrent encore immobiles, mais, cette fois, ils

écoutaient des bruits sourds, des clameurs confuses qui s'élevaient tout près d'eux, et qui frappèrent Francesito lui-même.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— *Valgame Dios!* s'écria Médina joyeusement, que vous le veuillez ou non, señor Francesito, vous allez venir avec nous !

— Comment cela, *ratero?*

— Parce que Barbe-de-Bouc et ses hommes sont dans la maison et que les bourgeois vont passer un mauvais quart d'heure, s'ils ne le passent déjà... Parce que la maison elle-même va brûler... Ensuite, si vous voulez y rester, vous êtes libre ; mais c'est à vous que demain l'on demandera compte de l'affaire... *Alza!* il vaut mieux venir avec les amis !

Si net et si précis que fût cet aveu, Francesito ne pouvait y croire, peut-être ne le comprenait-il pas. Il restait, buoche béante, les yeux fixés sur Médina. Le bruit redoubla et l'on entendit le coup de pistolet qui jeta l'alarme aux environs. Enfin une voix gémissante, une voix de femme, s'écria du fond de l'appartement :

— Marcel ! Marcel ! es-tu donc complice de ces assassins ?

Francesito reconnut la voix de sa mère.

Aussitôt une expression de fureur remplaça sur ses traits la fermeté froide et réfléchie qu'ils avaient reflétée jusque-là. Ses joues s'enflammèrent, ses yeux s'injectèrent de sang. Il poussa une interjection sauvage, qui n'appartenait à aucune langue, et, brandissant son couteau, il se précipita vers la porte.

— Lâches... menteurs... traîtres! s'écria-t-il ; je me vengerai... vous y périrez tous !

A peine eut-il tourné le dos, que les réfugiés crurent le moment favorable pour s'emparer de sa personne, comme ils en avaient sans doute conçu le projet, et se ruèrent sur lui. Ils rencontrèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas. Deux coups de couteau, portés à droite et à gauche, écartèrent Diégo et Médina qui, nous devons l'avouer, n'avaient pas songé encore à se servir de leurs propres armes. Quant aux autres Espagnols, l'un fut

lancé d'un coup d'épaule contre la muraille, tandis que le second tombait sur le plancher, entraîné par un des blessés. Les mouvements de Francesito étaient si rapides, si imprévus, que cette lutte avait duré moins d'une minute.

Francesito atteignit la porte ; mais on se souvient qu'il avait pris la précaution de la fermer, et il ne lui était pas possible d'en chercher la clef. Ses adversaires, revenus de leur étourdissement, allaient sans doute l'attaquer de nouveau, et, d'autre part, il ne cessait d'entendre les cris de sa mère à l'autre extrémité de l'appartement. Aussi n'hésita-t-il pas, et il se jeta à corps perdu contre la porte. Elle était faite de voliges légères, suivant l'usage pour les portes intérieures des maisons parisiennes; sous cet effort puissant, elle se fendit du haut en bas, la serrure céda et le fougueux jeune homme put passer, avant que les coquins eussent recouvré assez de sang-froid pour le retenir.

Il ne songeait plus à eux et parcourait une espèce de corridor qui longeait tout le premier étage. Là eût dû, en ce moment, régner une obscurité profonde ; mais le corridor était éclairé par une lueur rougeâtre, en même temps qu'une épaisse fumée commençait à se répandre.

Les malfaiteurs, soit pour augmenter le désordre et décourager la résistance, soit pour rendre la maison inhabitable, venaient d'exécuter une partie du programme exposé par Médina et avaient mis le feu au bâtiment.

Cette circonstance redoutable n'occupa pourtant guère Francesito ; il continua de courir vers la chambre de sa mère, où se passait une scène non moins affreuse que la précédente.

Nous savons que, dans la soirée, la générale avait exprimé l'intention de veiller avec Georges jusqu'au départ des réfugiés. Georges lui-même n'était pas tranquille et croyait nécessaire, pour la sûreté commune, de se tenir en garde jusqu'à la fin de la crise. Il n'avait pas fait connaître à madame Buffières toute l'étendue de ses craintes, de peur de l'émouvoir trop fortement ; mais, après avoir congédié les domestiques, qu'il ne se souciait pas de mettre dans la confidence de ce qui pouvait arriver, il avait caché dans ses poches, à tout événement, les pisto-

lets que nous connaissons, et était venu s'enfermer avec sa mère.

Ils avaient employé le temps à causer des difficultés présentes, s'interrompant par intervalles pour écouter. Ils n'entendirent pas les Espagnols escalader la fenêtre; en revanche, il leur sembla bientôt que l'on marchait au rez-de-chaussée, puis dans l'escalier, puis dans le corridor voisin. Georges crut que Léonard, le valet de chambre, ou la vieille cuisinière, ou même le père Truffant, le portier, avait été alarmé par quelque bruit et venait en reconnaître la cause. Il voulut renvoyer les curieux; saisissant une bougie sur la table, il alla ouvrir la porte de la chambre.

Il aperçut aussi dans le corridor quelques tourbillons de fumée; en même temps une clarté bizarre, venue de l'escalier, lui montra non loin de lui un groupe d'hommes inconnus, qui paraissaient hésiter sur la direction à prendre. Il éleva sa lumière afin de mieux les voir et ne savait que penser, quand, du milieu de la bande, s'éleva une voix désagréable, suraiguë, que l'on ne pouvait oublier quand on l'avait entendue une fois.

— Tonnerre! disait-on, c'est le « politique » ! Comme on se retrouve!... Pour lors, nous allons causer ensemble!

Georges, de son côté, avait reconnu Barbe-de-Bouc; sachant ce qu'il fallait attendre de ce scélérat et de ses compagnons, il se rejeta en arrière.

— Alerte! ma mère, cria-t-il; des malfaiteurs se sont introduits chez nous!

Et il referma vivement la porte, dont il poussa le verrou.

La générale ne partagea pas sa frayeur.

— A quoi penses-tu donc, Georges? reprit-elle; il importe d'éviter le bruit... Quelques-uns de ces hommes ont pénétré dans la maison, j'ignore comment; mais Marcel va les mettre à la raison et les empêcher...

— Eh! ma mère, êtes-vous sûre que Marcel en ait le pouvoir?... Tenez, les voilà déjà qui travaillent à entrer ici.

En effet, on venait d'introduire dans la serrure un outil de fer et on glissait sous la porte un levier pour faire une pesée. Georges comprit que cette porte, aussi fragile que

celle de Francesito, ne résisterait pas longtemps aux efforts de plusieurs hommes robustes et exercés.

— Ma mère, poursuivit-il, appelez du secours par la fenêtre, pendant que je vais nous barricader avec des meubles.

— Il ne faut pas appeler... pas de bruit ! reprit avec obstination madame Buffières qui retrouva tout à coup l'énergie de sa jeunesse ; défendons-nous en attendant que Marcel vienne à notre secours... Tu sais bien que je ne suis pas une femmelette !

Elle aida son fils à traîner devant la porte une lourde commode et une armoire à glace. L'ancienne vivandière avait réellement la force et le courage d'un homme, elle travaillait avec une ardeur sans égale.

Cependant l'espèce de barricade, que la mère et le fils venaient de construire, ne devait pas leur être une suffisante protection. Bientôt la porte tomba, comme Georges l'avait prévu, et, dans l'ouverture, on vit apparaître les figures sinistres des assaillants, furieux de cette résistance. Les meubles entassés ne les arrêtèrent pas longtemps ; ils réunirent leurs forces pour les écarter, tandis que les assiégés d'autre part les retenaient avec énergie. Mais comment, à eux deux, l'eussent-ils emporté sur quatre ou cinq vigoureux gaillards ? Aussi la barricade ne tarda-t-elle pas à crouler ; les bandits s'élancèrent avec des cris de joie dans l'étroit passage qu'ils venaient de s'ouvrir.

Ce fut alors que Georges, après les avoir sommés de se retirer, avait lâché la détente d'un des pistolets, tandis que madame Buffières, craignant pour la vie de son fils, s'était décidée à pousser des cris de détresse.

Le coup n'avait atteint personne, car le coquin auquel il était destiné s'était blotti précipitamment derrière un des meubles renversés. Georges voulut se servir du second pistolet ; mais par une fatalité cruelle, l'arme rata et il la jeta loin de lui avec colère.

Les scélérats, contenus un moment, s'avancèrent de nouveau. Les cris de madame Buffières semblaient surtout les inquiéter, et Barbe-de-Bouc disait de sa voix aigre :

— Ne braillons pas, la vieille ! C'est déjà trop que l'autre

ait brûlé sa poudre... Ne braillons pas où je vais te couper le sifflet plus vite que ça !

Georges, à défaut d'autres armes, s'était saisi d'un lourd chenet de fonte, tiré de la cheminée, tandis que madame Buffières s'était emparée de pincettes à tête de bronze. La vaillante femme s'en escrimait résolûment et continuait ses appels, en disant par intervalles :

— Misérables ! coquins !... Marcel va venir.

Les malfaiteurs ne s'inquiétaient pas de Marcel, dont le nom leur était inconnu, et poursuivaient leur dessein. Impatients d'en finir, deux d'entre eux s'élancèrent sur le fils, tandis que les deux autres cherchaient à prendre la mère, qui, bondissant, frappant sans relâche avec ses pincettes, se défendait avec autant de vigueur que d'agilité.

Le premier qui s'était attaqué à Georges avait reçu sur l'épaule un formidable coup de chenet qui semblait devoir lui briser les os ; mais la pesante masse de fonte ne se maniait pas avec facilité, et, avant que Georges eût pu se remettre en défense, l'autre assaillant lui porta un coup de couteau.

La blessure était légère sans doute, car Georges eut à peine l'air de s'en apercevoir. Il se jeta sur son adversaire pour le terrasser ; une lutte corps à corps s'ensuivit. Georges était plus jeune et plus vigoureux ; mais le bandit avait une longue expérince des combats de ce genre. Tous les deux roulèrent par terre et, malgré leur acharnement réciproque, l'avantage demeurait douteux.

Madame Buffières, de son côté, tenait courageusement tête aux deux autres coquins. S'abritant tantôt derrière un meuble, tantôt derrière un autre, elle se démenait avec une vivacité qu'on ne devait pas attendre de son sexe et de son âge. Ses adversaires, essoufflés et haletants, ne pouvaient l'atteindre et portaient déjà les marques de ses terribles pincettes sur leurs mains et sur leurs visages. Mais, hélas ! la pauvre dame avait un air fort peu majestueux en ce moment. Sa robe noire était déchirée ; son bonnet de dentelles ayant volé au loin, les longues mèches de ses cheveux gris s'agitaient sur ses épaules comme des serpents irrités. La respiration s'échappait sifflante de sa poitrine. Elle était pâle de colère, de fatigue et de terreur.

La mère et le fils ne semblaient donc pas près de triompher de leurs sauvages ennemis, quand Francesito parut.

Lui aussi était pâle, et une flamme brillait dans ses yeux démesurément agrandis.

Comme il s'arrêtait une seconde à l'entrée de la chambre pour se rendre compte de ce qui se passait, madame Buffières le reconnut et, sans songer davantage à se défendre, elle laissa tomber son arme improvisée en s'écriant :

— Marcel, Marcel! Oh! certainement ce n'est pas toi qui as donné l'ordre d'assassiner ta mère et ton frère!

Un de ceux qui la pressaient n'avait pas aperçu Francesito; croyant l'occasion favorable pour vaincre la résistance acharnée de la malheureuse femme, il la saisit par les cheveux et leva le bras pour la frapper.

Francesito fit entendre l'espèce de rugissement dont nous avons parlé, et, rapide comme l'éclair, s'élança sur le malfaiteur et qui roula par terre, la poitrine ouverte d'un coup de navaja.

Madame Buffières avait failli être entraînée dans sa chute; en se redressant, elle se tourna vers Francesito.

— Merci, dit-elle avec une douceur infinie; je savais bien!

Et la pauvre mère paraissait moins heureuse d'avoir échappé à la mort que d'avoir été défendue par son fils.

Le blessé poussait des cris affreux et les malfaiteurs, surpris à la vue d'un ennemi, dont ils connaissaient l'énergie indomptable, s'étaient réfugiés dans un coin, comme pour se concerter et se soutenir mutuellement. L'adversaire de Georges, ne se croyant plus en force, s'était relevé avec prestesse et s'était joint à eux, tandis que Georges lui-même, brisé de fatigue et perdant son sang, se traînait vers sa mère et son frère. Tel était l'épuisement des deux partis que ni l'un ni l'autre ne semblait fâché de ce moment de trêve.

Barbe-de-Bouc, le chef de la bande, ne se montrait pourtant pas disposé à se tenir longtemps tranquille. C'était lui qui avait reçu le coup de chenet sur une épaule, et il ne pouvait plus se servir de sa main gauche, bien que la

main droite brandît encore son *surin*, non moins dangereux que la *navaja* des Espagnols.

— Ça n'est pas de jeu ! dit-il à ses compagnons ; *le petit* (c'était ainsi qu'il appelait Francesito à cause de sa jeunesse) est un Judas qui tombe sur les camarades, et Brise-Miche a reçu un mauvais atout... Ça ne peut pas se passer ainsi, crénom !

Toutefois, il se tenait à distance.

Francesito ne fit que sourire de ces menaces. Il s'était placé devant sa mère et devant Georges, qui reprenaient leurs esprits.

— Il n'y a ici de Judas que vous ! dit-il. Sortez, misérables, sortez à l'instant, ou je vous exterminerai tous !

— Faut voir ! reprit Barbe-de-Bouc, mais toujours sans avancer. Ah çà ! où sont donc ces chiens d'Espagnols qui nous ont fourrés dans le pétrin et nous lâchent au dernier moment ?

— Nous voici ! s'écria une voix nouvelle.

En même temps, les Espagnols, que Francesito avait laissés dans sa chambre et dont deux étaient blessés, entrèrent impétueusement. Ils semblaient en proie à une inexprimable colère et ne respiraient que vengeance.

Ils se joignirent aux autres malfaiteurs; tous ensemble formèrent une troupe de sept ou huit hommes, qui devait rendre désormais toute résistance impossible.

A la vue de ce renfort, madame Buffières et Georges saisirent de nouveau l'un son chenet, l'autre ses pincettes, tandis que la générale criait :

— Marcel, prends garde !

Marcel continua de rester devant eux, sa navaja à la main.

— Sortez ! répéta-t-il en s'adressant aux bandits ; vous savez bien que vous ne me faites pas peur !... Si vous vous retirez sur-le-champ sans causer aucune déprédation dans cette maison amie, je tâcherai d'oublier que vous êtes des menteurs et des traîtres !

Debout à trois pas d'eux, l'œil ferme, la taille cambrée, il était magnifique de fierté et d'audace. Tel était l'ascendant qu'il exerçait sur ces hommes, qu'ils n'osaient ni le regarder ni faire un geste. Barbe-de-Bouc reculait invo-

lontairement, pendant que Diégo murmurait avec tristesse :

— Je m'en doutais !... Quels mauvais conseils nous avons suivis !

Personne n'avait donc le courage de résister en face à Francesito, et peut-être les coquins, cédant à une irrésistible influence morale, allaient-ils se retirer piteusement.

Seul, Médina n'avait pas subi d'une manière complète l'espèce de fascination que le jeune chef exerçait sur les autres. Il s'agitait d'un air d'angoisse, son grand corps maigre semblait secoué par une lutte intérieure. Tout à coup, il se redressa, et, regardant fixement à son tour Francesito, il dit en espagnol :

— Par la *Santissima!* il n'en sera pas ainsi... Je vous aimais, moi, señor Francesito, et j'aurais donné ma vie pour vous... Mais vous m'avez injurié, vous m'avez frappé, moi hidalgo... Tenez donc !

Avant même qu'on eût pu prévoir son dessein, il fit un pas et de sa manche partit en sifflant un stylet long et aigu, qui, dirigé avec une adresse fatale, s'enfonça tout entier dans la poitrine de Francesito.

L'action avait été si subite, si rapide, que la plupart des assistants n'avaient pas vu frapper le jeune chef. Celui-ci, du reste, ne poussa pas un cri et fit un mouvement, comme pour riposter avec sa navaja, mais la force lui manqua et il tomba à la renverse.

Sa mère et son frère poussèrent des cris de douleur, et, bannissant toute précaution, s'élancèrent pour le relever. Les coquins eux-mêmes semblèrent consternés et quelques-uns voulurent demander compte à Médina du crime qu'il venait de commettre.

Peut-être un conflit allait-il éclater, quand un fracas épouvantable retentit dans la maison. La porte extérieure était ébranlée par des coups de marteau, une sonnette tintait sans relâche. On entendait un grand tumulte; des voix criaient en français et en espagnol :

— La *rousse!* la *rousse!*... sauvons-nous !

D'autres voix criaient aussi avec un accent lamentable :

— Au feu ! au feu !

Une terreur panique s'empara des envahisseurs de la maison. Ils se précipitèrent vers la porte, même les bles-

sés, auxquels la peur faisait oublier leurs souffrances. En un instant, il n'y eut plus dans la chambre que Georges, madame Buffières et le malheureux Francesito, qui, étendu sur le sol, éprouvait déjà les convulsions de l'agonie. Sans doute les fuyards rencontrèrent au dehors d'autres adversaires, car on entendit de nouvelles clameurs, des courses furieuses et des bruits de lutte.

Ni madame Buffières, ni Georges ne s'en inquiétaient plus. Dans cette pièce dévastée, aux meubles renversés et tachés de sang, où régnait maintenant un silence relatif, ils s'étaient accroupis auprès du blessé, qu'ils ne savaient comment soulager. Le stylet était resté dans la plaie, et Georges avait essayé vainement de l'arracher. Il allait recommencer sa tentative; Francesito, qui conservait toute sa connaissance, murmura péniblement :

— Attendez encore... quand on retirera cette arme maudite, ce sera fini de moi!

Georges accéda à son désir. Le blessé, en effet, semblait n'avoir que quelques instants à vivre et l'extraction du stylet pouvait hâter sa fin.

Comme madame Buffières pleurait et se tordait les mains de désespoir, Francesito lui dit, en essayant de sourire :

— Bah! ne vous désolez pas, ma mère; tout est bien... Je vous l'ai dit, nous nous sommes rencontrés trop tard... ce petit enfant, que vous avez tant aimé, était devenu un... SCÉLÉRAT.

— Non, non, pauvre Marcel : tu es si jeune!... Déjà tu comprends le bien; laisse-moi espérer...

— Courage! mon frère, dit Georges à son tour d'un ton affectueux; ta conduite envers nous, ce soir, a racheté bien des fautes!

Francesito attacha sur lui son œil hagard et déjà vitreux.

— Toi, dit-il d'un ton dur, ne te plains pas... Je te haïssais... Si tu avais persisté à épouser la belle et riche demoiselle, je t'eusse tué infailliblement!

Georges et sa mère demeuraient interdits de cette brutale déclaration, quand Francesito ajouta :

— Je souffre trop... qu'on arrache ce couteau... et... adieu.

Georges s'empressa d'obéir et retira l'arme avec peine,

espérant peut-être qu'un effet bienfaisant allait se produire.

Un jet de sang jaillit et le blessé s'agita dans des spasmes suprêmes. Puis, suffoqué par l'hémorragie interne, il répéta, les yeux tournés vers madame Buffières :

— Adieu... maman... *Titine*...

Et il expira.

Cette expression enfantine, qui revenait au dernier moment sur les lèvres du terrible partisan, porta au comble la douleur de la générale.

— Marcel !... *Pompon !*... mon enfant bien-aimé ! s'écria-t-elle.

Elle ne reçut pas de réponse et Georges l'entraîna doucement en arrière, en faisant un signe douloureux.

— Ma mère, dit-il d'une voix profonde, nous avons raison de le plaindre... Si un événement funeste ne l'avait arraché, dès sa plus tendre enfance, à votre tendresse, à la fréquentation des honnêtes gens, au lieu d'être ce qu'il a été, il fût peut-être devenu un homme remarquable, la joie de sa famille et l'orgueil de son pays !

Un moment plus tard, une foule nouvelle envahissait la chambre. Les gens de police, avec lesquels se trouvait Antoine Loustaud, et les domestiques qui, éveillés en sursaut, étaient accourus à demi vêtus, venaient de parcourir la maison afin de pourchasser les malfaiteurs. On s'était d'abord occupé d'éteindre le feu qui, par une combinaison infernale, avait été mis précisément au-dessous de l'escalier, dans un coin ou étaient déposés quelques meubles hors d'usage. Heureusement, l'incendie, allumé depuis quelques minutes, n'avait pu encore faire de grands progrès, et il avait suffi d'enlever au foyer principal quelques meubles enflammés, de verser quelques seaux d'eau, pour s'en rendre maître. La fumée néanmoins continuait de se répandre partout, et les coquins, tant Français qu'Espagnols, avaient tiré profit de cette circonstance pour s'échapper. La plupart s'étaient enfuis par la chambre de Francesito, à la fenêtre de laquelle pendait l'échelle de corde, le reste par la petite porte qui donnait sur les terrains vagues. Deux seulement étaient arrêtés. L'un avait été trouvé mourant dans le corridor ; un autre,

blessé de même, avait été pris par les agents, et on les gardait à vue dans la loge du concierge.

Georges, sentant la nécessité de donner à ces terribles événements la tournure la plus favorable pour l'honneur de son nom, s'était redressé vivement, tandis que madame Buffières, incapable de surmonter sa douleur, restait agenouillée auprès du cadavre de Francesito et priait tout bas.

En entrant, le brigadier de police Gobin, qui dirigeait les recherches, promena autour de lui un regard terrifié.

— Sacrebleu! dit-il, en voilà de l'ouvrage!... On a joué du couteau, et je reconnais ces maudits Espagnols... Voilà ce que l'on retrouve partout où ils passent!

— Hum! murmura Loustaud qui, appuyé sur un meuble renversé, contemplait aussi avec horreur ce sinistre tableau, il y a des Français qui ne leur en doivent guère!

A la lueur de l'unique bougie qui éclairait la chambre, Gobin remarqua le corps inanimé de Francesito.

— Ah! ah! dit-il en s'approchant, c'est sans doute un de ces coquins qui a trouvé la monnaie de sa pièce?

— Non, monsieur, répliqua Georges Bussières avec fermeté; celui-ci est un malheureux jeune homme auquel ma mère et moi avions donné asile, et qui s'est dévoué pour nous sauver... Sans lui nous eussions péri vraisemblablement.

— Tiens! j'aurais cru... Monsieur, je voudrais savoir encore...

— Ne me demandez rien, répliqua Georges sèchement; vous voyez que je suis blessé moi-même... Comme vous allez sans doute envoyer chercher un magistrat, c'est à lui que je dirai ce qu'il importe qu'il sache.

Gobin s'inclina et se mit à causer tout bas avec ses hommes, pendant que Léonard et les autres personnes de la maison transportaient sur un canapé le cadavre de Francesito.

Madame Buffières s'était relevée pour panser le pauvre Georges, qui avait reçu un coup de couteau dans le bras. En passant auprès des gens de police, elle leur dit avec tristesse :

— Ah! messieurs, que n'êtes-vous arrivés plus tôt! Combien de malheurs auraient pu être évités!

— Madame la générale, dit Gobin en clignant des yeux, vous ne nous faisiez pas si bon accueil chez Isabelle Biaudos!

Madame Buffières tressaillit et se retourna vivement. N'était-il pas à craindre que Gobin reconnût Perico? C'eût été là une douloureuse complication qu'il importait d'éviter, et la pauvre femme se plaça devant le corps pour qu'on ne pût l'examiner à loisir.

Mais ni Gobin ni ses hommes ne songeaient à un examen de cette nature. Ils désiraient suivre les traces de cette bande de malfaiteurs, profiter du profond désarroi où elle se trouvait pour essayer de la prendre tout entière. La police n'ignorait pas que les réfugiés espagnols étaient très dangereux, et Gobin attachait un prix extrême à leur capture.

— Ils doivent avoir, dit-il, un lieu de refuge, peu éloigné d'ici peut-être, où ils vont se reposer et panser leurs blessures... Mais, où est ce lieu de refuge? Voilà ce que nous ne savons pas!

— Je le sais, moi, répliqua Loustaud étourdiment.

— Vous, Morfondu? s'écria le brigadier de police; et où donc?

A peine le vagabond avait-il lâché cette parole qu'il s'en repentit; mais il n'y avait plus à hésiter.

— Eh bien! oui, répliqua-t-il, leur refuge ordinaire pour la nuit est dans les cagnards de l'Hôtel-Dieu, et, selon toute apparence, ils vont s'y rendre soit à la nage, soit en bateau, afin de s'entendre après ce coup manqué.

— Les cagnards! répéta Gobin; ce sont ces espèces de caves qu'on ne s'était jamais avisé de visiter et sur lesquelles on nous a donné l'éveil tout récemment... Parbleu! si nos vauriens s'y présentent cette nuit, il est fort possible qu'ils trouvent à qui parler... Mais ne laissons pas d'autres profiter du gibier que nous avons levé... Messieurs, continua-t-il en s'adressant à ses hommes, nous allons partir du pied gauche pour ces cagnards, qui, à ce qu'il paraît, sont depuis quelque temps la plus belle niche à gredins... Qui sait même si nous n'aurons pas là-bas l'oc-

casion de gagner la prime de dix mille francs, que le banquier hollandais a promise à celui qui arrêtera cet insaisissable Perico?

Ce nom fit encore tressaillir Georges et sa mère, ainsi que Loustaud lui-même ; en revanche, il parut exciter l'ardeur des gens de police.

— Oui, oui, dirent-ils ; quelle chance si nous mettions la main au collet de Perico !

Gobin se tourna vers Loustaud.

— Morfondu, reprit-il, puisque vous êtes au courant de tout ce qui concerne les cagnards, vous allez venir avec nous pour nous servir de guide.

— Mais, monsieur, de quel droit ?...

— Vous nous servirez de guide, ou il pourra vous en cuire !

— Ah ! murmurait le vagabond avec tristesse, voilà ce que c'est que de trop parler ! Après cette affaire, je n'aurai plus qu'à quitter Paris, si je ne veux que l'on me trouve un de ces jours au coin d'une borne, la poitrine traversée par une lame espagnole.

Il s'approcha de Buffières pour lui demander conseil.

— Faites ce qu'il vous plaira, répliqua Georges d'un air accablé ; que nous importe, à présent !

XXXIV

LA POURSUITE

Bien que le quartier de l'Observatoire, où venaient de se produire ces scènes de violence et de meurtre, fût désert et silencieux, il n'était pas encore minuit, quand le brigadier de police Gobin quitta la maison Buffières. Il y avait laissé un de ses hommes pour la sûreté des habitants, tandis qu'un second allait prévenir le magistrat du ressort. Quant à lui, accompagné des autres et de Loustaud qui, bon gré malgré, servait de guide, il comptait renforcer sa troupe au plus prochain poste de police, en prévision d'une résistance sérieuse dans les cagnards.

Au bout d'une centaine de pas, on se trouva dans la rue d'Enfer, alors une des plus populeuses et des plus fréquentées de Paris. Beaucoup de boutiques étaient encore ouvertes; les cafés et les lieux de réunion resplendissaient de lumières; de nombreux passants allaient et venaient. Rien ne permettait de penser que, si près de là, s'étaient passés de tragiques événements.

Afin de ne pas attirer l'attention, l'officier de police avait commandé à ses gens de marcher deux par deux, assez loin les uns des autres. Il marchait le dernier avec Loustaud, dont il avait pris le bras, pour être certain que le vagabond ne lui fausserait pas compagnie dans ce moment critique.

Tout en cheminant et en jetant un regard inquisiteur sur les ivrognes et les braillards, Gobin paraissait soucieux.

— Morfondu, demanda-t-il tout à coup, est-ce que vous avez jamais vu ce Perico, vous?

— Jamais, répliqua le prudent Loustaud en détournant la tête; ou, du moins, si je l'ai vu par hasard, c'était sans connaître son nom.

— Diable! comment savoir alors?... C'est que la prise de ce gaillard-là vaut cher, et on ne serait pas fâché de s'assurer un morceau de pain pour ses vieux jours!

Loustaud sourit, en songeant que M. Gobin, ni personne, n'aurait plus l'occasion de gagner les dix mille francs promis par van Balen, mais il garda le silence.

On continua d'avancer. Gobin, malgré sa préoccupation, ne cessait, par habitude sans doute, de dévisager les passants, quand tout à coup il fit un mouvement de joie.

Une jeune femme, au costume caractéristique, et portant sous son bras une vieille guitare, se glissait d'un air furtif le long des maisons; c'était Isabelle, la chanteuse des rues. Il ne semblait pas qu'en ce moment elle exerçât sa profession habituelle et peut-être son équipement avait-il pour but de lui permettre d'aller et de venir librement à cette heure avancée. En effet, nous pouvons dire que, pleine d'inquiétude au sujet du complot dont elle avait été l'agent involontaire, elle essayait de s'approcher de la maison Buffières pour savoir des nouvelles, si la chose était possible.

Gobin se plaça tout à coup devant elle et lui dit avec sévérité, en fronçant le sourcil :

— Ah! ah! ma belle, encore en contravention? Vous savez bien qu'à cette heure vous devriez être rentrée depuis longtemps?

La Basquaise, en voyant à qui elle avait affaire, devint tremblante.

— Monsieur, balbutia-t-elle, je ne suis pas en contravention. Je rentrais chez moi, je...

— C'est bon. Vous allez venir avec nous... On aura quelque chose à vous dire.

Le brigadier lâcha le bras de Loustaud et prit celui d'Isabelle. La pauvre créature tenta de se dégager.

— Mon Dieu! je n'ai rien fait, disait-elle; que me veut-on?

— Ne vous désolez pas, reprit Gobin d'un ton d'indulgence; peut-être ne vous retiendrons-nous qu'un instant, mais on a un petit service à vous demander... Il faut donc venir avec nous.

Toute protestation, comme toute résistance, était inutile, car, au bruit de cette légère altercation, les autres agents de police s'étaient promptement rapprochés. Aussi Isabelle se résigna-t-elle à obéir, et, pleurant à demi, sa guitare sous un bras, tandis que l'autre bras était retenu par Gobin, elle suivit la patrouille grise.

On ne tarda pas à s'engager dans des rues sombres et moins fréquentées. Loustaud trottinait à côté de la Basquaise et lui adressait par intervalles des mots encourageants, qu'elle ne paraissait pas entendre. Lorsqu'on s'arrêta devant un poste de police, où Gobin entra pour demander du renfort, les deux prisonniers restèrent sous la garde des agents subalternes.

Antoine profita de la circonstance pour dire tout bas à la Basquaise :

— Prenez patience, ma chère; j'ai la certitude que l'on ne nous retiendra pas longtemps.

— Nous! répéta Isabelle avec surprise, vous êtes donc arrêté aussi?

— Oui, provisoirement, ainsi que vous... seulement, il ne faut jamais résister à la police; c'est mon principe... On veut vous faire désigner un certain Perico... qui résidait ces jours-ci chez madame Buffières... Mais vous n'aurez pas l'occasion de le trahir, je vous le garantis.

Ces dernières paroles avaient été prononcées à voix très basse.

— Perico! demanda vivement Isabelle, vous le connaissez?

— Très indirectement... Mais je connais madame Buffières et son fils Georges... Quant à vous, pauvre fille, je sais que ce Perico vous a causé bien des maux!

— Qui vous l'a dit? reprit Isabelle d'un ton brusque. Je lui ai pardonné le passé, car je l'aime toujours... Et puisque vous êtes au courant des choses, vous ne devez pas ignorer que, ce soir, madame Buffières m'a promis des

merveilles... Prochainement nous serons réunis, *lui* et moi; nous serons riches, nous serons heureux.

Loustaud fit une grimace que l'obscurité empêcha de voir.

— Tiens! tiens! murmura-t-il.

Et il ajouta mentalement :

— Ma foi! lui dise qui voudra de quoi il retourne à cette heure.

Comme il se taisait, la Basquaise eut conscience qu'on lui cachait quelque chose et reprit avec volubilité :

— Puisque vous connaissez M. Georges et la générale, vous venez sans doute de la maison... Que s'est-il passé tout à l'heure? Ont-*ils* consenti?

— Je... je ne sais rien, répliqua Loustaud.

Le retour de Gobin interrompit cette conversation. Le brigadier semblait être de la plus méchante humeur et n'amenait aucun renfort d'hommes.

— Partons, dit-il à ses gens; on m'annonce qu'il y a déjà une forte escouade là-bas; et les camarades seraient capables de nous couper l'herbe sous le pied... Heureusement, nous avons avec nous Morfondu, qui fréquente les cagnards, et puis cette petite, qui a ses raisons pour connaître très bien l'homme aux dix mille francs... Pas accéléré donc!... Si nous manœuvrons comme il faut, nous pourrons gagner la partie.

On se remit en marche, et, cette fois, on allait si vite, que toute conversation à voix basse était impossible. D'ailleurs, Gobin s'était emparé encore du bras de la Basquaise, et Loustaud ne paraissait nullement disposé à reprendre l'entretien.

On atteignit ainsi le port de la Tournelle, et toute la troupe descendit sur le quai inférieur, où quelques becs de gaz ne projetaient qu'une lueur incertaine. Comme à l'ordinaire, les bateaux qui encombraient le port formaient une grande masse sombre. Un coup d'œil suffit à Loustaud pour reconnaître que le bachot de Brai-Sec n'était pas à sa place.

— Oui, pensa-t-il, c'est aujourd'hui le jour des marchands! Est-ce qu'ils auraient été assez bêtes pour... Qui sait ce que manigance cet ivrogne de Brai-Sec!

Gobin s'approcha de lui :

— Morfondu, dit-il d'un ton sévère, vous avez eu le bateau de Brai-Sec à votre disposition pendant plusieurs jours et toutes les embarcations de ce port vous sont connues. Répondez-moi donc avec franchise, car si vous me trompiez, je trouverais moyen de vous en faire repentir… Manque-t-il ici quelqu'une des petites embarcations que vous êtes habitué à y voir?

Loustaud répondit qu'en effet il n'apercevait pas le bateau de Brai-Sec.

— Bon, bon! répliqua Gobin en clignant des yeux, celui-là je crois savoir où il est… Cherchez bien… N'en manque-t-il pas quelque autre?

Antoine, machinalement, fit l'examen qu'on lui demandait.

— Je ne vois plus, dit-il au bout d'un moment, le bachot du père Brésillon… une pauvre vieille barque, à moitié pourrie, qui prend l'eau par toutes ses fentes… Sacrebleu! ajouta-t-il en se penchant vers la rivière, on en a cassé la chaîne, et la cassure est encore fraîche…

— Voilà notre affaire! s'écria Gobin; les coquins n'ayant pas trouvé Brai-Sec et son bachot, se sont emparés de la vieille barque de Brésillon… A présent, ne désespérons de rien.

Il ordonna à ses gens d'attendre et d'ouvrir l'œil sur les prisonniers. Quant à lui, il se dirigea vers le bureau de la douane, situé sur le bord de l'eau, à quelque distance. Au bout d'un instant, il en sortit avec deux préposés, qui avaient la surveillance de cette partie de la rivière, et ils se dirigèrent ensemble vers une grande barque, appelée « la patache » de la douane, où ils prirent place. On y fit entrer de même le reste de l'escouade, ainsi que les deux prisonniers, et on s'abandonna au fil de l'eau.

— Attention, maintenant! dit Gobin; nous allons faire connaissance avec ces fameux cagnards.

Bientôt on s'engagea sous le Pont-au-Double et on pénétra dans l'enceinte lugubre de l'Hôtel-Dieu. Il y régnait l'obscurité habituelle, malgré les fenêtres faiblement éclairées des salles de malades. Cependant, cette nuit-là, le silence était moins complet, moins profond qu'à l'ordinaire. Quoiqu'il fût impossible de rien distinguer, des

bruits vagues trahissaient çà et là la présence de créatures humaines ; les ténèbres semblaient pleines de mystères et de menaces.

Gobin ne sembla pourtant pas s'en douter. Il dit tout bas à Loustaud :

— Dans quelle partie des cagnards se tiennent les réfugiés espagnols?

Antoine croyait n'avoir plus rien à ménager avec les malfaiteurs qui, s'ils échappaient aux recherches actuelles, ne manqueraient pas de lui demander tôt ou tard compte de son apparente trahison. Aussi répondit-il sans hésiter :

— Là, dans les galeries de la rive droite, celles qui conduisent au puits du Limbe... Sur la rive gauche, il n'y a guère que la salle des morts.

— Suffit !

Et Gobin donna l'ordre aux rameurs de longer les bâtiments de la rive droite. Ils se mettaient en devoir d'obéir, quand, de la galerie même qui avoisinait la salle des morts, s'éleva une voix qui disait :

— Halte-là !... qui vive ?

Gobin eut peine à retenir un juron de désappointement ; cependant il répondit avec précaution :

— Ronde de police.

— Tiens, c'est drôle !... Avancez à l'ordre ! répliqua-t-on.

— C'est monsieur Martinaud ! murmura Gobin en reconnaissant la voix de son chef ; que le diable l'emporte ! Il ne manquait plus que cela.

Il fallait pourtant obéir, et le bateau s'avança vers la rive gauche, où il heurta une autre barque arrêtée devant l'escalier d'une porte d'eau. Du fond de cette barque, se dressa un homme qui, après avoir échangé avec le brigadier le mot d'ordre officiel lui dit sèchement :

— Que faites-vous ici, Gobin ? Je croyais que votre service vous appelait autre part cette nuit !

— Je suis dans mon service, monsieur, répliqua Gobin avec assurance ; un crime horrible a été commis tout à l'heure chez madame la générale Buffières ; je pourchasse, avec mon escouade, la bande qui a fait le coup et qui, dit-on, trouve un refuge habituellement dans les cagnards.

— C'est différent... Mais, bon Dieu ! qu'est-il donc arrivé chez madame Buffières ?

— Des choses abominables...Une troupe de scélérats, en partie d'origine espagnole, ont envahi sa demeure qui est isolée... On a mis le feu, on s'est battu, et un jeune homme de la maison, qui était, à ce qu'il paraît, un protégé de cette dame, a été tué d'un coup de stylet...

Un faible cri fut poussé par la Basquaise. Loustaud, qui était assis à côté d'elle, lui posa vivement la main sur la bouche :

— Paix ! paix ! lui dit-il à l'oreille ; voulez-vous donc déshonorer sa famille?

Peut-être cette recommandation eût-elle été insuffisante pour empêcher une explosion de douleur ; mais la pauvre Isabelle perdit connaissance et s'affaissa dans les bras du vagabond.

Personne n'avait remarqué cet incident au milieu de l'obscurité. Martinaud, l'officier de police, semblait affligé de ce qu'il venait d'apprendre.

— Bonne madame Buffières ! disait-il ! j'aurais voulu avoir l'occasion moi-même... Mais, monsieur Gobin, nous n'avons rencontré ici aucun de ceux que vous cherchez.

— Alors qu'y faites-vous donc?

— Chut ! vous allez le savoir...

Une rumeur, qui augmentait rapidement, se manifesta dans l'intérieur des galeries voisines, et un reflet lumineux brillait successivement aux fenêtres de cette partie des cagnards. Enfin, une troupe nombreuse, éclairée par plusieurs lanternes, apparut à la porte d'eau.

— Est-ce fini, Siméon ? demanda Martinaud.

— Oui, oui, monsieur, répondit-on ; pris en flagrant délit tous les quatre... « Paumés marrons », comme on dit !

— Pas de bruit!... Nous allons voir cela.

Et Martinaud, franchissant les quelques marches de l'escalier, entra dans la galerie. Là se trouvait une nouvelle escouade d'agents de police, au milieu desquels on distinguait quatre prisonniers, qui protestaient et se débattaient. Deux d'entre eux étaient le célèbre docteur Tripet de Langres, dentiste au Palais-Royal, et le non moins célèbre

Narcisse Marindor, l'artiste fashionable de la rue Vivienne, chacun avec le déguisement baroque dont il s'affublait pour venir la nuit dans les cagnards. A leurs amples tabliers blancs, on reconnaissait les deux autres pour les infirmiers Bousquin et Millot, qui trafiquaient des dépouilles des morts à l'Hôtel-Dieu.

Dès que les prisonniers apprirent qu'ils étaient devant un chef de la police, ils se démenèrent plus fort.

— Monsieur, dit le dentiste avec fierté en redressant son petit chapeau saint-simonien, vous allez me remettre en liberté sur-le-champ ou je vous ferai repentir de votre insolence. J'ai parmi mes clients plusieurs magistrats éminents, sans compter le président lui-même...

— Monsieur, dit l'artiste à son tour d'une voix flûtée et larmoyante, j'ai frisé Son Altesse le prince de...

— Allons, messieurs ! interrompit Martinaud avec un peu d'ironie, laissez-moi d'abord écouter le rapport de Siméon.

— Ma foi ! monsieur, répliqua l'agent de police, mon rapport ne sera ni long ni compliqué... J'étais à deux pas de ces messieurs, dans cette espèce de caveau qui précède la salle des morts, quand ils ont conclu leur marché. J'ai tout vu, tout entendu, et quand l'affaire a été terminée, j'ai saisi la marchandise... qui servira de pièces à conviction.

En même temps, il exhiba deux sacs, dont un contenait de longues chevelures de femme, l'autre de nombreuses dents, encore sanglantes et conservant des lambeaux de chair.

Martinaud, quoique ancien soldat, détourna les yeux avec horreur.

— La chose est claire, en effet, reprit-il ; messieurs, vous êtes de bonne prise, et je vais vous mettre à la disposition du parquet.

De nouveaux cris de douleur et de colère accueillirent cette décision.

— C'est une infamie ! s'écria Tripet de Langres ; je vous ferai tous destituer et punir... Où veut-on que je prenne les dents naturelles que les gens du monde me demandent, si je ne peux me servir de celles des morts ?

— Et moi, dit l'artiste capillaire, comment pourrais-je « rehausser les charmes » des femmes les plus belles et les plus élégantes, si je ne me procurais d'une manière quelconque...

— Je sais seulement, messieurs, répliqua Martinaud, que si l'on veut des fausses dents et des fausses nattes, il ne faut pas les voler... aux morts comme aux vivants... Mais en voilà assez!... Vous exposerez vos raisons à la justice. Emmenez ces messieurs!

Les agents de police se mirent en devoir d'obéir.

— Quel guignon! disait Tripet avec désespoir; nous venions dans les cagnards pour la dernière fois!

— Que va dire Zélie? soupirait Marindor.

— Nous avons été vendus, s'écria Bousquin furieux, et si je connaissais le traître...

— Messieurs, reprit l'officier de police, depuis plusieurs jours déjà, on est au courant de vos menées; mais on a voulu vous prendre en flagrant délit. On n'avait déjà plus de doutes lors de l'affaire de cette natte blanche, qui a été découverte chez M. Marindor, et lui-même a prononcé des paroles si singulières...

— Quelles paroles? répliqua Marindor; je vois ce que c'est, poursuivit-il avec cet égarement dont les accès se produisaient à toute occasion; le commissaire a été frappé de cette affreuse odeur qui s'exhale de moi, n'est-ce pas?... Oui, oui, je ne peux m'y soustraire ni le jour, ni la nuit, quoi que je fasse!... Elle me suit partout, elle inspire du dégoût à ceux qui m'approchent... Oh! la natte blanche!... Eh bien qu'on m'arrête!... je dirai tout!

Et le malheureux, pâle et tremblant, s'abandonna aux mains de ceux qui le gardaient. Le dentiste lui jeta un coup d'œil irrité.

— Ce fou, dit-il, nous a perdus... Voilà ce que c'est de s'associer avec de pareils imbéciles!

On fit descendre les prisonniers dans la barque, et ils aperçurent alors Brai-Sec assis à l'arrière.

— Ah! brigand, s'écria Bousquin avec indignation, c'est toi qui nous as trahis!

Le batelier montra ses deux mains retenues par des menottes de fer.

— Si l'on peut dire! répliqua-t-il avec un accent lamentable; *ils* ont commencé par moi!

Cette scène avait duré quelques minutes, et pendant ce temps, Isabelle était revenue de son évanouissement. Loustaud, assez peu soucieux des mésaventures du dentiste et du coiffeur, lui parlait à voix basse pour l'empêcher de faire un éclat. Elle se taisait et n'avait pas l'air de le comprendre. Enfin pourtant elle demanda avec effort :

— Etes-vous sûr... bien sûr... qu'ils l'ont tué?

— Oh! pour cela, ma pauvre fille, pas le moindre doute. J'ai vu tout à l'heure ce Perico... Francesito... ou quel que soit son nom, mort et bien mort... Les gens de police l'ont vu de même, quoiqu'ils ne le connussent pas.

— Alors que ferais-je en ce monde, à présent? murmura la Basquaise d'un ton farouche.

Et elle tomba dans une morne rêverie.

Gobin, tandis que son chef était occupé de l'arrestation des « marchands », n'oubliait pas l'objet de son expédition. Bientôt il dit à Martinaud :

— Je vous laisse à vos affaires, et je vais aux miennes... Puissé-je avoir le même succès!

— Allez! répliqua l'officier de police, mais je doute que vous obteniez aucun résultat. Nous tenons déjà tout ce qu'il y avait de coquins dans les cagnards cette nuit.

— Qui sait? murmura Gobin.

On emprunta une lanterne allumée à la troupe de Martinaud et, sur un signe de Gobin, la patache de la douane glissa vers la petite porte d'eau, entrée ordinaire des malfaiteurs dans les cagnards de la rive droite.

Loustaud, un peu rassuré au sujet d'Isabelle, était redevenu attentif. Quand la barque s'arrêta sous la voûte, au pied de l'escalier, il s'empressa de monter et secoua doucement la porte grillée; elle était ouverte.

— Tout marche à souhait pour vous, dit-il à voix basse; vous les prendrez comme dans une nasse... *Ils* sont ici.

— N'y a-t-il pas une autre issue?

— Non; en gardant cette porte, ils ne peuvent vous échapper.

On laissa la pauvre Isabelle, qui semblait anéantie,

sous la garde des préposés de la douane, dans la patache, et toute l'escouade gagna la galerie. Loustaud voulait se retirer.

— Pas de ça, mon vieux ! dit Gobin en riant ; c'est vous qui nous avez amenés dans ce vilain endroit... Marchez à mon côté ; nous avons plus que jamais besoin de vous.

— Vous allez me faire écharper ! dit le vagabond ; je n'ai pas d'armes, je...

— Nous vous défendrons... Marchez !... Nous perdons du temps !

Et toute la troupe, à la lueur de la lanterne, s'engagea dans la galerie en ruines.

Nous ne décrirons pas de nouveau ces lieux désolés. Nous dirons seulement que, cette fois, il ne semblait pas qu'on dût les trouver déserts. Tout au fond de ce long couloir, dans la salle du Puits-du-Limbe, on entendait, quoiqu'on ne pût rien voir à cause des ténèbres, une sorte de grouillement, trahissant la présence d'un certain nombre de personnes. Sans doute, les hôtes des cagnards avaient pris l'alarme et se préparaient à la fuite ou à la résistance.

Les hommes de police n'en furent nullement intimidés. Bien qu'ils n'eussent pour armes que des cannes à épée et des casse-têtes, ils s'avançaient à pas rapides, avec cette intrépidité et ce dévouement qu'on rencontre presque toujours chez ces obscurs défenseurs de la société. Loustaud lui-même ne faisait pas mauvaise contenance. Malgré sa circonspection, il ne manquait pas de courage si la nécessité l'exigeait, et il se disposait, sinon à attaquer, du moins à se défendre avec énergie.

Ces bonnes dispositions devaient être en pure perte. Quand on atteignit la salle du puits, on n'entrevit plus rien et on n'entendit personne.

Ce calme apparent pouvait être plein d'embûches, et on s'arrêta à l'entrée de la salle qui, on s'en souvient, était hérissée de gravois et de décombres. Antoine saisit la lanterne et l'éleva pour voir au loin : rien ne bougeait.

— Sacrebleu ! murmura Gobin, nous auraient-ils brûlé la politesse ?

Antoine, lui aussi, paraissait désappointé ; pendant qu'il poursuivait attentivement son examen, une circonstance le frappa.

A côté du Puits-du-Limbe, à deux pas seulement du Petit-Pont, se trouve une grille de fer haute et étroite, qui sert de bouche à un égout venu de l'intérieur. Depuis qu'il fréquentait les cagnards, Loustaud avait toujours vu cette grille fermée et il ne supposait pas qu'elle pût s'ouvrir. Or, elle était ouverte en ce moment, et, de l'autre côté, sur la rivière, on entendait un bruit confus que l'on n'avait pu saisir jusque-là.

Sans songer à quoi il s'exposait, Loustaud s'élança vers la grille. A la lumière provenant de l'éclairage public, il vit une barque, chargée de monde, s'éloigner, puis s'engager sous le pont.

—Alerte! messieurs, s'écria-t-il; les vauriens ont eu vent de notre approche et nous ont joué un tour de leur métier... Mais ils ne peuvent aller ni vite ni loin avec la barque pourrie de Brésillon.,. Il faut leur donner la chasse !

— Oui, donnons-leur la chasse, s'écria-t-on tout d'une voix ; voyez comme ils marchent avec lenteur !

— Pardi ! leur vieux sabot est déjà à moitié plein d'eau, et s'ils essaient de passer sous l'*Arche du Diable* du pont Saint-Michel... Mais ce n'est pas l'heure de muser.

Gobin eût voulu fouiller avec soin l'intérieur des cagnards, avant qu'on s'embarquât de nouveau ; Loustaud lui fit observer qu'on perdrait beaucoup de temps à ces recherches peut-être inutiles, et la bande reprit, aussi vite que possible, le chemin de la petite porte d'eau où la patache attendait.

Quelques mots suffirent pour mettre les douaniers au courant de l'état des choses ; puis, chacun ayant repris sa place à bord, la barque, secondée du reste par le courant, démarra en toute hâte.

La pauvre Basquaise, son visage caché dans ses mains, semblait n'avoir pas fait un mouvement depuis que Loustaud l'avait quittée. Sans doute elle ne savait plus où elle était, ce qui se passait autour d'elle, et elle s'abandonnait avec impassibilité aux événements.

Loustaud était lui-même trop absorbé par l'intérêt de la situation, pour s'occuper d'Isabelle, bien qu'il se fût assis à son côté, et, penché en avant, il s'efforçait de revoir l'embarcation qui faisait l'objet de la poursuite.

On passa sous le Petit-Pont, et, dès qu'on l'eut franchi, tous les regards, comme celui de Loustaud, parcoururent avec avidité la surface de la Seine.

En cet endroit, le petit bras de la rivière, échappé aux étreintes des hauts et noirs bâtiments de l'Hôtel-Dieu, coulait entre deux quais, indiqués chacun par une ligne de feux. Sur le Petit-Pont, que l'on laissait derrière soi, et sur le pont Saint-Michel, vers lequel on s'avançait, il y avait aussi une guirlande de becs de gaz. Tout l'espace compris entre eux semblait donc suffisamment éclairé pour permettre de voir un objet aussi volumineux qu'une barque pleine de monde. Cependant, sauf quelques grands chalands, à demeure le long des rives, aucune ambarcation n'apparaissait sur cette nappe d'eau comme parsemée de paillettes scintillantes.

— Que diable sont-ils devenus ? demanda Gobin ; ils ne peuvent encore avoir dépassé le pont Saint-Michel... Auraient-ils coulé à fond !

— Non, non, répliqua Loustaud ; ouvrons l'œil... Ils ne sauraient être loin.

Les eaux était basses, les murs du quai formaient une bande obscure à droite et à gauche. Antoine comprit que là seulement le bateau des malfaiteurs pouvait cheminer hors de vue, et il se mit à surveiller minutieusement les espaces sombres sur l'une et l'autre rive. Sa constance fut récompensée ; le premier, il signala l'embarcation ennemie qui, se voyant serrée de près, avait fini par quitter cette ombre protectrice et se dirigeait de toute sa vitesse vers l'arche marinière du pont Saint-Michel.

— Les voici ! s'écria-t-il ; appuyez ferme sur vos rames... Nous les tenons !

Les rameurs n'avaient pas besoin de ces encouragements et la patache volait sur l'eau. De leur côté, les gens de l'autre bateau faisaient de leur mieux pour échapper à cette ardente poursuite. Malgré leurs efforts, l'em-

barcation n'avait que des mouvements lourds, embarrassés, et obéissait péniblement aux manœuvres.

Le résultat de cette chasse ne pouvait donc être douteux, et la patache gagnait du terrain avec rapidité. Néanmoins les malfaiteurs réussirent à atteindre le pont Saint-Michel et ils s'engouffrèrent sans hésitation sous une de ses arches.

Cette arche, appelée « Arche du Diable, » était particulièrement redoutée des mariniers de la Seine. Le courant y avait une extrême violence, et les basses eaux, ayant mis à jour une partie des enrochements du pont, rendaient le passage très dangereux. Cependant, les gens de police continuèrent de se diriger vers ce point avec une vitesse accélérée.

Le bachot avait disparu sous la voûte, mais on ne doutait pas de le retrouver de l'autre côté et on continuait d'avancer. Un peu avant que la patache eût pénétré sous l'arche à son tour, on crut entendre un choc brusque, suivi de quelques cris aussitôt étouffés. Le bruit des rames et celui des conversations empêchèrent de remarquer cette circonstance, si elle était réelle; d'ailleurs le courant venait de s'emparer de la barque et l'entraînait.

Pendant qu'on traversait le pont, on crut bien entendre encore quelque grouillement dans les eaux et même de vagues accents de voix humaines, en même temps que la patache talonnait sur les roches. Mais la faible lumière de la lanterne ne permettait de rien distinguer à deux pas de soi, et il fallait veiller à la manœuvre pour éviter d'être chaviré.

Le passage s'accomplit heureusement, et quand on fut de l'autre côté du pont, on comptait, comme nous l'avons dit, retrouver le bateau devenu invisible. Le fait semblait d'autant plus certain que toute la partie du petit bras, entre le pont Saint-Michel et le Pont-Neuf, était resplendissante de lumières. Mais, sauf quelques objets isolés qui flottaient çà et là, on n'apercevait rien sur cette vaste étendue.

Cela tenait de la magie, et la patache, sortant du courant, demeura immobile derrière une pile du pont à la faveur des remous.

— Ah çà ! tonnerre! ils sont donc sorciers? dit Gobin furieux ; à moins, ajouta-t-il aussitôt, qu'ils n'aient coulé... Leur barque faisait eau ; elle était pourrie et chargée outre mesure...

— Il se pourrait aussi, reprit Loustaud, que voyant l'impossibilité de nous échapper, ils l'aient coulée eux-mêmes, d'autant plus que la plupart de ces réfugiés espagnols sont d'excellents nageurs... Mais pourquoi, continua-t-il en promenant autour de lui un regard attentif, ne se seraient-ils pas cachés dans le voisinage? Voyez, ils peuvent n'être qu'à deux pas de nous !

En effet, une ombre épaisse régnait à droite et à gauche du pont.

— Faut examiner ça, reprit Gobin ; nous allons passer successivement sous toutes les arches, et s'ils veulent jouer à cache-cache, peut-être nous trouverons-nous les moins bêtes... Attention, vous autres ! poursuivit-il en s'adressant à ses hommes, et préparez vos armes... Ces gaillards seraient capables de sauter sur nous sans dire gare... Eh ! Normand, remets la lanterne à la chanteuse, qui n'a rien de mieux à faire que de nous éclairer, et sors ton casse-tête... Tu vas peut-être en avoir besoin.

Normand obéit, et la pauvre Basquaise, incapable d'aucune volonté, prit la lanterne, qu'elle éleva machinalement pour éclairer la manœuvre.

On remonta la rivière, en passant sous la seconde arche, où l'on ne rencontra rien de suspect. En amont, on examina de nouveau l'espace qui s'étendait jusqu'au Petit-Pont, le bachot n'y était pas revenu. Alors on s'engagea sous l'Arche du Diable, en prenant des précautions cette fois pour n'être pas entraîné par le courant. On ne tarda pas à éprouver un léger choc ; Isabelle, d'après l'ordre de Gobin, ayant approché la lanterne, on constata que l'on venait de toucher sur une barque coulée au fond de l'eau, et cette barque était sans aucun doute celle que montaient les bandits quelques minutes auparavant.

En acquérant cette certitude, Loustaud ne parut pas trop fâché du résultat de la chasse.

— Eh bien ! quoi ! s'écria-t-il gaiement, ne sommes-nous pas vainqueurs ? Nous avons coulé le vaisseau ennemi !

— Dites donc qu'il s'est coulé tout seul, répliqua Gobin désappointé, et la plupart de ceux qui le montaient ont pu s'échapper... Je me souviens à présent d'avoir entendu barboter dans l'eau à droite et à gauche ; nos coquins filaient à la nage sans doute, et parmi eux se trouvait l'homme aux dix mille francs... Quelle déveine!... Eclairez donc, Isabelle Biaudos, ajouta-t-il avec impatience ; sans doute vous ne voulez pas que je reconnaisse la barque de vos bons amis les Espagnols ?

Isabelle, que la douleur réduisait à une sorte d'idiotisme, approcha la lanterne.

Alors quelque chose s'agita dans l'ombre de la barque ; une tête humaine glissait à fleur d'eau. Pendant que les gens de police examinaient l'épave, un corps sortit à moitié de la rivière et on dit tout bas, en espagnol, que la Basquaise comprenait parfaitement :

— C'est toi qui nous a trahis... C'est moi qui punis les traîtres !

Et Isabelle reçut par derrière un terrible coup de couteau entre les deux épaules.

La malheureuse ne poussa pas un cri. En se retournant par un mouvement convulsif, elle reconnut Médina qui, après l'avoir frappée, se replongeait vivement dans la Seine, très profonde en cet endroit. Elle n'aurait pu le nommer, car elle mourut, comme foudroyée, et tomba avec la lanterne, qui s'éteignit.

Loustaud seul avait vu l'assassin, sans pouvoir faire un mouvement pour empêcher cet acte d'audace. Tout s'était passé si vite que les gens de police ne se rendaient pas compte de la manière dont ce nouveau crime avait été commis, et chacun s'imaginait que les paroles inintelligibles qu'on venait d'entendre avaient été prononcées par son voisin.

Antoine, tout en soulevant Isabelle, leur expliqua en peu de mots comment Médina, après la submersion de sa barque, était sans doute resté accroché à une pierre du pont et comment son humeur vindicative l'avait, selon toute apparence, poussé à ce meurtre abominable.

On se pressa autour d'Isabelle, mais la pauvre femme avait rendu le dernier soupir et, en expirant, sa main

s'était crispée autour de sa guitare. On ne put l'en détacher, et quand le corps, après que l'on eut reconnu tout secours inutile, roula au fond de la barque, le vieil instrument fit entendre une note longue et triste comme une plainte.

Du reste, le châtiment semblait impossible pour le moment. On se trouvait dans une obscurité profonde et, pendant qu'on s'occupait de la victime, le meurtrier n'avait pas manqué de se mettre hors de portée. On fit néanmoins quelques tentatives afin de le retrouver: on sonda la rivière avec les rames, on courut en amont et en aval du pont. Les recherches n'aboutirent pas, et il fallut reprendre le chemin du quai le plus voisin.

Gobin se lamentait sur le sort d'Isabelle.

— Pauvre fille ! disait-il ; j'aurais mieux fait de ne pas l'amener avec nous... quand même elle eût dû être en contravention pour avoir chanté devant les cafés après onze heures du soir !

— Ne la plaignez pas trop, répliqua Loustaud tout pensif ; elle avait le cœur brisé, et elle est morte comme elle eût désiré mourir!

Il ajouta tout bas :

— De la même main qui a tué son Francesito!

CONCLUSION

Le lendemain, il n'était bruit dans Paris que des événements tragiques accomplis chez la générale Buffières. Toutefois, le public d'alors n'avait pas l'avidité du public actuel pour les faits de ce genre. Les journaux, peu nombreux, n'étaient pas suffisamment renseignés, et chacun d'eux ne pouvait, comme de nos jours, envoyer sur le théâtre des crimes une légion de *reporters*, pour ouvrir une enquête officieuse à côté de l'instruction officielle des magistrats. Aussi cette affaire, d'après les feuilles quotidiennes, ne dépassait-elle pas les proportions d'une affaire ordinaire de malfaiteurs qui, la nuit, envahissent une maison isolée pour la dévaliser. D'ailleurs, on avisa sans retard à prévenir certaines indiscrétions qui eussent pu entacher le nom de l'illustre général défunt.

Dès le matin, madame Buffières, après une longue conférence avec le juge d'instruction, s'était mise en grande toilette de deuil, avait pris congé de Georges déjà debout, le bras en écharpe, et elle était montée dans une voiture de remise, qui l'avait emportée avec rapidité. Elle revint au bout de deux heures, et sans doute sa mission auprès de quelque haut personnage avait réussi, car elle montra à son fils une lettre munie de larges cachets, qui fut envoyée sur-le-champ au Palais de Justice.

A partir de ce moment, l'instruction judiciaire demeura rigoureusement secrète. Sans doute ni Georges ni la générale ne cachèrent aux magistrats la triste vérité ; mais, si cette vérité fut consignée dans des pièces de procédure, rien ne la trahit au dehors. De son côté, la famille Buf-

fières ne négligea rien pour que le silence se fît le plus promptement possible sur ces lugubres événements. Francesito, lorsque les formalités légales eurent été remplies, fut enterré sans pompe et sans éclat ; sa mère voulut qu'on ne gravât sur sa tombe que ce nom de *Marcel*, dont elle et Georges connaissaient seuls la signification. Elle voulut aussi que la pauvre Isabelle reposât auprès de celui qu'elle avait tant aimé, mais nul ne pouvait deviner à quel mobile obéissaient la mère et le fils en exécutant ces dispositions.

Ils devaient craindre que les aveux de quelques-uns des malfaiteurs, qui avaient joué un rôle dans la sanglante tragédie, ne vinssent déranger leurs combinaisons pour étouffer cette affaire. Mais nous avons dit que personne, excepté Loustaud et Isabelle, ne connaissait le lien existant entre Francesito et la famille Buffières. D'ailleurs, il se passa longtemps avant que quelqu'un de ceux qui avaient été en rapport avec Francesito donnât l'occasion de revenir sur cette histoire. Sans doute un certain nombre avaient péri dans le naufrage de la barque sous le pont Saint-Michel, car, parmi les nombreux noyés que l'on retirait chaque jour de la Seine, on en trouva plusieurs qui semblaient avoir été blessés avant de mourir par immersion et qui, du reste, ne furent jamais reconnus. Les deux coquins, arrêtés la nuit du crime, ne purent ou ne voulurent fournir aucun renseignement, et, trois mois plus tard, furent envoyés au bagne. Quant aux réfugiés espagnols, soit qu'ils eussent péri, soit qu'ils fussent retournés en Espagne avec l'argent provenant de Francesito, on n'en entendit plus parler, et la terrible bande des Noyeurs ne reprit pas ses ravages nocturnes dans Paris.

Georges et sa mère ayant terminé ces arrangements, qui leur avaient occasionné de longues et douloureuses démarches étaient brisés par tant d'émotions ; ils sentirent la nécessité de quitter momentanément Paris. Aussi résolurent-ils de se rendre à Z***, cette ferme normande où ils avaient eu l'intention d'envoyer Francesito, et où ils comptaient se reposer et se recueillir, en attendant que l'agitation, causée autour d'eux par la dernière catastrophe, fût apaisée. La maison du quartier de l'Observa-

toire leur devenait odieuse, à raison des scènes épouvantables qu'elle leur rappelait, et ils s'étaient décidés à la mettre en vente.

Deux jours avant le départ projeté pour la Normandie, Georges, dont la blessure au bras commençait à se cicatriser, était en train de travailler dans le cabinet de son père, quand Léonard, suivant la consigne reçue précédemment, introduisit Antoine Loustaud.

Le vagabond, plus mystérieux et plus inquiet que jamais, était tellement entortillé dans une grande cravate en lambeaux qu'on ne lui voyait plus que les yeux. S'étant débarrassé de cet immense cache-nez, il dit à Georges :

— Je n'y tiens plus, monsieur Buffières, et je viens prendre congé de vous.

— Où donc allez-vous, Loustaud ?

— Je n'en sais rien, mais il faut que je quitte Paris, ou c'en est fait de moi.

En même temps, il raconta que, dans les gîtes où se réunissaient les vagabonds, dans les platrières de Montmartre, sur la rivière ou dans les carrières d'Amérique, on lui faisait le plus mauvais visage, on l'accusait d'appartenir à la police. Personne ne pouvait plus pénétrer dans les cagnards, dont les grilles et les serrures avaient été soigneusement renforcées, et on l'accusait d'être cause de la perte de ce refuge, si précieux dans certains cas.

— Et savez-vous, poursuivit-il avec indignation, qui est le plus acharné contre moi ? C'est Brai-Sec, cet ivrogne de Brai-Sec, lui qui, j'en suis sûr, a conté à la Préfecture toute l'histoire des cagnards et de leurs habitants ! Sans doute il espère ainsi détourner les soupçons qui pèsent sur lui.

Georges souriait tristement.

—Loustaud, dit-il, vous avez montré, à ma mère et à moi, dans les circonstances récentes, un zèle et un dévouement que nous ne saurions jamais oublier. Ce n'est pas votre faute si nos efforts ont eu de si douloureux résultats, et je veux veiller désormais sur votre sort dans la mesure qu'il vous conviendra d'accepter... Puisque donc votre sûreté vous oblige à quitter Paris, écoutez-moi.

Et il lui proposa de l'emmener en Normandie, à Z***, où toute liberté lui serait laissée de vivre à sa guise. Sa mission devait être d'aller et de venir sur les vastes propriétés de madame Buffières, pour surveiller les travaux des champs, mais sans responsabilité et sans travail personnel d'aucune sorte ; et on s'arrangerait afin de ne pas trop gêner ses goûts nomades.

Loustaud, le menton dans ses mains, réfléchissait.

— Hum ! répliqua-t-il enfin, vivre à la campagne, manger à des heures réglées, dormir toutes les nuits dans le même endroit, je ne sais trop si je pourrai m'y habituer... N'importe, monsieur Georges ! comme, si peu qu'elle vaille, j'ai la sottise de tenir à ma peau, je tenterai l'expérience... Si je ne puis m'y faire, on verra plus tard... Va donc pour la Normandie !

Et, en effet, quelques jours plus tard, muni d'une somme d'argent suffisante et d'un passeport que Georges obtint pour lui, il se mit en route. Nous dirons dès à présent qu'il ne put s'habituer à la vie agreste, au bien-être relatif de la campagne. Le vieux vagabond avait vraiment la nostalgie de la boue parisienne : il ne tarda pas à revenir à Paris, où il reprit son existence aventureuse d'autrefois. Malgré les secours que Georges et sa mère lui accordaient en toute occasion, il mourut d'une manière misérable, pendant un cruel hiver où il avait été particulièrement éprouvé par l'humidité et par le froid.

Jusqu'au moment de leur départ, madame Buffières et Georges furent l'objet des attentions les plus affectueuses de la part de la famille van Balen, qui venait presque chaque jour leur faire visite. La baronne et Frédérica, avec l'instinct ordinaire des femmes, avaient bien deviné dans les événements accomplis, certains mystères auxquels il ne fallait toucher qu'avec une extrême réserve. Mais le gros Hollandais, toujours naïf et maladroit, adressait fréquemment à Georges des questions qui le mettaient au supplice.

On lui avait dit que l'étranger aux manières bizarres, qu'il avait rencontré dans le salon de madame Buffières, était mort victime de son dévouement pour ses hôtes, et van Balen ne parlait de lui qu'avec respect. En revanche,

il se croyait obligé de demander incessamment des nouvelles de ce frère inconnu de Georges dont on avait annoncé le retour, et, de plus, il se plaignait en toute occasion que la police de Paris n'eût pas encore opéré l'arrestation de Perico.

Un jour Georges, malgré les ménagement infinis qu'il devait au père de Frédérica, perdit patience.

— Monsieur le baron, répliqua-t-il avec vivacité, je vous apprendrai, en temps et lieu, beaucoup de détails qu'il est important que vous sachiez. En attendant, je veux vous dire qu'il ne reste aucun espoir de revoir mon malheureux frère, à jamais perdu pour ma mère et pour moi... Quant à ce Perico, que vous poursuivez d'une haine si opiniâtre, je vous affirme qu'il est mort, et il y a cruauté d'en rappeler le souvenir... dans cette maison surtout !

Sans doute le bonhomme fut mis plus tard, ainsi que les dames, au courant de la funeste histoire, car, moins d'une année après ces événements, Georges épousa Frédérica van Balen, qui appréciait de jour en jour davantage ses nobles qualités, et certainement on n'eût osé leur cacher cette douleur et cette honte de famille.

Les odieux spoliateurs des morts de l'Hôtel-Dieu comparurent devant la justice. Ils furent condamnés à des amendes considérables que Tripet de Langres et Narcisse Marindor, les plus riches, durent payer ; de plus, ils subirent un emprisonnement assez long. A l'expiration de sa peine, le dentiste voulut reprendre sa profession ; mais ce procès scandaleux lui avait causé un tort considérable; sa belle clientèle l'abandonna, et sa vogue était passée ; il ne fit plus que végéter.

La situation de Narcisse Marindor, l'artiste capillaire, fut encore plus triste. Quand il recouvra sa liberté, il trouva sa boutique fermée et la maison déserte. La belle Zélie, après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il possédait, était partie pour l'étranger avec un grand monsieur à longues moustaches, qui depuis longtemps déjà fréquentait la maison et se faisait coiffer à crédit par Marindor.

Le pauvre artiste, ruiné et le cœur déchiré, murmurait parfois :

— C'est l'odeur...c'est cette affreuse odeur de cadavre!..

Je voyais bien que Zélie, comme les autres, avait horreur de moi !

Moins d'une année après les événements de ce récit, la construction du quai Saint-Michel fit disparaître une partie des cagnards de la rive gauche. L'air et la lumière commencèrent alors à pénétrer sur cette partie du petit bras de la Seine; la navigation y prit un cours régulier, et des dispositions nouvelles rendirent à jamais impossible toute tentative des vagabonds pour chercher un asile dans les substructions de l'Hôtel-Dieu.

Aujourd'hui, c'est le grand et antique hôpital parisien tout entier qui va disparaître. Quelques mois encore, et la pioche du démolisseur renversera ce monument d'un autre âge. Qui pourra dire combien, dans son existence à travers les siècles, il a vu de larmes, entendu de plaintes, reçu de soupirs de mourants !

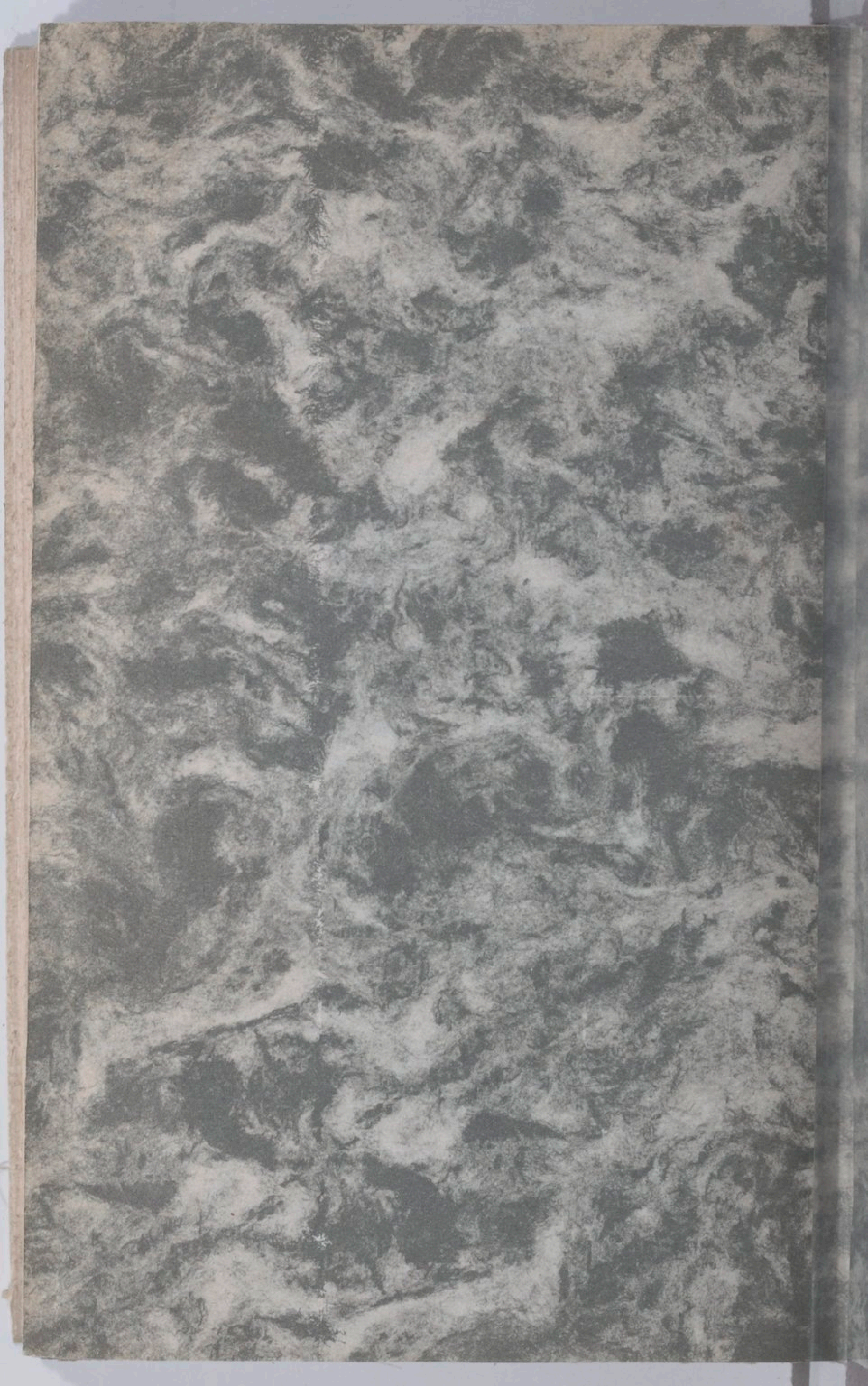
Peut-être, au moment où cette page de l'histoire du vieux Paris va être arrachée, est-il convenable de l'étudier avec soin. Les cagnards surtout, dont l'origine, comme, du reste, celle de l'Hôtel-Dieu lui-même, est à peu près inconnue, méritent toute l'attention de l'archéologue et de l'artiste. Ils sont encore là avec leurs lourdes arches de plein cintre, leurs grande et petite portes d'eau, leurs galeries délabrées, interrompues de loin en loin par des appropriations modernes. La tour ou puits du Limbe apparaît encore, à demi comblée par des détritus humains ; et on peut voir, dans l'intérieur, des barres de fer qui soutenaient « entre ciel et terre » les corps des enfants morts-nés, suivant les prescriptions pieuses du moyen âge pour les enfants non baptisés et destinés aux *limbes* (1).

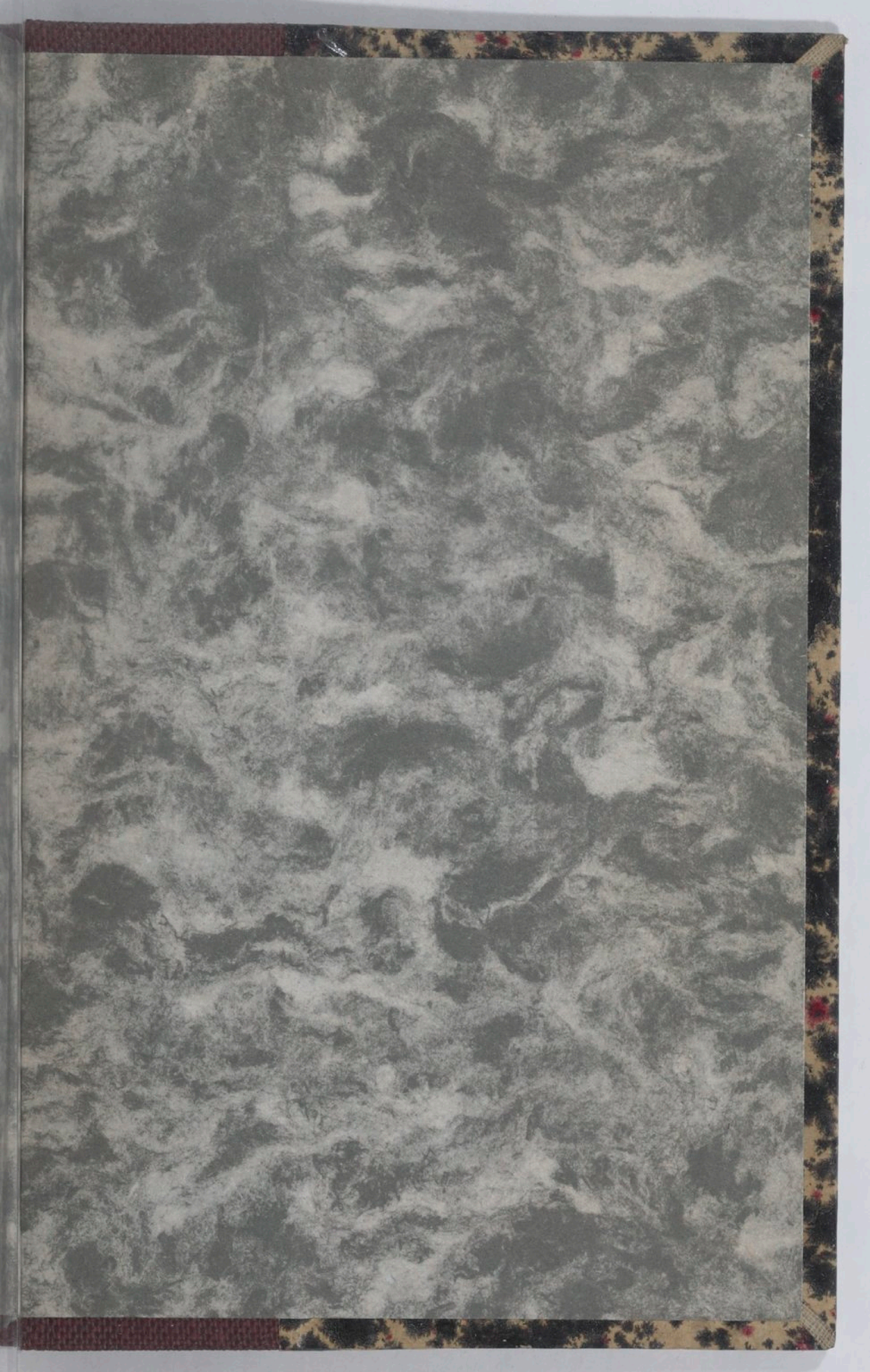
(1) En terminant ce travail, nous croyons devoir adresser nos remerciements chaleureux à M. Emile Prieur, directeur actuel de l'Hôtel-Dieu, qui, avec autant de grâce que de complaisance, a bien voulu nous fournir de précieux renseignements. — E. B.

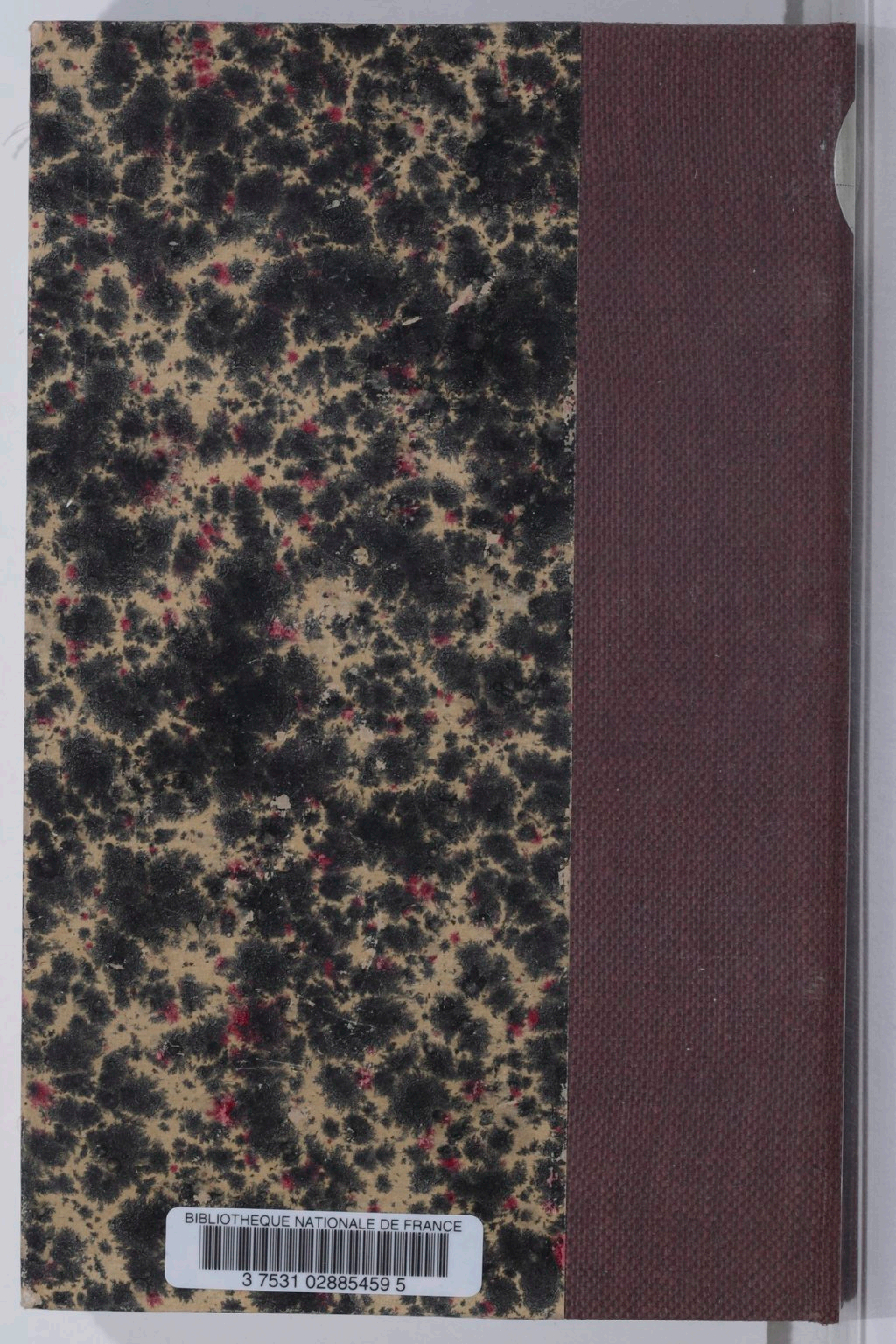
FIN

TABLE DES CHAPITRES

Clichy. — Imp. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12 (1656, 11-8).






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02885459 5